



Mes écoles

Edouard Bled

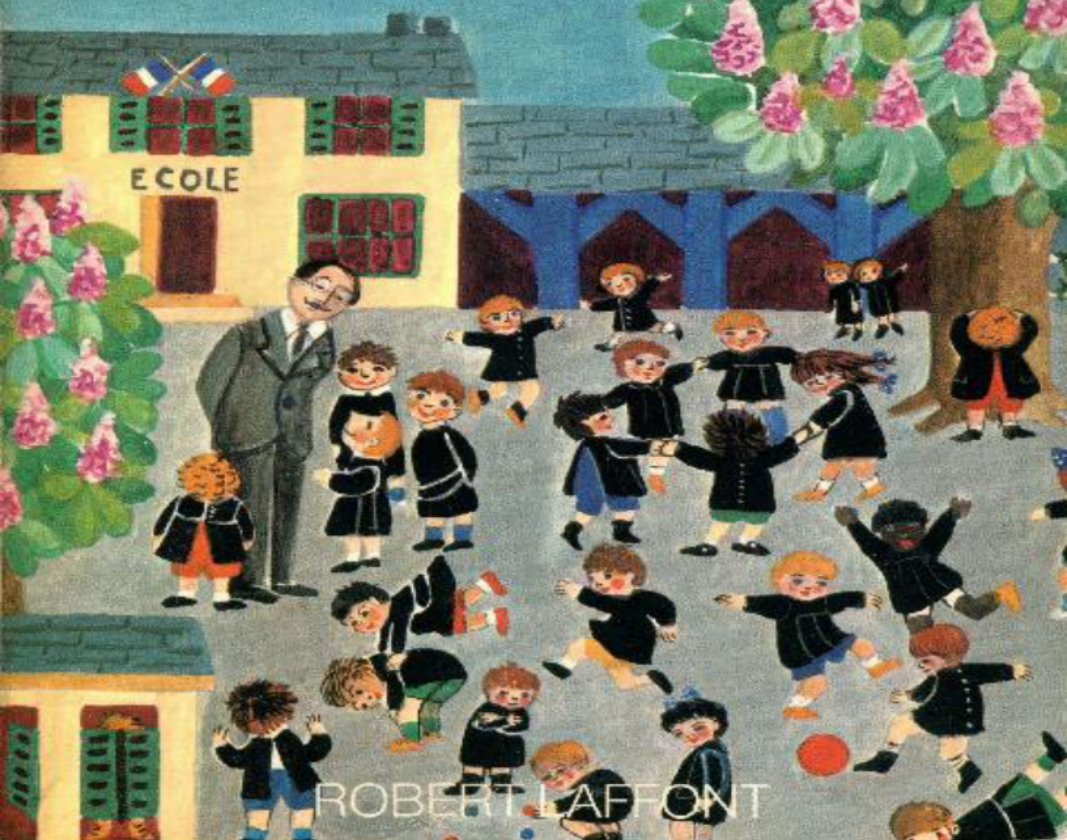
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EDOUARD BLED

Mes écoles

collection
"VECU"



ROBERT LAFFONT

« Le bled » : pour des millions d'élèves, pour des dizaines de milliers d'enseignants, apprendre ou enseigner l'orthographe c'était ouvrir « les bled », des livres clairs et pratiques pour toutes les classes de l'enseignement primaire et au delà : des millions d'exemplaires vendus !

Bled ? On avait oublié que ce nom était d'abord celui d'un instituteur, Edouard Bled. Dans **Mes écoles**, il raconte sa vie. Il recrée le monde familial qui l'entourait au début du siècle : une mère admirable, broyée par la guerre, une grand-mère plus que centenaire qui transmet des messages vieux de deux siècles, des grands-pères, artisans-troubadours qui, une fois l'an, la trompe de chasse en sautoir, partaient sur les routes de France et de l'étranger, vendre les chefs-d'œuvre qu'ils avaient façonnés. Il parle d'habitudes, de comportements, de manières de vivre qui ont disparu ou sont en train de disparaître. Entraîné par ses souvenirs, sans y prendre garde, il écrit des histoires qui deviennent celles de tout le monde tant les vies se côtoient, se croisent et se confondent.

Surtout, Edouard Bled raconte l'École qui l'a formé ; cette école qui aura bientôt cent ans : la communale d'avant 1914, celle des pionniers, des Hussards noirs de la République comme les appelait Péguy — il a été l'un des derniers à porter la redingote de normalien — puis celle qu'il a servie. Instituteur dans deux villages briards, instituteur puis directeur dans un plus grand village, l'île Saint-Louis à Paris, directeur de collège, rue Granier-sur-l'Eau, il a enseigné pendant trente-quatre ans dans le 4^e arrondissement. Avec passion.

Mes écoles : le livre de l'émotion et de la mémoire.



Edouard Bled
(Photo Henri Elwing)

ÉDOUARD BLED

MES ÉCOLES



ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

COÉDITION ROBERT LAFFONT - OPÉRA MUNDI

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Éditions Robert Laffont, Service « Bulletin », 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement, et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, sont présentées les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Opéra Mundi, 1977.

*À ma femme, à mes enfants
qui m'ont engagé à écrire ce
livre de souvenirs et d'amitié.*

*À des institutrices, à des instituteurs,
connus et inconnus, avec qui j'ai
parcouru un même chemin.*

*À tous les enfants que j'ai aidés
à devenir des hommes.*

J'ai été enseignant. Chaque jour, et pendant plusieurs dizaines d'années, le travail accompli, j'ai, avec la femme que j'aime, écrit des livres pour les enfants et les adolescents. Et voilà qu'au soir de ma vie je n'ai pu résister aux appels de ma mémoire et de mon cœur pour entrer dans l'univers des souvenirs.

Par un récit simple et fidèle, j'ai essayé de recréer l'atmosphère dans laquelle j'ai vécu, de faire revivre le monde familial qui m'entourait et l'école naissante qui nous a formés mes frères et moi, puis celle que j'ai servie.

J'ai survolé maintes tranches du temps et touché à maints sujets, sans paraître, peut-être, peindre complètement les unes et approfondir les autres. C'est à dessein. Bien que j'aie un goût très vif pour l'histoire, je n'ai pas eu l'intention de faire œuvre d'historien. Mais peut-on parler des hommes sans s'aventurer dans l'histoire ?

J'ai relaté des événements auxquels, avec les miens, j'ai été mêlé ; décrit des scènes auxquelles j'ai assisté, parlé d'habitudes, de comportements, de manières de vivre qui ont disparu ou sont en train de disparaître.

Sur une longue feuille blanche, j'ai porté des taches de couleur, vives ou sombres de manière à former la fresque de la vie d'une famille de sept garçons qui ne différait guère de celle de bien des gens.

Nos préoccupations, nos joies, nos épreuves, les vicissitudes traversées étaient celles des autres. Entraîné à écrire mes souvenirs, sans y prendre garde, mes histoires qui se perdent aussi loin dans le temps que ma mémoire m'a permis de les retrouver, sont devenues celles de tout le monde, tant nos vies se côtoient, se croisent et se confondent.

J'appartiens à la civilisation du tout début du siècle, au temps où les cheminées fumaient et trahissaient la présence et l'activité humaines, où les locomotives, elles aussi, lançaient des panaches de fumée noire et des jets de vapeur. On retrouvait tout cela dans nos dessins d'enfant. Les chevaux attendaient à la porte du maréchal-ferrant et nous respirions avec délices l'âcre odeur de corne brûlée. Nos plaines de banlieue étaient sillonnées de sentiers, ceux des écoliers, ceux des travailleurs, ceux des gens qui se rendaient visite. Plus de plaines, partant plus de sentiers. Des blocs de béton sans âme.

Le passé, qu'il soit d'ombre ou de lumière, on y revient toujours. Celui des hommes qui nous ont précédés, on l'interroge, on s'y engage, il nous fascine ; celui qu'on a vécu, on ne cesse de l'évoquer.

Chaque soir, un peu de notre vie se détache de nous-mêmes à la

manière des feuilles mortes qui vont s'amassant. Parfois le vent en soulève quelques-unes, les fait courir devant nous et le soleil couchant d'un bel automne les redore un instant.

De même des faits oubliés, des joies estompées, des peines adoucies émergent de la brume du temps en un écheveau difficile à démêler. Sollicités avec insistance et ferveur, les souvenirs montent confus à la mémoire. Peu à peu, ils apparaissent avec une grande netteté de contours et de couleurs. Ils se font reconnaître, se pressent et s'animent soudain.

Des reliques, des images, des réminiscences réveillent mes souvenirs. Ma robe de baptême, l'aumônière bordeaux de ma mère, une lettre jaunie, un menu de fête, des photographies de mariage où tous les gens figés se reprennent, pour moi à converser, une chanson qui appelle et prolonge d'aimables échos, un rameau de lilas ou d'aubépine rose au-dessus d'un vieux mur... me ramènent à mon enfance, m'invitent à contempler le passé, à revivre ma vie.

Et je revois un petit garçon que je connais bien, aux yeux rieurs, parfois rêveurs aussi. Il vient vers moi. Les ailes du ruban de son jean-bart voltigent au vent. Il me prend la main. Et tous deux nous nous engageons dans un long chemin familial qui se perd dans le temps.

I

NOTRE QUARTIER

NOS RANDONNÉES

NOS JEUX, NOS VACANCES

Je suis né à l'extrême fin du XIX^e siècle, le dernier de huit garçons.

Nous habitons la banlieue, à Saint-Maur-des-Fossés, dans la maison que nos grands-parents maternels avaient fait construire un peu après la guerre de 1870. De mes aïeuls, je n'ai connu que ma grand-mère maternelle. Elle occupait le rez-de-chaussée, nous, le premier étage et, au deuxième, une petite pièce qui recevait le jour par une tabatière. C'est là que nous nous tenions les jours de pluie. Nous la regardions glisser sur le toit. La campagne d'alentour, au travers d'un voile d'eau, changeait ses contours et ses teintes.

De l'autre côté de la rue, mes parents possédaient un grand terrain de plusieurs dizaines d'ares dont ils avaient fait un splendide jardin. Nous en récoltions les légumes et les fruits. Tout jeune, ainsi, j'ai appris le nom des plantes et des arbres. Je les distinguais sans peine. J'ai mieux compris le rythme des saisons. Le goût, le sentiment, l'amour de la nature que les années devaient fortifier, se sont alors éveillés en moi.

Il y avait aussi des fleurs, beaucoup de fleurs. On en cueillait peu. Les fleurs ne sont belles que vivantes, épanouies sur leurs tiges. Pourtant les amis qui venaient nous voir ne repartaient jamais sans un bouquet où ma mère avait su marier les variétés et les couleurs.

Vers mes huit ans, mes parents firent construire une spacieuse et confortable maison sur le grand jardin.

À cette époque, je veux dire, quelques années avant la guerre de 1914, les maisons du quartier d'Adamville étaient groupées, certes, mais pas comme aujourd'hui. Elles formaient comme de petites agglomérations dans la grande, ayant chacune sa physionomie propre et ses mœurs. Entre elles s'étendaient, par places, d'immenses espaces libres où nous allions jouer. Un de nos proches voisins était herbager, nous lui achetions notre lait. Il mettait ses bêtes dans une vaste prairie attenante à sa ferme.

Dans le quartier de la Pie, le moins construit, j'ai même connu des

champs de blé où nous allions cueillir des bleuets et des coquelicots, glaner, après la moisson, quelques beaux épis pour les poules de notre grand-mère. Et le fermier, je l'avais vu semer son blé à la volée.

Mes meilleurs amis, naturellement, étaient mes frères. Cependant, comme entre mon aîné et moi, il y avait près de quinze années d'écart, mon véritable compagnon était mon frère Jacques qui me précédait d'un peu plus de trois ans.

À ma naissance, il aurait dit à ma marraine :

— Tu peux l'emmener celui-là. Il n'est pas beau, il est bête, il ne dit rien.

Ce premier jugement s'effaça, sans doute, dès que je pus jouer avec lui.

Sans rien abandonner de notre caractère, nous fûmes le complément l'un de l'autre et lorsqu'en novembre 1914, il partit au régiment, il me dit, en m'embrassant :

— T'en fais pas, mon vieux, je reviendrai bientôt, on est si bons copains.

Tous les jeunes du quartier venaient nous relancer. Ils s'annonçaient le plus souvent par quelques innocentes roulades de sifflet dont nous connaissions la signification. Mais si nous tardions à venir, ils se faisaient pressants :

— Hé ! Jacquot ! Hé ! Édouard ! Ça fait une heure qu'on vous attend ! Dépêchez-vous.

Nous formions une petite bande dont mon frère Jacques que nous surnommions Jacquot, était l'animateur, sinon le chef, non pas qu'il fût le plus vigoureux, mais c'était un boute-en-train malicieux, à l'esprit vif, au regard éveillé dans un visage grêlé de taches de rousseur. Inventif, très adroit, il n'avait pas son pareil pour construire de grands cerfs-volants avec de vieilles cannes à pêche en bambou, disposées en croix et dont il joignait les extrémités avec de la ficelle. Il recouvrait cette armature, de papier multicolore qu'il collait et décorait de motifs variés. Il en faisait de plus petits avec des branches d'osier rouge, très flexibles que nous allions couper dans une carrière abandonnée.

Cette carrière était immense. Nous aimions à nous y attarder. Dans de grandes mares, où s'agitait une faune pullulante, nous attrapions des têtards, des grenouilles vertes et même de petits poissons apportés par les crues de la Marne, toute proche. À la surface de cette eau quelque peu croupissante, des araignées aux longues pattes flottaient ou dansaient un ballet zigzagant. Des masses de roseaux, des touffes d'arbustes nous offraient leurs cachettes pour des jeux sans fin. Au-dessus de nos têtes tournoyaient des martinets. Ils lançaient des cris

brefs et aigus, puis tout à coup, ils plongeaient, happaient quelques mouches et s'engouffraient dans les trous qu'ils avaient creusés dans les parois abruptes de la carrière où les attendaient leurs nichées. Nous étions tous volontaires pour chercher deux ou trois poignées d'osier rouge.

Dès notre retour, les plus jeunes d'entre nous confectionnaient les queues des cerfs-volants avec des papillotes de papier maintenues par des nœuds coulants. Ces queues étaient plus ou moins longues, selon l'importance des cerfs-volants dont elles assuraient l'équilibre.

Tous ces travaux terminés, auxquels nous participions diversement, nous allions dans une vaste plaine, dite de la Maison Bleue, à proximité de chez nous, chacun muni de son cerf-volant adapté à sa taille et l'on restait des après-midi entières à les faire évoluer. C'était à qui le ferait monter le plus haut. Quand le vent était favorable, on touchait la ficelle qu'il tendait et l'on disait « ça tire ». Parfois la pression du vent était trop forte et il arrivait que la ficelle cassât. Alors c'étaient des courses effrénées pour récupérer notre bien. Il était souvent irrémédiablement perdu, soit qu'il tombât dans un jardin ou qu'il se balançât, accroché à des fils électriques ou au faite d'un arbre inaccessible. Mais Jacquot ne se laissait pas abattre par ces mésaventures ; il se remettait d'emblée à l'ouvrage.

Notre mère n'était pas mécontente que nous jouions avec des cerfs-volants ; nous lui laissions ainsi quelques moments de tranquillité. En cas de besoin, elle savait où nous trouver.

Notre esprit d'aventure nous entraînait quelquefois très loin. Lorsque la belle saison était revenue et que le soleil nous y engageait, nous partions en bande pour cueillir dans les bois, des coucous, des jonquilles, des violettes ou du muguet que nous vendions pour quelques sous.

Nous quitions notre presqu'île et traversions la Marne par le pont de Bonneuil. Au-delà s'étendaient devant nous des prairies, des champs immenses bien cultivés et non de ces longues parcelles en lanières comme on en voit dans certaines régions. Nous avions d'impression d'entrer dans un autre monde. Nous suivions une route où passait à heure fixe un tramway brinquebalant qui nous semblait filer à une allure folle. Dans ce tramway, il n'y avait généralement que le conducteur et le receveur. Son terminus était Bonneuil, gros village agricole entouré de champs de tous côtés, où l'on croisait des tombereaux chargés de fumier, des charrettes pleines de fourrage, des bêtes rentrant à l'étable ou se rendant à la pâture, des fermiers chaussés de sabots ou de gros brodequins ferrés, les jambes serrées dans des houseaux. Nous rencontrions parfois une naine qui nous impressionnait fort.

Mais pour trouver les bois, il fallait atteindre et dépasser Boissy-Saint-Léger. Alors c'étaient toujours des champs avec des meules des moissons passées et des charrues abandonnées au bout d'un sillon comme on en voit quelquefois dans les tableaux des peintres de l'École de Barbizon. Le calme qui émanait de cette campagne était délicieux. Il n'était troublé par instants que par le sifflet des trains de la ligne Paris-Bastille qui, tirant leurs massifs wagons à impériale, pareils à de gros bourdons, se dirigeaient vers un inconnu de rêve : Mandres, le pays des roses...

Nous arrivions enfin dans la forêt qui entoure le château de Grosbois appelé aussi château de Wagram, du nom d'un des derniers propriétaires : Berthier, maréchal de France, prince de Wagram.

Nous suivions des sentiers où collaient à nos pas des feuilles du dernier automne. Le soleil filtrait à travers le treillis des branches qui se paraient de bourgeons éclatés ou de feuilles encore tendres. Ces bois dont certains arbres étaient immenses et puissants s'animaient autour de nous, d'appels, de cris, de rumeurs, de battements d'ailes et de la fuite éperdue de lapins de garenne. Je me rappelle que j'avais réussi à attraper un tout jeune lapereau que nous avions traqué. J'avais pensé un moment le porter à la maison mais il se débattait avec une si belle ardeur que j'eus pitié et lui rendis la liberté. Nous aimions aller par les bois, nous nous y sentions bien, une joie diffuse nous pénétrait. L'air était vif et jeune. Il chantait dans les cimes mollement balancées. Partout le printemps redonnait la vie.

Les violettes, comme blessées par la lumière, se tenaient blotties sous leurs feuilles. Des touffes, des nappes de primevères, de jonquilles que des éclairs de soleil redoraient encore enrichissaient rapidement notre butin coloré et odorant... Puis nous nous arrêtions devant la grande grille bleue aux piques dorées pour contempler, voilé d'une buée légère, le magnifique château de briques roses et de pierres qui nous apparaissait au fond de son parc, comme une grande demeure à la mesure de nos rêves. Nous avions soif de merveilleux et de mystère.

Nous allions parfois jusqu'au château de Lagrange, du côté d'Yerres. Ces escapades représentaient des kilomètres et des kilomètres, mais nous avions des jambes solides et nous savions marcher. Nous abordions les gens que nous croisions pour leur vendre quelques-uns de nos bouquets.

— Madame, Monsieur, en voulez-vous de nos belles violettes, de nos jonquilles ? C'est deux sous. Fleurissez-vous ! Fleurissez-vous !

Nous imitions à la perfection la bouquetière du marché, mais nous ne nous enrichissions pas. Notre gain nous permettait tout juste de nous payer une toupie, un peloton de ficelle pour nos cerfs-volants ou... une pipe en sucre rose ou jaune. Que nous importait. Jouer au

marchand nous amusait.

Mais notre manège nous retardait. Nous rentrions quand le soleil se penchait sur l'horizon ou avait disparu. Une gaze rose et mauve qui accompagne souvent le crépuscule, commençait à estomper les lointains, à envelopper les champs. Le silence du soir s'étendait au loin...

Bien qu'un peu fatigués, nous pressions le pas, non que nous fussions dévorés d'inquiétude, mais tout de même, nous la sentions nous gagner et grandir à l'idée de l'accueil qui pourrait nous être réservé à notre retour à la maison... Mais n'avions-nous pas gardé le plus beau bouquet pour l'offrir à notre mère ?

Ces soirs-là, grisés de grand air, nous glissions rapidement dans le sommeil où, peut-être, s'éveillerait, en songe, un monde enchanté.

Était-ce bien ces fleurs presque aussitôt fanées que cueillies que nous allions chercher dans la forêt ? Dans nos plaines où le regard se perdait, pouvions-nous concevoir l'aventure ? Nos lointains ancêtres, pour apaiser leurs frayeurs et rendre la forêt bienveillante, la peuplaient de divinités, la paraient de légendes. C'était bien un inconnu mystérieux qui nous attirait. Dès que nous entrions sous la voûte de ces arbres lisses et droits comme des colonnes d'église, certes nous nous sentions heureux, mais à notre joie, se mêlait un peu de crainte qu'apportaient par instants des voix lointaines, insistantes et plaintives.

Il y a une dizaine d'années, riche de mes souvenirs et de lectures, j'ai voulu revoir le lieu de mes exploits. Avec nos enfants, nous avons suivi le même chemin que j'empruntais jadis. Sur la rive gauche de la Marne, les installations d'un port fluvial s'étendent maintenant sur un très vaste espace. Des montagnes de charbon ont transformé et enlaidi le paysage. Bonneuil a perdu sa physionomie champêtre. Des constructions modernes, des usines métalliques s'élèvent de toutes parts. Vestige du XIII^e siècle, la petite église campagnarde a gardé sa noblesse ancienne. Elle semble défier le temps et s'opposer à tout ce modernisme. Ce coin de banlieue, si paisible où les Parisiens aimaient autrefois à se promener, à flâner, à se délasser de leurs soucis dans les guinguettes au bord de l'eau dont l'une portait le nom de « Moulin-Bateau », a perdu son harmonie, son charme suave et toute sa poésie.

Nous avons visité le château entouré de son vaste parc. Il date du temps de Louis XIII et rappelle un peu, par l'aspect de sa construction, les deux jolies maisons de la place du Pont-Neuf et l'ensemble architectural de la place des Vosges. Après le jugement du général Moreau, Bonaparte fit présent à Berthier du château de Grosbois, dépouille du condamné.

Plusieurs portraits de l'Empereur, un portrait de Berthier, des

bustes de maréchaux, des tableaux, des plans de bataille... tout dans ce château rappelle l'époque napoléonienne.

Ainsi, vers la soixantaine, je pénétrai enfin dans le château rose, dans ce domaine que paraient tous les rêves de ma jeunesse et je me revis, en une minute émouvante, avec mes amis de cette époque lointaine, courant les bois...

Les coteaux de Chennevières sollicitaient aussi notre ardeur vagabonde, nous offraient leurs taillis et leurs boqueteaux pour jouer aux gendarmes et aux voleurs dont les parties nous entraînaient fort loin. Sur des prairies fortement inclinées, nous nous laissions dévaler comme des tonneaux. Nous passions aussi des moments délicieux, allongés sur le dos, mâchonnant une tige de graminée, à regarder dériver les nuages. Mais où donc fuyaient tous ces grands oiseaux silencieux aux ailes blanches, qu'on ne revoyait jamais ? Quels pays inconnus allaient-ils survoler ? Pour nous, c'étaient des oiseaux marins qui nous entraînaient vers de lointains rivages. La mer !!!

Ces ciels mouvants dont le bleu pâlit ou s'avive nous captivaient, éveillaient des images dans notre vie secrète.

Quelle joie savoureuse de se vautrer dans l'herbe et de laisser s'évader ses rêves !

D'autres fois, nous montions jusqu'à la terrasse qui, sur le bord du coteau, domine la rive gauche de la Marne. De là, nous découvrions tout Saint-Maur, le bois de Vincennes et, dans le lointain, nous distinguions, par temps clair, la tour Eiffel.

Un de mes frères possédait une bicyclette, robuste, solide, lourde avec des jantes en bois. À son insu, tous les gamins du quartier l'utilisèrent pour apprendre à se tenir en équilibre et à pédaler. En nous relayant les uns les autres, nous allâmes, un jour, jusqu'à Ormesson où il y a une côte fameuse et nous voilà nous essayant à la gravir ; ce n'était pas chose aisée. Après quelques mètres, il nous fallait renoncer et poser pied à terre. L'un d'entre nous émit alors l'idée que, ne pouvant grimper la côte, nous pourrions au moins la descendre.

Poussant notre machine, nous montâmes donc jusqu'à un petit café, blotti sous l'ombrage d'un tilleul bien feuillu, où s'arrêtaient les charretiers, les chasseurs et les promeneurs du dimanche.

Trois ou quatre parmi les plus grands m'avaient déjà précédé. Ils étaient arrivés à descendre avec bien des difficultés, mais sans trop de dommages. Le vélo n'avait ni roue libre, ni frein. S'il fallait avoir de bons jarrets pour franchir une courte distance dans la montée, il en fallait de bien meilleurs pour retenir la machine dans la descente. J'étais l'un des plus petits et pourtant le plus impatient. Cela se

comprend, je voulais faire mes preuves, je voulais que l'on me prît pour un grand. Quand vint mon tour je ne pus assurer immédiatement mon équilibre, je lâchai les pédales, j'essayai de les reprendre, mais en vain. Je perdis le contrôle de la bicyclette. L'accélération aidant, je dévalai la pente à une allure folle, les jambes écartées pour ne pas avoir les mollets cisailés par les pédales qui tournaient, tournaient...

Je me rendais compte du danger que je courais et je criais et je criais autant que je pouvais :

— Arrêtez-moi ! Arrêtez-moi !

Mes cris se perdaient dans le vent.

Mais qu'aurait-on pu faire pour moi ? Peut-on arrêter un bolide ? Mes amis étaient restés loin derrière. Instinctivement, ils devaient crier, eux aussi, se sachant pourtant impuissants à me secourir.

Je filais donc comme une flèche ou plutôt comme un boulet de canon.

Le bas de la côte forme un angle droit avec la route menant du pont de Chennevières à Sucy-en-Brie. Je croyais pouvoir tourner, mais je ne le pus, à cause d'une automobile qui venait de s'arrêter juste au tournant. C'était bien là ma chance, on en voyait si peu d'ordinaire.

Je crois qu'en fin de compte, la présence de cette voiture me sauva la vie, car en prenant le virage, je serais fatalement tombé et Dieu sait quelles auraient été les conséquences de cette chute sur la chaussée empierrée, raboteuse. Je filai donc tout droit. La roue avant heurta une bordure de pierre, la roue arrière se souleva et m'entraîna dans une trajectoire au-dessus du guidon. Je fis un superbe vol plané et j'allai atterrir, la tête la première dans un champ situé en contrebas de la route, d'au moins deux mètres.

La Providence était avec moi, ce jour-là. Le champ venait d'être labouré et il avait plu la veille. Le choc fut amorti, je ne fus pas blessé. Mes camarades et mon frère qui m'avaient rejoint m'aidèrent à me dépêtrer.

— Te voilà frais, maintenant, me dit l'un d'eux. Ils riaient, il y avait de quoi rire, en effet.

Un casque de terre grasse m'emboîtait la tête jusqu'aux yeux. La couture du fond de ma culotte et de mon caleçon avait cédé, un pan de ma chemise passait. Des morceaux d'étoffe flottaient autour de mes jambes. Je devais ressembler à un clown ou à un diable, peut-être aux deux à la fois.

Les rires cessèrent quand ils virent la bicyclette.

— Qu'est-ce qu'on va prendre ! dit Jacquot.

La roue avant était cassée et la fourche faussée. Le retour à la

maison ne fut pas glorieux. Sur mon front avait prospéré une bosse qui se parait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Quand ma mère me vit, elle s'écria :

— Mon pauvre enfant, dans quel état es-tu ! Que vas dire ton père ?

La meilleure solution n'est-elle pas dans ces cas-là de prendre les devants pour ne pas rester quinaud devant la réprimande méritée ? Je prétextai un fort mal de tête. Ma mère ne se perdit pas en vaines paroles. Elle me baigna et me mit au lit où je restai deux jours à la diète. Je ne protestai pas. J'entendais les autres jouer dans la rue. À l'heure des repas, d'apéritives senteurs et le léger cliquetis des fourchettes me torturaient. Toutes ces activités, tous les bruits familiers mesuraient amèrement mes journées. De plus, je dus payer sur mes petites économies le remplacement de la roue cassée. Ce fut ma punition, peu grave, sans doute, néanmoins, je la jugeai sévère.

Après cet incident, je considérai les bicyclettes avec un peu de méfiance. C'est dire que je ne fus jamais un champion.

Longtemps, bien longtemps après, je suis retourné du côté du château d'Ormesson pour retrouver des souvenirs de jeunesse. Sous les ombrages frais, par des sentiers perdus, j'ai créé des souvenirs d'homme. C'était au temps où les femmes portaient jusqu'à mi-jambes des robes claires semées de fleurs et faisaient, en marchant, palpiter comme des ailes des capelines légères. C'était le même ciel. C'étaient les mêmes frondaisons, délirantes d'oiseaux. Ainsi se nouent les étapes de la vie !

Malgré notre besoin d'évasion, nous n'étions pas toujours partis en expéditions lointaines. Seule l'occasion nous y invitait. Nous jouions le plus souvent dans le quartier.

Les premiers, après avoir fait le signal de ralliement, attendaient les autres, assis sur la bordure du trottoir, au coin de notre maison. Ce coin de la rue, avec son lampadaire à gaz qu'on venait d'y installer, a joué un grand rôle dans notre vie d'enfant.

Nous n'avions rien à craindre de la circulation. À part la carriole à capote du boucher, du laitier, du boulanger et le grand tombereau d'enlèvement des ordures ménagères, peu de véhicules. Les autos étaient très rares au début du siècle. Nous ne voyions que quelques cyclistes et un de nos voisins sur son teuf-teuf à trois roues. Toujours tiré à quatre épingles, très digne, il portait faux col et cravate et arborait un superbe chapeau melon comme s'il se rendait à quelque cérémonie. Il cornait et ralentissait dans les virages en se tenant incliné sur le côté pour conjurer la force centrifuge. Nous lui disions naturellement bonjour, puisque nous le connaissions ; il y répondait

en soulevant majestueusement son chapeau. En ce temps-là, la politesse était fort en honneur. Comme il passait, chaque jour à la même heure, par malice, nous le guettions pour recevoir ce large coup de chapeau qu'il donnait à la manière du grand siècle. Cet original nous divertissait, nous plaisait ; nous l'enviions un peu. Pour tout dire, son teuf-teuf à pétrole, ce prestigieux véhicule qui marchait tout seul, à une allure de dix : à douze kilomètres à l'heure, nous émerveillait.

Certains jours, le père « La-ou-ti » s'annonçait de loin en lançant les notes aiguës et prolongées d'une sorte de tyrolienne : « La-ou-ti, La-ou-ti ». Il poussait une voiturette et vendait des gâteaux et des brioches dont le prix n'excédait pas deux sous. Sa marchandise était excellente, elle disparaissait rapidement. C'était aussi un bon cuisinier. Quand il y avait un repas de fête à la maison, avec de nombreux convives, ma mère faisait appel à son talent. Sa femme servait à table.

Pour mettre un peu de variété de temps à autre, le rémouleur, l'étameur ou le raccommodeur de porcelaine jetaient leur appel ou faisaient retentir une musique à l'aide d'une petite corne. J'ai encore dans l'oreille les cris chantants

« Pommes de terre au boisseau-eau... », « Chasselas de Fontainebleau-eau... » du marchand de fruits et légumes.

L'été, la marchande de fromage blanc claironnait sa ritournelle : « Fromage à la crème, fromage à la crème ». Nous lui achetions plusieurs de ces cœurs logés dans des moules. La marchande, après les avoir précautionneusement démoulés et dégagés d'une sorte d'étamine qui les enveloppait, les versait dans notre grand saladier et les arrosait d'une crème onctueuse.

Le Planteur de Caïffa, coiffé d'une magnifique casquette marron, passait à jour fixe. Sa voiturette ressemblait à un grand coffre monté sur trois roues. Elle renfermait une foule d'articles d'alimentation et de ménage. Son café était excellent. À la manière des colporteurs, il emplissait une toilette de quelques-uns de ses produits et montait les proposer dans les étages. Ma mère était une cliente fidèle.

Un autre personnage, l'employé de chez Dufayel, venait à la maison. Il portait, accroché à une boutonnière de son gilet un encrier noir en forme d'olive, et sur l'oreille un porte-plume. Ma mère lui remettait quelques pièces d'argent. Il inscrivait ce versement sur une page, à notre nom, de son épais registre et sur notre petit livret.

De supermarché, il n'en existait certes pas. La chose et le mot étaient inconnus, mais il y avait deux très grandes épiceries installées boulevard de Sébastopol : Félix Potin et Julien Damoy dont les prix étaient avantageux. Félix Potin livrait jusqu'en banlieue à condition que les commandes fussent d'une certaine importance. Avec dix personnes à la maison, nos besoins en épicerie étaient grands. C'est

pourquoi, une fois par quinzaine, la voiture de Félix Potin s'arrêtait devant chez nous.

Sur notre prière, maman commandait des plaques de chocolat sous l'enveloppe desquelles nous trouvions une carte postale ou deux timbres de collection. C'est ainsi que je devins philatéliste et que j'appris à mieux connaître et à bien situer les différents pays du monde.

L'attelage du Petit Baigneur avait de quoi retenir notre attention. C'était un assez long plateau à quatre roues, avec deux grands supports verticaux terminés par des crochets auxquels était fixée horizontalement une baignoire de zinc. Des seaux de bois se balançaient sous la voiture. Une sorte d'alambic de cuivre trônait derrière le siège du conducteur. Il contenait de l'eau chaude qu'un foyer maintenait à une bonne température.

Il existait bien un établissement de bains près de la gare du Parc, mais si l'on ne pouvait ou ne voulait pas s'y rendre, le bain vous était porté à domicile. Le conducteur le préparait et pendant que vous le preniez, il fumait sa pipe en parlant à son cheval.

De temps à autre, apparaissait, toute branlante, la carriole du ramasseur de crottes de chiens, tirée par un vieux cheval efflanqué. Il s'arrêtait rue François-Adam et longea attentivement, un sac à la main, les bordures d'herbe qui limitaient les trottoirs, à la recherche des précieuses crottes bien blanches et bien dures.

Nous suivions son manège et faisons mille suppositions :

— Ça sert dans la fabrication du sucre.

— On en fait des couleurs.

— On tanne les peaux avec.

Visiblement, il nous intriguait et nous aurions voulu savoir, si bien qu'un jour, l'un de nous lui lança sans malice, mais d'un ton un peu gouailleur :

— M'sieur, à quoi ça sert vos... ?

Il crut à une injure et ne fut pas long à réagir. Nous nous égaillâmes comme des moineaux, mais avec ses longues jambes, il eut vite fait de rattraper le moins bon coureur d'entre nous et il lui frotta vigoureusement les oreilles. Le pauvre n'avait justement rien dit ; il supporta la correction sans protester.

La fois suivante, très dignes, nous nous alignâmes tous, au bord du trottoir comme si nous rendions les honneurs à un important personnage. Ce fut notre vengeance. En fin de compte, nous ne fûmes jamais éclairés. L'industrie chimique fit certainement de grands progrès, vers 1910 ou 1911, car notre homme sortit alors de notre

horizon.

C'est à peu près tout ce qui se passait dans notre rue. Tous ces véhicules, plus ou moins curieux, tous ces petits marchands avec leurs appels ou leurs cris y mettaient pour un instant une note pittoresque, puis notre quartier reprenait un visage calme, somnolent que déridaient nos jeux.

L'animation n'étant pas bien grande, nous pouvions jouer en toute tranquillité. Nos jeux étaient fort variés. Nous jouions aux billes – c'est un jeu éternel – de toutes les façons : à l'œil, le bras tendu ; debout sur un pied, la main passée sous l'autre jambe repliée ; contre le mur ; dans un trou, le gagnant étant celui qui y avait placé le plus de billes. Nous jouions à la balle aux chasseurs, aux cavaliers et comme dit Alain-Fournier dans le Grand Meaulnes, « les chevaux étaient les grands chargés des plus jeunes sur les épaules » ou sur le dos. Nous organisions des courses avec des prix imaginaires.

Ah ! La toupie, nous en avions chacun une grosse, dans notre poche. Nous l'entourions d'une ficelle, bien serrée, disposée en spirale, en partant de la pointe et, d'un coup sec, nous la faisions tourner. Nous rations rarement notre coup.

Il importait évidemment de bien tirer la ficelle. Certains, les plus adroits, après l'avoir fait démarrer sur le sol, savaient la prendre, la soulever entre deux ficelles parallèles, très tendues et bien rapprochées l'une contre l'autre de façon à former une étroite rainure où la toupie continuait d'évoluer. C'était du grand art !

Les plus petits avaient une toupie, à corps cylindrique, appelée sabot, qu'ils faisaient tourner en la fouettant avec une fine lanière de cuir. Ces jouets simples, peu coûteux, nous faisaient passer de bons moments.

Je me rappelle également le fameux diabolo. Ce jeu faisait alors fureur.

Il est composé d'une sorte de bobine formée de deux cônes opposés par le sommet et de deux baguettes réunies par une ficelle. On place le diabolo sur la ficelle, on actionne les baguettes d'un mouvement de plus en plus rapide, et lorsqu'il a acquis une certaine vitesse de rotation, on tend tout d'un coup la ficelle. Le diabolo s'élève et l'on doit le rattraper. La partie continue tant que le diabolo n'est pas tombé. Le grand chic, naturellement, consistait à l'envoyer le plus haut possible et à le rattraper le plus grand nombre de fois. Les plus habiles – et j'en étais – pouvaient le lancer et le rattraper plus de cent fois de suite.

Il y avait l'époque de la chaînette comme il y avait celle des billes et de la marelle. Nous nous procurions une bobine dont le fil avait été

utilisé. Nous plantions quatre petites pointes autour de l'orifice central et avec des bouts de laine et une épingle, nous nous appliquions à confectionner une chaînette régulière aux couleurs mélangées. Mais à quoi nous servait-elle ? À rien le plus souvent. C'était à qui assemblerait les tons les plus variés et ferait le plus long métrage. C'était une occupation pour l'adresse de la main et le plaisir de l'œil.

À Noël, nous respectons la tradition. Contrairement à ce qui se fait de nos jours, il n'était pas dans les habitudes d'alors d'installer un sapin et de le décorer. Mais nous disposions nos souliers bien cirés, en demi-cercle devant la cheminée de la chambre de nos parents. Le lendemain matin, dès que nous entendions notre père remuer dans la maison, nous nous précipitions. Nous découvrions de beaux cadeaux, un jouet pour les plus jeunes, un objet utilitaire pour les plus grands. Et, ce qui me surprenait, toujours ce que j'avais choisi dans un de ces catalogues illustrés que le facteur, à notre grande joie, nous apportait, dès la mi-novembre. En plus, à côté de chaque soulier, une orange, fruit de luxe, et un sac de boules de chocolat mélangées à des bonbons fondants de toutes les couleurs. Comme j'étais le plus petit, près du mien, je trouvais un « Jésus » d'un sou, en sucre rose ou en pâte de guimauve, bien posé sur un coussinet fait d'étoffe et de paille menue. C'étaient des minutes merveilleuses.

Dans la matinée, nous allions à la messe et dans une ferveur joyeuse, nous entonnions : « Il est né le divin enfant, chantez, hautbois, résonnez, musettes. » Nous nous étions pressés pour être placés le plus près possible de la crèche afin de pouvoir l'admirer. Dans ma contemplation, je me demandais naïvement : Que peuvent bien se chuchoter tous ces personnages, la nuit, quand l'église est déserte ?

La croyance au père Noël se maintenait plus longtemps qu'à présent dans l'âme des enfants. Joies simples ! Joies belles ! Joies douces de mon enfance, les somptueux Noëls d'aujourd'hui ne vous font pas oublier.

Comme dans la plupart des familles, à cette époque-là, le jouet de Noël était valable pour toute l'année. Peu de choses pour les fêtes et les anniversaires, à part une babiole et quelques gâteries : crème ou gâteaux préparés par notre mère : ce qui nous obligeait à bien peser notre choix et nous apprenait à savoir nous contenter. L'attente et la rareté de la récompense la rendent encore plus précieuse.

Nos autres jouets, eh bien ! Nous les fabriquions nous-mêmes et c'est sans doute ceux qui nous procuraient le plus de joie. Nous avions du bois à profusion, des outils, des pointes de toutes tailles. Ces morceaux de bois plus ou moins grands que nous coupions, assemblions, faisaient travailler nos imaginations plus et mieux que les

jouets que nous offraient nos parents, pour si beaux et si amusants qu'ils fussent. Leur forme et leur destination précise ne satisfont pas entièrement les enfants et semblent plutôt les inciter à les scruter, à les démonter pour y trouver autre chose. Avec nos morceaux de bois tels quels nous pouvions échafauder mille combinaisons et trouver mille usages. Que nous en avons fabriqué des échasses qui nous transformaient en bergers landais et de petits chariots où nous nous accroupissions, nous faisant tirer par un camarade !

Nous avions aussi des jeux tout simples qui ne demandaient aucune préparation, mais bien distrayants tout de même. Ils exigeaient seulement du coup d'œil et de l'adresse.

Tout le monde peut se procurer quelques bouchons. On les pose surmontés d'un sou, sur une ligne. Chacun a le sien. On trace une autre ligne d'où l'on jette le palet pour abattre le bouchon d'un partenaire. En cas de réussite, on garde le sou que le perdant remplace aussitôt et la partie continue. Mais que pouvait-on acheter avec un sou ? Eh bien ! Un croissant, un petit pain croustillant, un cornet-surprise, une tablette très mince de chocolat Menier enveloppée dans un papier jaune ; au moment de Pâques, un œuf dur, teint en rouge, une poignée de billes ou... un petit cervelas.

Oui, que de choses ne pouvait-on acheter avec ce petit sou ! Mêlés à de menues reliques de mon enfance, j'en ai retrouvé quelques-uns dans une boîte. Qui me les avait donnés ? De les reconnaître m'a procuré un plaisir intime à la fois vif et très doux. Après tant d'années, comment se peut-il que des émotions me lient encore à ces pièces d'insignifiante valeur – dérisoires objets de collection aujourd'hui ? C'est qu'elles ont été vivantes. Nous les tenions précieusement dans notre main, ou elles sonnaient dans notre poche, annonçant le plaisir qu'elles allaient nous donner. Maintenant, je les garde dans mes mains, non pour des satisfactions palpables – elles n'en peuvent plus apporter –, mais pour les rêves et les souvenirs d'enfant qu'elles font émerger. Elles tirent notre jeunesse des ténèbres de l'oubli.

Pour moi, de gagner de petits sous, il y avait bien des façons : permanentes, saisonnières, occasionnelles.

Chaque samedi, je recevais deux sous de mes frères pour avoir ciré leurs chaussures, toute la semaine. Aux temps froids, je pouvais compter sur une minime rétribution pour tamiser les cendres de notre grand poêle et de notre cuisinière afin de récupérer quelques fragments de charbon qui, humectés, serviraient à faire dormir le feu pendant la nuit. À la belle saison, abreuver à l'arrosoir des salades ou des choux récemment repiqués ou quelques plants délicats, était bien souvent bénéfique. Enfin, la visite d'un parent ou d'un ami, des commissions faites avec empressement pour une voisine, ne

manquaient pas de « m'enrichir ».

Au fil des jours, se constituait un véritable trésor, dont la moitié au moins – il fallait bien sacrifier à la déesse Économie – allait dans ma tirelire. Je dépensais le reste à ma guise, ou plutôt à notre fantaisie, car nous partagions entre nous tout ce que nous pouvions avoir. J'entends encore des rires, des cris de joie ou d'impatience. Ces souvenirs d'enfant restent en nous, comme autant de lumières.

Où courions-nous le plus souvent dépenser ce petit sou ? À l'épicerie. Je la revois avec ses nombreux tiroirs pour les marchandises en vrac et sa rangée de grands sacs de toile contenant : haricots rouges, pois cassés, lentilles, riz, café vert...

Sur le comptoir, à côté d'un énorme pot de grès rempli de moutarde où plongeait une large cuillère de bois, trônaient un imposant moulin à café avec sa manivelle à l'important volant et une balance avec plateaux de cuivre. Alors, on pesait presque tous les articles. Je retrouve tous les arômes où dominait celui du café moulu. Le jour où l'épicier torréfiait le café, tout le quartier en était embaumé.

Qu'allais-je acheter chez l'épicière ? De tout ce dont on a besoin dans une famille, bien sûr, mais je me souviens surtout des haricots rouges, rognons-de-coq, que ma mère faisait cuire à l'étuvée avec un quartier de lard ou une palette, des harengs saurs pour les dîners de fin de mois, des paquets de chicorée dans leur emballage bleu, rehaussé d'une étiquette à l'image d'une pimpante cantinière.

C'est donc chez notre épicière, la brave « Mère Nayan », que nous dépensions notre petit sou de cuivre à l'effigie d'une jeune Marianne ou d'un Napoléon III mélancolique et barbichu. Nous nous y rendions en force et pendant que l'un d'entre nous faisait traîner son choix, certains autres, les mains derrière le dos, essayaient de chaparder de toutes petites bouteilles de sirops diversement colorés.

Le manège échappait rarement à « Maman Nayan » que l'importance de notre délégation rendait plus attentive.

Au délinquant surpris et penaud, elle disait sans éclats :

— Allons, François, ce n'est pas bien ce que tu as fait là, remets cette bouteille à sa place, tu es un mauvais garçon, je le dirai à ta mère.

Elle n'en parlait jamais à personne. Et quand nous faisions un achat de quelque importance, elle nous donnait en prime, une de ces petites bouteilles, objets de nos convoitises. « Maman Nayan » était une brave femme, nous l'aimions bien.

Elle était veuve depuis quelques années, mais nous avions bien connu son mari.

Le père Nayan était aussi petit, sec et blême que sa femme était grande, forte et colorée.

Causant et quelque peu moqueur, il accueillait d'un retentissant « Salut ! Camarades syndiqués », certains de ses clients : des maçons en blouse blanche, des terrassiers dont l'ample pantalon de velours était serré à la taille par une large ceinture de flanelle rouge ou bleue.

Je n'ai pas retenu la réponse des ouvriers, mais tout le monde riait dans la boutique. Maman Nayan me tapotait la joue, en ayant l'air de dire : « Ne fais pas attention, tout ça, c'est des bêtises. »

Intrigué, je demandai à mon père :

— C'est quoi un camarade syndiqué ?

— Tu sauras cela plus tard.

— C'est vilain ? C'est méchant ?

— Mais non, pas du tout.

Pendant un temps, nous aussi, nous nous lançâmes des :

— Salut ! Camarade syndiqué.

— Ça va ! Camarade syndiqué.

Ce fut notre premier contact avec le syndicalisme. Mais nous reprîmes bientôt nos surnoms habituels dont certains ne manquaient pas de fantaisie. N'appelions-nous pas « Couche tout nu » l'un d'entre nous qui ne portait une chemise que le dimanche ? Ce surnom, dans lequel n'entraient ni méchanceté ni désobligeance, ne lui retirait rien de son entrain et de sa bonne humeur.

J'ai vainement cherché le mot « quinet » dans le dictionnaire et pourtant ce jeu était en vogue dans ma jeunesse. On prend un morceau de bois cylindrique de trois centimètres de diamètre environ et de quinze centimètres de long. On le taille, à chaque extrémité, à la manière d'un crayon. On frappe d'un coup sec, avec un bâton, sur l'une des parties pointues pour faire sauter le « quinet ». Le jeu peut être conduit à la convenance des partenaires.

Nous avions des aptitudes pour le terrassement. En avons-nous creusé des tranchées, des trous dont la profondeur dépassait notre taille ! Nous les faisions communiquer par des tunnels où nous nous glissions. C'était d'ailleurs un jeu d'une grande imprudence. Il arrivait qu'un passant goguenard nous dise :

— Arrêtez-vous, mes petits gars ! Vous allez attraper les Chinois par les pieds.

À notre surprise, en remuant le sable, nous trouvions de petits coquillages. Ainsi, nous apprîmes qu'autrefois, il y a des centaines et des centaines de milliers d'années, des millions peut-être, la mer recouvrait les espaces où nous jouions.

Ce sable, ces coquillages, témoins d'une vie lointaine, s'égrenaient de nos doigts. Notre curiosité aiguisée laissait courir notre imagination vers des mondes perdus.

Nous ne nous ennuyions jamais, notre esprit était tenu en éveil, sollicité par le besoin de varier, d'inventer des jeux. Si nous disposions de peu de temps, nous nous asseyions sur la bordure du trottoir. Les uns s'exerçaient à parler javanais ou à chanter :

*Ti mé la
La mé lou
Pan Pan
Ti mé la
La mé la mé lou
Kan Kaillou
La Bailla...*

tandis que les autres s'amusaient à enchaîner les mots en une sorte de ronde :

*cheval de bois,
bois de Campêche,
pêche à la ligne,
ligne de fond,
fonds de boutique,
tic nerveux,
vœu de charité,
thé de Chine,
Chine Chinois,
noix de veau,
veau qui tête
tête de cheval...*

Le jeu consistait à trouver des variantes. Il ravit encore mes petits-enfants.

Dans notre jardin, dans un emplacement qui nous était réservé, nous construisions des cabanes. Les aventures de Buffalo Bill et de Nick Carter nous inspiraient. Nous étions, selon notre humeur, des Indiens ou des shérifs et nous chassions des buffles, des grizzlis ou des bandits. Les jours de pluie, nous faisons des puzzles, mais notre prédilection allait aux découpages. Nous avions acheté, à un sou l'une, deux ou trois planches de soldats, imprimées à Épinal. Nous les collions sur du carton mince. Après nous découpons les silhouettes

que nous fichions sur des rondelles de bouchon, fendues légèrement par le milieu. Nous nous constituions chacun des bataillons et des escadrons que nous faisions manœuvrer.

Notre univers était là, sur place, tout proche, autour de nous. Nous devions l'imaginer, le construire, l'embellir. Nous nous laissions emporter par notre fantaisie. Nos esprits divaguaient, rassasiés d'imaginaires plaisirs. Deux illustrés ont enchanté notre enfance : « La Jeunesse Illustrée » et « Les Belles Images » qui contenaient une double page d'histoire de France, présentée sous la forme d'une succession de gravures en couleurs, chacune commentée par un texte de quelques lignes.

Ces lectures, qui revenaient chaque semaine, ont éveillé en moi le goût pour l'histoire, elles m'en ont appris les grands noms, les grands événements, mieux que ne l'aurait fait un livre ; elles me la faisaient apparaître comme une suite de contes.

La période des guerres de Religion m'avait particulièrement frappé. Je revois Michel de l'Hospital essayant de rapprocher les catholiques des protestants ; Sully, un livre sacré sous le bras, échappant au massacre de la Saint-Barthélemy ; Henry de Guise, gisant dans une pièce du château de Blois, le corps percé des coups de poignards et de rapières des Quarante-Cinq d'Henri III...

« Les Belles Images » étaient l'œuvre d'un dessinateur réputé, Georges Omry, de son vrai nom, Georges Mory. Son talent était grand. Il savait allier heureusement le sérieux, la fantaisie et le merveilleux. C'était sans nul doute un précurseur de Walt Disney. Il disparut dans la tourmente de 1914.

Nous achetions « Pêle-Mêle » et bien sûr, « L'Épatant » qui étaient tous deux d'un style humoristique. L'histoire des Pieds Nickelés, c'était du gros comique, de la bonne grosse farce. Ribouldingue, Croquignol et Filochard n'arrêtaient pas de nous faire rire ; pour tout dire leurs tours et leurs astuces nous ravissaient.

Ils m'attirèrent un jour une repartie dont la famille s'amusa longtemps.

Un jeudi, j'entre chez le libraire et lui demande poliment :

— M'sieur, vous avez les Pieds Nickelés ?

— Ah ! Mon petit ami, je ne m'en suis jamais aperçu.

Vexé, je referme la porte et marmonne :

— Qu'il est bête celui-là.

Mes grands frères avaient des lectures d'un tout autre caractère. Ils lisaient en cachette « La Culotte Rouge ». Il arrivait qu'un exemplaire me tombât entre les mains. J'y jetais hâtivement un regard. On y

voyait de jolies femmes, quelque peu décolletées, en compagnie de fringants officiers. On jugerait tout cela bien anodin aujourd'hui...

J'ai gardé longtemps mes illustrés ; puis comme beaucoup d'autres choses précieuses pour les souvenirs qu'elles portent, ils disparurent. Je les ai regrettés, je les regrette encore. J'aurais du plaisir à les feuilleter, à les relire. Ils recréeraient l'atmosphère attentive et heureuse de mes jeunes années.

Notre banlieue, à l'époque, était considérée comme la campagne, aussi ne bougions-nous pas ou peu pendant les vacances. D'ailleurs les grands départs pour la mer, la montagne ou la vraie campagne n'étaient pas entrés dans les mœurs. Il y avait aussi le manque de ressources, surtout quand les familles comptaient beaucoup d'enfants.

Le travail scolaire n'était pas perdu de vue. Le maître nous avait donné un viatique pour ne pas perdre notre acquis. Chaque jour, nous avions au moins un problème à résoudre, un exercice de français à faire : analyse, conjugaison ou rédaction. Nous nous mettions autour de la grande table et nous donnions le temps qu'il fallait pour que notre travail fût bien fait, bien présenté.

Notre tâche terminée, nous pouvions nous consacrer à nos jeux et organiser de bonnes randonnées.

Notre père se reposait une semaine par an et la grande affaire était la partie de pêche. Notre joie était grande quand il nous annonçait :

— Les enfants, je prends mes vacances, la semaine prochaine, jeudi, s'il fait beau, nous irons à la pêche !

Nous étions impatients et, inquiets, nous scrutions le ciel, nous implorions la Providence pour que le vent soufflât du bon côté.

La veille, on préparait les lignes, les appâts, on attrapait des mouches qu'on mettait dans une boîte au couvercle percé de petits trous, on cherchait des vers de terre, on achetait des asticots et l'on conservait du pain dur.

De grand matin, notre père sifflait la diane. Cette nuit-là, nous ne dormions que sur une oreille. Dès la première note, nous sautons du lit et nous nous habillions à la hâte. Et nous partions, chacun portant son matériel : cannes à pêche, lignes, épuisette, et muni d'un copieux repas froid. L'herbe était fraîche de rosée. Une belle lumière inondait tout. Un air allègre nous glissait entre les épaules et chassait de nous les restes de sommeil. De partout montaient des rumeurs, jaillissaient des appels et des chants d'oiseaux. C'était la fête du réveil, c'était aussi la nôtre.

Nous nous installions, à proximité d'une guinguette portant l'enseigne du « Moulin-Bateau », près du pont de Bonneuil, mais au

cours de la journée, nous nous déplaçons à la recherche des coins les plus poissonneux. Les bons emplacements étaient rarement pour nous. Nous ne les connaissions pas. Des malins nous en indiquaient où nous ne prenions rien du tout. Nous dépassions rarement le pont de chemin de fer de la ligne Paris-Bastille. Près des piles hors de notre portée, moucheronnaient de belles pièces.

Je lançais ma ligne, je n'avais d'yeux que pour le bouchon. Dès qu'il s'enfonçait, je redoublais d'attention. S'il remontait pour s'enfoncer à nouveau, c'est qu'il y avait une touche. J'avais appris à mes dépens qu'il faut se montrer patient et laisser le poisson mordre goulûment à l'hameçon. Au bout de deux ou trois touches, le bouchon ne remontant plus, je ferrais. Un poisson tout frétilant, aux couleurs vives, aux nageoires teintées de rouge, se débattait au bout de ma ligne.

Alors, triomphant, je criais :

— J'ai un gardon ! J'ai un gardon !

L'un de mes frères, pour ne pas être en reste, répondait :

— J'ai raté un chevesne.

Un troisième ajoutait :

— Je viens de prendre une belle ablette.

Notre père intervenait et disait à mi-voix :

— Taisez-vous donc, bavards, vous allez effrayer le poisson.

La pêche est un sport de silence et de concentration. Il ne fallait pas se laisser distraire par le manège coloré d'un martin-pêcheur ou par les évolutions capricieuses des demoiselles bleues, au-dessus des herbes longues comme des chevelures, encore moins par une conversation. Nous devons donner toute notre attention aux mouvements de la plume ou du bouchon.

Je mettais ma prise dans un panier d'osier rempli d'herbe pour tenir le poisson au frais.

Mais il arrivait aussi que le poisson emporte et l'appât et la ligne. Quelquefois nous sortions de la rivière une brindille, un débris quelconque qui nous avait inutilement tenus en émoi.

J'aurais bien voulu attraper de ces petits goujons qui se posent sur un fond sablonneux. Mais ils sont vifs, on ne les prend pas facilement à la ligne. D'ailleurs, on attrape rarement les poissons que l'on voit.

Un de mes camarades m'avait indiqué un procédé ingénieux quoiqu'un peu artisanal. On met du pain dans une bouteille. Au goulot est fixée une longue ficelle. On jette la bouteille dans la rivière. Un goujon tourne autour, entre dedans. Deux ou trois autres l'imitent. On tire la ficelle. Ils sont pris. L'opération doit être maintes fois

renouvelée, si l'on veut rapporter une honorable friture. Le procédé de Poil de Carotte qui consiste à troubler l'eau avec les pieds pour attirer les goujons est bien meilleur et plus payant. À ce moment-là, je ne connaissais pas cet astucieux personnage.

Dans l'après-midi, nous nous allongions dans un pré à l'ombre d'une haie et captivés par de glissantes images, nous regardions défiler majestueusement les nuages. Quand je fermais les yeux, je voyais des étoiles bleues danser sous mes paupières. Au bout d'un moment, cette immobilité nous pesait. Nous cherchions des pierres plates pour faire des ricochets. Des ondes naissaient, s'éployaient en larges cercles, se perdaient, s'évanouissaient. Ce jeu était pour nous une passion.

Notre père, surpris de tant d'inconséquence, nous disait :

— Vous avez une curieuse façon d'attirer le poisson, les enfants.

Aussi, notre pêche se soldait-elle par une friture de quelques centaines de grammes, au mieux d'un kilo. Le panier contenait plus d'herbe que de poissons.

Que nous importait le résultat, ce qui nous enchantait, c'était, avec notre père, la journée passée au bord de l'eau. Nous en rêvions toute une année, nous en parlions comme d'une chose féerique. Nous vivions de joies simples, mais profondes, de ces joies qui laissent dans le cœur de douces, de durables résonances et deviennent, avec l'âge, des souvenirs émerveillés.

Notre mère, occupée par les travaux ménagers – Dieu sait s'ils étaient lourds avec ses sept garçons – ne nous accompagnait pas.

Notre retour était bruyant. Nous nous annoncions de loin, comme si nous avions remporté une victoire. Ainsi prévenue, elle nous attendait à la porte du jardin et nous accueillait comme elle savait le faire, avec son bon sourire.

Elle s'affairait à la cuisine. Au dîner, trônait sur la table une pleine assiettée de petits poissons dorés et croustillants : notre prise.

Une grande surprise nous était réservée au moins une fois pendant les vacances. Quand l'oncle Auguste, le frère de ma mère, et sa femme, la tante Sidonie, venaient rendre visite à ma grand-mère, ils nous emmenaient à Paris, mon frère Jacques ou moi, chacun à notre tour, pendant une bonne semaine. Ils habitaient, rue Daval, près de la Bastille.

Une chose m'intriguait quand, le soir, nous arrivions de Saint-Maur, par le train de Paris-Bastille. Je voyais des dames en jupe noire plissée, chaussées de hautes bottines à boutons, le corsage généreux, les cheveux crêpés, surmontés d'un volumineux chignon, maintenu par un grand peigne fantaisie. Elles étaient là, cinq ou six au coin de la rue du Faubourg Saint-Antoine et de la rue de la Roquette. Elles

semblaient attendre, tout en bavardant. Si le lendemain, je passais vers trois heures, avec ma tante Sidonie, je revoyais, au même endroit, les mêmes visages. Je ne pus m'empêcher, un jour, de lui demander :

— Dis, ma tante, que font donc ces dames toujours à la même place ?

Souriante, elle me répondit :

— Oh ! Ce sont des dames qui s'ennuient, elles recherchent de la compagnie.

— Et toi, ma tante, tu t'ennuies des fois.

— Ah ! Non jamais, avec l'oncle Auguste, j'ai pas le temps.

Satisfait sans doute, je ne posai plus de question.

Mon oncle exerçait le beau métier de ciseleur comme son père et son grand-père et travaillait pour de grandes maisons : Bagués, Christofle, Puiforcat et des ébénistes du faubourg Saint-Antoine. Il employait une quinzaine d'ouvriers. Je montais souvent à l'atelier et je m'intéressais vivement à leur travail d'autant plus que je pensais être ciseleur, un jour.

Dans l'étroit couloir d'un immeuble situé en face de celui qu'habitaient mon oncle et ma tante, se tenait une petite marchande. Jusqu'à dix heures, elle servait du café noir ou du café au lait. Pour dix centimes, vous en aviez un grand bol avec une tartine de pain. Après elle se mettait à éplucher, à tailler des pommes de terre pour faire des frites puis s'affairait autour de son fourneau qu'elle garnissait de charbon de bois.

Dès onze heures et demie, les clients affluaient. Le nez collé à la vitre, je les enviais. Quand ma tante me donnait un sou, j'étais ravi. Je dévalais l'escalier, et la marchande me remettait une portion de frites croustillantes et bien salées dans un grand cornet fait d'un épais papier jaune comme celui qu'employaient les bouchers. Je les trouvais excellentes.

Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, la petite marchande, debout depuis six heures du matin pour servir le calé, rangeait ses ustensiles et s'en allait, sa journée terminée.

Nous nous arrêtions souvent place de la Bastille. Le va-et-vient enchevêtré des fiacres, des omnibus, des voitures de livraison, des tombereaux, des haquets chargés de tonneaux, de quelques phaétons automobiles, formait un spectacle pittoresque et tout retentissant d'un tintamarre d'avertisseurs, de cris, d'appels et de vertes injures.

Mais la place de la Bastille, c'était plus que cette animation incessante. Face à l'entrée du métro, auréolée d'une corolle de verre aux longs pétales jaunes, sur le terre-plein, die nous offrait – comme

autrefois le Pont-Neuf avec ses bateleurs et ses bonimenteurs – des attractions populaires : l'avaleur de sabre, le cracheur de feu, les haltérophiles musclés, l'homme enchaîné qui, comme par magie, se libérait dès que la recette était suffisante, le camelot qui vendait la fameuse pierre à repasser les couteaux, les ciseaux et les rasoirs et qui, pour démontrer la qualité de son produit miracle, découpait avec une rapidité et une dextérité étonnantes des silhouettes fort réussies.

Parfois, un chanteur soutenu par un petit orchestre lançait une nouvelle chanson. Les badauds parmi lesquels figurait parfois le petit ramoneur savoyard, le hérisson sur l'épaule, faisaient cercle, l'achetaient, la fredonnaient et reprenaient, en chœur, les refrains. C'est là, qu'au moment des émeutes dans le Midi viticole, j'entendis :

*Salut, salut à toi,
Petit soldat du 17^e,
Tu aurais, en tirant sur nous,
Tué la France, la République.*

Cette place était une immense scène où se donnait un spectacle permanent.

Ma tante m'emmenait aux Phares de la Bastille, magasin de nouveautés, situé à l'angle de la rue Saint-Antoine et de la place. C'était un magasin réputé pour la qualité de ses articles et ses prix avantageux. Elle y faisait de menus achats pour le plaisir de me faire offrir des images dont les personnages en couleurs ressortaient sur un fond doré. À l'emplacement des Phares, s'installa, quelques années après la guerre 14-18, une agence de la Banque de France.

La Bastille, c'est surtout sa colonne. Avec l'oncle Auguste, j'en fis, un jour, l'ascension. On achetait, au gardien, un petit morceau de bougie qui devait suffire à vous éclairer pendant la montée et la descente. Arrivé en haut, on était saisi par la lumière, le vent et une certaine oscillation.

Impressionné par la petitesse des êtres et des véhicules qui se mouvaient au-dessous de moi, je demandai à descendre.

Avec ma tante nous nous promenions au Jardin des Plantes. La vue des animaux me comblait de joie. Je vois encore un vieil éléphant à la peau toute crevassée auquel nous donnions du pain qu'il devait partager avec des nuées de moineaux, les ours dans leurs fosses, les zèbres et les longs crocodiles, sur leurs pattes trapues, immobiles au bord de leur bassin, comme des masses de bronze. Ma tante m'avait acheté un cerceau et les courses dans les allées fleuries ou ombragées me mettaient autant de joie au cœur que de feu aux joues.

Elle nous faisait visiter Paris : le Panthéon, le Luxembourg, l'Arc de Triomphe, le Louvre, la place de la Concorde où nous nous arrêtions pour contempler l'obélisque et la statue de Strasbourg, voilée de crêpe, toujours fleurie par des mains pieuses. Aux Tuileries, nous allions voir Henri Pol le charmeur d'oiseaux. Il en avait partout. Des moineaux, quelques pigeons se posaient sur son chapeau, ses bras, ses épaules. Ils venaient prendre les miettes de pain ou les graines au bout de ses doigts et même sur le bord de ses lèvres. Il les appelait familièrement par le nom qu'il leur avait donné.

— Viens, ma petite Princesse, où étais-tu ? Il y a longtemps que je ne t'ai vue.

— Et toi, Noiraud, gros gourmand, laisse un peu la place aux autres.

— Alors Gracieuse, as-tu fini de boudier ?

— Allons, Blanc-Blanc approche. Et un petit pigeon très fin, tout blanc répondait à l'appel de son nom et venait se poser sur le bras du vieux charmeur. Et tout ce petit monde ailé, captivé, tournoyait joyeusement autour de lui et formait un nuage de plumes coloré et changeant.

Pour nous déplacer, nous empruntions le métro, de création toute récente, ou des omnibus tirés par des chevaux. Nous montions à l'impériale. C'était un enchantement. Nous allions souvent jusqu'au terminus, rien que pour voir changer les attelages. À certains endroits, difficiles, montueux, sur le parcours de lignes qui conduisaient à Montmartre, Belleville ou Ménilmontant, des attelages supplémentaires attendaient. Les emplacements étaient signalés par un poteau portant une plaque « Chevaux de Renfort ». Il n'y a pas si longtemps un ou deux de ces poteaux indicateurs existaient encore sur les grands boulevards. Certains de ces omnibus glissaient sur des rails. Nous prenions quelquefois le tramway à vapeur qui allait de la place de la Nation au Louvre.

Nous revenions radieux de nos promenades. Habitant à moins de dix kilomètres de Paris, nous étions de vrais petits campagnards. Tout à Paris nous surprenait, nous éblouissait : les monuments, les hautes maisons, l'activité des rues avec leurs pittoresques marchands ambulants, les boutiques, les gens affairés et toute la multitude qui, vers midi, s'agitait, se pressait en tous sens, comme si tous les immeubles, tous les ateliers et toutes les fabriques se fussent vidés d'un coup. De grands panneaux publicitaires retenaient aussi nos regards. Un gros bébé, bien rose, les cheveux bouclés, tout souriant, vous engageait à acheter le savon Cadum pour conserver la peau douce. Une sorte de diable pressant de l'étoffe rouge sur sa poitrine, lançait des flammes par la bouche et vous invitait à utiliser l'ouate

Thermogène en cas de refroidissement. Un Charbonnier recommandait les Entrepôts d'Ivry. Un immense sac de charbon de bois sur le dos, il entra dans une cuisine où une femme, levant les bras, l'accueillait en ayant l'air de dire : Enfin le voilà ! Nous en aurions des choses et des choses à raconter à nos amis dont certains n'avaient pas encore eu notre chance.

Une certaine année, je pouvais avoir six ans, je restai deux mois chez mon oncle et ma tante. Jacquot était tombé subitement malade. Il était rouge, agité d'une forte fièvre, avait la gorge serrée. Alarmée, ma mère appela le docteur. On avait à l'époque une peur panique du croup.

C'était un fameux docteur qui avait une tête énorme et portait un chapeau haut de forme de taille démesurée que d'habitude, c'était trop tentant, nous nous amusions à mettre, en cachette. Ce jour-là, il n'en fut pas question, nous étions trop inquiets, les uns et les autres. Il diagnostiqua la scarlatine et conseilla à mes parents de m'éloigner de la maison. Mon oncle et ma tante m'accueillirent et me traitèrent comme leur enfant.

Pendant ce séjour, je fis la connaissance d'une petite fille, âgée de quatre à cinq ans ; gaie, pourtant sérieuse et méditative tout à coup sans qu'on sût pourquoi, jolie, au teint clair, trop clair peut-être ; aux grands yeux bleus, pleins d'étoiles, aux longs cheveux d'or. Elle demeurait sur le même palier que mes oncle et tante. Nous étions toujours ensemble, nous nous entendions bien. Elle me prêtait sa poupée. Je l'aimais d'autant plus qu'à la maison on parlait toujours avec extase d'une petite sœur.

Jacquot guérit, je retournai chez mes parents, avec l'espoir de retrouver ma petite compagne aux vacances prochaines.

Hélas ! Un jour, j'appris qu'elle était morte, enlevée par une méningite. J'entendis dire : « Elle était trop belle, trop intelligente pour vivre. »

Troublé, j'essayai d'en savoir davantage. Je posai quelques questions. La tante Sidonie me dit :

— Mon petit, elle dort, la chère enfant, il ne faut pas la réveiller.

J'eus un grand chagrin. Dieu sait si les chagrins secrets de l'enfance peuvent être vrais et profonds.

Je pensais à elle à la maison, en classe. En m'endormant, elle apparaissait dans ma mémoire, tout auréolée de ses beaux cheveux blonds, avec des yeux immenses, pensifs comme si elle regardait au fond d'elle-même. Dans ces moments-là, j'étais coupé du monde. Si ma mère ou mon maître m'avait demandé la cause de ma distraction ou de ma rêverie, je ne l'aurais pas dite. Par pudeur, peut-être.

Ce fut ma première peine d'enfant, je la portai longtemps en moi, très longtemps pour que je m'en souvienne encore, avec émotion, aujourd'hui.

L'oncle Auguste et la tante Sidonie avaient un cœur d'or. Ils étaient toujours aux petits soins pour nous. Ils aimaient à raconter des histoires amusantes, parfois vécues. Leur fille Eugénie qu'on appelait la Grande Nini, par comparaison avec une autre cousine un peu plus forte qu'on surnommait la Grosse Nini, était aussi gentille que ses parents. Couturière, aidée de deux ou trois ouvrières et d'une apprentie, elle travaillait bien, pour une clientèle nombreuse et fidèle. C'est elle qui faisait les robes de ma marraine, actrice et directrice du Théâtre de Belleville. Je me rappelle la toilette de cour qu'elle devait porter dans le rôle de Madame Sans-Gêne. C'était une robe blanche en satin ou en velours, pailletée, c'est-à-dire tout ornée de strass imitant les brillants, les rubis, les saphirs et les émeraudes. À la lumière elle étincelait de mille feux. Ce beau travail avait demandé beaucoup de savoir-faire, de temps et de patience.

La Grande Nini était belle, élancée, fine et intelligente. Elle portait la toilette avec aisance et distinction. Que les corsages en dentelle, à manches bouffantes, lui seyaient bien ! Comme les élégantes de l'époque, elle avait une taille de guêpe.

Elle se maria. Ce fut une grande fête. Parmi les invités, un cuirassier immense avait retenu notre attention tant par sa taille que par son uniforme. Nous nous amusions à mettre son casque et à faire des pitreries devant une glace mais on ne se voyait pas soi-même, car il nous engouffrait la tête jusqu'au menton. On croyait alors que la présence d'un soldat à un mariage était un gage de bonheur.

Hélas ! Celui de ma chère cousine ne dura guère. Elle mourut à vingt-sept ans, des suites de couches, après la naissance de son premier enfant. J'eus un très grand chagrin, je l'aimais un peu comme une sœur. Ses parents furent inconsolables. Leur vie fut bouleversée.

À peu près à la même époque, notre frère Georges, notre aîné, se maria. Notre belle-sœur, Denise, était aussi gamine que nous. Elle nous emmenait faire de bonnes sorties. J'allai plusieurs fois avec elle à Luna-Park et même un certain jour, pour nous y rendre, nous prîmes l'autobus à impériale Hôtel de Ville-Porte de Neuilly.

À la porte Maillot, parmi les arbres, c'était une sorte de kermesse permanente avec des manèges, des orchestres, des cafés, des stands et des attractions nombreuses qui dès l'entrée vous sollicitaient. On n'avait que l'embarras du choix.

On pouvait prendre une barque et suivre la « Rivière Mystérieuse » qui par moments s'engageait dans des grottes où grâce à des jeux de lumière, apparaissaient une forêt vierge peuplée de Noirs ou d'indiens,

la banquise polaire éclairée d'une aurore boréale, une plaine du Far-West animée d'immenses troupes. C'était une vraie féerie. Le canot-rail lancé d'une plate-forme et amerrissant dans un petit lac avec projection de grandes gerbes d'eau ou le tonneau tournant qui vous éjectait sans douceur ne nous attiraient pas. Notre préférence allait aux Montagnes Russes qui faisaient le tour du Parc. La voie déclive entraînait les wagonnets à une allure vertigineuse. Surpris, suffoqués, c'était à qui crierait le plus fort pour se donner du courage. Au fond, j'avais peur, mais cette peur même m'attirait, me stimulait et je disais :

— Encore un tour, petite sœur.

C'est à Luna-Park que je vis pour la seule fois de ma vie un Peau-Rouge authentique, au visage cuivré, balafré de blanc, de noir, d'ocre ou de vermillon, aux cheveux noir corbeau, le front ceint d'un diadème de plumes blanches et écarlates dont les pans lui descendaient bas dans le dos. Ce devait être un chef ; la couleur des plumes de sa parure marquait le nom de sa tribu.

Luna-Park a disparu depuis longtemps. À son emplacement vient d'être construit le Palais des Congrès.

Ainsi se passaient nos deux mois de vacances. Huit jours à Paris, quelques sorties et le reste avec les camarades du voisinage.

À la fin de septembre, la nuit tombait vers les six heures. Après l'ultime partie, dans le jour finissant, nous causions encore quelques instants au coin de la rue. L'air était léger et doux. Les abois des chiens auxquels d'ordinaire, nous ne prêtions pas attention, prenaient une sonorité plus claire. Les premières feuilles se détachaient. Les fumées s'élevaient toutes droites et lentes, puis s'épalaient en une nappe ouatée. Ce calme du soir annonçait la rentrée.

Cette impression est restée en moi. Elle se ranime quand, à la campagne, les rumeurs apaisées, j'entends au loin monter l'aboi d'un chien dans l'air cristallin de l'automne.

II

L'ÉCOLE DE MON ENFANCE

MES LECTURES

L'ÉCOLE PRIMAIRE SUPÉRIEURE

Comme mes frères, je fréquentai l'école primaire d'Adamville. J'y entrai à cinq ans et demi. Primitivement cette école comptait cinq classes. De modestes pavillons, de belles villas s'édifiaient, un peu partout et au long des principaux boulevards s'élevaient des immeubles de quatre et même cinq étages. L'accroissement de la population rendit nécessaire la construction de plusieurs classes. Spacieuses, peintes de couleurs claires et pourvues du chauffage central, luxe vraiment rare à l'époque, si j'en juge par le nombre d'écoles parisiennes qui n'en étaient pas encore dotées en 1939, c'était un plaisir d'y travailler.

Les classes les plus anciennes, réservées aux petits, avaient conservé leurs tristes, leurs affreuses peintures marron foncé ou chocolat qui par places s'écaillaient, et leur énorme poêle à charbon. Mais de grandes baies laissaient entrer la lumière.

Je n'ai pas oublié ma « première rentrée ». Ma mère m'avait accompagné, comme il se doit ; elle me tenait la main pour me donner sa confiance. Qu'elle est douce, qu'elle est réconfortante la chaleur de la main d'une mère !

Tout allait bien se passer. N'avais-je pas mon cher Jacquot et ne retrouverais-je pas les garçons de notre petite bande comme compagnons ? J'étais sans crainte. Nul désarroi. Pas de cris. Pas de pleurs. Un peu d'émotion tout de même, un battement inhabituel du cœur. Ils sont rares les enfants qui ne sont pas attirés par l'école. Je devais être animé des meilleures résolutions et assez fier de fréquenter l'école de mes frères et d'être à l'avenir considéré comme un grand. Et puis sans les avoir jamais vus, je connaissais tous les maîtres.

Le directeur m'avait accueilli paternellement, m'avait tapoté les joues et avait dit à ma mère sur le ton d'une satisfaction souriante :

— Encore un petit Bled (qu'il prononçait très justement Blé).

Il connaissait la famille de longue date. J'étais le septième du nom qu'il inscrivait.

Au cours préparatoire où je fis mes débuts, nous étions près de

quatre-vingts. Devant, c'étaient de petites tables à deux places, disposées en quatre rangées et derrière, tout au fond, s'alignaient sur deux rangs quatre longues tables plus hautes où se pressaient une bonne trentaine d'élèves. Mais comme dans les petites classes les absences sont fréquentes et assez nombreuses, chacun trouvait ses aises. Nous avions un jeune maître qui portait une lavallière bleue à pois blancs. Il nous en imposait. Sans forcer la voix, il maintenait sa petite troupe dans un calme relatif.

C'était un fervent de la méthode phonomimique. Pour apprendre la lettre r, nous mettions nos poings sur le front, les pouces dressés et en chœur nous répétions « les cornes du bœuf », « les cornes du bœuf... ». Avec le bras droit, nous imitions les reptations du serpent et nous faisions « ss, ss... ». En nous amusant, en satisfaisant notre besoin de mouvement, nous nous initiions à la lecture.

Nous avions deux syllabaires, un bleu et un rose. Au début de février, nous étions assez bien débrouillés. L'étude des sons et des difficultés était terminée. Nous commençons à aborder de petits textes imprimés ou écrits au tableau noir.

À la fin de l'année, je lisais couramment. C'était un succès qui me comblait d'aise : il me libérait en partie de la tutelle de mes frères. Je n'aurais plus besoin de les supplier de me lire les histoires de mon album d'images d'Épinal ou de celui de Benjamin Rabier.

J'appris à compter avec un boulier. Utilisons-nous des bûchettes ? Je ne le crois pas. Nous n'avions certainement pas comme les jeunes écoliers d'aujourd'hui un petit sac à coulisse, contenant tout un matériel à compter : bûchettes, jetons, dés, pièces de monnaie et billets... Nous nous servions de l'ardoise naturellement, mais nous ignorions l'emploi de l'éponge mouillée pour effacer. Nous avions un cahier pour nos exercices d'écriture, de calcul, de copie. Nous le tenions le mieux possible. Le maître était exigeant.

Les élèves dissipés, – il y en eut de tout temps –, étaient envoyés au piquet, près du poêle, derrière le tableau. Par instants, ils passaient la tête et nous faisaient des grimaces. Nous ne pouvions retenir nos rires, ce qui nous valait d'aller les remplacer.

Après la récréation de l'après-midi, nous dessinions, nous récitons de petites fables ou de courts poèmes de Ratisbonne ou de Lachambeaudie, peut-être « la Renoncule et l'œillet », et avant de sortir, nous entonnions avec entrain une chanson. Je me rappelle encore, avec attendrissement, les paroles de l'une d'elles :

*Il fait jour, le ciel est rose,
L'horizon vermeil.*

*Quand la lune se repose,
Lève-toi, soleil.*

*On entend sous la feuillée
Les oiseaux siffleurs,
Et l'abeille réveillée
Dit bonjour aux fleurs.*

*Vite, vite, bonnes mères,
Allumez vos feux...*

Je nous revois les bras croisés, apaisés par le chant, et je nous entends encore en un écho lointain. Je les ai retrouvées ces voix d'enfants. Elles étaient belles et rassurantes ! Quel ravissement de les entendre monter claires et nuancées, dans le calme d'une école studieuse !

Notre mère veillait à ce que nous fussions à l'heure. Vers sept heures un quart, elle nous réveillait. Nous nous habillions en hâte, puis nous déjeunions d'un bol de café au lait. Il n'y avait jamais de beurre sur nos tartines, fournies de beaucoup de mie, taillées dans un pain tendu de quatre livres, mais de cette bonne confiture confectionnée avec les fruits de notre jardin. Notre mère l'étaït en une couche régulière et suffisamment épaisse.

Quand nous avions été particulièrement raisonnables, quand nous avions rapporté un billet de satisfaction ou un bon livret avec un tableau d'honneur, nous avions droit le dimanche matin à une tasse de chocolat accompagnée d'un croissant et d'une brioche. C'était un luxe que nous savions apprécier.

Nous partions vers huit heures, nous avions près d'un kilomètre à parcourir. J'aimais l'école, je m'y trouvais bien, je la parais d'une auréole d'amitié. Cependant, je dois l'avouer, quand j'étais petit, les jours de grand froid, je faisais la sourde oreille pour sortir du lit. Ma mère venait près de moi et par un mot affectueux me pressait de me lever. Je lui disais sans conviction :

— Maman, je veux rester avec toi, je t'aiderai au ménage, j'astiquerais le buffet.

— Non, mon petit, ce ne serait pas bien de manquer la classe. Que penserait-on de toi ?

Elle me parlait avec son cœur et me faisait comprendre sans se fâcher qu'un enfant en bonne santé ne doit pas s'absenter. Bien sûr, j'obéissais. Qui aurait osé désobéir à une mère d'une douceur si persuasive ?

Comme beaucoup d'enfants, en ce temps-là, je portais un costume de velours côtelé marron avec une petite cravate qui s'agrafait sous le

col, par-dessus j'enfilais un sarrau strictement noir. J'étais chaussé de galoches qui claquaient fort et coiffé d'un grand béret où se cachaient les oreilles dès qu'il faisait froid. En hiver et les jours de pluie, un ample capuchon de laine nous enveloppait bien et nous protégeait. Dès les premiers froids, nous laissions les chaussettes pour des bas maintenus par des jarretières.

Nos livres, nos cahiers, notre plumier étaient logés dans une gibecière que nous portions accrochée au dos et qui nous laissait les mains libres, commodité appréciable qui nous permettait de faire une dernière partie de billes avant de rentrer en classe.

Au coup de sifflet, les jeux cessaient comme par enchantement, on s'immobilisait. Le silence succédait au tumulte. Un deuxième coup de sifflet nous enjoignait de nous mettre en rangs. Le maître vérifiait l'alignement. Chaque matin, il passait la revue, de propreté. Ceux dont les mains n'étaient pas nettes, étaient envoyés à la fontaine et privés de récréation. Il fallait aussi que souliers et galoches fussent bien cirés.

La classe commençait toujours par une petite chanson. C'était souvent :

*Où t'en vas-tu soldat de France
Tout équipé prêt au combat
Où t'en vas-tu plein d'espérance...*

que nous chantions, debout près de nos bancs, en marquant le pas. Suivait une leçon de morale fort simple, mais qui portait.

Je grandissais, j'arrivai au cours supérieur à dix ans et demi avec M. Guillaume. Je devais cette progression rapide à la valeur de l'enseignement de MM. Gaubert et Pradon dans les classes desquels je me révélai bon élève.

Je retrouvai quelque trente ans plus tard M. Gaubert, directeur d'un des plus importants établissements scolaires de Paris, au moment où moi-même, j'allais être appelé à la direction de la chaleureuse petite école de l'île Saint-Louis. C'était un maître dynamique, d'une grande distinction qui faisait preuve d'un jugement averti en matière pédagogique.

Son père tenait une petite horlogerie à proximité du marché d'Adamville. Je le regardais souvent travailler, la loupe rivée à l'œil droit, examinant ou démontant un délicat mécanisme. Pour bien nous connaître, et mieux nous aider, son fils nous étudiait en profondeur à la façon de son père scrutant les rouages compliqués d'une montre précieuse.

M. Gaubert se maria jeune et ce n'est pas sans étonnement que les

mères de famille le regardaient pousser le landau de sa petite fille. Elles en parlaient entre elles. La limite entre les travaux des hommes et ceux des femmes était, alors, nettement marquée.

En raison de mon jeune âge et aussi parce que les épreuves du Certificat d'Études primaires et du Concours d'entrée à l'École Primaire Supérieure Arago, maintenant lycée, s'étaient malencontreusement déroulées au même moment, je fus contraint de tripler le cours supérieur.

Je dois beaucoup à M. Guillaume, maître très écouté, à l'esprit clair, à l'enseignement efficace par les exercices qu'il nous proposait. D'un accident, il avait gardé une jambe raide.

Son allure légèrement claudicante n'altérait en rien son autorité. Les familles l'estimaient.

La vie scolaire reprenait, chaque jour, son tran-tran familial : correction des devoirs du soir, leçon de calcul suivie de deux problèmes d'application, à la suite d'un entraînement de quelques minutes au calcul mental. Nos acquisitions étaient assez poussées.

À l'école primaire, j'ai appris à extraire la racine carrée et la racine cubique ; on nous proposait des problèmes qui s'appuyaient sur le théorème de Pythagore. Par exemple, chercher la surface d'un triangle équilatéral en fonction de son côté, était pour nous un jeu d'enfant. Il va de soi que nous retrouvions aisément le rayon d'une sphère dont on nous donnait le volume. Les nombres premiers nous étaient familiers. Nous acquérions les premières notions d'algèbre et de théorie arithmétique. Évidemment, bien des élèves n'eurent jamais à se servir de ces connaissances, mais je crois que ces exercices, loin de nous rebuter, excitaient notre désir de réussite, par simple goût de la difficulté vaincue. Quand nous avions la bonne réponse, que de satisfaction !

La liaison entre l'école primaire et l'école primaire supérieure était ainsi établie.

Après la récréation du matin, revenait la sainte dictée quotidienne, avec ses questions où l'analyse grammaticale et l'analyse logique tenaient une bonne place. C'était l'heure de la solennelle attente.

Le maître avait choisi un texte intéressant pour sa valeur littéraire et les difficultés qu'il contenait. Il le lisait d'une voix lente. Parfois, quand il rencontrait une construction insolite qui rendait les accords plus délicats, sa voix prenait des intonations propres à nous aider. Il arrivait que pour nous habituer à des prononciations différentes, l'un de nous était appelé à dicter le texte. C'était un insigne honneur pour celui qui était désigné. La dictée terminée, nous rangions les porte-plume dans les plumiers en carton bouilli, au décor chinois, nous

échangions notre cahier avec celui de notre voisin de table et la correction commençait, correction tout orale, faite par les élèves successivement. Chaque faute était soulignée d'un trait de crayon et rappelée dans la marge par un petit bâton. À la fin, nous comptabilisions les bâtons et nous marquions le nombre de fautes. La tricherie n'était guère possible car le maître relisait toutes les dictées.

Une fois par semaine, il y avait un exercice collectif, c'est-à-dire que tout au long de la dictée, le maître posait des questions sur les accords et les graphies difficiles.

Nous faisons peu de fautes. Nos maîtres nous enseignaient la grammaire avec conscience et succès. Ils n'essayaient pas d'en atténuer l'austérité. La grammaire est un art difficile et nuancé. La clarté sortait des exemples choisis, du soin qu'ils prenaient à les calligraphier au tableau noir et des explications aussi nettes que leur écriture qu'ils nous fournissaient. Il semblait se dégager une certaine fierté du respect qu'ils portaient à notre langue.

Cet enseignement ne nous paraissait ni lourd ni fastidieux et constituait une solide charpente de nos études futures.

L'écriture retenait l'attention de nos maîtres. Ils nous apprenaient l'anglaise ou cursive, la fine bien sûr, la moyenne et la grosse, la ronde, la bâtarde et même la gothique. Ils voulaient que nous eussions d'abord une écriture régulière et lisible, puis belle et élégante sans fioritures. Nous avions tout un jeu de plumes dans un petit étui. Je n'y insisterai jamais assez, leur art atteignait à la perfection ; pour certains c'était plus que de l'écriture c'était de la gravure, ce qui avait pour effet de rendre clair, dans nos esprits, ce qu'ils écrivaient et de nous inciter à bien présenter notre travail. Aussi avions-nous des cahiers bien tenus. La présentation d'un travail ne fait-elle pas partie d'un ensemble ?

L'écriture était fort prisee, en ce temps-là, où l'usage de la machine à écrire était ou ignoré ou peu répandu. Celui qui avait la chance d'avoir « une bonne et belle main », complétée par une orthographe correcte, avait des atouts majeurs dans son jeu et était assuré de trouver une situation convenable. D'ailleurs une expression est restée longtemps en usage : un tel « est dans les écritures », pour « travaille dans un bureau ».

L'après-midi, c'était la lecture, l'histoire ou la géographie ou les sciences et une fois par semaine la rédaction. La récitation des leçons prenait du temps. L'interrogation écrite était déjà en honneur et permettait de contrôler rapidement les connaissances de tous les élèves. Rares étaient ceux qui osaient venir en classe sans les avoir apprises. La responsabilité de l'étude des leçons incombait, en général, aux mamans qui à cette époque restaient au foyer. Elles ne s'y

dérobaient pas.

Nous avions comme aujourd'hui des professeurs de dessin, de gymnastique et de musique.

Nous reproduisions des plâtres. Nous savions dégrader les ombres avec tout un attirail d'estompes. Jamais de compositions décoratives. Les tubes ou les pastilles d'aquarelles nous étaient inconnus. Qu'ils sont heureux les élèves qui de nos jours reproduisent des modèles que les couleurs font vivre ou qui peuvent donner libre cours à leur imagination, à leur fraîche fantaisie dans des compositions de leur choix !

L'école disposait d'un matériel de gymnastique que nous utilisions quelquefois. Les leçons se donnaient dans la cour ou le préau. Elles consistaient surtout en mouvements d'ensemble. Notre professeur, ancien moniteur de l'École de Joinville, nous faisait manœuvrer au sifflet un peu militairement. Nous exécutions aussi des exercices de canne qui rappelaient fort ceux des bataillons scolaires.

Lorsqu'on allait chercher la longue corde à traction, notre excitation et notre satisfaction étaient grandes.

Le professeur nous répartissait en deux camps, en ayant soin d'égaliser les forces.

Les plus grands, les plus robustes se tenaient aux extrémités. Tous disposés en épis, s'agrippaient, tendaient leurs muscles, s'arc-boutaient, résolus à entraîner leurs adversaires dans leur camp. Chacun y mettait un amour-propre extraordinaire. La lutte était rude, la victoire difficile, ce qui lui donnait du prix, tout se terminait par des cris de triomphe ou de dépit.

Quant à la musique, au son d'un vieil harmonium poussif et nasillard, nous apprenions le solfège, mais, il me semble, sans grande conviction. Nos maîtres, qui étaient presque tous d'excellents musiciens, nous soutenaient de leur voix. En revanche, nous aimions le chant choral.

Ces chansons étaient de genres fort différents, « En passant par la Lorraine » succédait à « Ô nuit ! Qu'il est doux ton silence ». L'entrain, la cadence n'excluaient pas la poésie. Les chants folkloriques, recueillis par Maurice Bouchor, étaient en laveur : « Ah ! Que vous êtes belles, cimes du Canigou », « Les Alpes dans l'espace dressent leurs purs sommets » ou « Que te coûtèrent tes sabots », nous apportaient des visions pittoresques. Les chants patriotiques n'étaient pas oubliés. Les cérémonies officielles étaient toutes marquées par l'exécution de « La Marseillaise », du « Chœur des Girondins », du « Chant du Départ ». C'est avec une conviction profonde et une belle ardeur que nous entonnions les couplets vengeurs de la chanson

*Dis-moi quel est ton pays ?
Est-ce la France ou l'Allemagne ?
C'est un pays de plaine et de montagne
Que les vieux Gaulois ont conquis
Deux mille ans avant Charlemagne
Et que l'étranger nous a pris...*

L'Histoire et les chansons nous avaient appris que nous avions la tête ronde des Vieux Gaulois, cela nous inclinait à penser et à dire que les gens d'au-delà du Rhin étaient des têtes carrées.

Dois-je dire que si nos maîtres étaient des patriotes, ils étaient aussi des idéalistes. L'« Hymne à l'Universelle Humanité » de Beethoven, qu'ils nous apprenaient, est un témoignage parmi tant d'autres.

Chaque année, un concours était organisé, dans la salle de bal du café de l'Horloge, à la gare du Parc. Toutes les écoles de la commune y participaient. Chacun, ayant à cœur d'enlever le premier prix, la compétition était serrée.

C'est à l'un de ces concours que je vis pour la première fois M. Roy, directeur du cours complémentaire de Saint-Maur-Centre. Je devais le rencontrer bien plus tard. Ses grammaires composées en collaboration avec MM. Maquet et Flot, lui assurèrent et lui maintinrent une légitime notoriété. Tous les écoliers de France et de Navarre les ont utilisées entre les deux guerres. Il n'y a pas si longtemps, elles étaient encore en usage.

Pour nous, M. Roy était un personnage, un directeur différent des autres. Carré d'épaules, de haute taille, le teint un peu rougeaud, une canne qui nous paraissait démesurée à la main, tout lui donnait l'allure d'un sympathique tambour-major. Mais ce colosse, très aisé de manières, d'une culture étendue et d'une grande affabilité naturelle était un conseiller pédagogique averti et écouté...

J'ai souvent pensé à lui quand j'allais à la Chambre entendre le président Herriot dont la corpulence et le talent me le rappelaient. J'établissais malgré moi un parallèle entre ces deux hommes et je me disais qu'il existe des êtres dont l'aspect physique et la culture ne s'accordent pas. Le savoir, l'élévation de la pensée transfigurent les hommes. On ne les voit plus tels qu'ils sont.

Quels livres portions-nous dans, notre gibecière ?

— La grammaire Larive et Fleury qui est la personnalisation de la phrase « La rive est fleurie » dont les exercices d'une trop grande

longueur, imprimés en caractères minuscules, fourmillaient d'exemples historiques.

— La grammaire Claude Augé où figuraient beaucoup de textes intéressants ou amusants qui avaient le support d'une discrète illustration. J'en ai retenu un. C'est l'histoire de la herse : deux garçons de ferme vont chercher une herse dans un champ pour la rapporter à la ferme.

Un dialogue s'engage :

— Tu es fort, dit le malin, mais jamais tu ne pourrais la porter tout seul.

— Mais si, mais si, répond l'autre, tu vas voir.

Et piqué dans sa vanité, il soulève la pesante herse et la met sur son dos. Son compagnon ne cesse de lui dire, tout au long du chemin :

— Comme tu es fort, comme tu es fort ! Je ne connais personne d'aussi fort que toi, mais tu vas te fatiguer, veux-tu que je t'aide ?

L'autre s'y refuse. Et tandis que le malheureux, tout suant, courbant l'échine, avance péniblement, le flatteur les mains dans les poches, bien reposé, se rit intérieurement de la crédulité de son camarade.

Il m'est arrivé de dire à quelqu'un qui me flattait pour me laisser la part la plus importante d'un travail :

— Ah ! Oui, je connais l'histoire. Vous voulez me faire le coup de la herse. Ça ne prend pas.

Nous avions également :

— L'histoire d'Ernest Lavisse.

— La géographie de Pierre Foncin qui nous apprenait, ô surprise ! Que la Loire se jette dans l'Atlantique entre Ancenis et Paimbœuf.

— Les sciences, dont le nom de l'auteur m'échappe, ne m'attiraient guère à cause de ses arides leçons sur les pompes aspirantes et refoulantes. Vraiment ces fameuses et maudites pompes ne me disaient rien avec leur clapet s'ouvrant ici, se fermant là. J'étais toujours en retard d'un clapet. Il y avait une pompe dans le jardin de ma grand-mère. Elle servait à l'arrosage. J'en manœuvrais le balancier, elle fonctionnait bien. Cela me suffisait.

Quant à nos livres de lecture, c'étaient :

Les Lectures Morales de Guyau, Monsieur Prévost, Jean Felber, « Tu seras soldat » d'Ernest Lavisse, Yvan Gall, un ouvrage d'Émile Devinat où figurait à une certaine page le champ de bataille de Gravelotte ou de Saint-Privat. Je revois aussi une gravure représentant les trois instituteurs de l'Aisne : Leroy, Debordeaux et Poulette, fusillés par les Allemands en 1870. Ils sont là, tête nue, en redingote, appuyés

contre un mur, mis en joue par les soldats du peloton d'exécution.

De beaucoup, notre préférence allait au merveilleux « Tour de France par deux enfants » de Bruno, instructif et passionnant, véritable bible scolaire. Il nous révélait que, selon les instructions de Paul Bert, la véritable religion de l'école était l'amour de la Patrie, dans ce qu'il a de plus lucide, de plus noble, de plus élevé. C'est de 1877 que date la première édition de cet ouvrage, moins d'une décennie après les terribles et douloureux événements de 1870-1871 dont l'humiliation avait été intensément ressentie. Tout le monde encore dans mon enfance pensait à l'Alsace-Lorraine, certains dans un esprit de revanche, tous avec une profonde émotion. Nous vivions dans l'atmosphère de la défaite. Et bien des gens d'opinions opposées, s'accordaient sur l'idée que la patrie a quelque chose d'intangible. Bien sûr, j'étais trop jeune pour approfondir cette remarque, mais je la discernais...

Dans mes souvenirs apparaissent deux petits Lorrains de Phalsbourg quittant la ville par une porte fortifiée où des sentinelles allemandes montent la garde. Ils se donnent la main et portent sur l'épaule un bâton où est attaché un petit baluchon.

Au travers de leur odyssée, ce livre où se mêlent constamment les sciences, l'histoire et la géographie nous emmenait à la découverte de la France, nous faisait bien connaître ses paysages, ses habitants des villes et des campagnes, ses ouvriers, ses artisans, ses grands hommes pour qu'elle fût mieux aimée. Il exaltait les vertus des Français qui permettraient à la patrie de redevenir forte et respectée.

Chaque lecture est une leçon de morale et de civisme. Avec ces deux petits bonshommes, André et Julien, elle nous offrait deux modèles de courage, d'affection et de gentillesse. Monsieur et Madame Etienne, Madame Gertrude, Monsieur Gertal, de braves gens, tout simples, nous émouvaient par leur grand cœur.

Certes, c'est maintenant un document historique ; ce livre a été entre les mains de tous les enfants de France, pendant deux générations. C'est un témoignage précieux de toute une époque, un document essentiel à mettre au musée de la pédagogie. Et pourtant, le goût pour la vie d'autrefois, fait, depuis quelque temps, rouvrir ce livre centenaire.

Si j'ai porté à ce livre tant d'intérêt, c'est que certains des miens, de la branche alsacienne, avaient dû quitter leur province en abandonnant tous leurs biens. Ces histoires trouvaient en moi une profonde résonance.

Nous avions une carte à faire chaque jeudi et chaque dimanche. Les montagnes étaient figurées par des chenilles capricieuses. Nous estompions nos crayonnages de couleur avec de petits morceaux de

buvard pour unifier les teintes.

L'école primaire nous a appris à tracer de mémoire, non seulement les contours de la France, mais aussi ceux de l'Europe. Nous n'en ignorions pas pour autant l'Amérique, l'Asie et l'Afrique. Nous savions placer les montagnes, les principaux fleuves, les villes les plus importantes. Nous localisions, sans effort, aussi bien Saint-Pétersbourg qu'Orléans, les Carpates que les Pyrénées. Nous travaillions souvent sur des cartes muettes. Les cartes que nous dessinions me rappelaient également le deuil de l'Alsace-Lorraine. Les départements perdus étaient teintés en violet.

Nous faisons des voyages imaginaires. Nous transportions, par voies d'eau, du charbon, des mines du Nord à Briare ou à Montereau. Une autre fois, nous décidions de nous rendre par chemin de fer à Toulouse ou à Nice. Où irions-nous prendre notre billet ? Quels seraient les principaux points d'arrêt ? Le voyage Paris-Nice durait à l'époque près de vingt heures.

Les chemins de fer étaient partagés en réseaux. Les grandes lignes convergeant vers Paris tissent une toile d'araignée. Sur la carte, les fils noirs se détachaient alors sur un fond multicolore. Le réseau du Nord était ocre ; l'Est, bleu ; l'Orléans, jaune ; l'État, rose ; le P.L.M., vert ; le Midi, violet.

Le Midi, isolé au bas de la carte, entre la Garonne et les Pyrénées, faisait figure de parent pauvre. N'aboutissant pas à Paris il semblait ne pas nous concerner. Il nous intéressait peu.

Nous ne disions plus Paris-Strasbourg, mais Pans-Avrincourt. Un bref alinéa de la leçon, illustré par une vue panoramique de Metz, nous ramenait au drame : « Aujourd'hui, mieux que jamais, en dépit de l'annexion, l'Alsace-Lorraine se sent française de cœur. Elle a été conquise par la force, elle est française de droit. »

Des affiches des compagnies de chemin de fer décoraient les murs de notre classe. L'une d'elles représentait Nice, sa baie, son ciel lumineux, son arrière-pays avec ses montagnes enneigées. Une grande et belle Niçoise en costume régional, un bouquet d'œillets sur les bras, tenait tout un côté de l'affiche.

De mes camarades ou de leurs parents, qui était allé à Nice ? Personne. Pas même notre maître. Combien pouvaient au début du siècle s'y offrir un séjour en dehors des grands-ducs russes, des archiducs autrichiens, des lords anglais ou de leurs ladies ? Aussi, quand on disait de quelqu'un : « Pensez donc, il a passé quinze jours à Nice », se représentait-on tout de suite quelque important personnage comblé par la fortune. La Côte d'Azur était considérée comme le pays des Merveilles. Comment ne pas le croire alors que chacun fredonnait : « Sur les bords de la Riviera où murmure une brise

embaumée... » Longtemps, nous n'avons connu d'autres voyages. Ils nous invitaient à la rêverie et laissaient vagabonder notre jeune imagination. Même confusément, nous ne pouvions prévoir qu'ils seraient un jour réalité.

Maintenant, la plupart des Français, et c'est heureux, peuvent villégiaturer à Nice, s'ils en ont le désir, comme nos arrière-grands-parents allaient à Asnières ou à Suresnes et nos parents à Robinson.

Nous avions d'autres occasions d'évasion. Notre classe possédait une bibliothèque peu considérable, certes, mais comptant cependant une bonne centaine d'ouvrages, reliés en forte toile noire où les titres brillaient en lettres d'or.

Il y avait là presque tous les Jules Verne, tous les Erckmann-Chatrian, des Paul d'Ivoi, quelques Hector Malot, quatre Daudet : « le Petit Chose », « Tartarin de Tarascon », les « Lettres de mon Moulin » et les « Contes du Lundi » dont « la dernière classe » arrachait les larmes. Alexandre Dumas était représenté par « les Trois Mousquetaires », « Vingt ans après », « le Vicomte de Bragelone » et « les Quarante-Cinq ». Que de fois les ai-je lus !

« L'Île Mystérieuse » et surtout « Deux ans de vacances » me passionnèrent longtemps. Ainsi je fis la connaissance de jeunes garçons : Gordon, Briant, Moko, attachants pour leurs qualités morales, leur esprit d'entreprise ou seulement leur joyeuse humeur.

L'histoire du doux Rémi, de la Chère Maman Barberin et du bon Vitalis me plut aussi beaucoup. Mais sans conteste, notre préférence allait aux ouvrages d'Erckmann-Chatrian. Nous les dévorions. Ils nous enflammaient littéralement. Chaque soir, les devoirs faits, les leçons apprises et contrôlées, je retrouvais avec une impatience non feinte mes livres de bibliothèque.

La grosse lampe de cuivre, à pétrole, de la suspension, au globe vert clair, mettait un rond de lumière douce et intime sur la table où nos livres étaient posés. À côté de nous, Maman cousait ou brodait. Attentifs, empoignés, mon frère Jacques et moi, nous lisions, nous lisions. Ces récits patriotiques, rustiques et populaires nous passionnaient.

Le conscrit de 1813, Waterloo, le fou Yégoff, le Blocus, qui retracent des événements vécus, s'enchaînant en une émouvante épopée, nous tenaient en haleine. Je me mettais dans la situation de ces sympathiques personnages devenus légendaires : Joseph Bertha, le jeune horloger boiteux, Jean-Claude Hullin, le sabotier. Je m'identifiais à eux, je vivais leurs aventures ou leurs drames, parce que là encore des souvenirs de famille lointains, mais que la véracité rendait proches donnaient plus d'intérêt encore à ce que je lisais. Et de la demi-obscrité où le reste de la pièce était plongé, je m'attendais à

voir surgir à tout instant, les personnages de mes lectures.

Moins d'un siècle nous séparait de la chute de l'Empire. Le père de ma grand-mère paternelle que mon propre père avait bien connu un solide paysan franc-comtois, né en 1789 – avait fait les campagnes de l'Empire, dans la Jeune Garde, à partir de 1809. Sans une blessure, sans une maladie, il avait été engagé sur tous les champs de bataille, de Wagram à Waterloo ; il avait traversé l'Europe à pied, en passant de la torride Espagne aux steppes glacées de la Russie pour finir dans le dernier carré.

Il avait gagné la Croix, une croix précieusement conservée dans un cadre de velours bleu. Ce qui donnait encore plus de prix et de relief à cette décoration, c'est qu'elle aurait été portée par l'Empereur lui-même qui l'aurait détachée de son uniforme dans un geste qui lui était familier, accompli cent fois pour récompenser un acte d'exceptionnelle bravoure. Le brevet de sa décoration, daté du début de 1814, porte le numéro 14988, ce qui prouve que le nombre de croix décernées sous l'Empire est peu élevé.

Mon père nous rapportait quelques-unes des anecdotes que ce vieux grand-père lui avait contées. Ainsi j'appris que les soldats de la Grande Armée, dans leur langue imagée, appelaient les aigles de leurs drapeaux des « coucous ». Il ne fallait d'ailleurs voir là ni irrespect ni dénigrement.

Une deuxième raison ajoutait de la vraisemblance à tous ces récits. Mon arrière-grand-mère maternelle, née en 1800, et sa mère, ma trisaïeule, habitaient Colmar en 1814. Elles s'étaient soustraites aux entreprises possibles des Cosaques redoutés, en se réfugiant dans une institution religieuse de la Forêt-Noire.

Ma grand-mère m'entretenait quelquefois de cette peur panique qui précédait les Cosaques dans les villes et les campagnes françaises de l'Est. Je me représentais des hommes farouches, à la moustache tombante, aux yeux brûlant d'un feu sombre, vêtus d'une houppelande, coiffés d'un bonnet de fourrure, montés sur des chevaux rapides.

Je voyais des scènes de pillage, de violence, des maisons, des fermes incendiées, des hommes, des femmes maltraités, pourchassés, la pointe d'un sabre ou d'une lance dans le dos. J'entendais des cris, des lamentations sur un fond de fusillade.

Mon imagination en éveil, en ajoutait. J'éprouvais aussi un sentiment de terreur, mais il était moins fort que ma curiosité et ne retirait rien du désir pressant d'écouter à nouveau ces histoires et d'en savoir toujours davantage.

Mes livres de bibliothèque étaient, pour moi, de l'histoire vraie, de

l'histoire vivante. De plus, tous ces livres me permettaient de mieux connaître les mœurs, les traditions des Alsaciens, mes ancêtres, et de découvrir cette pittoresque région où au détour d'une vieille rue ou d'un sentier, pouvaient apparaître de ces auberges villageoises aux enseignes évocatrices ou charmantes : du « Petit Sergent », des « Trois Merles », du « Cor de Chasse », des « Quatre-Vents », du « Bœuf Rouge » ou de « l'Agneau d'Or » qui me laissaient rêveur. Et je sentais confusément en moi le désir de pousser, un jour, la porte d'une de ces auberges accueillantes aux petites fenêtres habillées de rideaux à carreaux blancs et rouges et de m'y asseoir après une longue promenade dans les bois ou parmi les vignobles. J'en ai retrouvé de semblables dans la vallée de Munster. Elles étaient telles que je les imaginais.

Nous nous donnions au jeu avec autant d'ardeur qu'à l'étude.

Les cours de récréation étaient sablées. Les grands organisaient des parties de saute-mouton à plusieurs moutons, des concours de sauts : à pieds joints, avec élan, de triple saut. Les petits jouaient à chat perché, à la marelle, aux couleurs ou, selon la saison, à la toupie, aux billes, aux osselets... Que la poche d'un écolier peut receler d'insoupçonnées richesses !

Des querelles éclataient quelquefois plus bruyantes que graves. Des camps se formaient pour soutenir les antagonistes.

Tous criaient pour les exciter :

— Vas-y. Ne te dégonfle pas.

— Mords-y l'œil ! Mords-y l'œil.

Le maître de service intervenait promptement, séparait les adversaires et leur infligeait une sévère punition.

Un jeune maître, récemment nommé à l'école, M. Gervais qui tenait le cours élémentaire, ne donna, le premier jour où il surveillait la récréation qu'une seule ligne à faire, à quelques élèves qui, emportés par leur jeu, ne s'étaient pas arrêtés au coup de sifflet. Quel ne fut pas notre étonnement ! Chacun de se frotter les mains. On n'avait jamais vu cela. Une ligne !

On pourrait désormais s'en payer, se permettre bien des écarts à peu de frais.

Le lendemain matin, lorsqu'on présenta la dérisoire punition, on dut vite déchanter.

La ligne hâtivement écrite ou décelant seulement un soupçon d'application fut impitoyablement refusée. Il fallait que ce fût de la calligraphie. Chaque lettre devait être étudiée pour elle-même. Ici il manquait un point sur l'i, un accent était mal incliné, là, les lettres bouclées manquaient d'élégance, la barre trop longue d'un t, rompait

l'équilibre de cette lettre capricieuse. Bref, il fallait recommencer, mais pas au même prix. À chaque fois, la punition était doublée. La petite ligne méprisée, la petite ligne que nous considérions avec condescendance, allait son petit bonhomme de chemin et devenait 2, 4, 8, puis tout d'un coup prospérait rapidement, s'enflait et passait à 16, 32, 64 lignes sans qu'on eût le temps de s'en apercevoir.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce maître aimait les choses bien faites. Il savait aussi varier les plaisirs, son tempérament l'inclinait à une certaine fantaisie. Parfois, il vous proposait une petite multiplication de rien du tout. Mais attention, les chiffres devaient bien se tenir. Si leur alignement donnait le moindre signe de défaillance ou si leur forme était quelque peu négligée, on s'entendait dire d'une voix qui se voulait compatissante :

— Quelle horreur ! Je ne peux tout de même pas accepter ce travail. Vous recommencerez, en ajoutant un chiffre au multiplicateur et un autre au multiplicande.

Il ne s'agissait pas évidemment de n'importe quel chiffre. Ne me parlez pas d'un 1 ou d'un 2, ni même d'un 5. Il fallait que ce fût au moins un 6, c'est-à-dire, un bon chiffre, un vrai chiffre, bien solide, générateur de confortables retenues. Heureusement nous comptions bien, avec beaucoup d'aisance, mais si quelque chose laissait à désirer dans la présentation, alors la multiplication s'allongeait, s'allongeait...

La vérité exige de reconnaître que M. Gervais était, malgré tout, un homme de mesure et de bon sens : il ne poussait jamais trop loin son avantage.

De tout temps, les grands élèves ont eu une tendance à croire qu'ils n'ont pas à tenir compte des observations, des remontrances formulées par les maîtres des petites classes. M. Gervais voulait les détromper. Il avait réussi. Après, tout alla bien.

Tous les élèves qui s'ébattaient dans cette cour de récréation, grands et petits, portaient des culottes courtes.

Ce fut donc un événement à sensation qui me valut un franc succès quand je vins à l'école, habillé comme un homme.

Un jour, ma mère m'avait dit :

— Tu as grandi, tu es devenu un jeune homme, il va te falloir porter un pantalon long.

J'allais avoir treize ans et je mesurais un mètre soixante-cinq. J'atteignais la taille du maître ; depuis longtemps, j'avais quitté le sarrau noir. En moi-même, je convenais que je devais abandonner les culottes courtes, mais je résistais, appréhendant l'accueil de mes camarades dès qu'ils me verraient, car je serais le seul à être ainsi accoutré.

Pourtant, j'avais déjà porté un pantalon long. C'était pour ma première communion. J'avais arboré une sorte de petit smoking complété par un chapeau melon. Mais, pour cette cérémonie d'un jour, tous les communiants étant habillés pareils, rien d'insolite qui pût attirer l'attention.

Ici c'était tout différent...

J'avais fait un détour pour ne pas arriver trop tôt. Je me revois dans la cour. Je m'étais appuyé au mur de la classe pour avoir un soutien et mieux affronter les curieux qui s'étaient agglutinés et ne me ménageaient pas leurs railleries plus malicieuses que méchantes.

— Tu vas à la noce ?

— T'as mis des tuyaux de poêle.

— Tu fais le gandin.

— Tu parles d'un milord !

— T'es drôlement « bath ».

— Quel beau froc !

— C'est le pantalon de ton grand frère...

C'était une avalanche. Le coup de sifflet me délivra.

Eh bien ! Non, le temps où je terminais d'user les vêtements de mes frères était aussi révolu. C'était un pantalon gris à rayures, bien à ma taille, que ma mère m'avait acheté au magasin Réaumur pour la somme de douze francs. Oh ! Ce n'était pas du luxe ! On faisait la différence entre les vêtements de la semaine et ceux du dimanche.

Vers 1914, mon premier complet-veston, vraiment « habillé », en belle cheviotte bleu marine coûta soixante francs. L'étoffe en était inusable...

Le plus piquant de cette histoire est que quelques jours plus tard, trois ou quatre de mes amis arrivèrent avec un pantalon long.

Chaque matin, notre directeur passait pour relever les noms des élèves qui déjeunaient à la cantine. Ils étaient peu nombreux. Ceux qui payaient, donnaient une grosse pièce de cuivre de deux sous et recevaient un jeton à remettre à la cantinière. Les bénéficiaires de la gratuité étaient rares.

Tous ces enfants portaient dans un panier d'osier leur serviette, leur pain et parfois une friandise. Ce petit panier au couvercle à deux battants a été fixé dans nos mémoires par une affiche publicitaire placardée partout, jusque dans les plus lointains villages. Il y figurait une fillette au boléro marron, à la jupe bleue, aux doubles nattes reliées par un ruban jaune. Elle avait posé à terre, à côté d'un grand parapluie rouge, un même panier et se hissant sur la pointe des pieds, elle écrivait sur un mur : « Cacao Menier » ou « Éviter les

contrefaçons ».

Pour une tout autre raison, le directeur était attendu impatiemment le samedi après-midi, généralement après la récréation. Il allait de classe en classe, portant une petite boîte et remettait des récompenses aux élèves qui s'étaient particulièrement distingués pendant la semaine : de jolies images avec des animaux en relief, des femmes en costume régional ou national aux couleurs vives, portant des brassées de fleurs, des œillets par la Niçoise, des roses par la Bulgare. Toutes ces images portaient la signature un peu aérienne du directeur, ce qui en augmentait le prix à nos yeux. Il réservait pour quelques-uns des billets de satisfaction de la Caisse d'épargne de la rue Coq-Héron, petits cartons rouges, au symbole d'une ruche et d'une valeur de cinq centimes. Quand nous en avions vingt, nous les lui rapportions, il marquait alors un franc sur notre livret.

Enfin arrivait la remise solennelle des croix. Chaque classe en possédait un jeu hiérarchisé. La plus importante ressemblait à la Légion d'honneur, d'un module un peu plus grand, la deuxième était émaillée bleu, enfin, il y en avait deux ou trois autres plus petites et plus simples.

Ceux qui espéraient recevoir l'une des croix, sentaient battre leur cœur plus fort. C'était une récompense enviée. Les élus la gardaient une semaine, ils la portaient fièrement sur leur sarrau noir, attachée à l'aide d'un superbe ruban de satin rouge, vert ou bleu que les mamans savaient trouver « Chez Bébé », petite boutique de mercerie, papeterie, confiserie située en face de l'école. Je rapportais souvent la croix. J'étais heureux, je courais, j'étais impatient de la montrer à ma mère qui partageait ma joie et me complimentait. À chaque fois, je recevais deux sous.

« Chez Bébé » était un lieu de perdition pour les gourmands. C'est là que passaient toutes nos petites économies, en achats de bonbons de toutes sortes, de pochettes-surprises, de bâtons de réglisse et des fameux « roudoudous », sorte de sucre mou, coloré en rouge, vert ou jaune, contenu dans de petits fonds de boîte en bois, et qui vous collaient aux dents et aux doigts. On en avait deux pour un sou. Les roudoudous étaient la tentation suprême. Offrir un roudoudou à un ami était le fin du fin. Et pourtant, malgré sa grande vogue, le roudoudou était, quand on y pense, une bien médiocre friandise.

« Chez Bébé », nous pouvions aussi nous procurer avec nos deux sous, un superbe porte-plume en os où, par de petites ouvertures munies d'infimes verres grossissants, on voyait la tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, la Colonne de la Bastille. Les porte-plume n'offraient pas toujours les mêmes vues à notre curiosité. Ce qui fait – et la tentation était grande – qu'il y avait de brefs échanges pendant la classe. Il

valait mieux ne pas nous attarder dans notre contemplation. Les détours de la fantaisie et du rêve étaient rarement admis.

Notre directeur s'appelait M. Vassel. M^{me} Vassel dirigeait l'école des filles. C'était un couple très digne, d'une grande autorité morale, un peu austère sans être distant. Les élèves les aimaient bien. Lorsque M. Vassel mourut, à la veille de prendre sa retraite, ses anciens élèves ouvrirent une souscription pour lui faire élever un monument dans le cimetière Rabelais.

M. Poissant lui succéda. Il lui ressemblait assez étrangement, tout en étant plus simple de manières. L'hiver ou par temps de pluie, il portait un grand capuchon. C'était un chasseur passionné. Le soir, après la classe, il promenait ses chiens épagneuls aux poils fauves et blancs. Il chassait à Champigny et à Cœuilly. Il s'occupait bien de son école. Tant qu'il fut en fonctions, je ne manquai jamais de lui rendre visite et de profiter de ses conseils.

Un jour, en l'absence de M. Guillaume, il s'occupa de nous. Nous prêtions une attention respectueuse à ses propos. Il nous disait :

— Vous êtes des bûcheurs. C'est bien, mais il faut d'abord réfléchir pour comprendre avant d'entreprendre.

Il satisfaisait notre appétit de lecture et de connaissances en nous entrouvrant les portes de la bibliothèque municipale. Là, se trouvaient, pour nous, les pensées, les peines, les espoirs, le cœur des hommes, et des rêves...

Quand nous désirions des livres, nous l'attendions près de son bureau après 4 heures. Il guidait notre choix. La vue de tous ces ouvrages, bien alignés sur leurs rayons, m'émerveillait par leur nombre. J'en aimais l'odeur humaine, l'odeur des livres qui ont passé fraternellement de main en main, de foyer en foyer. Ils étaient tous du plus beau noir.

M. Poissant m'engageait à être instituteur. C'est la plus belle, la plus noble des professions. L'instituteur, disait-il, éduque, dispense, communique les connaissances, il est aimé et respecté. Tu entreras à l'École Normale, tu seras nommé à Paris, ta situation sera des plus enviables. C'était vrai. L'instruction était moins répandue qu'aujourd'hui. Les instituteurs représentaient, aux yeux de beaucoup, une véritable élite : ils possédaient le « savoir ».

Lorsqu'un maître manquait, il me désignait souvent pour le remplacer. Il me donnait la marche à suivre. Je faisais de mon mieux. Je trouvais cet apprentissage attrayant, ainsi s'éveilla l'amour des enfants qui devait sommeiller au fond de moi-même et ne m'a jamais quitté. Et, en effet, je convins que cette profession ne me déplaisait pas. D'ailleurs ma mère ne voulait pas que j'apprenne un métier d'art

comme mes frères. J'avais une mauvaise vue. Elle pensait qu'étant le plus jeune, il fallait que j'eusse une situation assurée, indépendante, car, ajoutait-elle, nous ne serons pas toujours là pour veiller sur toi. Tes frères sont pleins de cœur, certes, ils ne te laisseraient manquer de rien, mais dans la vie, il faut d'abord compter sur soi-même. Chère Maman ! Elle avait l'intuition que là était ma voie et la source de toutes mes joies.

Un normalien vint un jour voir M. Guillaume. Sa redingote bien ajustée, sa casquette à visière, ornée de deux palmes et sa canne lui donnaient fière allure. Il ressemblait vraiment à « ces hussards noirs de la République » dont parle Péguy. Je l'enviai... Plus tard, je préparerai le concours d'entrée à l'École Normale... C'est ainsi qu'un jour, j'arborai cette redingote tant souhaitée.

Dès le retour des beaux jours, les enfants apportaient des brassées de lilas, des bouquets de giroflées jaunes ou rouge feu, de muguet des bois au début de mai et en juin de pivoines joufflues aux pétales multipliés, de roses odorantes aux couleurs variées. Certains jours, notre classe ressemblait à une véritable boutique de fleuriste. J'apportais du seringia et du délicat lilas de Perse dont les arbustes formaient de grosses taches mauves dans les bosquets de notre jardin.

Par les fenêtres ouvertes, on entendait s'appeler ou se quereller les moineaux dans les cerisiers en fleurs ou chargés de fruits, glousser des poules dans quelque poulailler et monter les voix des voisins qui d'un jardin à l'autre s'entretenaient de préoccupations potagères !

Le maréchal-ferrant du boulevard de Créteil laissait retomber sur l'enclume, à intervalles réguliers, son pesant marteau dont le bruit clair arrivait jusqu'à nous. Quelquefois aussi, quand le temps tournait à l'orage, on percevait distinctement l'éclatement sourd des fusées paragrêles que les horticulteurs et les maraîchers de Montreuil lançaient pour protéger leurs cultures et surtout leurs pêchers. Tout cela créait une atmosphère campagnarde.

Parfois, l'inspecteur nous rendait visite. Comment le directeur en était-il prévenu ? Peut-être, comme les hirondelles, revenait-il à date fixe, ou par quel mystérieux tam-tam la nouvelle s'était-elle propagée qu'en son équipage, on l'avait aperçu dans une commune voisine ? Toujours est-il que le directeur nous disait : « Bientôt M. l'Inspecteur nous rendra visite. » Confiant, sans doute, il n'ajoutait rien, mais nous savions bien que cette formule raccourcie sous-entendait : « Je compte sur vous pour faire honneur à votre maître et à votre école. »

L'inspecteur était pour nous un personnage considérable. Je le revois, grand, un peu fort. Ses cheveux blancs séparés par une raie bien marquée, sa moustache de neige, faisaient ressortir son teint frais et l'éclat de ses yeux bleus. Il nous interrogeait, non pour nous

surprendre mais pour mesurer nos connaissances : une date, un fait d'histoire, une ville sur un fleuve, une opération rapidement comptée, l'accord d'un participe. Il jetait un coup d'œil sur quelques cahiers, puis il nous faisait lire un texte et réciter un poème. Doué probablement d'une fidèle mémoire il ne prenait aucune note. Il nous quittait, nous adressant un sourire bienveillant, après s'être entretenu quelques instants, à voix basse, avec notre maître et le directeur. Ce devait être des compliments, car après leur départ, notre maître nous disait : « C'est assez travaillé pour aujourd'hui, les enfants, je vais faire la lecture. » C'était le plus souvent un conte de Daudet.

L'inspecteur s'appelait M. André. Il portait redingote et chapeau haut de forme et se déplaçait en fiacre.

Le prolongement naturel de l'école primaire était pour les meilleurs élèves, l'école primaire supérieure. Ce qui marquait la différence avec le lycée, c'est qu'on ne faisait pas de latin. Avec le recul du temps, je crois qu'il ne m'aurait pas déplu d'apprendre cette langue ancienne. Maintenant je le regrette comme ayant été privé d'une connaissance qui aurait apporté plus de précision à ma pensée. Lire, dans des traductions, « les Métamorphoses » d'Ovide, « l'Énéide » de Virgile, « les Annales » de Tacite, est hautement enrichissant, mais rien n'égale pour bien s'imprégner de leur pensée, le commerce des auteurs anciens dans leur propre langue.

C'est pourquoi l'abandon du latin vers lequel on semble s'orienter, me paraît très regrettable. C'est oublier que le latin est avec la romanité à la source de notre culture. C'est méconnaître qu'il un instrument incomparable pour une meilleure possession de notre langue maternelle. Par la connaissance des rapports entre les mots français et leurs ancêtres latins, il nous donne plus d'assurance pour le maniement de notre langue et nous apprend à employer le terme approprié en lui gardant sa valeur étymologique.

Les leçons de grammaire m'intéressaient beaucoup, je ne redoutais pas les exercices d'analyse, je les réussissais presque toujours. Ces dispositions m'auraient bien servi dans l'étude du latin. J'en veux pour preuve nos enfants qui, grâce à cette aptitude à bien saisir les nuances de la construction de la phrase française, se sont révélés de bons latinistes. Puis j'ai toujours aimé consulter les dictionnaires. Je les compulse pour le plaisir.

Vers mes dix ans, on me fit cadeau d'un petit Larousse illustré.

Sur la couverture rose et sur la page de titre, le symbole « je sème à tout vent » – représenté par une jeune femme soufflant sur la boule neigeuse d'un pissenlit, pour en disperser les fruits – nous invitait à ouvrir ce gros livre, plein de merveilles.

Ce jeu, nous le connaissions bien.

Les pissenlits abondaient dans la plaine et dans nos jardins et c'était un amusement courant que de souffler très fort, sur les boules vaporeuses formées par ces plantes quand la fleur est passée, d'en détacher, d'un coup, tous les petits fruits qui soutenus par une aigrette rayonnante, se disséminaient au loin...

Les pages roses qui partageaient en deux camps les mots de tous les jours et les noms propres, me faisaient penser à Charlemagne qui mettait d'un côté les élèves laborieux et les élèves nobles de l'autre.

J'aimais les citations latines. La traduction de l'une d'elles avait tout de suite retenu mon attention malicieuse. À dessein, je lui prêtais un sens très personnel qui me donnait l'occasion de jouer une farce à mes amis. Je prenais deux camarades par les épaules, puis les poussant l'un vers l'autre, je leur disais :

Asinus asinum fricat.

Nous riions de bon cœur.

Que d'heures heureuses, j'ai passées à feuilleter mon dictionnaire, à aller à la découverte des mots. Plus tard, j'ai consulté le Dictionnaire général d'Hatzfeld et Darmesteter et le précieux Littré, sans oublier le vieux Stappers où j'aimais à rechercher l'étymologie des mots. Travailler dans un ancêtre du Gaffiot m'aurait parfaitement convenu.

La Ville de Paris avait fondé quatre écoles primaires supérieures, toutes les quatre fort renommées. Elle en assumait le fonctionnement. Chacune d'elles recrutait chaque année, par concours, deux cent cinquante élèves. Vingt-cinq places, soit le dixième, étaient réservées, sous certaines conditions, aux candidats de banlieue, ce qui supposait un excellent classement pour avoir des chances de figurer parmi les élus. Le nombre des candidats dépassait souvent douze cents. Les études y étaient gratuites. On prêtait les livres. Aujourd'hui il n'y a plus d'écoles primaires supérieures. Elles ont été transformées en lycées, ce qui prouve que ces établissements étaient bien proches les uns des autres.

Mais aller à Paris, tous les jours, entraînerait beaucoup de fatigue. Pour être ponctuel, je devrais me lever tous les matins à six heures ; enfin, je ne rentrerais à la maison que vers dix-neuf heures, avec du travail à faire. Mon maître m'engageait, avec insistance, à me présenter à ce concours. Aussi ne m'arrêtai-je pas aux inconvénients. Et ce fut la réussite. J'en fus fier et heureux pour moi-même, bien sûr, mais aussi pour mes parents qui me faisaient confiance, pour mon école que j'allais bientôt quitter, où j'avais reçu tant de bons conseils, acquis un savoir modeste, sans doute, mais dont les bases solides me permettraient de l'enrichir en étendue et en profondeur.

Peu d'entre nous continueraient leurs études. La plupart avaient

une voie toute tracée. Ils entreraient en apprentissage dans un atelier et s'initieraient au métier de leur père. Quelques-uns rechercheraient dans une administration une petite situation qu'avec le temps ils amélioreraient. Le Certificat d'Études qui avait alors plus de valeur qu'aujourd'hui le leur permettrait. Quelques autres plus favorisés, imprégnés dès l'enfance par l'activité artisanale ou commerciale de leurs parents, se façonneraient à leur tour et se prépareraient à leur succéder.

Je nous revois dans cette classe nombreuse et studieuse et certains visages de mes camarades se présentent à ma mémoire : Morin, excellent camarade, mon compétiteur à la première place ; Baron, surnommé Corentin, membre comme moi de l'équipe de football créée et animée par M. Gobain, instituteur à la Varenne ; Quillery qui devait donner à une affaire familiale de maçonnerie fort réputée les dimensions d'une entreprise de travaux publics.

Nous travaillions dans la sérénité. Bien que nos devoirs fussent notés et que nous fussions classés, aucune animosité ne nous dressait les uns contre les autres. Chacun trouvait normal que le meilleur fût honoré, ce qui ne voulait pas dire que l'effort des autres fût sans valeur et ne reçût pas sa part de compliments ou d'encouragements. Vraiment c'était une émulation saine et fructueuse qui nous animait.

Il n'y avait pas de clans. Les jeux nous réunissaient selon nos tempéraments et les saisons. Nous étions et restions de bons camarades. J'en veux pour preuve le petit billet que Morin, mon meilleur ami avec qui je disputais la première place et partageais le succès, m'envoya à la suite d'un vote pour l'attribution du prix de bonne camaraderie. Je l'ai gardé précieusement. Je le transcris tel quel :

« Cher Camarade,

« Nous te félicitons de ton prix, tu l'as bien mérité. Tout le temps à soutenir les faibles, les petits, tu t'es montré digne de ce prix... »

Je crois qu'il en rajoutait un peu, par amitié.

Je n'étais pas meilleur que les autres, mais je n'ai jamais aimé jeter de l'huile sur le feu. Large d'épaules, de bonne taille et doté de poings vigoureux, je n'ai jamais été porté à me servir de ces avantages physiques. Je préférerais jouer le rôle de conciliateur, bien qu'il vous expose parfois à de singuliers désagréments. J'eus ainsi, plusieurs années de suite, le Prix de bonne camaraderie. Je ne pouvais me défendre d'une certaine fierté et quand j'y pense, je l'éprouve encore rétrospectivement.

Oui, nous travaillions avec sérieux, dans la sérénité avec le souci, de bien faire, en vue d'atteindre un but. Pour tous c'était d'abord le Certificat d'Études, paré alors d'un grand prestige dans les familles, on faisait même encadrer ce premier diplôme. Ceux qui ne l'avaient pas obtenu étaient considérés comme des malheureux, des infirmes, des êtres privés d'un sixième sens. Pour quelques-uns d'entre nous, c'était en plus le bon classement à des concours d'entrée à Arago, Turgot, Boule ou Estienne.

Je n'ai plus en mémoire les sujets qui nous furent proposés, mais j'ai gardé fidèlement le souvenir de ceux qui furent donnés à mes élèves pendant douze années. Tous ces concours étaient difficiles. Ils opéraient une véritable sélection. Le succès n'allait qu'à ceux qui avaient travaillé avec ardeur et conviction, c'est-à-dire à ceux qui s'étaient sérieusement préparés.

En revanche je possède encore les sujets du Certificat d'Études primaires que je passai en 1911. Il fallait avoir douze ans dans l'année pour s'y présenter.

Orthographe : un texte connu de Chateaubriand, *le nid des oiseaux*. « Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux... » Les difficultés y sont nombreuses : participes passés employés avec voir participes passés épithètes placés en tête de la phrase, des mots contre lesquels les candidats pouvaient buter : développer, recueillir, métamorphose, contempler, lavandière, ondoyant, abîme, cime...

Calcul : deux problèmes honnêtes où l'historien trouverait matière à réflexion : sachant que 25 œufs valent 1,75 franc... Ainsi à l'époque un œuf valait sept centimes. En effet notre épicière les vendait 2 pour 3 sous. De quoi rêver. Son bénéfice n'était que d'un centime sur le prix de deux œufs, ce qui suggère mille réflexions sur les exigences des commerçants de ces années heureuses qui tous au Jour de l'An se donnaient le plaisir de vous offrir des étrennes : le boulanger, une galette, l'épicier, un paquet de café ou une bouteille de liqueur...

Rédaction : vous êtes entré dans un atelier à l'heure du travail ou dans une boutique à l'heure de la vente. Fixant votre attention, à votre choix, soit sur un atelier, soit sur une boutique que vous connaissez bien, dites ce que vous avez vu, racontez ce qui vous a frappé, dégagez une leçon du labeur et de l'activité de l'homme. Ce sujet m'avait mis à l'aise. J'avais choisi la description de l'atelier de ciselure de mon oncle Auguste. On nous apprenait à regarder, à réfléchir, à analyser...

La fin juillet ramenait la cérémonie de la distribution solennelle des prix. Nous la voyions venir avec joie. C'était en effet une fête imposante à laquelle participaient les notabilités de la commune. Elle se déroulait au théâtre municipal.

Les enfants occupaient l'orchestre ; les parents les loges, les balcons et l'amphithéâtre. Les personnalités qui devaient nous remettre nos récompenses, se tenaient sur la scène dans de confortables fauteuils. Il y avait toujours grande affluence. Le théâtre s'emplissait de rumeurs, de bourdonnements de voix. Qu'elle était belle cette fête à laquelle les familles n'auraient pas manqué d'assister. Les succès de leurs enfants ne rejaillissaient-ils pas sur elles ? Elles partageaient leur joie et leur fierté.

Les premiers avaient reçu des places de loges pour leur famille. Aussi était-ce un honneur bien ressenti que d'y trôner. La mienne occupait une loge de face, toujours la même, depuis des années.

Les dames avaient sorti leurs plus belles toilettes et s'abritaient du soleil avec des ombrelles élégantes – grandes fleurs mouvantes – dont les couleurs variées ajoutaient à la gaieté de ce jour de fête. Les messieurs avaient revêtu leurs habits de cérémonie.

Ma mère portait une robe de taffetas bordeaux, agrémentée d'un jabot de fine dentelle de Valenciennes et un chapeau bleu clair orné d'une aigrette blanche. Elle tenait à la main, une jolie aumônière. Mon père était en habit et coiffé d'un chapeau haut de forme. Ce n'est pas sans émotion que je les revois, dans ma pensée et dans mon cœur.

Ma grand-mère avait passé une robe de moire chatoyante, couleur puce et posé sur sa tête une légère mantille noire. Un médaillon ancien retenu par un étroit ruban de velours, formant sautoir, ajoutait une note claire à sa tenue sobre. Elle allait, à cette époque, allègrement vers ses quatre-vingts ans. Ma belle-sœur, Denise, était habillée d'une robe de soie blanche « éolienne », une capeline avec des fleurs de glycine complétait sa jeune et gracieuse silhouette.

Il ne faut pas oublier de dire que la veille toutes les trois étaient allées chez le coiffeur pour se faire onduler. Cette pratique maintenant si courante n'était en usage que pour les grandes occasions. Pour dire vrai, c'était le plus souvent le coiffeur qui venait à la maison, tenant à la main sa petite boîte contenant ses fers à friser et sa lampe à alcool.

Le directeur et les maîtres les plus anciens portaient aussi l'habit.

Dans un brouhaha de joie contenue, chacun prend sa place. Les autorités arrivent. Notre professeur de musique, M. Arné, donne deux ou trois coups de baguette sur le bord de son pupitre. Le silence s'établit. Les grands élèves soutenus par quatre ou cinq instruments, exécutent une « Marseillaise » bien enlevée. Le président de la cérémonie prononce un discours pas trop long, il sait notre impatience. Il exalte l'effort, parle de l'avenir et de la patrie, vante les mérites des élèves et des maîtres. Fort habile, il sait s'arrêter par instants pour provoquer les applaudissements qu'il recueille avec un sourire. Puis la distribution, tant attendue, commence.

Le directeur, très digne, lit le palmarès d'une voix lente et bien posée qui porte loin. Les prix d'Honneur et d'Excellence et les tout premiers prix ont droit à une petite ritournelle de musique de quelques mesures. Le lauréat reçoit sa récompense d'une personnalité qui, si c'est une dame, ne manque pas de l'embrasser sur les deux joues. Il revient à sa place le front ceint d'une couronne de laurier dorée ou verte selon l'importance du prix. Ses camarades, l'assistance applaudissent.

Quelques chœurs ont interrompu, à deux ou trois reprises la lecture du palmarès. La cérémonie se termine. Chacun se hâte de retrouver sa famille avec laquelle on va de concert remercier son maître et le directeur. Après un bref échange de propos aimables, nous retournons à la maison. J'ai chaud ; pour ne pas marquer de mes doigts humides la toile rouge de mes prix, j'ai mis mon mouchoir dans ma main.

Qu'ils étaient, qu'ils sont beaux mes prix ! Je les ai encore tous. Bonnes dimensions, épais, bien reliés, la tranche dorée, toutes les qualités. Les titres témoignent d'un choix heureux : « les Peintres populaires » de Moreau-Vauthier, « Capitaine Courageux » de Rudyard Kipling, « l'Atmosphère » de Flammarion, « une Ville antique sous les cendres : Pompéi » de Gusman, « l'Homme à l'oreille cassée » d'Edmond About...

Je les porte avec un petit air détaché qui en dit long, car je me sais regardé. Tout simplement mon bonheur éclate. Je suis heureux. Deux grands et épais volumes, cela se remarque ainsi que celui qui les porte. N'est-il pas vrai ?

Je me tiens près de ma mère, la famille suit. Nous ne formons pas un groupe caricatural, digne de tenter le crayon ironique d'un humoriste. Rien de cela. Nous inspirons plutôt de la sympathie aux passants et aux voisins.

Le soir, grande réunion de famille avec les oncles, les tantes, les cousins. Les invités passent des moments agréables, à rire et à chanter. Ils y sont incités par un menu bien ordonné, particulièrement fin et soigné. C'est l'œuvre de ma mère et Dieu sait si elle s'y entend, si elle excelle à faire plaisir.

Je reçois de nombreuses piécettes d'argent et quelques beaux écus de cinq francs. Je m'empresse quelques jours plus tard de les porter à la Caisse d'épargne.

Quand je rentrerai du régiment, à la fin de la guerre, je serai heureux de trouver ce petit pécule, bien qu'en une monnaie dévaluée.

C'est une joie pour moi d'avoir approché ce passé déjà si lointain. Tous ces souvenirs de mon enfance ne sont pas altérés, ils revivent

dans ma pensée, ils sont chers à mon cœur...

Je n'ai jamais oublié. Plus tard, quand j'enseignai à mon tour, je m'efforçai de donner aux enfants autant de joie que j'en avais reçue moi-même. Pendant les heures sombres de l'occupation, nous nous sommes fait un devoir, les maîtres et moi, malgré des difficultés sans nombre, d'organiser la traditionnelle et familiale cérémonie de fin d'année, avec drapeaux disposés en faisceaux, sur les murs du préau, avec guirlandes tricolores – et survolés d'une vibrante « Marseillaise » qui prenait tout son sens et qu'il faisait bon entendre, chantée par de jeunes voix, alors qu'elle était interdite. Elle nous ouvrait des horizons plus clairs sur l'avenir en lequel la jeunesse de ce temps, si ardente, nous inclinait à avoir confiance.

Aujourd'hui, on s'achemine, paraît-il, vers la suppression des distributions de prix. Cette tendance sera-t-elle bénéfique pour les enfants et pour l'école ?

Je me souviens de la préparation de ces fêtes de fin d'année qui s'accompagnaient presque toujours d'une exposition des travaux d'élèves. C'était dans les classes, dès le début de juin, une effervescence enjouée qui s'emparait de tous.

Je pense qu'il convient d'honorer la jeunesse. Gardons les fêtes où se retrouvent les enfants, les parents et les maîtres. Elles éveillent et fortifient le sentiment d'appartenance à une même communauté, elles font de l'École une famille unie.

Les prix sont un objet de fierté pour celui qui les a gagnés. Chez beaucoup ils font naître le goût de la lecture et c'est une manière d'honorer, de réhabiliter le livre, source de culture que d'en offrir un aux enfants au terme d'une année de travail. On lit si peu chez nous.

Que ces quelques réflexions ne me fassent pas oublier de rendre un hommage à mes maîtres, à ces maîtres qui furent des pionniers, et assurèrent les pas de la République. Les instructions officielles de 1887 leur recommandaient de « donner à l'enseignement un double caractère : utilitaire pour la préparation à la vie, éducatif pour la formation de l'esprit ». Elles précisait : « L'enseignement primaire vise un double but. Il doit donner à ses élèves d'abord une somme de connaissances appropriées à leurs futurs besoins ; ensuite et surtout de bonnes habitudes d'esprit, une intelligence ouverte et éveillée, des idées claires, du jugement, de la réflexion, de l'ordre et de la justesse dans la pensée et le langage. » Que peut-on dire de mieux ?

Quand on regarde en arrière, il est honnête de reconnaître que ce double but a été atteint, que ces maîtres ont bien rempli leur contrat. Ils éduquèrent et formèrent la génération du feu. Ils se trouvèrent au coude à coude avec leurs élèves à l'un des moments les plus tragiques de notre histoire. « Sois un homme, si tu veux former des hommes. »

Telle fut leur devise, tout au long de leur vie. On a dit que certains étaient un peu abrupts dans l'expression de leur pensée. Je n'en sais rien. Je n'ai connu que leur dévouement à leurs élèves et leur attachement à l'école qu'ils servaient. Ils nous enseignaient bien. Quoique notre initiative fût rarement sollicitée, leur enseignement n'éteignait pas en nous l'esprit de curiosité. Le bagage dont nous fûmes munis était riche de connaissances utiles et prometteuses d'avenir. Ils nous inculquaient de précieuses habitudes et nous inspiraient de solides vertus. Ils savaient aussi respecter nos consciences.

J'étais attaché à mon école et je lui porte toujours un sentiment de fidélité mêlé de tendresse. Lorsque je vais à Saint-Maur sur la tombe des miens, je ne manque jamais de faire un détour pour passer devant ma vieille école comme pour remonter le courant de ma vie et retrouver des visages.

Ces maîtres d'autrefois ont laissé le souvenir d'hommes intègres dont les qualités professionnelles et morales, l'esprit civique devaient et peuvent toujours servir d'exemple.

Je parle non seulement des miens mais de tous, même de ceux des plus lointains villages. Ils nous ont marqués d'une empreinte profonde. Ils nous ont appris à placer au-dessus de tout le devoir, pour nous rendre dignes de nos droits. Ils nous ont révélé que la liberté est sœur du savoir. On ne leur rendra jamais assez hommage.

Et là, je veux faire resurgir le souvenir d'une femme au dévouement discret, qui est le portrait même de l'Institutrice.

Nous l'appelions tante Anna, bien qu'elle ne fût qu'une très lointaine cousine ; mais il émanait d'elle tant de douceur persuasive qu'on la sentait toute proche et qu'on était conquis. Quand je la vis pour la première fois, j'étais petit enfant. Son image vivante est restée en moi. Elle avait les yeux clairs, pleins de bonté, des cheveux argentés, mais son visage était si frais, si souriant qu'on ne pouvait la prendre pour une vieille dame.

Tante Anna était institutrice dans la Haute-Loire. C'était à l'époque héroïque où l'administration, pensant, peut-être, qu'il suffisait d'être riche d'un solide savoir, retenait aux débutants, pendant quatre mois consécutifs, un quart de leur traitement pour constituer un fonds de retraite. Elle allait, le dernier jour du mois, chez le percepteur, toucher un mandat de soixante-sept francs cinquante. Dieu que ces quatre mois étaient longs. Ce serait par la suite et pendant quelques années des mensualités de quatre-vingt-dix, puis de cent francs.

Tante Anna faisait des prodiges pour subsister dignement. Ses parents qui tenaient une petite épicerie dans un village du haut pays, s'étaient tant privés pour faire de leur fille une « demoiselle » qu'ils ne

pouvaient plus lui apporter grande aide.

Première de sa promotion, tante Anna, à sa sortie de l'École Normale, avait été nommée au Puy. Elle habitait à l'école, dans un tout petit logement et menait une vie mesurée. Comme toutes les jeunes filles, elle rêvait de toilettes, d'étoffes, de colifichets et s'arrêtait souvent aux devantures des magasins de mode.

À l'époque, les élégantes portaient des voilettes. C'était une tentation pressante, mais il y avait toujours quelques dépenses urgentes. Aussi l'achat de cette fantaisie restait-il à l'état de projet.

Ne voilà-t-il pas qu'un nouveau préfet s'installe au Puy, donne une réception et demande aux autorités académiques que le personnel enseignant de la ville lui soit présenté. Tante Anna, consciente de l'importance de cette invitation, refait ses comptes et achète la voilette convoitée. Elle resta longtemps devant son miroir pour bien ajuster le tulle fin de sa belle voilette à pois sur son chapeau, pour donner un joli mouvement à sa chevelure et plus de grâce à son visage. Elle arrive à la préfecture, les vieux instituteurs ont passé leur redingote et tiennent leur chapeau haut de forme à la main. Tante Anna observe les dames, aucune n'a de voilette. Déconcertée, elle s'approche de sa directrice qui, elle-même, n'en porte pas non plus. Elles échangent quelques mots et tante Anna gênée, apprend que dans les cérémonies officielles, les femmes doivent garder le visage découvert. Elle défait sa voilette, la met dans une poche de son manteau et la rangera dans une boîte où, bien plus tard, sa petite-fille la découvrira et la mettra pour jouer à la dame.

Si j'ai évoqué le souvenir de tante Anna par une mince histoire, c'est pour rappeler les premiers temps de l'école et parler de l'attachement de cette femme à son métier. Elle appartenait à la génération de mes maîtres chez qui tout était empreint d'un sentiment profond de droiture professionnelle et dont le goût pour le concret et le sensé savait s'allier aux mouvements de l'idéalisme.

Tante Anna faisait bien son métier, avec ardeur, avec amour, avec une grande pureté d'âme. Les semailles étaient bonnes, les moissons étaient belles. Tout était espoir et amitié.

À travers elle, je revois d'autres institutrices qui auraient pu être ses filles ou ses petites-filles. Elles aussi faisaient bien leur métier, avec une noblesse discrète. Je retrouve dans ma mémoire leurs voix patientes et je discerne sur leurs visages les marques d'une fatigue qu'imposent la maîtrise et le don de soi.

Et j'arrive à penser qu'il y aura toujours des tantes Anna tant qu'il y aura des enfants à aimer.

Je viens de quitter l'école communale d'Adamville que j'ai

fréquentée pendant huit ans. Déjà une étape terminée.

Avec une vague mélancolie, je me rappellerai longtemps les rentrées d'autrefois. Dans la cour, des isolés, les nouveaux, des camarades aux retrouvailles animées, l'excitation s'enflant par instants, jusqu'à l'exubérance comme une vague trop forte frappe le rivage et laisse un peu d'écume.

Un coup de sifflet, tout s'apaise.

Dans la classe, rien que des élèves attentifs, appliqués, tant le bon vouloir est grand et sincère.

Mais la rentrée, ce sont surtout les odeurs riches et perceptibles seulement ce jour-là. Senteurs mêlées. Odeurs de tout ce que portent de neuf les enfants, celles des sarraus noirs, des vêtements de velours, celle du cuir des gibecières, des galoches ou des souliers ; odeurs des parquets lavés à l'eau de Javel, de l'encre fraîche, de la première flambée dans le vieux poêle Godin.

Le lendemain, toutes ces odeurs semblaient s'être dissipées. La rentrée était faite. Ce n'était bien qu'un jour.

Plus tard, bien plus tard, je les retrouverai, pendant des années et des années ces images et ces odeurs des rentrées de mon enfance.

Puis le progrès, d'autres manières de vivre les feront disparaître, sans les faire complètement oublier.

Quelques jours avant mon entrée à l'École Arago, ma mère m'acheta, chez un chapelier, place de la Nation, la casquette réglementaire, en drap bleu-noir, à visière en cuir bouilli, ornée d'une ancre de marine, en fils d'or. De plus un galon doré indiquait que j'étais un nouveau. Il faudrait par la suite, ajouter un galon supplémentaire par année d'études. Je n'étais pas peu fier de la porter, cette casquette tant convoitée. Je la tirais bien en arrière et la posais crânement sur le côté. Je ne cessais de me regarder dans les glaces, tant à la maison que dans la rue. Je me faisais mille grâces.

Cette casquette me valut une aventure.

En août 1915, alors que je prenais un billet à la gare Montparnasse, pour aller chez ma marraine, une patrouille de la sécurité militaire me demanda mes papiers. On m'avait pris pour un élève officier. Des ordres furent sans doute données, à la rentrée suivante nous dûmes acheter une autre casquette, ornée cette fois d'un grand A, fait de fils dorés et rouges entremêlés.

Ce qui me surprit quand je débutai à l'école primaire supérieure fut son organisation pédagogique – un professeur par discipline – et son appareil de surveillance.

Nous qui avions tant de respect pour nos maîtres, fûmes étonnés de

constater que presque tous les professeurs étaient gratifiés d'un surnom. Était-ce un jeu auquel d'ailleurs je ne fus pas le dernier à m'associer, la marque d'une certaine indépendance ou d'un esprit frondeur ? Nous devenions des adolescents. Le surveillant général – on disait le surgé – était affublé du surnom assez pittoresque de Caïman. Peut-être parce qu'il marchait à petits pas feutrés pour mieux nous surprendre. Ses chaussures se redressaient curieusement comme si elles avaient été trop longues. Assez rond d'allure, les mains nouées derrière le dos, il allait sous les galeries, coiffé d'un chapeau melon. Ses petits yeux noirs très vifs, comme aux aguets, derrière un binocle chevauchant son nez, semblaient chercher une proie.

Il surveillait tous les mouvements des classes et nous disait, patelin :

— Allons, mes petits, allons au pas, une, deux, une, deux.

Nous ne le voyions que trop, il avait la punition facile. Il n'y allait pas de main morte. Aussi dès que nous l'apercevions dans notre ligne de mire, nous rectifiions la tenue et les bouches restaient cousues. Il lui arrivait de se dissimuler dans des coins d'ombre comme l'araignée au bord de sa toile pour mieux nous surprendre.

Un certain mercredi, pendant une récréation, un aéroplane passa. C'était alors un événement. Tous les élèves levèrent le nez en l'air et se mirent à crier : « un aéro, un aéro ». Naturellement, pris par cette sorte d'enthousiasme collectif, je fis comme les autres. Notre Caïman s'approche de moi et me « colle » vingt pages à remettre le vendredi. Pourquoi avais-je été choisi comme victime expiatoire ? Mystère. J'étais navré. Je devais aller, le jeudi, en matinée, à la Comédie-Française avec ma tante Louise et ma cousine Suzanne.

Tout s'arrangea. Ma mère fit la punition à ma place. Je n'étais pas rassuré quand je la présentai, je craignais qu'il ne découvrit la supercherie. Il ne regarda pas l'écriture, il se contenta de compter consciencieusement les pages comme il aurait compté des billets de banque. Le nombre y était. J'étais en règle, j'étais quitte.

Notre directeur portait le surnom plus pacifique de Bœuf. Cela évoquait les labours, la campagne, les vacances. Il faut dire qu'il avait des paupières lourdes, des bajoues qui lui cachaient le faux col et la cravate. On le voyait rarement. Il portait un chapeau haut de forme. Son bureau était au premier étage du pavillon central. Quelquefois, après que la cloche avait sonné la rentrée des classes, il ouvrait sa fenêtre et toujours coiffé de son gibus, majestueux, il nous regardait, figé, immobile comme une statue. Quand les mouvements étaient terminés, il fermait sa fenêtre.

Quelques années auparavant, au temps où il était surveillant général, il ne portait que le chapeau melon. La hiérarchie se

manifestait jusque dans la coiffure.

Au cours de ma quatrième année d'études, j'eus affaire plus directement au surveillant général et au directeur, je dus me convaincre que c'étaient des hommes sensibles et bons et que leur comportement n'était bien souvent qu'une façade.

Le professeur de mathématiques qui avait hérité du surnom magique de Zizim, était célèbre et ceux qui l'ont connu ont conservé de lui des souvenirs mélangés selon leur degré d'aptitude aux sciences exactes.

Grand, maigre, le visage osseux, les yeux enfoncés dans leur orbite, une longue barbe jaunie par le tabac, il nous faisait l'effet d'être la réincarnation de Don Quichotte. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas commode. Oh ! bien sûr, les bons n'avaient rien à craindre, mais les autres, et ils étaient nombreux, se trouvaient bien souvent dans une position inconfortable.

Être pris de court pendant une interrogation au tableau noir déchaînait une tempête de quolibets qui vous glaçaient. Et si timidement, on avançait, comme excuse, une indisposition passagère, il triomphait : « Ah ! Oui, je vois, vous souffrez d'une zizimite aiguë, zéro, au suivant. »

Nous nous tassions sur nos bancs pour nous dissimuler derrière ceux qui étaient devant nous afin de ne pas être désignés à notre tour. Tous les dos étaient courbés comme les blés pendant l'orage.

Il usait d'expressions originales. Comme tous les professeurs de mathématiques, il était ennemi du verbiage. Il avait le culte un peu poussé de la précision.

Je me rappelle une de ses remarques favorites.

— Allons, Monsieur, soyez bref, soyez clair, cessez de me parler de petits poissons qui nagent dans l'huile, dites donc des sardines. C'est plus court et plus exact.

Pour être juste, je dois reconnaître que ses explications étaient d'une grande clarté.

La guerre éclata. Un jour, la lavallière de Zizim changea de couleur, ses traits étaient plus tirés que jamais et ses yeux plus brillants. Il faisait ses cours avec moins de fougue. Nous apprîmes qu'il avait perdu deux fils au front.

Je sus plus tard par un jeune camarade, aragotin en 1918, ce qui s'était passé le jour de l'armistice. Lorsque, à 11 heures, les cloches sonnèrent à toute volée et que les canons tonnèrent pour annoncer la fin des hostilités, le vénérable, le brave Zizim, tout bouleversé, se leva de sa chaire et entonna « la Marseillaise » que ses élèves, tout émus, chantèrent avec lui.

C'est un exemple, parmi tant d'autres, du patriotisme vibrant de nombreux maîtres d'alors.

L'après-midi naturellement, les élèves désertèrent les classes et entraînés par les plus grands, formèrent un monôme qui par le boulevard Voltaire gagna les grands boulevards et la place de la Concorde garnie de canons de tous calibres pris à l'ennemi. Nos aragotins s'emparèrent d'un canon de campagne – un 77 allemand – et par la rue de Rivoli et la rue du Faubourg Saint-Antoine, le tirant, le poussant, l'amènèrent jusqu'à l'école. Après avoir longtemps hésité, le concierge eut la sagesse de leur ouvrir une des portes métalliques de la rue de Picpus, car les aragotins déchaînés menaçaient de se servir de ce canon comme d'un bélier. Le trophée fut placé près du petit jardin. Il resta là quelques années, sans doute jusqu'à ce que ceux qui avaient vécu cette équipée mémorable eussent quitté l'école.

Les cours d'Émile Kahn, professeur agrégé d'histoire, jouissaient d'une réputation méritée. Son savoir magistral nous médusait et retenait l'attention de tous. Moi, qui étais passionné d'histoire et de géographie, j'étais ravi. Il m'avait d'ailleurs remarqué, alors qu'il nous parlait des guerres d'Italie et qu'il nous avait demandé le nom du général espagnol surnommé le Grand Capitaine. Fort de mes connaissances de l'école primaire, j'avais su répondre qu'il s'agissait de Gonzalve de Cordoue.

Comme Zizim, il était assez sarcastique. Il me souvient d'un jour où Barbitras, l'un de nos camarades, fut appelé à montrer sur la carte muette des fleuves d'Europe, la source du Danube. Il resta muet comme la carte, mais soudain, illuminé d'une inspiration subite, il déclara :

— Y en n'a pas, M'sieur.

— Très bien, très bien, mon ami Barbitras, fit le professeur d'un petit air entendu, un fleuve sans source, pourquoi pas ? Je vous remercie de cette précision, mais je vous mets tout de même un zéro en attendant qu'il en ait une et vous me ferez le tracé du Danube et de ses affluents pour la prochaine fois.

Pauvre cher Barbitras dont le nom comme un aimant attirait trop souvent l'attention des professeurs.

Polémiste de talent, Émile Kahn, devint président de la Ligue des Droits de l'Homme. Il avait été dans sa jeunesse un des défenseurs du capitaine Dreyfus.

Notre professeur de lettres, M. Bourdon, savait dire les poèmes et les scènes de théâtre avec un talent comparable à celui d'un acteur. C'était un enrichissement, chaque mot prenait son sens vrai et sa couleur...

Lorsqu'il nous lisait, avant de les commenter, les beaux vers du
« Premier Regret » :

*Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre, petite, étroite, indifférente
Aux pieds distraits de l'étranger...*

sa voix trahissait une émotion tendre et pénétrante. Il évoquait alors le triste destin de Graziella, puis, après un temps de silence, il nous confiait qu'il avait perdu une fiancée qu'il chérissait et qu'il en gardait un si fervent souvenir qu'il n'avait pu se marier.

Nous écoutions cet homme grisonnant, dans la cinquantaine. Il nous paraissait déjà un vieil homme ; sincèrement sa peine nous remuait.

Plus calme, il enchaînait :

« Ayez toujours des égards pour la femme, respectez sa personnalité, ne la considérez jamais comme un élément de confort. »

Une autre fois, s'il abordait la fameuse tirade : « Oh ! Ministres intègres... » il nous apprenait qu'il connaissait très bien un ministre et qu'un jour, lui rendant visite, il l'avait surpris en caleçon, au saut du lit, après une séance harassante à la Chambre. Et de nous dire :

— Un ministre en caleçon, c'est comme un autre homme, c'est comme moi, c'est comme vous, ce n'est pas beau, c'est plutôt ridicule.

Plus tard, je me suis rappelé cette boutade, quand en délégation syndicale, je me trouvais en face d'un ministre. Si la discussion s'engageait mal, je l'imaginais dépouillé de son pantalon à raies, simplement en caleçon, bien calé dans son fauteuil. Cette vision comique me permettait d'affûter mes arguments.

M. Bourdon se laissait entraîner par des digressions, excellait à manier l'anecdote.

Bien d'autres visages surgissent de ma mémoire : Marcel Boll, le physicien dont renseignement annonçait le savant, célèbre par ses ouvrages de vulgarisation scientifique et ses travaux de recherche ; Hollande, poète délicat, à l'allure romantique, avec sa barbe poivre et sel, sa lavallière à pois et son chapeau mou, à large bord ; Abidos, professeur d'espagnol, au teint mat, aux yeux sombres. Avec sa belle barbe carrée et son « sombrero » porté crânement sur le côté, il ressemblait fort à José-Maria de Hérédia. Par un mimétisme étonnant, il avait pris le type humain de la langue qu'il enseignait, bien qu'il fût

né à Montmartre ou à Ménilmontant ; Pothier, toujours bien mis, portait des guêtres. Il nous enseignait l'histoire ancienne. C'était un monde fabuleux où il nous entraînait. Son cours avait lieu le vendredi matin et, fait curieux, inmanquablement, un vieil aveugle, installé sous les fenêtres de notre classe, actionnait un orgue de Barbarie bien fatigué et nous inondait d'un flot d'harmonie un peu mélancolique. Ce fond sonore s'accordait bien avec ce passé qui montait vers nous du plus lointain des âges.

C'est aux échos de cette musique désuète que restent associées les conquêtes de Xerxès, de Ramsès II ou d'Alexandre le Grand, les aventures des dieux et des héros légendaires de l'Antiquité.

Que d'hommes de talent, à la personnalité affirmée, dont l'influence fut féconde !

Cependant, l'originalité de certains qui nous fait sourire aujourd'hui nous jetait alors dans l'embarras ou la crainte et nous faisait souvent lancer un coup d'œil vers l'horloge comme si de la regarder nous pouvions hâter le temps et mettre en branle la cloche annonçant la fin des cours.

III

LES SPORTS

L'AVIATION

LE CINÉMA AU DÉBUT DU SIÈCLE

Dans notre banlieue mi-campagnarde, nous n'étions pas retranchés d'un monde en pleine évolution.

Les sports et les découvertes de la science tenaient une grande place dans nos entretiens et nos préoccupations. Chaque samedi et chaque lundi, nous lisions un quotidien, « le Football », imprimé sur papier bleu. Nous avions la passion de ce sport ; non seulement nous assistions, quel que fût le temps, à des matches, le dimanche, mais nous le pratiquions avec une belle ardeur.

M. Gobain, instituteur à La Varenne, nous entraînait ou plutôt nous enseignait les règles du jeu. Tous les jeudis, nous nous retrouvions vers treize heures et demie rue du Docteur-Roux sur un terrain qui était celui de la Vie au Grand Air. J'attendais de voir passer M. Gobain sur sa bicyclette à laquelle étaient accrochés deux ou trois ballons et je détalais pour retrouver les amis.

Il existait deux autres clubs. Mon frère Marius jouait dans l'équipe de l'Union vélocipédique de Saint-Maur et portait un maillot rayé violet et noir. Il avait pour partenaire Albert Préjean, futur acteur réputé du boulevard qui tint avec succès tant de rôles au théâtre et au cinéma. Je le vis pour la première fois à l'écran, vers 1923, dans un film de René Clair, « Paris qui dort ».

Mon frère Jacques était inscrit à l'Étoile sportive de Saint-Maur et endossait chaque dimanche un maillot vert. Pourquoi mes frères n'exerçaient-ils pas leur talent qui était apprécié dans la même équipe ? Tout simplement parce qu'ils tenaient le même poste d'ailier droit. J'étais à bonne école. Nous étions assez nombreux pour former deux équipes de minimes. Ainsi chaque jeudi, nous apprenions à nous servir convenablement de nos pieds, à faire des passes, à tirer au but, à jouer de la tête, à marquer un adversaire, à nous démarquer, à reprendre le ballon de volée, à avoir du coup d'œil, à cultiver l'esprit d'équipe.

M. Gobain était un excellent joueur, bien plus, un joueur de très grande classe. Haut de taille, il mesurait près de deux mètres, mince,

mais bien musclé, il était doté d'un coup de pied puissant. Il avait une force de frappe extraordinaire. Sans avoir l'air de toucher au ballon, il lui faisait traverser le terrain dans toute sa longueur. On aurait cru que ce ballon s'envolait. Il jouait arrière droit au Gallia, une des meilleures équipes parisiennes de l'époque. Il n'était pas facile de lui prendre la balle, il était passé maître dans l'art de feinter et de reprendre le ballon de volée. D'ailleurs, la qualité de son jeu l'avait fait sélectionner pour l'équipe de France.

Nous étions habillés de manière hétéroclite et par un certain côté, amusante. Nous ne brillions pas par l'équipement. Je mettais des chaussures à crampons que j'empruntais, en cachette, à l'un de mes frères plus âgé mais qui avait un petit pied. Beaucoup jouaient avec des souliers ordinaires plus ou moins usagés. Quant aux culottes, elles relevaient de la plus haute fantaisie. Je portais un maillot vert cru à parements blancs, acheté chez une petite mercière qui tenait boutique près de l'école. Mes camarades auraient souhaité se procurer le même, mais voilà, la mercière avait bien des maillots, mais un seul de chaque modèle. Elle aurait sans doute pu se réassortir, mais c'était une brave petite vieille qui ne voulait pas se compliquer l'existence, elle se contentait d'écouler son stock, si bien que l'un était affublé d'un maillot bleu, un autre d'un maillot noir et rouge, un autre encore d'un jaune jonquille. Il y en avait pour tous les goûts. Quand nous évoluions, cette variété de couleurs ne manquait pas de flatter l'œil, comme des casaques de jockey sur un champ de courses.

Heureusement, toutefois, que les joueurs des équipes adverses portaient tous le même maillot, celui de leur club. Ainsi nous pouvions tout de même nous y reconnaître.

Un certain jeudi, nous reçûmes l'équipe du lycée Charlemagne. C'étaient des gaillards bien bâtis, plus grands que nous. Ils arboraient des maillots rouge sang et de belles culottes blanches. Un de leurs joueurs s'appelait Dulac. Ses camarades lui criaient :

— Vas-y, Dulac ! Vas-y, Dulac !

Était-il le meilleur joueur de l'équipe ? Probablement. Mais ce jour-là, il ne brilla guère et les Carolingiens encaissèrent plus de buts qu'ils ne nous en marquèrent. Je tenais la place d'arrière droit et Baron, dit Corentin, celle d'arrière gauche. Nous nous étions rudement dépensés. L'équipe des Poulbots s'était montrée à la hauteur. Et pensez si nous étions fiers : nous avions droit à un petit compte rendu de nos exploits dans le journal local. Mais que de chocs qui laissaient des traces ! Mes tibias changeaient de couleur au cours de la semaine, au grand désespoir de ma mère.

À la fin du match, nous nous acheminions vers le vestiaire où une collation nous était servie, généralement une tasse de chocolat avec un

petit pain.

M. Gobain pendant les trois ou quatre années qui précédèrent la guerre de 1914 fit œuvre vraiment utile et éducative en s'occupant d'une trentaine de gamins, en les initiant à un sport sain et viril, en les préparant à l'effort collectif. Je ne l'ai jamais revu après la tourmente. Toutes ces images de nos jeudis, toutes ces pensées sportives qui se lèvent sur le passé sont autant de témoignages, pour lui, de mon fidèle souvenir.

L'un d'entre nous, mon camarade Baron fit mieux que de s'initier. Après avoir joué à l'E.S.S.M. où il s'était fait remarquer, il débuta, lorsque le professionnalisme s'installa chez nous, en équipe première du Racing Club de Paris. Il y termina sa carrière comme entraîneur.

Bien des clubs prestigieux de mon enfance : le Gallia, le C.A.S.G., le C.A. du XIV^e, l'A.S.F., le C.A.P., l'un des plus anciens et des plus valeureux, l'Olympic, le Stade Français, même le Racing ont disparu. Seul, le Red Star après une éclipse assez longue a reconstitué une équipe.

Des joueurs de grand renom de cette époque, je ne me souviens que d'un seul : Charyguès, gardien de but de l'équipe de France qui arborait un maillot ou un chandail du plus beau blanc.

Le cyclisme aussi avait mes faveurs. Quelques-uns d'entre nous possédaient un vélo. Nous nous les prêtions pour faire le tour du quartier sans plus ; là s'arrêtaient généralement nos prouesses depuis la fameuse randonnée d'Ormesson.

Cependant, nous suivions avec le plus grand intérêt les grandes courses cyclistes : Paris-Roubaix, Bordeaux-Paris, le Tour de France naturellement, et Paris-Brest-Paris qui avait lieu tous les dix ans et dont le premier vainqueur aura pour entraîneur Henri Farman, le futur constructeur d'aéroplanes. Les noms de certains coureurs revenaient à la manchette des journaux : François Faber, Luxembourgeois qui courait sur bicyclette Alcyon, Octave Lapize, sur la française Diamant, Garrigou sur Automoto, Eugène Christophe... La lutte était âpre entre François Faber et Octave Lapize. Si de nos jours, les jeunes ont pour idoles Anquetil, Poupou, le sympathique Poulidor et Nanard, nous avions Petit-Breton, Trousselier, dit Trou-Trou. Octave Lapize, sans conteste, était de loin notre préféré et le coureur le plus populaire.

Le Tour de France n'a jamais été une petite affaire, mais avant la guerre de 1914, il revêtait un tout autre caractère. C'était une course individuelle où se mesurait la valeur de l'homme, crû s'affirmaient non seulement sa force et son endurance, mais aussi son habileté, son esprit d'initiative et ses réactions devant l'imprévu et les difficultés. Pas d'équipiers, pas de suiveurs, pas de directeurs sportifs. Le coureur

n'avait rien à attendre d'autrui. Toutes les ressources physiques et morales nécessaires à la réussite de cette longue entreprise ne devaient être tirées que de lui-même. Les coureurs étaient partagés en deux catégories : les professionnels et les indépendants. Nous connaissions particulièrement l'un de ceux-ci, Léman, qui participait à toutes les courses locales et régionales et remportait souvent la première place.

Au départ, la bicyclette était plombée, ce qui revient à dire qu'il n'était pas possible d'en changer durant toute la course. Et quelle machine ! Lourde, plutôt massive pour être, croyait-on, plus résistante. Pas de dérailleurs, rien que la roue libre. Il fallait des jarrets d'acier pour gravir les routes montueuses et malaisées qui franchissent les cols du Tourmalet, de l'Aubisque et du Galibier.

Les coureurs partaient de l'avenue de la Grande-Armée, vers cinq heures du matin, au milieu d'un grand concours de curieux dont deux de mes frères, venus à bicyclette des plus lointaines banlieues. Ils portaient un ou deux boyaux de secours, croisés en huit et passés autour des épaules. Un autre plié plusieurs fois était maintenu à l'arrière de la selle par de fines courroies. Ils emportaient aussi dans une sacoche fixée au cadre tout un attirail de réparation : clefs anglaises, pinces, démonte-pneus, chatterton, colle, rustines, petite râpe...

En cas de crevaison, le coureur démontait la roue, changeait de boyau lui-même, ou faisait la réparation si les boyaux de secours avaient déjà été utilisés. Si au cours d'une chute la fourche avait été faussée, il devait à pied rejoindre le plus prochain village et chez le forgeron la redresser ou en braser les tronçons lorsque c'était possible. Personne ne l'avait aidé, personne ne l'avait attendu pour le relayer ; tous les autres coureurs avaient accentué l'allure et avaient disparu à l'horizon... envolés comme des moineaux. Et quand le vélo était enfin remis en état, le coureur malchanceux devait pédaler, pédaler ferme pour essayer de rejoindre le peloton ou tout simplement d'atteindre le terme de l'étape avant la fermeture du contrôle. Cette cruelle mésaventure arriva à Eugène Christophe, dans sa descente du Tourmalet en 1913, si j'en appelle à ma mémoire. Que d'heures perdues ! Et brisé le rêve d'être acclamé en vainqueur au Parc des Princes.

Dans ces conditions-là et avec un pareil matériel, les vitesses horaires dépassaient rarement trente kilomètres. Il nous semblait qu'elles tenaient du prodige. Comme on était loin de certaines vitesses de quarante-sept kilomètres, atteintes dans les courses contre la montre qui d'ailleurs n'existaient pas en ce temps-là.

Les étapes étaient longues : Brest-Nantes, Nantes-Bordeaux. Entre deux étapes, les coureurs bénéficiaient d'un jour de repos.

Le classement s'opérait par points ; la place indiquait le nombre de points. Le premier marquait un point, le deuxième deux points et ainsi de suite. C'est donc celui qui comptait le plus faible nombre de points qui gagnait l'épreuve. Ce n'était pas très juste, car entre le premier et le deuxième, par exemple, il pouvait y avoir un écart d'une seconde comme de quinze minutes. Le classement par temps est le plus rationnel parce que le plus exact.

C'est avec impatience que j'attendais, chaque soir, le retour de mes frères, qui avaient acheté « l'Auto », le matin en se rendant au travail. Je les guettais, je dévorais littéralement le compte rendu de l'étape dans ce quotidien sportif et j'étais transporté de joie quand mon favori, Octave Lapize, avait enlevé la première place.

Le Tour de France de mon enfance était réellement le Tour de France, en ce sens qu'il suivait les limites maritimes et terrestres du pays. Aujourd'hui le tracé en est un peu fantaisiste. Après s'être égaré en Belgique, voire en Hollande et parfois en Italie ou en Espagne, il suit les frontières naturelles, un moment, puis, tout à coup, comme à la suite d'un dérapage gigantesque, il traverse la France des Pyrénées à Paris en passant par Clermont-Ferrand.

Je n'ai jamais pu voir le départ du Tour de France, en raison de son heure matinale, mais j'ai assisté, vers mes douze ans, à une arrivée et partagé l'enthousiasme délirant de la foule.

Un sport qui avait alors de nombreux adeptes a presque disparu de chez nous. Je veux parler des courses sur piste où s'illustraient Poulain, Friol, Dupré, Guignard, Kramer, Rutt. Les réunions du Parc des Princes, de Buffalo où se disputait le Bol d'Or, course de vingt-quatre heures, derrière moto, et du Vel'd'Hiv où se couraient les Six-Jours, étaient suivies par une foule compacte, fidèle et vibrante.

Tous les ans, nous assistions à une sorte de course sur piste autour de la place des Tilleuls à Saint-Maur. Elle était assez meurtrière. De nombreuses chutes, par dérapage, se produisaient dans les virages. Les coureurs du V.C.L. (Vélo-Club de Levallois) véritable pépinière de champions, enlevaient les premières places. Il n'y a pratiquement plus de vélodromes en France. C'est dommage. Ainsi nos coureurs sur route sont défavorisés. Quand il y a une pointe à pousser pour enlever une première place, c'est le plus souvent à un Belge, à un Hollandais ou à un Italien que revient la palme...

Les combats de lutte qui opposaient Paul Pons à Raoul le Boucher et au fameux Danois Petersen pour gagner la Ceinture d'Or ; les prouesses de Jean Bouin, champion olympique de course à pied, recordman de l'heure avec près de 20 kilomètres ne pouvaient nous laisser indifférents.

Les stades, les terrains de sport, jusqu'à ces dernières décennies,

attiraient un public nombreux. Mais un besoin d'évasion s'est fait de plus en plus sentir. Les citadins fuient le bruit, le tumulte, l'accélération dévorante de la vie moderne pour le calme de reposantes campagnes. Il y a trop souvent des places vides dans les stades. C'est profondément regrettable car le sport pour vivre, pour s'épanouir, pour attirer des adeptes, a besoin de foule.

La science fait des progrès étonnants. Chaque jour apporte une conquête sur l'inconnu. Nous allons d'émerveillement en émerveillement.

Les avions percent le mur du son. Le 12 avril 1961, le Russe Youri Gagarine, à bord de *Vostok I*, est le premier homme de l'espace. Il fait une révolution complète autour de la Terre. Le 20 juillet 1969 après s'être arraché à l'attraction terrestre, Neil Armstrong, Edwin Aldrin et Michael Collins, à bord de la cabine *Apollo XI*, tournent autour de la Lune. Les deux premiers passés dans le Lem, se posent sur la mer de la Tranquillité, alors que Collins, dans la cabine *Apollo*, les attend pour le retour, en poursuivant sa ronde autour de l'astre des nuits.

Le 21 juillet, après quelques heures de repos, Armstrong et Aldrin sortent du Lem. Ils sont les premiers hommes à marcher sur le sol lunaire, à y imprimer leurs pas, exploit incroyable, exploit prodigieux qui a tenu en haleine et enthousiasmé l'humanité tout entière.

Jules Verne avait imaginé, il y a plus de cent ans, ce même voyage fabuleux dans son roman, « De la Terre à la Lune ». Je l'avais lu, relu ; il figurait dans notre bibliothèque scolaire. Fiction alors, réalité aujourd'hui. L'astronautique nous intéresse au plus haut point, nous captive, les jeunes plus encore que les autres... et ces trois héros qui ont vécu une fantastique épopée dans le monde des étoiles ouvrent et montrent à la jeunesse la voie des découvreurs.

Mais ces résultats extraordinaires n'auraient jamais été obtenus, si l'homme, au préalable, n'avait réalisé le rêve qui le hantait depuis des millénaires : s'élever et se mouvoir dans l'air, à la manière des oiseaux, à l'aide de machines volantes. Nous avons été les témoins de ce temps, et nous considérons tous les aviateurs comme des surhommes. Notre imagination enflammée était l'écho de leurs performances. Nos rêves montaient avec eux vers le soleil.

Si l'on disait déjà aviation, les appareils étaient désignés sous les vocables d'aéroplanes, monoplans, biplans et même triplans et non d'avions.

Il faut avoir vécu cette époque pour savoir ce qu'il y avait d'héroïque dans la volonté incessante, le courage tranquille et la ténacité sans défaillances des pionniers de l'aviation qui construisaient souvent eux-mêmes leurs appareils, les modifiaient sans répit, tâtonnant pour améliorer leur matériel et leurs performances. Rien ne

les arrêtaient, ni les échecs ni la mort des camarades. La route des progrès de l'aviation est jalonnée de tombes dont les noms se sont effacés et sont perdus pour la postérité. Mermoz dira plus tard, après un accident ayant ravi la vie à un ami : « Il s'est rangé, sans bruit, à côté des anciens. »

C'est ainsi que l'homme commença à s'élever au-dessus du sol de quelques centimètres, puis d'un mètre, puis de plusieurs sur une distance très courte d'abord mais constamment allongée.

Les Américains Wilbur et Orville Wright, les Français Henry et Maurice Farman, Voisin, Breguet, le Brésilien Santos-Dumont se classent parmi les plus valeureux précurseurs.

En octobre 1906, à Bagatelle, Santos-Dumont, sur sa Demoiselle, parcourt en l'air 220 mètres. En 1901, il s'était signalé à l'attention des sportifs en effectuant le parcours Saint-Cloud-Tour Eiffel et retour sur son petit dirigeable. Que de rêves insensés devenaient alors possibles !

En 1907, à Issy-les-Moulineaux, Henri Farman et Delagrangé font un bond de 770 mètres, et l'année suivante, Henri Farman boucle le kilomètre en circuit fermé.

L'année 1909 verra de fameuses performances qui pareront nos ailes de beaucoup de gloire. La compétition était ouverte entre Latham et Blériot pour la traversée de la Manche. Latham échoua dans sa tentative. Son Antoinette tomba en mer. Il fut repêché sain et sauf. Il devait périr quelques années plus tard au cours d'une chasse aux fauves en Afrique Noire.

Blériot, plus heureux, réussit le grand exploit, le plus retentissant du début du siècle. Parti de Sangatte, il atterrit à Douvres. Le 25 juillet, Blériot était le premier homme à franchir le Pas-de-Calais par la voie des airs. Distance parcourue : 38 kilomètres.

Que de travail acharné ! Que de constance dans l'effort ! Blériot, ingénieur, construisait ses avions lui-même. C'est avec le numéro 11 qu'il avait atteint le but qu'il s'était assigné. Son retour à Paris dont le cinéma a fixé les images saccadées fut triomphal. Le président Fallières l'attendait à la gare du Nord. Des centaines de milliers et des centaines de milliers de personnes lui clamèrent leur admiration à travers les rues de la capitale.

Nous avons conservé un numéro du « Gaulois du Dimanche », consacré à cet événement. On peut y lire :

« Nos arrière-neveux verront de grandes choses car nous semons pour eux dans le champ des connaissances humaines, comme, reconnaissons-le, nos prédécesseurs ont semé pour nous...

Quel est maintenant l'avenir des avions en tant que moyen de

locomotion ? Sont-ils destinés à remplacer nos chemins de fer et nos paquebots ? Voilà ce qu'il est impossible de dire à l'heure qu'il est. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que, suivant le mot de Voltaire, cette envolée prestigieuse suscitera partout la fièvre d'émulation nécessaire, grosse de conséquences incalculables. Que nous réserve demain ? »

Paroles prophétiques ! Ce qu'on peut dire, c'est que demain a tenu largement les promesses d'hier.

En octobre 1909, le comte Charles de Lambert part de Juvisy, vire au-dessus de la tour Eiffel, à une altitude jamais atteinte de plus de 400 mètres et revient se poser à son point de départ. Distance parcourue 48 kilomètres. Par milliers, les Parisiens, émerveillés, transportés, avaient suivi son vol. C'était la première fois qu'un aéroplane survolait la capitale.

D'autres aviateurs se rendent célèbres : Paulhan, Deperdussin, Pégoud par ses loopings et ses descentes en feuille morte, acrobaties audacieuses et spectaculaires, certes, mais jugées, sur l'heure, inutiles et dangereuses et qui pourtant devaient sauver la vie à tant d'aviateurs pourchassés par l'ennemi pendant la Grande Guerre.

En 1911, Védrières réussit le raid Paris-Madrid.

En 1913, Roland Garros franchit la Méditerranée, Brindejonc des Moulinais fait, par étapes, le parcours Paris-Saint-Pétersbourg-Stockholm-Paris. Si l'on compare certains records : 1906, 220 mètres ; 1909, traversée de la Manche, 38 kilomètres ; 1913, traversée de la Méditerranée, 800 kilomètres, on mesurera à quels pas de géants ont marché les progrès de l'aviation. Elle avait gagné ses lettres de noblesse de nouveau moyen de locomotion.

Pourquoi parlé-je de tout cela ? C'est que nous habitons tout près de Vincennes, place militaire importante, dotée d'un polygone immense qui servait particulièrement aux évolutions des régiments de cavalerie ou aux revues comme celle qui fut organisée, en l'honneur du roi d'Angleterre, George V, à laquelle j'assistai.

Une partie venait d'être aménagée en terrain d'aviation. Chaque jour, des avions survolaient Saint-Maur. Puis, il y avait des meetings, j'y allais à pied avec des camarades de ma bande. J'ai vu les premières acrobaties, j'ai vu de près les premiers hommes-oiseaux. Ils venaient parfois parler à des amis mêlés à la foule.

Tous les aviateurs jouissaient d'un grand prestige. On leur portait une égale et admirative sympathie. Védrières, cependant, était peut-être le plus populaire parce que le plus pittoresque par ses attitudes et ses propos. Il posa, en 1912, sa candidature au siège de député de la circonscription de Limoux, dans l'Aude. Il avait la conviction profonde

que la présence d'un aviateur à la Chambre était indispensable au moment où l'on exigeait de la nation, un effort pour assurer à la France la maîtrise de l'air. Il entreprit sa campagne en aéroplane et en automobile. C'était un précurseur ! D'autres et non des moindres, tout récemment l'ont imité. Mais le succès ne couronna pas ses efforts pleins d'originalité, il fut battu, de peu, il est vrai.

En janvier 1919, il réussira l'audacieux exploit de se poser sur le toit des Galeries Lafayette. Védrines se tuera trois mois plus tard en tentant le raid Paris-Rome.

À travers tout le pays, on ne s'entretenait que de l'aviation et du rôle important qu'elle serait amenée à jouer, en cas de conflit armé.

Vers l'année 1911, assistant à une représentation de « L'Aiglon », j'avais vu, pendant l'entracte, la grande tragédienne Sarah Bernhardt, dans l'uniforme blanc et or du duc de Reichstadt, passer parmi les spectateurs pour leur demander de lui verser leur participation à la souscription nationale en faveur de l'aviation. Tout cela devait porter ses fruits. Si en 1914, la France n'avait pas assez de mitrailleuses et pratiquement pas d'artillerie lourde, au moins avait-elle une aviation et une phalange de pilotes expérimentés. N'est-ce pas grâce en particulier aux renseignements du lieutenant pilote Prot, qui avait décelé l'arrêt de l'avance de l'armée de von Kluck, en direction de Paris, et l'amorce d'un mouvement enveloppant de la capitale, que Galliéni avait réquisitionné les taxis parisiens pour faire transporter, sans retard, plusieurs unités d'infanterie sur le flanc de l'ennemi. Leur attaque imprévue et vigoureuse devait contribuer à la célèbre victoire de la Marne. Le rôle de l'aviation avait été déterminant.

Tous ces avions volaient à une vitesse qui nous semblait extraordinaire et qui n'était que modérée si on la compare à celle des Caravelle, du Concorde et de tous les appareils qui percent le mur du son. Fragile comme le roitelet, l'aéroplane devenu avion acquit la puissance de l'aigle.

Voir passer un aéroplane était alors un événement notable, toutes les têtes se levaient et les yeux le suivaient dans sa course azurée jusqu'à ce qu'il eût disparu au fond du ciel.

C'est du temps passé ! L'avion est de nos jours un moyen de transport comme un autre, utilisé plus que le paquebot et que beaucoup préfèrent au train. La prophétie du journaliste du « Gaulois » est réalisée.

Nous avions l'habitude de voir des ballons sphériques, surtout le dimanche. Il n'y avait pas de fête locale, dans la région parisienne, qui n'eût son lâcher de ballon. On assistait au gonflement, puis au départ. Les aéronautes nous faisaient des « au revoir » avec de grands gestes de la main. Puis ils lâchaient du lest. Le ballon gagnait rapidement de

l'altitude, mais, à la merci du vent, il était long à disparaître à l'horizon.

Un jour, dans le ciel de Saint-Maur apparut le premier ballon dirigeable. Majestueux, il semblait suivre la courbe de la Marne, puis tout à coup, changeait de direction avec beaucoup d'aisance. Ce fut un nouvel émerveillement. On en construisit quelques-uns. Ils ne volaient pas trop haut, on pouvait lire leur nom : *Patrie, Lebaudy, Clément, Bayard, République, Ville de Paris*. Quelle affaire quand en 1913, un Zeppelin, dérivé par le vent, survola les Vosges et atterrit sur le champ de manœuvre de Lunéville !

Nous sommes du temps des premiers avions, des premiers ballons dirigeables, des premières autos pétaradantes aux roues à jantes et rayons en bois, à corne d'avertissement à poire en caoutchouc, au moteur souvent récalcitrant dont la mise en marche se faisait à l'aide d'une rude manivelle. Le conducteur portait une peau de bique, une casquette et de grosses lunettes rondes. Sa compagne, assise à côté de lui, arborait un chapeau, genre canotier, maintenu par une voilette qui lui couvrait tout le visage et un long cache-poussière.

Nous avons été aussi les témoins des premiers pas du cinéma.

Le dimanche soir, pendant l'hiver, mon père nous donnait une séance de lanterne magique, dans la salle à manger. Un grand drap blanc accroché au mur servait d'écran. Nous étions tous là. L'un de nous était chargé de passer les vues à notre père. C'était chacun son tour. Nous avions une douzaine de boîtes en bois au couvercle à glissière dans lesquelles les vues étaient disposées par numéro. J'ai retrouvé quelques-unes de ces boîtes. C'était le plus souvent des Contes de Perrault ; « le Chat Botté », « la Belle au Bois Dormant », « Cendrillon », puis « Robinson Crusoé », « la Course aux Taureaux », « la Belle aux Cheveux d'or »... Les images sont fixées sur des plaques de verre, de courts commentaires les accompagnent et les éclairent.

Nous les lisions, chaque fois, en provoquant un léger brouhaha bien que nous eussions fini par les connaître par cœur. Quelquefois, les personnages se parlent à l'aide de bulles.

Le grand poêle Choubersky ronronnait dans son coin et sa douce chaleur ajoutait à l'intimité de ces soirées.

Que de fois, sans jamais nous en lasser, avons-nous été sous le charme de ces histoires imaginaires et d'un autre temps ! Puis un jour, on remisa la lanterne magique et toutes les vues dans un placard et l'on n'y toucha plus.

Au théâtre municipal, on commençait à projeter les premiers films.

Le cinéma, issu de la photographie, nous rappelait un jouet qui nous amusait fort à l'époque, le phénakistiscope. C'était une sorte de

tambour creux dans lequel nous mettions des bandes dessinées. Il était monté sur un pied. Des fentes verticales étaient pratiquées tout autour. Nous le frappions de la main pour le faire tourner. Aussitôt les bandes dessinées s'animaient et, par ces sortes d'étroites fenêtres, on voyait par exemple un gendarme poursuivre un voleur qu'il n'attrapait jamais et qui, narquois, lui faisait un superbe pied de nez, une petite fille qui sautait inlassablement à la corde, un combat de boxe acharné, une partie de saute-mouton qui n'avait jamais de fin. Que sais-je encore ?

Le cinéma était à ses débuts. Peu ou point d'actualités. Pas de film de vulgarisation. On repassait les premières bandes animées des frères Lumière : la sortie du personnel de leur usine, à Lyon, l'arroseur arrosé, l'arrivée d'un train en gare de La Ciotat qui affolait les spectateurs. Certains voyant ce train foncer sur eux, se levaient pour se sauver. Nous avions droit quelquefois aux pitreries de Rigadin ou à une féerie : « les Métamorphoses du Papillon » ou « le Voyage dans la Lune » du génial magicien Georges Méliès, dont la vedette était généralement sa femme Jehanne d'Alcy.

Notre enfance a été riche d'événements exceptionnels auxquels nous prêtions beaucoup d'intérêt. Ils faisaient travailler nos esprits en sollicitant nos imaginations. Presque chaque jour, comme par magie, l'irréel rejoignait le réel. Nous devons, pour participer à la marche irrésistible du progrès, déployer plus d'efforts que les jeunes d'aujourd'hui car nous n'avions pas le secours de la radio, de la télévision et d'une presse spécialisée.

Prouesses, inventions maintenant dépassées et déjà si lointaines qu'on pourrait oublier, vous portiez en vous l'avenir, vous étiez passionnantes et merveilleuses.

J'arrivais au seuil de l'adolescence. Le temps où nous apprenions nos deux premières fables : « Le Laboureur et ses enfants », « la Cigale et la Fourmi » était déjà lointain, mais nous avons retenu les précieuses leçons qu'elles nous avaient données. Notre réussite, notre vie, notre bonheur même dépendraient de notre travail et de l'engrangement de ses fruits.

Autour de nous, on travaillait beaucoup, avec obstination. Je dirai qu'on n'en finissait pas de travailler.

J'ai grandi dans un milieu d'artisans. Un de mes arrière-grands-pères, mes grands-pères étaient maîtres modeleurs-ciseleurs. Ils avaient reçu une haute formation. Mes oncles, mes frères allèrent dans leur sillage. Ils étaient ciseleurs, orfèvres, joailliers, ivoiriers. Ces vocations s'épanouirent pendant plus d'un siècle. Après eux plus personne ou presque plus personne. C'étaient non seulement des exécutants habiles mais aussi des créateurs de talent. Ils dessinaient

admirablement et savaient exploiter leurs rêves de poésie et de formes souples et belles en multipliant les modes d'expression. D'en avoir entendu parler ou de les avoir écoutés, regardés œuvrer, ils m'ont imprégné de leurs goûts et enseigné leurs vertus.

Tous, soucieux de la qualité de leur travail, étaient d'une exigeante probité. À leur image, j'ai essayé de mener mon métier d'enseignant comme un artisan.

Si par nécessité, on devait se montrer prévoyant en s'inspirant des fourmis, chez nous on aimait les cigales. On les aimait avec tendresse pour leur grâce et leur joie de vivre. Nous étions attirés par le spectacle et les chansons. C'est peut-être parce que dans notre famille, ma marraine Mary-Albert et une parente éloignée la Dugazon étaient par certains côtés des cigales.

Moi qui avais fréquenté la communale où mes frères s'étaient succédé depuis 1889, j'étais curieux d'apprendre comment mes anciens, ceux auprès desquels je vivais et ceux d'un temps plus lointain, dont on m'avait cité le nom ou conté un peu l'histoire, avaient abordé le savoir.

Mes parents, mes oncles, mes tantes, tous de l'époque du Second Empire étaient allés à l'école mutuelle. Ma grand-mère maternelle qui avait dû se livrer à des travaux de couture dès l'âge de huit ans, avait été enseignée par sa mère qui, privilégiée, avait été élève d'une école de sa petite ville. Son appétit de lecture, son attirance pour les arts en firent une femme cultivée. Mon arrière-grand-père et mes grands-pères avaient trouvé sur leur chemin un prêtre, une dame honorant les belles-lettres. Un ancêtre plus lointain avait un abécédaire dans sa giberne et lorsqu'il arrivait à l'étape, il s'essayait à lire et à écrire, initié par un compagnon d'armes. Il y parvint. Sa signature très ferme, ornée de paraphes, ressemble à une fleur. Cet ancêtre qui avait parcouru l'Europe en tous sens était le père de ma grand-mère paternelle, née sous Louis XVIII. Je n'ai pas connu cette grand-mère aux si beaux cheveux blonds. Il lui avait appris à lire, la vie avait fait le reste. J'ai quelques-unes de ses lettres dans mes archives. Elle maniait la plume d'oie avec élégance sans trop offenser la grammaire.

J'ai eu une grande chance. Elle n'était pas unique. Était-ce parce que nous habitions la région parisienne, mais autour de nous presque toutes les vieilles gens savaient lire avec aisance et pénétraient ce qu'elles lisaient avec bon sens, souvent avec finesse. Mais dans les campagnes, c'était différent, je l'ai constaté moi-même. De toute façon, l'instruction de nos anciens dépendait d'initiatives privées, souvent onéreuses. Hélas ! Bien des fois il n'y en avait pas. Quel changement ! Aujourd'hui, l'école gratuite ouverte à tous permet d'aller le plus loin possible dans la recherche de la connaissance.

Heureux bénéficiaires de lois déjà lointaines, ne convient-il pas de nous arrêter quelque peu pour voir vivre, afin de les mieux connaître, nos ascendants qui nous ont marqués de leur empreinte et qui ont préparé notre aventure intérieure.

En même temps, à travers eux, qui se sont exprimés de leurs mains pensives d'une façon si riche, nous retrouverons de beaux métiers chargés de tradition et d'histoire ; de vieux métiers que l'on redécouvre depuis peu, que l'on veut faire revivre tant l'homme a besoin de la beauté d'un geste, d'une forme, d'une teinte, d'un reflet, d'une présence spirituelle dans son travail.

À ne pas parler de nos anciens, les facettes de notre caractère s'animent d'un éclat moins vif et moins vrai, nous perdrons un peu de nous-mêmes.

IV

MA MARRAINE, MARY-ALBERT

DIRECTRICE DU THÉÂTRE DE BELLEVILLE

LE THÉÂTRE ET NOUS

LE PARRAIN DE MON PÈRE

LE SAVANT

Vers mes six ans, comme je l'ai déjà dit, mon frère Jacques eut la scarlatine et je fus gardé pendant près de deux mois par l'oncle Auguste et la tante Sidonie. Leur fille Eugénie était couturière et confectionnait, entre autres, les robes de ma marraine. J'eus ainsi la possibilité et la joie de la voir assez souvent après des séances d'essayage, même de passer quelques jours chez elle et pour comble de bonheur d'assister avec mon oncle, ma tante et ma cousine à des représentations de pièces dont elle était l'un des principaux interprètes.

Ma marraine était fort belle. L'avais-je entendu dire souvent et l'avais-je retenu ? Je crois plutôt que j'en étais convaincu moi-même. Je l'appelais « ma marraine de belle ». Cette appellation était méritée et lui convenait parfaitement. Grande, de formes généreuses, les cheveux blond doré, les yeux noisette, le teint clair, une jolie denture, aisée de manières, elle répondait aux canons de la beauté d'alors. Épanouie et remarquée, elle approchait pourtant de la cinquantaine. Rien d'étonnant. À plus de quatre-vingts ans, elle avait encore une prestance agréable et, ce qui m'avait toujours frappé et surpris, un cou parfait, sans une ride. Le devait-elle aux vertus du vinaigre de Bully dont elle faisait usage ?

Dans la famille, on la désignait sous le vocable de « la Marraine » comme « le Parrain » était celui de mon père. À des titres tout à fait différents, ils avaient tous les deux des personnalités bien marquées et beaucoup de relief.

Vraiment ma marraine était un personnage qui sortait du commun. Je me sentais attiré vers elle par ce qui s'en dégageait d'étrange et de fascinant. Après l'avoir vue, un soir en Madame Sans-Gêne, un autre soir en Milady ou étendue sur la scène, tuée d'un coup de poignard ou

d'une balle de pistolet, je la retrouvais peu après dans sa mise ordinaire, toute souriante, vaquant à ses affaires. Il y avait là de quoi troubler ma jeune imagination. On m'avait dit que c'était un jeu, mais peu habitué à des transformations, à des situations si différentes, à des fictions successives bien que passagères, je trouvais tout cela indéfinissable, déroutant et curieux. On touchait là au surnaturel et au merveilleux. Bien plus tard, je compris que le théâtre est une aventure permanente moins pour les spectateurs que pour les acteurs qui ont du mal à s'en dégager.

Nous étions petits cousins. Dans la nuit des temps, nous avions un même ancêtre, notable d'une petite cité pittoresque d'Alsace. En 1871, sa famille avait émigré. Après avoir pris des cours de diction, elle avait commencé à jouer la comédie dans des réunions de bienfaisance. Mais elle ne s'arrêta pas là. Elle pressentait que c'était sa vie. Malgré les avis et les remontrances de ses parents, elle débuta dans un petit rôle aux Célestins de Lyon, puis poursuivit sa carrière à la Monnaie de Bruxelles et à Paris, dans différents théâtres des boulevards. Elle rencontra Édouard Holacher qui lui donnait parfois la réplique. Ils se marièrent. Le père de celui-ci dirigeait le théâtre de Belleville. Par la suite, Édouard succéda à son père, alors que son frère Louis, qui devait s'occuper avec tant de dévouement de la maison de retraite des vieux comédiens de Pont-aux-Dames, prenait la direction de l'Ambigu Comique. C'était une idée déjà ancienne d'adoucir la vieillesse des comédiens. Chateaubriand, vers 1830, avait eu une pensée analogue en envisageant de destiner, à sa mort, sa maison de la rue d'Enfer « à la retraite de quelques artistes et de quelques gens de lettres malades ».

J'allais donc assez souvent au théâtre de Belleville. J'admirais le grand rideau rouge aux larges plis que retenait une embrasse de fils d'or. J'étais impatient de savoir ce qu'il y avait derrière ce rideau fascinant. Parfois, quelques minutes avant qu'il ne fût levé, ma marraine, à ma grande joie, m'emmenait sur la scène et j'avais droit aux embrassades de jolies dames au visage peint et poudré, aux yeux agrandis et brillants. J'étais heureux. J'arborais un costume bleu roi, agrémenté d'une collerette Louis XIII qu'elle m'avait offert et qui me plaisait beaucoup.

Je ne comprenais pas toujours, cela va de soi. Mes oreilles ne retenaient à peu près rien. D'ailleurs était-ce bien utile ? Par contre, mes yeux, sans cesse sollicités, étaient éblouis surtout quand ma marraine paraissait. Je me laissais prendre par les sortilèges du théâtre.

Le public est un élément essentiel de la réussite d'un spectacle. Celui du faubourg y prenait une part active. Bon enfant, il ne fallait

pas toutefois lui en conter. Il était doué d'un sens artistique certain et d'une oreille éduquée. Si la mezzo-soprano ou le baryton lançait une note mal assurée ou si l'acteur hésitait et faisait appel au souffleur plus que la décence ne le permet ou si, tout simplement, sa tête ne lui revenait pas ou encore si son rôle le rendait antipathique, ce public exigeant réagissait vigoureusement. Les quolibets fusaient dru. Un jour, j'ai même vu des petits bancs ou des coussins qui, après une trajectoire plus ou moins tendue, arrivaient sur la scène.

Ma marraine, dans ces occasions, heureusement exceptionnelles, ne perdait pas son sang-froid. Elle connaissait bien son monde. Elle interpellait les petits gavroches du poulailler.

— Dis donc, Petit Jules, veux-tu te tenir tranquille.

— Et toi, le grand frisé, je vais te faire expulser.

— Auguste, tu n'as pas honte.

Le public l'aimait bien. L'effervescence se calmait et après cet intermède, le spectacle reprenait son cours. Il se terminait bien et toujours de la même façon : une ouvreuse portait une superbe gerbe de fleurs à ma marraine qui semblait surprise et ravie.

Bien des petits faits se sont noyés dans la brume, pourtant deux d'entre eux me reviennent en mémoire.

Un sans-culotte entre par une porte et pointant un doigt vengeur sur un personnage, immobile au milieu de la scène, lui lance avec emphase :

— Souviens-toi de Danton.

Soulagé de son apostrophe, il sort par une autre porte pour ne plus reparaitre. Enfant, je me suis demandé longtemps qui était ce Danton, dont il fallait se souvenir.

Des soldats en armes recherchent un prisonnier évadé. Le malheureux se cache derrière un épais buisson en carton-pâte. Les soldats vont et viennent, s'attardent, ne trouvent rien. Le silence est poignant ; quand retentit une petite voix :

— Bouge pas. I t'ont pas vu.

Ça, c'était Belleville.

Il y avait de très bons artistes dans les théâtres de quartier. Bien des grands acteurs sont passés dans leur jeunesse par Belleville, notamment Firmin Gémier qui fut directeur de l'Odéon.

Ma marraine avait son franc-parler, sans jamais tomber dans la vulgarité pour le plaisir. Par nécessité, elle usait de formules percutantes. Elle ne reculait pas devant un mot quelle que fût sa rudesse, si elle savait qu'il devait faire mouche.

Dans les réunions de famille, il n'était pas utile de se mettre en

frais de conversation. Elle était intarissable. Les méfaits de la bande de Casque d'Or et ses affrontements avec d'autres bandes comme celle de Casque d'Ébène qui hantaient les boulevards extérieurs de la Villette à Ménilmontant, lui fournissaient des sujets de brûlante actualité. Elle avait tellement voyagé et connu un si grand nombre d'artistes qu'elle possédait tout un lot d'anecdotes plus amusantes les unes que les autres, qui ne serraient peut-être pas toujours de près la vérité. Elle les racontait avec humour, sans méchanceté, y ajoutant un brin de fantaisie pour piquer la curiosité, soutenir l'intérêt et rechercher l'effet.

Il y en a une qu'elle se plaisait à dire et à redire. Que de fois l'ai-je entendue !

Au cours d'une représentation de « Madame Sans-Gêne » à laquelle assistait l'auteur, Victorien Sardou, ma marraine, emportée par son texte ou voulant se surpasser devant le Maître, mit un mot à la place d'un autre pour donner du relief et bien préciser la chose dont il est question.

Catherine Hubscher travaille dans sa boutique de la rue Sainte-Anne avec ses apprenties. Nous sommes le 10 août 1792. On entend des coups de feu qui proviennent du Palais des Tuileries, tout proche, attaqué par le peuple. Fouché entre dans la boutique. Le dialogue s'engage :

Catherine : « Quoi qu'vous fichez là ? »

Fouché : « J'attends. »

Catherine : « Et quoi ? »

Fouché (tranquillement) : « Qu'on ait pris les Tuileries. »

Catherine : « Vous feriez pas mieux d'les prendre avec les autres ? – En poussant son fer. – « V'là un homme qu'est tout le temps au Palais-Royal à brailler avec les autres : « Vive la Liberté ! À bas le tyran ! En avant les patriotes ! » Et quand les patriotes vont se faire crever la peau, il reste là, l'derrière sur sa chaise !... Vous n'avez donc pas de sang dans les veines ? »

Au lieu de « il reste là, l'derrière sur sa chaise », ma marraine avait dit « il reste là, l'cul sur sa chaise ».

Victorien Sardou naturellement avait reçu un choc, mais ravi au fond, l'avait complimentée.

— Ma chère Mary-Albert, vous avez trouvé le mot juste, l'effet frappant qui manquait à cette tirade.

Du reste, c'est bien du langage de la maréchale Lefebvre, duchesse de Dantzic. Elle n'avait pas peur des mots...

Les réactions du public sont un enseignement. La salle avait croulé

sous d'approbateurs et frénétiques applaudissements.

Un film a été tiré de cette pièce. J'ignore si le mot « cul » a été employé de préférence au mot « derrière ». Dans l'affirmative, ce ne serait pas une audace de leur part, ils auraient été devancés par Mary-Albert. S'il ne l'a pas été, c'est une suggestion pour l'avenir.

Certes, nous n'étions pas là. C'est vrai, mais ce que je puis affirmer, c'est que des comédiens qui venaient voir ma marraine lui disaient parfois :

— Vous vous rappelez, Mary, Victorien Sardou quand vous avez lancé la fameuse tirade...

Le répertoire de Belleville et des théâtres de quartier était fort divers : le drame, le mélodrame, la tragédie, la comédie, l'opérette et comme dit la chanson « le vaudeville à Belleville »... « Le Bossu », « les Pirates de la Savane », « les Cloches de Corneville », « les deux Orphelines », « Shérif », « la Porteuse de pain », « la Tour de Nesle ». Je déchiffre, avec une loupe, sur la carte postale que je possède, les titres des pièces, à l'affiche, pour une quinzaine de jours, « le Tour du monde à pied », « Cœur de moineau », « les Cadets » (de Gascogne), « Zizi ».

On créait aussi des pièces à Belleville, notamment celles de Théodore Henry que j'ai fort bien connu. Journaliste parlementaire, correspondant du « Petit Marseillais » et du « Petit Havre », il rapportait tous les journaux. C'est chez lui que j'ai lu, pour la première fois, « le Temps », « le Petit Bleu », « Comédia » et « l'Excelsior ». Il habitait Villa Ottoz, une maison particulière d'où l'on dominait tout Paris. Ma marraine avait créé, de lui, « la Belle Marseillaise ». Elle y était tout à fait à son aise, elle en avait les formes plantureuses. Elle le taquinait souvent, car il avait une prédilection marquée pour les imparfaits du subjonctif qui ne sont pas faciles à dire et surprennent quelquefois. Elle avait recours aussi au talent de son ami Nicarl, délicat poète marseillais, oublié aujourd'hui qui écrivait des levers de rideau.

Elle vendit son théâtre vers 1907 ou 1908 et se retira au Lude, dans la Sarthe.

Mais le démon la tenait, ne la lâchait pas. Dans sa retraite, elle s'ennuya. Elle pensait sans cesse aux feux de la rampe, à la griserie des applaudissements, au clinquant des costumes, aux rôles qui, chaque jour, transforment la vie, aux camarades, aux amis... Tout cela lui manquait et surtout cette chaleur qui vient du public et transporte les comédiens aux lisières de la volupté. La solitude pesait à cette femme qui débordait de vitalité. Alors elle acheta un théâtre ambulant qui, à la manière d'un cirque, se déplaçait de ville en ville, dépourvue souvent de salle de spectacle. On montait le chapiteau sur le champ de

foire ou la place d'armes. La troupe bien entraînée se disposait à divertir, à intéresser le public en donnant une bonne représentation.

Mais voilà, les habitants ne semblaient pas prêter grande attention à un tel théâtre. Ne sentaient-ils pas tout l'agrément qu'il pouvait leur apporter dans leur existence provinciale un peu terne ? Préféraient-ils ne rien changer à leur train-train familial ? Il y avait sans doute de tout cela. Toujours est-il que les spectateurs étaient rares. Mais pas mal d'astucieux resquilleurs se plaçaient à faible distance et à bon vent autour du théâtre pour ne pas perdre une note du bel canto ou des propos qui s'échangeaient à l'intérieur.

Les recettes étaient maigres. Ma marraine était outrée. Elle éclatait :

— Quels croquants ! Quels grippe-sou !

Martin, le régisseur, homme puissant et de haute taille renchérissait :

— Patronne, si je ne me retenais, je leur ferais goûter mon 44.

Malgré le regret qu'elle en eut, après une ou d'eux années d'expérience, elle se débarrassa de son théâtre et revint dans sa maison du Lude, en pleine campagne, entourée d'un jardin ombragé de grands arbres, rempli de fleurs et d'oiseaux et tout bourdonnant d'abeilles.

Je passais, chaque année, un mois de vacances avec elle jusqu'à ce que je fusse appelé au régiment, en mars 1918. Vers 1920, elle vendit sa maison et revint à Belleville dans un petit logement, au milieu d'une population qu'elle aimait et qui lui rendait son amitié. Quand elle allait aux provisions, des marchandes des quatre-saisons la reconnaissaient et renouant avec une habitude ancienne, l'appelaient Marie. Parfois même, elle revenait avec quelque offrande : une fleur, des fruits choisis. Cette familiarité et cette spontanéité lui réchauffaient le cœur.

Ainsi était le public des faubourgs.

Le jeudi, je déjeunais chez elle et souvent nous allions voir une pièce du Palais-Royal. Nous prenions le funiculaire pour jeter un coup d'œil à son théâtre, en passant. Elle était restée coquette et mettait un chapeau non pas démodé mais un peu trop voyant. Il faisait sourire à cause du « suivez-moi jeune homme » dont elle l'agrémentait. Demeurée jeune d'esprit et d'humeur, elle ne se voyait pas vieillir.

C'est un hommage à leur rendre, les théâtres de quartier avaient su créer autour d'eux une bénéfique et touchante atmosphère familiale. Les spectateurs s'y sentaient bien à l'aise comme chez eux.

Belleville faisait partie des théâtres de banlieue créés sous la Restauration.

Dans mes souvenirs, le théâtre de Belleville est intimement lié au théâtre Montparnasse. Les Hartmann qui dirigeaient la salle de la rue Laroche et ma marraine étaient de grands amis.

Ils se retrouvaient, chaque lundi, chez Marguery, célèbre traiteur des grands boulevards, aujourd'hui disparu. Mary-Albert louait un landau pour la journée et dans cet équipage descendait de Belleville. Après déjeuner, ils faisaient une promenade au bois. Que j'en ai entendu des histoires sur « le père Hartmann et Madame »... et d'assez amusantes car ils avaient un fort accent qui déformait les mots et pimentait ce qu'ils disaient. En voici une :

Les femmes, à l'époque, portaient des « boas » qui étaient des tours de cou, en plumes.

M^{me} Hartmann, un peu étourdie, oubliait ici, un parapluie, là, une paire de gants...

Un jour qu'elle avait passé l'après-midi chez ma marraine, au moment de partir, elle lui dit :

— Oh ! Mary. J'allais encore oublier mon « trou du cou » chez vous...

Ces deux théâtres, à l'origine, comme plusieurs autres, avaient appartenu à la famille Sevestre.

Ma marraine m'en raconta l'histoire.

Pierre Sevestre avait fondé le théâtre Montparnasse en 1819 avec ses deux fils qui devaient quelque dix ans plus tard ouvrir Belleville.

Pierre Sevestre était un ancien chanteur. Son grand-père, fossoyeur pendant la période révolutionnaire, avait participé à l'inhumation secrète de Louis XVI. Dans cette famille, de père en fils, on s'était transmis le secret de l'emplacement de cette sépulture.

Au retour des Bourbons, Pierre Sevestre s'empessa de communiquer ce précieux renseignement à Louis XVIII qui, pour le récompenser, lui accorda le privilège d'exploiter dans la banlieue des salles de spectacles qui pourraient mettre à leur répertoire des pièces jouées dans les théâtres parisiens.

Ainsi furent créés Montparnasse, Belleville, Grenelle, les Ternes, les Batignolles, Montmartre...

Certains ont été démolis ou transformés en cinéma. Les Batignolles portent le nom d'Hébertot. Montmartre est devenu le théâtre de l'Atelier. Montparnasse est resté Montparnasse. C'est celui qui me rappelle le plus Belleville lui aussi disparu.

Détail amusant. Dans ces temps lointains, le prix des places variait dans les limites de cinquante centimes à un franc cinquante.

Les jeux de la scène nous ont toujours attirés, aussi fréquentions-

nous d'autres théâtres : l'Odéon, l'Opéra-Comique quelquefois, mais surtout les Variétés. C'était dans les habitudes familiales depuis le Second Empire. Mes grands-parents paternels qui habitaient à deux pas ne manquaient jamais de voir les pièces données dans ce théâtre. Cette sorte de tradition s'était maintenue.

Notre père nous parlait de cette illustre scène du Boulevard au temps de sa jeunesse et des retentissants succès d'Hortense Schneider dans « la Belle Hélène » et « la Grande Duchesse de Gerolstein ». Ces fameux opéras bouffes, qui faisaient accourir les Parisiens et les Provinciaux et même des rois, unissaient dans la gloire Offenbach, Meilhac, Halévy et leur brillante et capiteuse interprète.

Hortense Schneider, incomparable Périchole, belle et grande actrice, reflet d'une époque frivole et fastueuse du Boulevard !

Que de grands artistes se donnaient la réplique aux Variétés ! Nous avons connu Albert Brasseur, Guy, Prince, Max Dearly, Jeanne Granier, Ève Lavallière, Marcelle Praince, la très belle Ginette Lantelme qui devait périr noyée dans le Rhin au cours d'une croisière avec son mari, Alfred Edwards, fondateur du grand quotidien d'information « le Matin », et bien plus tard, nous avons connu Maud Loti, si trépidante dans son frais et pimpant uniforme de Madame l'Archiduc.

La dernière fois que je la vis, c'est dans « le Fruit Vert ». Maud Loti, une des reines du Boulevard, était propriétaire d'une écurie fameuse. Beaucoup se rappellent les exploits du célèbre Épinard. Après avoir tout perdu, elle est rentrée dans l'ombre... Mireille Mathieu me fait penser à elle, à cause de la coupe de sa chevelure et de sa frange qui lui couvre en partie le front.

Le théâtre des Variétés avait une troupe excellente, fort réputée et un répertoire d'auteurs talentueux qu'applaudissaient les foules. On y jouait les comédies spirituelles et légères d'une fantaisie charmante, satires des travers et des tares du temps, d'Alfred Capus, d'Armand de Caillavet et de Robert de Fiers : « la Veine », « l'Habit Vert », « le Roi », « le Bois Sacré » de Meilhac et Halévy, « Froufrou », « la Vie Parisienne »...

Le directeur, Samuel, « le Magnifique » qui fréquentait chez le frère de mon père et qu'il nous fut donné de rencontrer, régnait sur les êtres et les choses.

Dans les années qui précédèrent la Grande Guerre, les théâtres, les cafés-concerts, affichaient « complet », la plupart du temps. Les salles de cinéma étaient peu nombreuses. L'automobile, à ses débuts et peu répandue, n'avait pas encore créé et développé l'habitude du week-end. Aussi était-ce de tradition d'aller au spectacle. Les Parisiens aimaient le théâtre, ils y trouvaient leur meilleure distraction.

Les goûts des gens ont changé ainsi que leurs manières de vivre. Maintenant le spectacle est chez eux.

Bien des théâtres du Boulevard ont disparu, les autres ont beaucoup à lutter pour subsister. Le recul du théâtre n'est pas sans remplir de regret, voire de tristesse, ceux qui comme moi se souviennent. Un théâtre fermé, c'est un peu de beauté, d'esprit, d'intelligence qui s'en va..., et aussi un peu de rêve.

Le parrain de mon père n'était pas de notre famille et pourtant... Les liens d'affection qui s'étaient tissés entre lui et les miens au fil des ans, étaient si étroits et si forts, qu'il fut toujours considéré comme un parent très cher. Moi-même qui ne l'ai pas connu, quand je parle de lui ou si je pense à lui, j'évoque un grand-oncle à qui l'on porterait beaucoup de respect, d'amitié et de tendresse.

Alexandre Clair était ingénieur mécanicien. Sans être professeur, il donnait souvent des conférences de mécanique rationnelle et appliquée. L'importance et la qualité de ses travaux, de ses recherches, de ses inventions lui avaient acquis une grande notoriété tant en France qu'à l'étranger, particulièrement en Russie. En effet, il était membre correspondant de plusieurs sociétés savantes de Saint-Pétersbourg et de Moscou, membre du Comité scientifique du ministère des Domaines de Russie.

Il fit don de son vivant, au musée du Puy-en-Velay, sa ville natale, d'une riche collection de modèles d'engrenages, de petite mécanique, de machines. Tout cet ensemble remarquable, disposé dans une salle qui porte son nom, a été mis en valeur par un conservateur éclairé.

Le Conservatoire des Arts et Métiers possède de lui une grande locomotive avec son tender, et des dizaines de reproductions de machines dont celle du fameux marteau-pilon du Creusot qui fut longtemps le plus important, le plus puissant du monde. Cette merveille de l'industrie et de la science, sa carrière terminée, vient d'être installée à une porte de cette ville.

Comment Alexandre Clair était-il entré dans notre famille ? Par ce hasard qui parfois fait si bien les choses.

Son père Pierre Clair, célèbre ingénieur mécanicien, habitait Lyon. Ses affaires l'appelaient souvent à Paris. Il avait loué un petit logement qui donnait sur le même palier que celui de mes arrière-grands-parents Durget. De bonnes relations s'étaient établies tout de suite entre eux, comme en ce temps-là, il en existait presque toujours entre les habitants d'un même immeuble.

Pierre Clair, devenu veuf très jeune, demanda à mon arrière-grand-mère d'élever son fils Alexandre qui était encore dans sa petite

enfance. Il fut entouré de soins maternels par mon arrière-grand-mère et choyé par ma grand-mère Hortense qui avait une quinzaine d'années de plus que lui. Il rendit toutes ces attentions par tant d'affection qu'il s'intégra tout naturellement dans la famille. Toute sa vie, il appela ma grand-mère Hortense « ma chère sœur ». Et comme il n'avait pas d'enfants, il aima mon père comme son fils.

J'ai retrouvé des papiers où il est mentionné qu'Alexandre Clair habitait rue Duroc, à Paris, une maison entourée d'un potager et d'un verger de près de mille mètres carrés. À cet emplacement se trouvaient ses ateliers.

C'était un amateur d'art averti qui, s'était constitué une collection de peintures et avait réuni quelques belles pièces de faïences anciennes et de porcelaines précieuses.

Il mourut à cinquante-quatre ans. Alité et fiévreux, il se leva pour donner une conférence qu'il ne voulut pas décommander. Son état s'aggrava et il fut emporté par une pneumonie.

Mon père portait à son parrain une grande affection à laquelle se mêlait de l'admiration. Quand on parlait de M. A. Clair, c'était toujours avec le respect dû à une personne éminemment cultivée. C'était un homme bon, d'une rare conscience, d'une grande force morale qui montrait un sens aigu de la dignité personnelle. Il devait la sûreté de son caractère et sa situation à son acharnement au travail mais aussi aux leçons exemplaires qu'il avait reçues de son père, Pierre Clair.

C'est une fort belle histoire que celle de Pierre Clair, où le besoin de connaître, la volonté, et l'ardeur à l'étude, la puissance de l'effort écartent toutes les difficultés, forcent le destin et ouvrent la voie à la célébrité.

Je l'ai souvent entendu conter. Mais pour serrer la vérité de plus près et lui donner plus de profondeur, je préfère laisser la parole à quelqu'un d'autre. C'est pourquoi je transcris l'article paru le 15 février 1883 dans le quotidien régional « La Haute-Loire ».

Nous extrayons la notice qu'on va lire d'un ouvrage : « Galerie historique et critique du XIX^e siècle ».

Nous nous sommes engagés à donner place aux représentants les plus éminents de chaque industrie.

Pierre Clair est un mécanicien de talent. Né le 21 Nivôse an XII (11 janvier 1804) aux Vastres, canton de Fay-le-Froid, arrondissement du Puy (Haute-Loire), M. Clair, fils de pauvres cultivateurs des montagnes des Cévennes, resta orphelin dès son bas âge. Il fut employé aux travaux agricoles jusqu'en 1817, époque à laquelle se révélèrent ses instincts et ses

dons industriels. Résolu alors à suivre sa vocation, malgré les difficultés qui pouvaient s'opposer à ses projets, il quitta son pays et se rendit à Lyon. Là, exposé aux premiers besoins de la vie, il lui fallut cependant ajourner ses espérances et exercer les plus humbles métiers.

Au bout de deux ans, il put entrer comme apprenti chez un maître menuisier où en même temps qu'il acquit les principes du travail, il consacra ses loisirs aux premiers éléments de l'instruction et aborda ensuite l'étude des Sciences mathématiques et du dessin.

L'ardent désir de parvenir lui fit faire de rapides progrès et quelque temps après, Pierre Clair venait à Saint-Etienne, où, après avoir pratiqué avec succès, alternativement la charpente, l'ébénisterie, la menuiserie, il entra en dernier lieu comme conducteur des travaux chez l'entrepreneur de l'École Royale des mineurs de cette ville.

Ses relations avec M. Beaunier, directeur de cet établissement et la fréquentation des élèves, vinrent bientôt développer chez lui, le germe de ses idées de mécanique et son aptitude à ces travaux appela l'attention de ce dernier qui le fit admettre à l'école comme élève ouvrier.

M. Clair, au comble de ses désirs et voyant un nouvel horizon s'ouvrir devant lui, remplit cet emploi avec zèle.

Peu après, il ne tarda pas à donner des marques de ses progrès et de sa gratitude.

À cette époque, vers 1830, une question ou plutôt un problème industriel, de récente reprise, était en fermentation ; il s'agissait d'opérer la couture par un procédé mécanique.

M. Beaunier et plusieurs autres personnes de distinction auxquelles s'était joint un praticien distingué, M. Thimonnier, s'occupaient à la solution de ce problème. M. Clair fut alors chargé périodiquement de l'exécution de pièces détachées, dont le travail intermittent et irrégulier semblait cacher leur destination ; mais sa perspicacité lui avait non seulement révélé l'ensemble de la machine, mais encore ce qu'il restait à faire pour atteindre le but qu'on se proposait. Et, un jour que le directeur lui apportait de nouveaux plans, M. Clair fit un exposé sérieux et vrai de la destination de cette machine et en montra toutes les déficiences qu'il se chargeait de corriger. La justesse des raisonnements de M. Clair frappa vivement M. Beaunier, ainsi que le professeur Ferrand et M. Thimonnier qui prirent un brevet d'invention en 1830, et firent aussitôt partir M. Clair pour Paris, afin d'aller réaliser au siège de la société les promesses qu'il avait faites à Saint-Etienne.

Arrivé à Paris, avec un engagement qui lui créait une position digne de son intelligence, M. Clair tint promptement ses promesses. En effet, la machine à coudre exécutée et montée par lui, fit son apparition dans le monde industriel et fut mise en usage pour la confection des vêtements

civils et celle des habillements militaires et particulièrement de plusieurs régiments de l'armée de l'Empereur du Brésil.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette machine à coudre de M. Clair était tout simplement celle dont on se servait encore en 1862 et qui déjà avait acquis une certaine renommée. Son auteur pourrait revendiquer et prouver la priorité de l'invention, mais assez riche de son propre fonds, il a laissé passer la machine à coudre sans réclamer.

Aussi bien, lors de son apparition en 1831, la machine à coudre avait été pour M. Clair la cause de nombreux désagréments et il ne jouit pas longtemps du succès de cette innovation qui venait porter un rude coup à certaines industries. En effet, des machines qui cousaient avec succès ne devaient pas tarder à exciter le mécontentement, notamment celui des tailleurs. Ces derniers se liguèrent, en mars 1831, et vinrent assiéger la manufacture, briser les machines, et M. Clair lui-même fut maltraité. Ces événements vinrent arrêter l'essor de cette industrie qui devait reparaître vingt-trois ans plus tard et être accueillie avec tout l'enthousiasme qu'excite une découverte que l'on croit nouvelle.

M. Clair se trouva obligé d'aborder une autre branche d'industrie ; toutefois, ses premiers succès avaient établi la base de sa réputation et, à ce moment, il fut nommé membre de la Société d'Encouragement à l'industrie nationale. Peu après, le Ministre du Commerce le chargea d'exécuter des modèles de magnaneries salubres.

M. Clair se distingua dans la sériculture comme dans ses précédents travaux. Il s'occupa de la filature de la soie grège à laquelle il fit de nombreuses modifications, et, de plus, créa un nouveau système de tour.

Pendant le cours de ces divers travaux, M. Pierre Clair n'avait point oublié ses premiers débuts dans la construction de modèles pour l'enseignement et il reprit avec une nouvelle ardeur cette branche de la mécanique.

Les modèles de M. Clair ornent les plus belles collections des musées étrangers et figurent parmi les plus remarquables du Conservatoire des Arts et Métiers. Son mérite est apprécié de tous ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences mécaniques. »

La notoriété des travaux de Pierre Clair contrastait avec l'humilité de ses origines. Quelqu'un s'était trouvé là pour aider le petit berger et permettre cette sorte de miracle.

Le curé de la paroisse des Vastres s'était rendu compte de sa vivacité d'esprit, elle annonçait une intelligence lucide et prompte à saisir qui ne demandait qu'à s'éveiller et à mûrir.

Il lui apprit à lire, à écrire et lui enseigna les premiers rudiments de calcul. Le soir, au coin de l'âtre, à la débile clarté d'une fumeuse

chandelle, Pierre Clair lisait les livres que lui prêtait le brave curé, imitant en ceci Drouot qui s'instruisait à la lueur du four paternel.

Nous avons vu au musée du Puy, la première machine à coudre qui ne faisait que le point de chaînette. Elle est ainsi présentée :

« Premier type des essais de machine à coudre créé par Pierre Clair à l'École des Mines de Saint-Étienne. Année 1828. Brevet pris par Thimonnier et Ferrand, le 17 juillet 1830. » On ne peut s'empêcher de comparer ces deux dates.

L'histoire authentique et sincère de la machine à coudre reste à écrire. Il ne fait aucun doute qu'elle fut le fruit d'un travail d'équipe où Pierre Clair eut la part créatrice prépondérante.

Ce n'est pas toujours le véritable inventeur qui recueille de la postérité le crédit de ses recherches. On pourrait trouver maints exemples. À propos de la machine à coudre, tout le monde connaît Singer, mais qui se souvient de Pierre Clair aujourd'hui ? Et pourtant, un jeune chercheur allemand qui prépare une thèse de doctorat a été amené à s'intéresser à ses travaux. Et c'est un bel hommage qu'il lui rend, en le tenant pour un des précurseurs de l'enseignement technique.

Connaît-on davantage l'histoire de la roue et du collier de cheval ?

Tout cela appelle aussi quelques réflexions. Il n'est pas toujours facile de faire progresser les techniques.

Les canuts de Lyon maltraièrent Jacquard et jetaient son métier dans le Rhône ; les matelots de la marine à voile manifestèrent contre la mise en chantier des premiers vapeurs ; les postillons, conducteurs de diligences sabotaient les voies ferrées ; M. Pierre Clair était frappé par des ouvriers tailleurs qui brisaient ses machines. De nos jours, les marins, les conducteurs de trains ou du métro, les dockers s'insurgent contre l'automatisation. Cette attitude hostile s'explique. On ne peut oublier que, dans les premiers temps, le progrès provoque du chômage. Pourtant la machine est au service des hommes, allège leurs efforts et leur peine. Elle doit les libérer et les aider à réaliser leurs grands desseins.

J'ai vécu dans le souvenir de ces hommes de talent et de caractère et bien que mon père ne m'ait jamais dit : « Si tu veux arriver, aie présente à l'esprit l'histoire de Pierre et d'Alexandre Clair », elle a été et reste pour moi pleine d'enseignements. Elle me fait penser à ce mot d'Érasme : « L'homme ne naît pas homme, il le devient. »

Nous avons voulu voir ce coin de terroir où Pierre Clair est né.

Un matin, nous avons téléphoné au secrétaire de mairie pour nous assurer de le rencontrer. Nous lui avons exposé le motif de notre visite.

Avec deux amies velaisiennes, nous sommes montés aux Vastres, petit village perdu sur un plateau immense, battu par le vent. C'était à l'approche de l'automne. Sous un ciel tendu de gris, des paysans coupaient à la faux le seigle d'une étroite parcelle. Peu de traces de verdure. Le jaune dominait : jaune des éteules mêlé à celui des pâtures pelées. De loin en loin, rougeoyaient quelques feux d'herbe.

L'air était traversé, par instants, de senteurs rustiques.

La voiture, à peine garée sur une petite place, une vieille paysanne est sortie de sa maison. Nous lui avons demandé le chemin de la mairie.

Elle nous a dit :

— Vous venez, sans doute, pour le petit Pierre Clair ; dans les temps, mon arrière-grand-mère m'en a beaucoup parlé.

— Oui, c'est de lui qu'il s'agit en effet.

— Le saviez-vous, son fils a donné la cloche de l'église.

— Je ne le savais pas... y a-t-il encore des gens qui portent ce nom dans le pays ?

— Non, il n'y a plus personne... mais êtes-vous parent ?

J'acquiesçai de la tête.

Et nous sommes allés à la mairie. Le secrétaire et le maire nous attendaient. Ils nous ont montré l'acte de naissance de Pierre Clair et une attestation du baptême de la cloche qu'Alexandre Clair, fils respectueux et reconnaissant avait offerte, voici près de cent ans, à la petite église en souvenir de son père.

Cloche qui marque les heures, les joies, les peines des hommes liés à cette terre ancestrale et battra comme un cœur éternel au faîte du clocher de l'église campagnarde, toute dépouillée, propice au recueillement et à la prière.

Nous aurions aimé voir l'humble demeure où avait vécu le malheureux orphelin, le petit berger qui menait paître les troupeaux sur cette haute terre. Il ne restait plus parmi les herbes folles et les ronces que quelques pierres tachées de lichens, quelques morceaux de poutres noircies par les fumées. Pathétiques débris.

C'est là qu'avait commencé le destin d'un homme de talent et son histoire devenait pour nous plus charnelle, plus émouvante.

À la recherche de ces souvenirs, nous avons parcouru cette Haute-Loire, attachante par la variété de ses sites, la beauté de ses paysages, harmonieux ou tourmentés, nous avons traversé de vieux villages aux dures bâtisses noires ou brun foncé, coiffées de lauzes, suivi des sentiers millénaires, fleuris, par endroits de touffes d'épilobes rosés et marché dans les pas des pèlerins qui avaient pris la coquille. Soutenus

par leur foi, ils s'acheminaient vers Le Puy, Conques, Moissac pour aller prier à Saint-Jacques-de-Compostelle...

Et nous avons regagné au Villard, la grande maison blanche où nous accueille l'amitié. À l'horizon, bleuissaient les monts du Gévaudan. Dans le jardin, les rosiers remontants brûlaient de parfum des dernières roses.

Chaque année, le début de septembre nous ramène au Villard. Nous allons par les chemins entre des murets de pierres bien calibrées, construits par les anciens. Nous rencontrons parfois Henri qui conduit son troupeau.

Nous parlons un peu de tout. Ses propos sont pleins de bon sens et de sagesse et témoignent d'un esprit inventif. Il a le sentiment très vif de la nature. Il aime les oiseaux et les arbres. Il m'a dit : « C'est beau un arbre, son ombre est bonne pour les bêtes et les hommes. » Et de me montrer ceux que son père, son grand-père et lui-même ont plantés.

Il est un peu plus jeune que moi et ses traits me rappellent ceux de Pierre Clair et des rapprochements se font qui me portent à nourrir une grande estime pour cette race rude et pourtant sensible, forte et ardente à l'ouvrage. En nous quittant, nous nous sommes serrés la main. Elle est bonne et franche la main d'un paysan. Et je pensais à Pierre et Alexandre Clair dont la recherche des souvenirs nous attache un peu plus chaque jour à ce pays et j'associais à mes pensées l'un des maîtres de ma petite enfance, celui qui portait une si jolie lavallière bleue à pois blancs. Il était de Saugues et nous apprenait, par nostalgie, la chanson des esclops :

*Quant'é cousteroun
Tou ou esclops...
Que te coûtèrent
tes jolis sabots
Quand ils étaient neufs
tes jolis sabots ?
Cinq sous me coûtèrent
mes jolis sabots
Quand ils étaient neufs
mes jolis sabots
Ils étaient de Saugues
mes jolis sabots
Ils étaient de frêne
mes jolis sabots.*

Où que nous conduisent les chemins, on retrouve presque toujours
un ami et l'écho d'une chanson.

V

MES GRANDS-PÈRES, MODELEURS-CISELEURS ARTISANS-TROUBADOURS MA GRAND-MÈRE MATERNELLE LA CENTENAIRE DE LA FAMILLE

Mon grand-père Honoré, Paul Bled était né, en 1807, à Falaise où son père exerçait le métier de tisserand. De vieux documents me révèlent pourtant que nous sommes d'une lignée de paysans, d'où notre nom qui a la chaleur du grain.

À la suite de quelles circonstances, ses parents vinrent-ils se fixer à Paris avec leurs sept enfants ? Je ne sais. Les bouleversements de l'Empire en furent probablement la cause.

Mon grand-père fréquentait une petite école patronnée par la duchesse de Duras. Il s'y fit remarquer par son intelligence, son attirance pour l'étude et ses aptitudes artistiques.

J'ai souvent entendu mon père parler de la duchesse de Duras à qui la carrière de mon grand-père devait tant. Il vantait sa bonté, ses qualités d'accueil qui étaient grandes. Cuvier ne disait-il pas qu'il se sentait à l'aise partout, voire dans le salon de la duchesse de Duras.

Dans les « Mémoires d'outre-Tombe », Chateaubriand nous parle souvent d'elle :

Une forte et vive amitié remplissait alors mon cœur : la Duchesse de Duras avait de l'imagination, et un peu même dans le visage de l'expression de Madame de Staël : on a pu juger de son talent d'auteur par Ourika... Madame de Duras, femme excellente qui me permettait de l'appeler ma sœur, que j'eus le bonheur de revoir à Paris, pendant plusieurs années, est allée mourir à Nice : encore une plaie ouverte...

Sensible à toute beauté, ouverte à toute indulgence, telle était la femme qui protégea mon grand-père et l'engagea dans la voie où il devait se faire une réputation enviable. Il ne cessa de lui porter

affection.

La duchesse de Duras le fit entrer à l'École des Arts et Métiers de Châlons où à l'époque, on enseignait entre autres, les métiers d'art. Mon grand-père fut placé dans la section des ciseleurs qu'il avait choisie. Elle paya régulièrement les frais de pension et d'études et ne manqua jamais de lui donner des conseils, de lui prodiguer des encouragements.

Une de ses lettres autographes, insérée dans notre exemplaire de ses œuvres, nous éclaire à ce sujet.

Ce 18 décembre 1822

J'ai reçu votre lettre mon cher Bled et je l'ai trouvée très bien écrite, mais vous faites souvent des fautes d'orthographe et il faut vous corriger de cela. Appliquez-vous à la grammaire et à tout ce que vous apprenez. Le métier de cizeleur est très bon, le dessin est fort utile pour cet art. Il y a des cizeleurs qui sont devenus de très grands artistes. Il y en a un qui a vécu au seizième siècle en Italie, et dont les ouvrages sont aussi recherchés aujourd'hui que les tableaux des plus grands peintres. Il se nommait Benvenuto Cellini. Le pape et les rois le faisaient souvent venir chez eux pour lui commander des ouvrages. Le roi François 1^{er} qui était le protecteur des lettres et des arts, le fit venir en France. Il est mort fort riche. Appliquez-vous donc, et faites les plus grands efforts pour réussir ; vous réussirez car on peut tout ce que l'on veut, et c'est ce que vous devez vous dire à vous-même, tous les jours et à tous les moments.

Conduisez-vous bien, soyez obéissant à vos maîtres et bon camarade et demandez à Dieu de vous protéger et de vous donner la volonté, car on peut tout avec une ferme volonté. Songez que vous êtes le soutien de votre famille. Ayez bon courage. Songez qu'il y en a qui ont fait fortune et qui n'avaient pas plus que vous.

Vous m'écrirez le 1^{er} janvier et vous me rendrez compte de ce que vous ferez. L'intérêt que je prendrai à votre famille dépendra de vous. Si vous vous conduisez bien, je la protégerai.

J'envoie aujourd'hui chez M. Turretin les 200 F de votre trousseau. Dites-le à l'administrateur de l'école. Adieu mon cher Bled. Soyez toujours un bon et honnête garçon et quand vous serez tenté de faire des fautes, pensez à cette lettre et aux promesses que vous m'avez faites.

K. Duchesse de Duras

Nous nous portons tous très bien.

Mon grand-père entra à l'École des Arts et Métiers de Châlons en

septembre 1821. Il en sortit en février 1827 dans des circonstances assez particulières qui mériteront d'être relatées. Il eut comme condisciples Hubert Obry et Auguste Fizelier qui devait devenir un de mes arrière-grands-pères. En effet, les deux familles s'unirent par le mariage de mon père, Alexandre, avec Henriette Fizelier, ma mère. Les liens d'amitié qu'ils tissèrent à l'école ne firent que se renforcer tout au cours de leur vie, malgré vents et marées, car ils avaient des opinions politiques fort opposées. Mon grand-père Bled était républicain, l'arrière-grand-père Fizelier, orléaniste, Hubert Obry, légitimiste. L'amitié fut la plus forte. Seule la mort devait l'interrompre sans la détruire puisqu'elle vit encore dans notre souvenir. Il faut dire qu'ils avaient une passion commune : la trompe de chasse. En ce temps-là, à l'École des Arts et Métiers de Châlons, l'apprentissage d'un instrument de musique était obligatoire. Ils s'affirmèrent dans cet art et leur talent de sonneur égala leur réputation de maître modelleur-ciseleur.

Dans les archives familiales, j'ai retrouvé quelques documents de la scolarité de mon grand-père, notamment un cahier de conversions où interviennent d'anciennes mesures et des unités du système métrique en usage depuis moins de trois décennies.

On y relève ces exercices :

— On demande en mètres, décimètres, centimètres, la valeur de 17 toises, 5 pieds, 4 pouces, 8 lignes.

— On demande en toises, pieds, pouces, lignes, la valeur de 34 m, 88 cm.

D'autres conversions sont proposées où interviennent des livres, des sous, des deniers, ou la livre, le marc, l'once et le grain.

Il y avait à mettre de l'ordre dans toutes les mesures qui variaient d'une province à l'autre et jusque dans une même région. Ainsi, à Sucy-en-Brie, l'arpent était l'équivalent de 39 ares 16, à Rozay-en-Brie de 42 ares 21, à Mory de 38 ares 23. Le boisseau de grain de Melun équivalait à 15,6 l, celui de Paris à 13 l... Enfin, la monnaie de compte parisis valait un quart de plus que la monnaie de compte tournois.

Tout cela est bien lointain et comme l'uniformisation des mesures et l'utilisation de la merveilleuse et frétilante virgule qui se déplace à votre volonté ont rendu les calculs clairs, précis et faciles. Finies les opérations longues et fastidieuses. Que de temps gagné ! Les Constituants ont bien mérité de l'humanité...

Toutefois certains termes comme aune, perche, arpent, journal, setier, boisseau furent longs, très longs à sortir de l'usage. En 1850, les instituteurs ne durent-ils pas suivre des cours de « recyclage » pour

enseigner le système métrique, avec rigueur !

Je feuillette quelques autres documents : un cahier de modèles de lettres destinés à un bienfaiteur, à un protecteur, à un Monsieur que l'on respecte... Un cahier de grammaire m'apprend que la proposition indépendante était dite absolue, la principale pouvait s'appeler aussi primordiale alors que la subordonnée se satisfaisait de secondaire. La nomenclature grammaticale a quelque peu évolué depuis, mais à force de nuances, est-elle devenue plus claire ?

Enfin, des chansons recopiées en 1824, éveillent mon émotion. Les chansons sont des documents précieux qui nous renseignent sur l'histoire du temps, sur les mouvements politiques, littéraires et sociaux. Elles révèlent aussi des états d'âme. Quelques-unes rappellent des événements récents et se colorent de la nostalgie de la gloire : le voyageur au champ de Waterloo, la mort de Poniatowski..., certaines montrent bien que les Français n'ont pas oublié le Grand Homme :

*Malgré l'inconstante Bellone
La France gardera son nom
Puisqu'il lui reste la colonne...*

Mais la plupart sont consacrées à l'amour. Toutes sont imprégnées d'un romantisme un peu naïf qui témoigne d'une grande simplicité des mœurs. Deux d'entre elles m'avaient particulièrement touché :

Coralie et Adèle. Dans ma pensée, je les vois habillées d'une fraîche et jolie robe blanche, agrémentée d'une large ceinture de satin bleu, telle qu'en portait ma grand-mère, dans sa jeunesse.

Coralie

*Dans son printemps, la jeune Coralie
Disait tout bas à chaque instant du jour
Oui, c'en est fait, oui, je fuirai l'amour
Fuit-on l'amour quand on est si jolie ?
Myrtil parut, la bergère attendrie
En le voyant, éprouva du plaisir,
Elle rougit, mais sans y réfléchir.
Réfléchit-on quand on est si jolie ?
Bientôt Myrtil la quitta pour Sylvie
Lors mes amis, j'ai vu la pauvre enfant
Donner des pleurs à son volage amant
Doit-on pleurer quand on est si jolie ?
Depuis ce jour, sa figure flétrie*

*Perdit, hélas ! l'éclat de ses attraits.
Elle souffrit, sans se plaindre jamais.
Doit-on souffrir quand on est si jolie ?
À dix-huit ans, elle perdit la vie.
Sur sa tombe, les villageois en pleurs
Répétaient tous en la couvrant de fleurs :
Doit-on mourir quand on est si jolie ?*

Adèle

*Un beau matin, la jeune Adèle
Moissonnait les fleurs d'un bosquet ;
En volant sans cesse auprès d'elle
Un papillon la tourmentait.
Ah ! contre moi qui t'indispose ?
Rien, lui dit l'insecte léger,
Je te prenais pour une rose
Sur toi, je voulais me fixer.
Un instant après sur sa bouche
Une abeille vint se reposer.
Que t'ai-je fait cruelle mouche
Pour venir ainsi me piquer ?
Que ta beauté plaide ma cause
Répond l'autre sans s'effrayer
Je te prenais pour une rose
Et je cherchais à t'effleurer.
L'enfant d'Éole, cher à l'aurore
Autour d'elle vint folâtrer.
La belle veut gronder encore
Zéphyr lui dit pour l'apaiser
Parmi toutes les fleurs écloses
Et te voyant ainsi briller
J'ai cru voir la reine des roses
Et je venais te caresser.
Assise sur l'herbe fleurie
Adèle vint à sommeiller
Phylas vit la belle endormie
Et l'éveilla par un baiser.
Qui me trouble quand je repose ?
Pardonne, lui dit le berger
Je te prenais pour une rose,
Et je venais te respirer.*

Les vieilles chansons sont un peu comme ces fleurs fanées, que l'on retrouve dans les livres. Elles ont perdu leurs couleurs, leur parfum et la vie mais ont conservé leur émotion d'un jour.

À l'École des Arts et Métiers de Châlons, les élèves recevaient aussi des leçons de prosodie. Et mon grand-père s'initiait à l'art de tourner les vers, avec aisance et sensibilité. J'ai encore, dans sa reliure empire, le dictionnaire de rimes dont il se servait et qui fut mon premier guide, mais je n'ai pas trouvé trace, hélas ! des poèmes romantiques ou courtois qu'il écrivait à l'intention de sa bienfaitrice et que sans tarder, il lui offrait, dès son arrivée en vacances. Il se peut que la duchesse de Duras, les ait montrés à Chateaubriand et qu'ils en aient souri, amusés, ou qui sait peut-être, qu'ils en aient été attendris.

Pendant six années, mon grand-père apprit son métier de modelleur-ciseleur où il devait exceller. Son apprentissage, proche de son terme, fut interrompu dans des conditions que les documents ci-après se chargent d'éclaircir.

Paris, le 22 février 1827

Monsieur, par votre lettre du 17 de ce mois et par celle du 19 continuée le 20, vous m'avez rendu compte en commun avec M. Le Chef des travaux et M. le Maître des Études, d'un mouvement d'insubordination qui s'est manifesté dans l'École, avec violence. Une querelle entre des élèves, un Maître et un sous-Maître sur la manière dont se remplissent leurs fonctions, est devenue un sujet de division auquel leurs adhérents ont pris part. Un de ces partis a osé demander l'exclusion de ses adversaires et a prétendu négocier avec l'autorité. Il importe à l'ordre et à l'exemple qu'il soit fait justice de ces écarts.

Je prononce le renvoi de l'École des vingt-six élèves ci-après...

Vous voudrez bien pourvoir à leur renvoi immédiat à leurs familles. L'École entière sera avertie que je prononcerai aussi promptement l'expulsion de quiconque manquera à la subordination, causera du trouble et contribuera à introduire dans l'École la moindre apparence de parti.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération.

Le Ministre, Secrétaire d'État de l'Intérieur
DE CORBIÈRE

Paris, le 2 mars 1827

Monsieur, vous me faites connaître par votre lettre du 25 février que sur l'ordre d'expulser de l'École les jeunes gens qui en avaient troublé l'ordre par un soulèvement combiné, les élèves (ici 24 noms) ont élevé la voix pour demander au nom de tous de partager l'exclusion prononcée

contre les perturbateurs. J'apprends avec plaisir qu'ils n'aient pas entraîné leurs camarades à soutenir leur insubordination. Quant à eux, je prononce le renvoi et vous charge de les faire retourner immédiatement dans leurs familles en les rayant du contrôle de l'École. Je souhaite que les mauvais exemples prennent fin et ne m'obligent pas à de nouvelles mesures de sévérité dans un établissement que j'aimerais à voir se distinguer par le bon ordre et par l'émulation pour répondre aux bontés paternelles du Roi.

DE CORBIÈRE

Vingt-six élèves avaient été exclus pour avoir protesté contre la manière dont ils étaient traités. Mon grand-père était de ce nombre.

Ainsi donc, la décision prise par le ministre de l'Intérieur de Corbière fut portée à la connaissance des élèves réunis, vingt-quatre autres avaient protesté et s'étaient solidarisés avec les perturbateurs. Ils avaient été exclus à leur tour. Ce qui porta à cinquante le nombre des élèves rendus à leurs familles, à titre d'exemple. C'était beaucoup. Cette mesure révèle un certain désarroi de l'administration de l'Intérieur et n'est qu'un des aspects du durcissement de la politique du gouvernement. Pour désarmer l'opposition d'où qu'elle vînt, il pensait devoir frapper fort.

En effet, l'effervescence qui régnait dans cette école n'était que le prolongement du malaise qui avait atteint presque toutes les couches de la société. Il faut se rappeler qu'en 1827, les esprits étaient échauffés par des mesures impopulaires proposées par M. de Villèle : rétablissement du droit d'aînesse, loi du sacrilège, censure des journaux, loi contre la liberté de la presse. Il était prévisible que les rancœurs accumulées provoqueraient des remous un jour ou l'autre.

Chateaubriand écrit à cette époque : « L'opposition avait donné de l'irascibilité au tempérament froid de M. de Villèle et rendu despotique l'esprit malfaisant de M. de Corbière. » Cette animosité s'explique. Ces deux personnages, grâce à l'appui de Chateaubriand, étaient entrés dans le ministère, en 1820, après l'assassinat du duc de Berry qui avait amené la chute de Decazes, et M. de Villèle, devenu président du Conseil en 1822 avait, en juin 1824, congédié brutalement Chateaubriand de son poste de ministre des Affaires étrangères. Ce dernier était alors entré dans l'opposition et n'avait cessé de combattre M. de Villèle et M. de Corbière.

Quoi qu'il en soit, mon grand-père ne fut certainement pas félicité par ses parents. Quant à la duchesse de Duras qui, déjà gravement malade « se languissait sur son canapé toute la journée et ne pouvait marcher plus d'une demi-heure », elle tempéra ses reproches de son indulgence habituelle, jugeant, dans son for intérieur, que la personnalité de celui qui avait pris la sanction, en diminuait

l'importance.

Amie de Chateaubriand, elle ne pouvait l'être ni de M. de Villèle, ni de M. de Corbière. C'est ce qui l'inclina à la clémence... Elle s'employa, je le sais, à trouver du travail à son jeune protégé, dans une maison renommée où il pourrait affirmer ses dispositions et ses connaissances.

Pour qui travailla-t-il ? Il serait fastidieux d'entrer dans le détail. Toutefois, je sais qu'Odier, orfèvre des plus réputés, fit souvent appel à son talent ainsi que Le Page, célèbre armurier de la place du Théâtre-Français pour qui il composa et exécuta des épées, des sabres de parement et de fort belles armes de chasse notamment celles du tsar Nicolas 1^{er}. Il dessina et réalisa la poignée de l'épée offerte en 1856, par le conseil municipal de Paris au maréchal du Palais qui était venu annoncer officiellement la naissance du prince impérial. La réplique en a été remise par notre famille au musée des Arts décoratifs.

Nous possédons de lui quelques petits sujets : l'amour guerrier, l'amour ermite, un Jean qui rit, un Jean qui pleure, le double d'un pommeau de cravache qu'avait commandé le grand peintre animalier Rosa Bonheur, fervente d'équitation et surtout une admirable pendule empire. C'est un ensemble d'une grande harmonie, d'une ciselure fine et précise.

Cette pendule, témoin de notre vie familiale depuis plus d'un siècle a sonné beaucoup, beaucoup d'heures fugitives et heureuses, mais hélas ! a été arrêtée trop souvent par une main douloureuse quand l'un des nôtres nous quittait. Il m'a été donné d'admirer d'autres pendules qui portent la griffe de mon grand-père. Tous ces objets précieux sont autant de témoignages à la gloire de la main et de l'esprit créateurs.

Dans notre vitrine, sur une étagère, s'alignent de très petits objets en forme de breloques ou de têtes d'épingles, en bronze ou en argent : une tête de chien de chasse au museau allongé, un jeune cerf tué, aux pattes liées par un anneau d'or ténu, une tête de chouette, les plumés du cou gonflés, une hure de sanglier, une tête de loup à la gueule ouverte et à la langue pendante, un lièvre aux longues oreilles dressées comme aux aguets. Toutes ces reproductions d'animaux sont si frappantes d'un minutieux réalisme qu'il ne leur manque que le souffle de la vie. Elles révèlent chez l'artiste non seulement un talent incomparable d'exécution mais aussi un sens d'observation très aiguisé qui suppose qu'il a vécu près de ce monde de la plaine et des bois. Ce sont là quelques travaux d'Hubert Obry, condisciple de mon grand-père Bled et de mon arrière-grand-père Fizelier.

Toutes ces œuvres comme celles de mes grands-pères emportent la conviction que ces créateurs étaient plus des maîtres que des artisans.

Si j'évoque des souvenirs d'Hubert Obry, c'est qu'il a participé étroitement à la vie des miens depuis son passage à l'École des Arts et Métiers de Châlons jusqu'à sa mort survenue en 1853 et qu'il est un moment de la renommée des modelleurs-ciseleurs animaliers de la première moitié du XIX^e siècle.

Hubert Obry était né à Guermantes, en Seine-et-Oise, en 1805. Son père était premier piqueur du duc de Berry. Ses deux aînés, également piqueurs, avaient reçu, comme c'est l'usage en vénerie, un surnom : l'un Labranche, l'autre Landouiller.

Le jeune Hubert, habitué à courir sous le couvert des hautes futaies ou à se blottir, aux aguets, dans les taillis, se prit de tendresse pour les hôtes des bois, il finit par en bien connaître les mœurs. C'était sa vie, il passait des heures et des heures à les observer, intéressé autant par le manège d'un oiseau s'abreuvant d'une goutte de pluie ou de rosée dans le pli d'une feuille que par celui d'un renard chargé de son larcin, regagnant son gîte avec une hâte prudente.

Il s'essaya à les représenter. Il tailla d'abord des silhouettes au couteau dans des morceaux de bois, puis pour approcher la vérité de plus près, il les modela dans de la terre glaise ou de la cire. Ses proches et certains personnages qui participaient aux chasses à courre dans la forêt de Chantilly furent émerveillés par ses dons. L'un d'eux, probablement le duc de Berry lui-même, poussa plus loin l'intérêt qu'il portait aux œuvres du jeune Hubert et le fit entrer comme boursier, en janvier 1820, à l'École des Arts et Métiers de Châlons dont la section de ciselure était fort réputée.

Il devait s'y faire rapidement remarquer par ses dispositions exceptionnelles. C'est ainsi que le jeune Hubert, au prénom prédestiné, qui aurait sans doute suivi la voie des siens, en changea et aborda la carrière de modelleur-ciseleur.

Quelques années après sa sortie de l'École, il fonda, rue Sainte-Anne, un atelier qui comprenait de nombreux compagnons et apprentis. Mon grand-père, Joseph Fizelier, déjà initié par son père, ciseleur à la Manufacture de Sèvres, y entra dès qu'il fut en âge et apprit ce beau métier où il devait se placer parmi les meilleurs.

Pour être admis à travailler chez Hubert Obry, outre qu'il fallait avoir ou laisser espérer du talent, on devait se soumettre à apprendre à sonner de la trompe. C'était là, la condition essentielle, elle ne souffrait pas d'exception. Chacun possédait un instrument, accroché au mur, à portée de sa main. Au signal du maître, l'un ou l'autre allait répéter quelques accords. C'était un excellent professeur très exigeant, au langage un peu rude et imagé. Tout l'atelier arrivait à jouer admirablement. Parfois quand le temps s'y prêtait, on laissait là, sur l'établi, le burin, le marteau ou le rifloir, et le jardin des Tuileries ou

des Champs-Élysées, tout proches, retentissait alors des accords de ces sonneurs émérites.

Le dimanche, tout ce monde partait en famille, pour le bois de Vincennes ou de Boulogne. Les miens participaient à ces randonnées. On déjeunait sur l'herbe, puis après, à meilleure distance que dans le jardin des Tuileries, on se répondait avec des accents émouvants ou bien l'on faisait éclater de joyeuses fanfares.

Le son du cor m'a toujours bouleversé. Tout enfant, je l'ai aimé, bien avant de savoir que j'appartenais à une famille qui comptait de si fervents sonneurs.

Hubert Obry était non seulement un sonneur hors de pair, mais c'était aussi un compositeur de talent. Certaines de ses œuvres se jouent encore aujourd'hui, une messe de Saint-Hubert et diverses fanfares composées pour des propriétaires d'équipages réputés : la Sivry, la Courval, la Tivoli. J'ai conservé le texte de celle qui fut dédiée au comte de Mun, le 28 août 1838. Bien sûr, les paroles ne sont pas à la hauteur de la musique comme c'est presque toujours normal dans ce genre de composition puisque ce sont les accents du cor qui ont le plus d'importance.

Le nom des animaux est écrit avec une majuscule. Il les tient pour des personnages. Dans un autre registre, La Fontaine avait révélé le même souci.

*Accourez chasseurs, joyeux piqueurs
Et vous intrépides veneurs
Aux doux sons des cors, dans nos transports
Fêtons Mun par nos brillants accords.
Ce chasseur intrépide
Rempli de courage et d'ardeur
Prend Saint Hubert pour guide.
Sonçons, sonçons en son honneur.
Le Cerf fuit sa présence
Le Loup même vide à sa voix
Redoutant sa vaillance Le Sanglier se tient aux bois.
Accourez chasseurs.
Mais malgré sa finesse
Le Renard se prend dans ses rets.
Il est par son adresse
Le Grand Maître de ces forêts
Accourez chasseurs.
Soyons à l'allégresse
Nos accords sont francs et joyeux*

*Nos cœurs sont dans l'ivresse
Sonnonnons en chœur à qui mieux mieux.
Accourez chasseurs.*

Obry s'était spécialisé dans la reproduction des animaux qu'il aimait parce qu'ils sont l'expression de la liberté, de la vie naturelle et dont la vue tempérait sa nostalgie des larges horizons.

Sa clientèle était fort étendue et fidèle ; ses affaires prospères. Il était connu de la noblesse aussi bien étrangère que française. Il possédait bien le Gotha et lorsque les clients ne venaient pas à lui, il allait vers eux. C'est ce qui explique en partie, les randonnées qui le conduisirent avec ses élèves dans de lointaines provinces, à l'étranger, jusqu'en Allemagne et même aux approches de la Russie et de l'Autriche. Il faut dire qu'un besoin d'évasion et d'aventure entraînait aussi Hubert Obry et ses compagnons dans leurs voyages.

Tout l'atelier partait. Chacun portait un baluchon de quelques vêtements de rechange sur l'épaule, la trompe en sautoir et un choix de petits objets qu'il avait ciselés pendant l'hiver. C'était le trésor de la troupe. Elle allait naturellement à pied, joyeuse et insouciante, s'arrêtant dans de modestes auberges ou couchant dans des granges. Il fallait dépenser peu et gagner beaucoup. Le hasard ne guidait pas leurs pas. L'itinéraire avait été soigneusement tracé, de manière à être jalonné de nombreux châteaux.

En apercevait-on un qu'on se hâtait et qu'on demandait à voir les maîtres. Les gardiens se montraient peu empressés et les éconduisaient quelquefois. La vue de cette bande à la mise un peu négligée ne leur inspirait pas grande confiance. À cette réaction d'ailleurs prévue, il y avait la parade. Hubert Obry et ses compagnons embouchaient leur trompe et lançaient leurs plus nobles accords.

Au château, on se demandait qui pouvaient être ces virtuoses ; souvent leurs fanfares les avaient fait reconnaître. Bientôt, on voyait venir l'intendant qui leur ouvrait les portes toutes grandes. Ils étaient alors magnifiquement traités et fêtés à la table des maîtres. D'autant plus qu'Hubert Obry était riche de traits d'esprit et prodigue d'anecdotes le plus souvent vécues qu'il savait conter dans une langue savoureuse et colorée. C'était un convive apprécié. À la fin du repas, on présentait les bijoux ciselés. Il en était fait l'achat de quelques-uns parmi les plus beaux. En remerciement, nos artistes-troubadours sonnaient quelque joyeuse fanfare dans le parc du château et l'on se quittait bons amis, après avoir souhaité bonne route et bonne chance à nos voyageurs. Et la tournée se poursuivait dans la bonne humeur.

Mon grand-père Joseph Fizelier participa à plusieurs de ces randonnées, notamment à l'une des dernières.

C'est en 1850, nos artistes itinérants traversent la Brie, la Champagne, la Lorraine, l'Alsace, entrent en Allemagne par Kehl, s'enfoncent dans le pays de Bade, abordent la Franconie, puis reviennent par les pays rhénans. Ils veulent atteindre Wiesbaden où ils savent pouvoir saluer le comte de Chambord. La visite était inattendue. L'accueil est aussi chaleureux que charmant. Il remit à chacun de ses visiteurs une médaille à son effigie, au revers de laquelle, ils firent graver leur nom et la date de leur passage à Wiesbaden. C'était en août 1850. Chez ma grand-mère, j'ai vu cette médaille.

Ils revinrent par la Belgique, s'arrêtèrent à Bruxelles. Le roi Léopold 1^{er}, un fidèle client que les premiers timbres belges nous ont fait connaître, leur fit acheter plusieurs bijoux. Ils saluèrent les ombres des morts, en traversant le champ de bataille de Waterloo et rentrèrent à Paris, la bourse bien garnie, les yeux remplis de merveilles, la mémoire embellie de souvenirs...

Ils ne passaient jamais devant une cathédrale ou une vieille église de campagne au style tourmenté, sans y entrer pour suivre le détail d'une fine sculpture, admirer les scènes ou l'éclat d'un vitrail, ou s'intéresser à la facture d'un tableau ancien. Ils se renseignaient toujours sur la manière dont leur art pouvait être interprété par les artisans des pays qu'ils traversaient. Ils savaient prendre le temps de s'arrêter pour contempler un paysage et pour s'imprégner d'un peu de beauté toutes les fois qu'elle s'offrait à eux. C'étaient aussi des poètes.

Leurs voyages relevaient un peu du compagnonnage à la seule différence qu'ils troquaient la canne enrubannée pour la trompe portée en sautoir et qu'ils ne travaillaient pas à l'étape. Ils revenaient surtout riches d'un savoir plus solide, plus étendu, plus humain. Cette meilleure connaissance des hommes fortifiait en eux l'esprit d'indépendance et de liberté.

Ils l'ont mis en moi, avec un besoin irrésistible d'espace et d'horizons plus larges.

Un dernier trait de la personnalité si originale d'Obry. Son atelier était situé rue Sainte-Anne dans le quartier du Palais-Royal et mes grands-parents Bled habitaient à deux pas, rue de l'Évêque, absorbée depuis par l'avenue de l'Opéra. C'est souvent qu'il venait leur rendre visite, mais il n'avait pas d'heure. Il se présentait aussi bien à trois ou quatre heures de relevée qu'à une ou deux heures du matin. Dans ce cas, il s'annonçait par quelques accords de trompe qui réveillaient tout le quartier et se faisaient insistants si l'on tardait à lui ouvrir la porte de l'immeuble.

Mon grand-père disait : « C'est encore ce vieux farceur » l'Hubert qui fait des siennes. » Mais il s'habillait en hâte et recevait son ami. Et

de quoi parlaient-ils ? D'une aide que mon grand-père pourrait apporter à une commande à livrer rapidement, d'une promenade en fanfare à organiser, ou de politique. Ah ! La politique, Obry en faisait beaucoup, c'était un légitimiste convaincu et actif, mais il était secourable à tous, quelles que fussent leurs opinions.

L'époque où ces événements nous ont ramenés, était pour eux pleine d'une aimable fantaisie, d'une poésie teintée des joies de l'amitié.

Mon père et son frère et surtout ma grand-mère Fizelier m'ont fait connaître ce bohème romantique, ce personnage fameux et probablement unique dans l'art du métal. Ceux qui possèdent des bronzes portant le poinçon de maître d'Obry, un « massacre », c'est-à-dire un crâne de cerf, avec entre les ramures une croix de lumière, peuvent se persuader, s'ils ne le savent déjà, que ce sont là des pièces d'une grande qualité.

C'est sur le moulage d'un chien courant que j'ai relevé le poinçon de Maître d'Obry...

Connaissant mes goûts, Laurent, mon petit-fils, m'offrit un jour, un disque : une messe de Saint-Hubert, interprétée par les virtuoses du Débuché de Paris. Grande fut ma surprise de constater qu'il s'agissait de celle qu'avait composée Obry. J'ai dit à Laurent, à Marc et à Philippe : « Venez avec moi sur le canapé. Fermons les yeux et écoutons la voix émouvante des trompes de chasse. Nous retrouverons le Grand Hubert et ses amis, nos vieux grands-pères quand ils couraient les bois... »

Prodige du progrès qui nous ramène vers un lointain passé et le fait revivre.

Mon grand-père Fizelier, élève et ami d'Obry, ouvrit un atelier dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, quelques années après la mort de celui-ci. Il travaillait pour de grandes maisons et pour les ébénistes réputés du Faubourg Saint-Antoine, mais il n'en continua pas moins à créer des modèles, à ciseler des animaux, de plus grande taille toutefois que les merveilles qui sortaient de l'atelier de son maître. Ses travaux le mirent en relations suivies avec la famille Bonheur, d'abord avec Rosa qui était un grand peintre animalier mais aussi un sculpteur de talent.

Rosa Bonheur comme George Sand, s'habillait en homme. Elles avaient, toutes deux, la passion du tabac. George Sand fumait la pipe, Rosa Bonheur préférait le cigare.

Une scène de labourage nivernais, exposée au Salon de 1849, la rendit célèbre ; elle avait vingt-neuf ans. Le marché aux chevaux de Paris de la collection du Metropolitan Museum de New York, serait

son chef-d'œuvre.

L'avènement de l'impressionnisme tempéra sa gloire...

Le temps, la mode, les changements du goût ne retirent rien au talent de Rosa Bonheur. D'en avoir entendu tant parler, j'ai cru longtemps dans mon enfance, qu'il n'y avait pas de plus grand peintre qu'elle, comme d'autres ne tarissaient pas de louanges pour les œuvres de Meissonnier. On disait, paraît-il, vers les années 1880 ou 1900, que ceux qui possédaient une bonne toile d'un de ces maîtres n'avaient pas à se soucier de l'avenir ou pouvaient doter très largement leur fille. Un Rosa Bonheur ou un Meissonnier approchait parfois le million-or. Deux ou trois mille francs aujourd'hui.

Toute la famille de Rosa Bonheur peignait ou sculptait. Rien d'étonnant à cela puisque le père, Raymond, était peintre paysagiste et enseignait le dessin.

D'un second mariage, Raymond Bonheur avait eu un fils, Germain, qui exposa au salon de 1874 à 1878. Il mourut très jeune avant d'avoir bien marqué sa place et laissé à son talent le temps de s'affirmer.

Ma grand-mère m'a légué un dessin à la plume : deux têtes de chien très expressives de Rosa Bonheur et un tableau du « Petit Germain Bonheur », comme elle disait. Le centre est occupé par une jeune femme vêtue d'une robe claire et d'un boléro noir, coiffée sur le haut de la tête d'un chapeau fleuri à la mode sous le Second Empire et que les élégantes de 1913 redécouvrirent. Elle est assise, en pleine lumière, sur le gazon d'une étroite clairière. Elle médite, une lettre posée sur ses genoux. On ne voit qu'elle, elle jaillit de son environnement de verdure, elle est gracieuse et fine, baignée d'une atmosphère de printemps.

De cette peinture, se dégage beaucoup de fraîcheur et de jeunesse. Et le charmant personnage me rappelle une voisine fort jolie, blonde, coquette, qui portait à ravir un chapeau semblable et dont la silhouette ondulante et voluptueuse intriguait ma jeune adolescence... J'en rêvais de cette belle Poitevine, et pour elle, je chantais : « Ninon, qu'il est doux de valser avec vous, grisé follement par vos charmes troublants. »

Je ne faisais pas que d'en rêver. Chaque jeudi, vers midi et demi, revenant du collège, ma serviette sous le bras, je la voyais assez loin devant moi. Un jour, je m'enhardis, je hâtai le pas pour avoir le plaisir de la saluer et de lui parler. Elle me rendit mon bonjour et, ce qui me surprit, en ajoutant mon prénom. Une conversation banale, faite plutôt de ses questions, s'engagea. Quand elle me quitta, elle me tendit la main et avec un sourire quelque peu complice, elle me dit : « Alors, Édouard, à jeudi prochain. » Les jeudis qui suivirent, nous revînmes ensemble. Puis, j'allai chez elle. La belle, la savoureuse

Poitevine devint mon amie. Cette tendre amitié me combla et me donna un peu d'orgueil.

Les ciseleurs-modeleurs de cette époque ne restaient pas confinés dans leur art. Ils avaient des échanges permanents avec des sculpteurs, des maîtres ébénistes, des peintres, des céramistes. J'en veux pour preuve les assiettes si finement décorées, rehaussées d'or par des artistes de la Manufacture nationale de Sèvres, que notre grand-mère offrait à ses petits-enfants à l'occasion d'un mariage ou de quelque autre événement heureux.

Où sont les descendants de ces maîtres qui enrichissaient le Marais et le Faubourg de leur talent et qui, aux heures graves, emplissaient les rues de leur tumulte ?

La ciselure est morte, la machine à estamper l'a tuée, elle ne survit que dans notre souvenir. Le culte du détail est passé. L'art a voulu se libérer de ce qui lui semblait l'accessoire pour aller à l'essentiel, à plus de sobriété dépouillée, partant à plus de force.

Existe-t-il encore des ciseleurs qui travaillent selon les vieilles traditions ? Ils sont de plus en plus rares et personne ne se présente plus pour animer les outils posés par les talentueux compagnons qui, l'un après l'autre, s'en sont allés...

Ce n'est pas sans mélancolie que j'ai revu récemment les outils d'un de mes grands-pères : des burins par dizaines, des perloirs, des traçoirs, des grattoirs, des rifloirs, des outils à « chairrer », c'est-à-dire à donner le grain de la chair et toutes sortes de marteaux, à tête ronde, finement emmanchés.

Ils semblaient attendre une main habile. Ils avaient été utilisés par deux de mes frères qui, vers les années trente, durent abandonner ce beau métier, faute de travail régulier.

Maintenant, tous ces outils qui ont créé tant d'œuvres délicates, sont là dans leurs boîtes, inertes, inutiles...

J'ai voulu leur rendre hommage, à ces témoins d'une perfection aujourd'hui perdue, à ces compagnons qui avaient su transmettre à la matière, le savoir, le génie des vieux artisans.

J'ai prélevé un marteau léger dont le manche poli porte l'empreinte profonde des doigts, et je l'ai mis pieusement dans notre vitrine au milieu des minuscules merveilles d'Hubert Obry. Vieux outils creusés par le geste inlassable de la main ! Vieux outils pleins de pensée attentive !

Une page de l'histoire de l'art du métal est à jamais tournée...

Monde original et coloré, monde chaleureux et fraternel, qui viendra vous ranimer ? Entendra-t-on, un jour, de nouveaux appels joyeux, là-bas, au bout du chemin ?

Si je me suis attardé à conter l'histoire de mes anciens, c'est que je suis le dernier à la savoir et qu'ils ont mis en moi des idéaux.

Elle se confond avec celle des vieux artisans du Faubourg qui ont vécu, partagé la même aventure et œuvraient avec amour. J'ai voulu les honorer tous, en redonnant la vie à une époque qui s'estompe dans le souvenir des hommes et pourtant à laquelle nous devons tant.

Ma grand-mère maternelle vécut très vieille. Nous avons eu la joie de la garder jusqu'à cent un ans. Elle était petite et son apparence un peu chétive cachait pourtant une grande vitalité. Elle conserva jusqu'au bout une belle lucidité d'esprit.

Elle était née à Soultz, dans le Haut-Rhin, en 1835, de parents alsaciens. À la mort de son père survenue au début de 1840, elle fit, en diligence, avec sa mère et sa sœur, le voyage de Mulhouse à Paris où elles devaient se fixer. Elle se le rappelait et le racontait avec force détails. Elle vécut, sous le règne de Louis-Philippe, sous la Seconde République, sous Napoléon III et la Troisième République avec les jalons du Retour des Cendres, de la Révolution de 1848, du coup d'État de 1851, de la guerre de 1870, du siège de Paris, de la Commune, de la Grande Guerre où elle devait perdre son plus jeune fils, âgé de quarante-cinq ans.

Dans sa vie, elle avait voyagé successivement en diligence, en omnibus à chevaux, en chemin de fer, en tramway électrique, en métro, en voiture sans chevaux, elle aurait pu emprunter l'avion si les circonstances en avaient décidé ainsi.

Que d'événements survenus ! Que de progrès réalisés en ces cent ans ! Aussi notre grand-mère était-elle un livre d'histoire riche et attrayant.

La ligne de la Bastille, créée par Napoléon III, un peu avant la guerre de 1870, pour permettre aux ouvriers du Faubourg Saint-Antoine d'aller se promener au Bois de Vincennes, fut prolongée et atteignit bientôt le Parc Saint-Maur. Mes grands-parents y achetèrent, dans un lotissement, un terrain d'une dizaine d'ares, sur lequel ils firent bâtir une maison de deux étages auxquels on accédait par un escalier logé dans une tour en poivrière. Ma grand-mère avait tenu à cette tour qui lui rappelait sa petite enfance.

Elle occupait le rez-de-chaussée et c'est là que je venais la voir. Je n'avais que la rue à traverser. Depuis que nous ne demeurions plus chez elle, nous habitions juste en face, dans la grande maison que mes parents avaient fait construire. Le jeudi, le dimanche et presque chaque jour lorsque j'étais en vacances, je lui rendais visite. Elle était

contente et me disait : « Ça me coupe la ligne », ce qui signifiait : tu me distrais de ma solitude, ta présence me réconforte. Elle ne se plaignait jamais.

Ma grand-mère lisait beaucoup. Elle connaissait la plupart des grands écrivains de son temps : Vigny, Lamartine et surtout Victor Hugo dont elle avait acheté les œuvres en livraisons. Si elle admirait le poète, elle méprisait le politique, elle ne lui pardonnait pas d'avoir publié : « Napoléon le Petit. » Un auteur qu'elle n'appréciait pas du tout, c'était Rousseau. Comment, disait-elle, a-t-il eu l'audace d'écrire « L'Émile », alors qu'il a laissé des enfants un peu partout sans jamais s'en occuper ? Peut-être aurait-elle nuancé son jugement, si elle avait lu les « Confessions ». Béranger, non pas qu'elle chantât ses chansons, avait toutes ses faveurs. La plupart des gens de la génération de mes grands-parents, quelle que fût leur condition, appréciaient le poète-chansonnier. Il exprimait leurs préoccupations, leurs sentiments, leurs passions, leurs espoirs. Il nous a laissé un tableau fidèle de la société française de cette époque. Tableau précieux pour ceux qui s'intéressent à l'histoire. Ma grand-mère avait la nostalgie de ce temps.

La lecture lui faisait un peu négliger son ménage et comme elle ne voulait personne pour l'aider, la poussière poudrait ses meubles, en accusait le caractère ancien, leur conférait un certain charme.

L'été, par la fenêtre de son salon, je l'entendais jouer du piano, c'était le plus souvent « La Lettre à Élise » de Beethoven. Je l'écoutais avec ravissement. J'aime le piano quand la distance en apaise le son ; il s'en dégage à mon sens plus de poésie. Était-ce un appel ? Je ne tardais pas à accourir. Elle continuait de jouer un moment, mais elle s'arrêtait bientôt et venait s'asseoir à côté de moi sur le grand canapé rouge et nous parlions...

Si elle évoquait des souvenirs, sa voix posée les imprimait dans ma mémoire. Ce salon, au décor andrinople, où régnait une douce pénombre, à cause d'un figuier qui empêchait d'ouvrir complètement les volets, était propice aux confidences.

Une grande pelouse, piquée de fleurs et plantée de quelques rosiers nains, mettait son ovale de verdure devant le perron où elle aimait à prendre le soleil. À chaque extrémité, comme un candélabre, s'élevait un marronnier. Ils offraient une ombre agréable en été, mais laissaient entre eux une trouée de lumière. Ils abritaient des oiseaux qui nous égayaient de leurs chamailleries et de leurs chants et parfois, le soir, explosait un immense paillement de moineaux.

Comme les sages, elle cultivait son jardin. Elle avait toujours, en bonne place, quelques pieds de mauve, fleur à laquelle elle attribuait toutes les vertus. Avait-elle des maux de tête ou d'estomac ? Lui fallait-il enrayer un rhume ou dissiper une douleur diffuse ? Elle

prenait une tasse, deux tasses d'infusion de fleurs de mauve qu'elle avait fait soigneusement sécher... et elle se trouvait rétablie. Elle ne faisait en cela qu'imiter les Anciens. Cicéron ne parle-t-il pas de cette plante dans ses Épîtres ? Elle croyait aux propriétés bienfaisantes des simples. N'était-ce pas là l'essentiel ? Elle ne recourait jamais à la science des médecins. Elle resta alerte jusqu'au bout et ne nous quitta que lorsqu'elle eut épuisé la vie.

Elle s'occupait de ses arbres fruitiers, les taillait, les échenillait. Il y en avait un qui donnait des abricots-muscats, gros comme des œufs, juteux et d'une saveur exquise. Nous les entourions de notre convoitise et le moment venu, nous en pillions, je le reconnais, un trop grand nombre et des plus beaux.

Notre chère grand-mère qui avait des yeux bleu-gris très vifs et qui était très attentive à tout ce qui se passait dans son jardin, n'était pas longue à s'en apercevoir. Elle nous grondait, mais jamais très fort. Dans ses meilleurs jours, elle disait simplement :

— Encore des merles à gros becs qui sont passés par là, ils n'ont même pas laissé les noyaux.

Sur le moment, nous éprouvions du remords, mais la jeunesse est vite oublieuse.

Un certain matin, fort intriguée, elle remarqua de larges empreintes dans le sol meuble, autour d'un poirier dont les fruits commençaient à mûrir. Plusieurs branches avaient été allégées des plus opulents. Très mécontente cette fois, elle dit à mon père :

— Enfin, Alexandre, je ne peux croire que c'est vous qui maintenant me chapardez mes poires !

Il dut s'en convaincre, c'étaient bien là les traces de ses sabots. Il les laissait habituellement au pied de l'escalier. L'un de nous les avait empruntés pour, croyait-il, égarer les soupçons. Ce soir-là, quand notre père raconta l'histoire, en forçant la voix, les nez restèrent penchés au-dessus des assiettes. Il nous interrogea, chacun à notre tour. Personne ne répondit à ses questions, les bouches étaient cousues, et pour cause, s'il y avait eu un exécutant, tous étaient complices. Il s'ensuivit une punition pour chacun de nous : une heure de jardinage pour le compte de notre grand-mère et nous voilà, bêchant une plate-bande, arrosant des semis, désherbant les allées.

Elle élevait des poules et si, la nuit, elle entendait des gloussements insolites, elle se levait, s'armait d'un bâton, prenait une lanterne et allait voir ce qui se passait. Heureusement, ce n'était le plus souvent qu'un chat en quête d'aventure ou un mulot qui jetait le trouble dans le poulailler. S'il s'était agi d'un maraudeur, que serait-il advenu d'elle ? C'est qu'elle tenait à ses poules qu'elle choisissait de bonne

race. Et lorsqu'elle ne recueillait pas autant d'œufs qu'elle était en droit d'espérer, elle s'interrogeait :

— C'est curieux, nous sommes en pleine période de ponte, je devrais en trouver davantage.

Ignorait-elle vraiment que, de temps à autre, ses petits-enfants passaient avant elle l'inspection des nids et gobaient les œufs frais pondus ?

Ma grand-mère ne nous tenait pas rigueur de ces petits larcins. Plus tard, quand j'étais à l'École Normale et que je venais en vacances, elle me gardait toujours quelques-uns de ses beaux fruits. L'habitude fut prise. Chaque année je retrouvais, bien posés sur des feuilles de vigne, cinq ou six succulents abricots. Puis, leur nombre diminuait. Elle me dit : « L'arbre se fait vieux, vois-tu, je l'ai planté il y aura bientôt soixante ans, je le soigne et pourtant j'ai encore dû couper une branche morte. » Elle en parlait comme d'un ami. Enfin, il ne donna plus qu'un seul abricot, superbe et parfumé il est vrai.

Je m'étais marié et nous lui rendions visite ; grand-mère nous l'offrit et nous dit : « Partagez-le, peut-être que l'année prochaine je n'aurai pas à en cueillir. » Sa joie de nous voir avait rendu à ses yeux fanés, un peu de leur éclat.

Au printemps, trois fleurs blanches, discrètement teintées de rose, étoilèrent le dernier rameau. Elles se flétrirent, se détachèrent ayant épuisé la dernière sève. Grand-mère nous quitta dans les premiers jours de juin.

Il y a des coïncidences troublantes qui remuent en nous tout un monde de pensées attendries et mélancoliques.

Sa maison était un véritable musée. Chaque objet avait une histoire que je ne me lassais pas de me faire conter. Certains avaient été achetés, pour quelques sous, par mon grand-père qui aimait à rechercher chez les brocanteurs ou les modestes antiquaires, les faïences anciennes. Je revois à leur place, trois assiettes de Sceaux, crénelées, au double œillet rouge chatironné, deux assiettes de Nevers au petit Chinois, pêchant à la ligne, assis sous un cocotier, un vieux Maran à l'oiseau picorant des baies dans une corne d'abondance et quelques Rubelles, à l'émail vert étincelant. Tout cela voisinait avec des assiettes de Sèvres que mon grand-père avait souvent échangées contre de petits bronzes.

C'était la mode, en ce temps, de décorer les murs avec des assiettes et des plats, aux belles couleurs vives, au dessin agréable, élaboré ou naïf.

Beaucoup d'autres objets provenaient d'un, lointain passé familial. Ma grand-mère les éclairait tous de commentaires, les animait d'une

présence ou d'une anecdote. Ils exerçaient sur moi une sorte de fascination.

Ma grand-mère m'a appris de ces choses magnifiquement inutiles qui donnent à la vie un certain sens, une certaine saveur, qui cachent la dureté des jours.

N'est-il pas surprenant que, tout enfant, j'aie pu connaître Trouillebert, élève de Corot, par un tableau où des saules se penchent sur un étang lumineux, à Ville-d'Avray, et la famille Bonheur par cette jeune femme méditant sur une lettre posée sur ses genoux ?

Les portraits disaient peu à peu leurs secrets et me devenaient familiers.

Après nos entretiens, je jetais hâtivement quelques notes sur de petits morceaux de papier que je conservais. Je les ai retrouvés ces dernières années et nous sommes allés chercher dans les archives, non pas une preuve car nous savions que notre grand-mère n'avancait rien qui ne fût vrai, mais pour avoir des précisions indiscutables que seuls les documents peuvent apporter.

Elle avait connu sa grand-mère maternelle, née sous Louis XV, en 1768, qui lui avait transmis des messages de ses parents et de ses grands-parents. Et moi, je me trouvais transporté tout d'un coup au début du XVIII^e siècle, au milieu de personnages en perruque qui se saluaient d'une révérence. N'était-ce pas émouvant, n'était-ce pas merveilleux que si peu de générations se fussent donné la main pour remonter, sans l'altérer, l'histoire familiale de deux siècles.

Cette trisaïeule appartenait à une très ancienne famille alsacienne, native de la pittoresque petite ville de Kaysersberg aux vieilles maisons à colombage, où son père était tabellion et syndic. Son grand-père était aussi tabellion mais à Sélestat. Certains enfants furent anoblis. Ils n'émigrèrent pas sous la Révolution.

Officiers, ils firent toutes les campagnes napoléoniennes et s'y distinguèrent, l'un, particulièrement en Russie, au passage de la Bérésina, l'autre en 1813, pendant le siège de Dantzig où il trouva la mort.

J'étais attiré par ces visages du passé, d'autant plus que ces événements, vieux tout juste d'un siècle, devenaient actuels par le bruit qu'on faisait outre-Rhin, autour de notre défaite de Leipzig. Nous revivions intensément cette époque troublée et malheureuse. Mais, peu nous importaient les vicissitudes des combats. Tout ce qui touchait à l'Empire et à la Grande Armée était un grand honneur vers 1913. Nous n'étions sensibles qu'à la gloire, elle nous ouvrait des voies où notre esprit se plaisait à s'évader.

J'ai trouvé dans les archives, les actes de naissance, de mariage, de

décès de tous ces ancêtres et alliés, que ce soit à Colmar, Kayserberg ou à Sélestat.

Et tous ces parents inconnus sortent de l'oubli. On se représente les cérémonies d'un baptême, d'un mariage, des gens heureux, un cortège coloré : les femmes en robes à panier de soie fleurie et les hommes en tunique et en culotte courte. La joie éclate. Ce sont des rires, des chants et des danses. Tous s'abandonnent à la joie de l'heure qui passe et maintenant toute cette vie n'est plus qu'ombres et poussières, ensevelies par le temps. En feuilletant ces gros registres reliés en cuir fauve, nous les avons fait se lever et se ranimer un instant pour nous.

Les archives ont livré bien d'autres secrets. Un acte de propriété nous a fait retrouver la maison que mes trisaïeuls habitaient et où mon arrière-grand-mère naquit en 1800. C'est une sorte de manoir comme on en voit dans les provinces, vieux de plusieurs siècles, près de la Porte Basse de Kientzheim, sur une rue bordée de fort vastes et anciennes maisons. Il y avait autrefois une tour. C'est en souvenir de cette tour disparue que ma grand-mère avait tenu à en avoir une à sa maison pour rappeler un peu le vieux manoir perdu.

Nous avons soulevé le heurtoir d'une lourde porte. Bien accueillis, nous avons pu passer un moment dans la vaste salle où notre arrière-grand-mère, toute petite fille, jouait à la poupée.

La recherche de ses origines est une occupation passionnante, envoûtante même. Les jalons que les anciens ont placés sur la route des souvenirs vous conduisent vers l'inconnu mystérieux à des découvertes fructueuses. Elles vous incitent à pousser toujours plus loin. Plus l'on remonte, plus l'on voit la famille se ramifier, se disposer comme un grand éventail et prendre possession du temps. Dans certaines familles, depuis des décennies, parfois même depuis des siècles, on mentionne les naissances, les décès, les héritages, tous les événements importants de la vie. Il serait souhaitable qu'il en fût ainsi dans toutes les familles. L'homme, pour mieux se connaître, doit plonger de profondes racines dans le passé.

Sur l'un de ces fameux morceaux de papier dont j'ai parlé, j'avais noté « un grand-oncle député, décédé au cours d'un voyage à Paris ». Ce grand-oncle était le frère de mon trisaïeul. Avec lui, on entre dans l'histoire. Ils portaient le nom d'Albert. C'est tout ce que je savais : à moi de percer le secret.

Je suis parvenu à redonner à ces parents lointains leur personnalité. J'ai été conduit par le cheminement des documents vers la petite ville lorraine de Bouzonville où leur père était tabellion, d'abord du duc de Lorraine, puis du roi de France, enfin de la République.

Je ne savais pas que mon ascendance comptait trois tabellions.

Cette profession a-t-elle déteint sur moi ? Peut-être un peu, si j'en juge par l'intérêt que je porte aux actes jaunis, aux vieilles affiches, à tout ce qui ramène au passé. Ses fils, Jean-Bernard et Jean-Etienne étaient avocats, Pierre, mon trisaïeul, receveur de l'enregistrement et des domaines. C'est de Jean-Bernard que voulait parler ma grand-mère. Avocat près du Conseil souverain d'Alsace, il avait acquis une grande renommée à la suite d'un procès célèbre qui avait passionné l'opinion publique.

Jean-Bernard était établi avocat à Paris quand la Révolution éclata. Il avait été élu député suppléant du Tiers État aux États généraux de 1789 pour le baillage de Sélestat et de Colmar. Les électeurs du Haut-Rhin l'envoyèrent siéger à la Convention nationale, il y prit place dans les rangs de la Montagne. Ses travaux en commission, ses missions le firent remarquer ainsi que ses interventions courageuses au moment de la condamnation du roi qui l'exposèrent à bien des dangers.

Membre des assemblées du Directoire, il prit parti pour son compatriote Rewbell, alors directeur, contre Carnot. Il siégea au Corps législatif mais son rôle fut des plus effacés.

Il mourut subitement, au cours d'un voyage à Paris. Quelques semaines plus tard, son frère, mon trisaïeul, décédait à son tour.

Ma grand-mère disait à ce sujet : « Mes enfants, ne prêtez jamais d'argent sans papier, même à un parent » et elle laissait entendre que ce second décès était la conséquence du premier. J'en suis persuadé par ce qui s'ensuivit. Il devait en résulter, pour ma trisaïeule, en plus de la perte d'affection qu'elle avait subie, des soucis sans nombre, des déboires, des déceptions et bien des bouleversements.

Cela je le savais, mais ce que j'ignorais, c'étaient les tenants et les aboutissants de la carrière de Jean-Bernard Albert, pourtant les grands événements qui avaient traversé et marqué sa vie, ma grand-mère devait bien les connaître. Il n'en fut jamais question.

Ma grand-mère, je l'ai dit, se confiait volontiers à moi. Elle me témoignait une préférence. Elle aimait ma présence. Mais elle ne se laissait jamais entraîner et faisait preuve de beaucoup de pudeur et de prudence quand on abordait certains sujets familiaux. Il eût été inutile et malséant de la harceler de questions, elle ne se serait départie ni de son calme ni de sa réserve.

De tous les messages qu'elle détenait, elle ne livrait que ceux qu'elle jugeait devoir et pouvoir transmettre pour que la famille suivît une ligne continue et nette, les autres restaient dans l'ombre.

Elle n'était pas de ces personnes qui se vantent pour le plaisir, s'enorgueillissent de leur ascendance et aiment à en parler. Chez elle, aucune ostentation. Elle estimait qu'un homme vaut un autre homme,

quelle que soit sa position, pourvu qu'il fût droit, sincère et honnête, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir comme tout le monde ses préférences. Dotée d'une saine philosophie, elle abordait les êtres sans préjugés ni réticences.

Ma grand-mère se passionnait pour la politique, sans aller toutefois jusqu'à demander le droit de vote pour les femmes. Elle lisait régulièrement « le Petit Journal ». Certes, elle ne négligeait pas le fait divers et ne manquait pas de s'amuser des prédictions de M^{me} de Thèbes ou des bouts rimés de Raoul Ponchon mais elle portait son attention profonde au lead et aux débats parlementaires, les critiquait, comparait la situation présente à la vie quotidienne sous le Second Empire qui gardait toutes ses préférences. Il m'arrive de penser qu'elle était réticente à parler de la période révolutionnaire parce qu'elle en réprouvait les excès. Elle était à Paris en 1848 et sous la Commune. Après tout, sa discrétion tenait peut-être aussi à une information imprécise, estompée par le temps. Je le croirais volontiers. Certains de ces souvenirs lointains s'étaient entremêlés, confondus dans sa mémoire, elle les laissait dans l'ombre par crainte de les trahir. Par honnêteté, elle s'interdisait d'inventer, de broder, d'entrer dans des détails. Elle ne communiquait que des faits irréfutables et encore opérait-elle un choix ; souvent elle se contentait de ne poser, tout simplement, que des jalons. Les meilleurs de tous ont été son acte de naissance et l'acte de mariage de ses parents qui nous ont permis de remonter le temps avec certitude jusque vers 1720.

Ma grand-mère avait élevé huit enfants, c'est dire combien elle devait se montrer attentive pour équilibrer son budget. Certes, mon grand-père gagnait assez largement sa vie, mais il lui arrivait souvent de retoucher le travail de ses ouvriers pour que, disait-il, il ne sorte rien de l'atelier du « père Fizelier » qui ne soit irréprochable. Cette conscience professionnelle qui l'honorait, était dommageable à ses intérêts. Perte de temps, perte d'argent, mais il jugeait autrement, non sans raison. La perfection du travail de son atelier lui gardait la confiance de ses clients et en attirait d'autres. Grand-mère qui avait l'esprit artiste, l'approuvait quoi que ce fût sur elle que reposât la direction de la maisonnée. Elle s'en tirait fort bien. Imagine-t-on les problèmes qui avaient été les siens pendant le siège de Paris, au cours de ce rigoureux hiver de 1870-1871. Peut-être avait-elle eu le temps et la sagesse de faire quelques provisions ? Dix bouches à nourrir en dépit d'une stricte économie, épuisent rapidement de maigres réserves. Elle se rappelait la dureté de ce temps et en parlait. Le travail était arrêté. Mon grand-père ne touchait que trente sous, par jour, comme garde national. Quand nous épluchions des pommes de terre, par exemple, elle nous disait : « Ah ! Si vous aviez vécu sous le siège, vous feriez des épluchures moins épaisses, c'est de l'argent et de la

marchandise perdus. »

Notre mère, marquée par cette époque et élevant, à son tour, sept enfants, ne manquait pas de nous dire quand nous trouvions trop mince la couche de confiture sur nos tartines ou le pain un peu rassis : « Ah ! Mes pauvres enfants, si vous aviez connu le siège... » Que l'ai-je entendue souvent cette invitation à l'économie et à la sagesse !

Elle était si bien ancrée en moi que je me suis surpris bien des fois à l'employer moi-même, pour modérer mes propres enfants : « Ne vous plaignez pas ! Si... »

Oui, pendant le siège, grand-mère non seulement épluchait finement les pommes de terre, mais elle en conservait les épluchures, les lavait, les faisait sécher au four et en mettait de temps en temps une poignée dans un potage pour en rehausser le goût. Ce ne devait pas être bien savoureux, pourtant chacun se montrait satisfait. Les événements changent la vue des choses.

Les rations de viande ou d'aliments préparés dans les cantines municipales étaient minimales. Il fallait faire des prodiges pour ne pas trop souffrir de la faim. Elle avait en son fils, Auguste, âgé de quatorze ans, un auxiliaire précieux. Gentil garçon, il ne déplaisait pas à la fille du boucher qui avait le même âge. Elle lui faisait les yeux doux, ma foi, il répondait à ses avances. Ce jeu innocent lui valait de recevoir, en cachette, quelques os dont ma grand-mère faisait un bon bouillon.

Que ces temps sont lointains, et pourtant, nous avons connu des moments aussi dramatiques sous l'occupation.

Lorsqu'elle eut cent ans, le maire vint la complimenter et lui offrit une magnifique brioche. Nous étions tous là, autour d'elle, en ce jour de fête. Le champagne remplit les flûtes. Je lui chantai d'une voix émue : « Amis, je viens d'avoir cent ans... » Elle remercia M. le Maire et lui remit sa dernière pièce d'or pour les enfants de la Caisse des Écoles, les autres, elle les avait échangées, pendant la guerre, à quatre-vingts ans, contre un magnifique certificat de civisme. Patriote, elle mettait ses actes à la hauteur de ses convictions.

Elle avait vécu des jours fastes et beaucoup d'heures grises, son équilibre n'en avait pas été altéré. D'une humeur toujours égale, d'une force de caractère peu commune qui maîtrisait sa sensibilité sans lui retirer les dons du cœur, telle était ma grand-mère. Elle s'en est allée se reposer et rejoindre certains de ses enfants qui l'avaient précédée.

Les rangs de ceux qui l'ont connue et aimée se sont éclaircis, nous ne sommes plus que quelques-uns à nous souvenir. Ma pensée la retrouve et prête à son ombre une apparence fugitive quand un mot, l'écho d'une voix, une image s'éveillent en moi.

J'ai un fauteuil du salon rouge pour méditer, une tombe pour me

recueillir.

VI

MA MÈRE

LA GRANDE MAISON

LE MERVEILLEUX JARDIN

MON PÈRE

Mariée à dix-huit ans, ma mère, à vingt-trois ans, avait cinq enfants, cinq garçons. Elle désirait ardemment une fille, ce qui lui faisait accepter avec joie de nouvelles maternités. Son rêve ne se réalisa pas.

Jeune fille, elle avait appris à broder, c'est un passe-temps agréable. Elle était adroite et minutieuse. Mariée, les charges s'accroissant, elle utilisa ses talents pendant une dizaine d'années afin d'apporter sa contribution à une meilleure vie du foyer. Elle eut même plusieurs ouvrières et apprenties. Elle travaillait pour le Gagne-Petit, magasin de l'avenue de l'Opéra et pour la Grande Maison de Blanc.

Sept garçons débordant de santé, grandissant trop vite, fameux massacreurs de vêtements et de chaussures, tel fut son lot. Aussi ma mère était-elle souvent penchée sur un ouvrage de couture. Il y avait toujours un sarrau à raccommoder, une culotte à rapiécer, des poignets de chemise à remplacer. Lorsque les habits des aînés étaient devenus trop étriqués, elle les nettoyait, les remettait en état, les repassait et les rangeait soigneusement dans une armoire à l'intention des plus jeunes.

À la maison, on ne perdait jamais rien de ce qui pouvait encore servir. C'est grâce à une stricte économie que l'on pouvait mener une vie décente.

Les émoluments de mon père étaient répartis en plusieurs enveloppes sur lesquelles étaient mentionnés : maison, habillement, maladie, imprévu, économies. Dès que mes frères furent en âge de gagner leur vie, chacun eut son jeu d'enveloppes. Ainsi, au fil des années, ils s'étaient constitué un pécule non négligeable que notre mère leur remettait au moment de leur mariage.

On était économe ; il est vrai qu'à l'époque, on ne devait compter que sur soi-même. On était engagé tout naturellement dans cette voie par le fait qu'un franc économisé avait gardé tout son pouvoir d'achat

dix ans plus tard. Cette stabilité était un élément de sécurité, de tranquillité d'esprit. L'homme a besoin de stabilité pour s'épanouir, voir au loin et construire.

L'économie, vertu qui nous venait du fond des âges, qui avait permis à beaucoup de nos ancêtres de s'affranchir au cours des siècles, était toujours honorée au temps de mon enfance. Elle contribuait au bonheur en assurant l'avenir d'une vie qui n'était pas toujours souriante et qui n'en avait peut-être que plus de prix.

La plupart des gens comme mes parents ne connaissaient ni la résignation ni l'impatience. C'est à petits pas mesurés qu'ils amélioraient leur sort. Petites conquêtes sans cesse ajoutées. Ils étaient guidés, soutenus par une invincible espérance.

Lorsqu'il y avait une cérémonie, un mariage par exemple, ou périodiquement, à peu près tous les deux ans, notre mère prenait un billet dans l'enveloppe « habillement » et quelques bons de chez Dufayel ; nous allions alors au magasin Réaumur, aujourd'hui disparu et nous étions habillés de pied en cap.

Il fallait voir la mine réjouie des vendeurs. Ils nous témoignaient amabilité et empressement. Avec mon père, nous étions huit ; c'était pour eux une guelte intéressante en perspective.

Chacun de nous avait droit à un complet veston de confection, en serge ou en cheviotte de qualité pour mes aînés. Puis nous passions de rayon en rayon : chemiserie, chapellerie, chaussures..., les mêmes sourires nous accueillaient. Ma mère nous achetait des bottines à boutons en chevreau, mais pour la semaine de solides souliers en box-calf, munis d'œilletons à crochet. Notre père protégerait les semelles avec des clous. Pour elle-même, elle se contentait d'un peignoir ou d'une matinée. Elle faisait sa lingerie et la Grande Nini lui confectionnait ses robes. Nous restions au magasin tout un après-midi. Nous en revenions embarrassés de paquets de toute taille.

Notre père veillait à l'entretien des chaussures. Chaque dimanche, il remettait les clous qui manquaient. Pendant son service, il avait été sergent-major, non pas qu'il en eût la nostalgie mais il se le rappelait. Nous étions sa petite troupe.

Notre mère nous éleva, sauf son troisième enfant, le « Petit Maurice » qu'elle dut mettre en nourrice en Normandie. Elle était fatiguée et pensait ne l'y laisser que quelques mois, juste le temps nécessaire au rétablissement de sa santé.

Hélas ! Elle ne revit jamais le petit Maurice, il mourut, loin d'elle d'une fièvre infantile. Elle y pensait souvent. Ce devait être un chagrin lancinant. Il lui arrivait de dire à ma grand-mère :

— Le petit Maurice aurait bientôt vingt ans. Ce serait un beau

jeune homme comme ses frères... Je n'ai même pas de tombe à fleurir.

Elle semblait s'accuser d'avoir méconnu son devoir, d'avoir manqué de tendresse... Ce fut un des lourds regrets de sa vie. Cette blessure qui ne se ferma jamais, était bien profonde pour qu'elle en parlât, car son cœur était généralement discret dans ses soucis et dans ses peines.

Quand j'allais sur la tombe de mon grand-père, je regardais les couronnes qui portaient de petits anges et je pensais, moi aussi, au cher petit Maurice, qui aurait dû être un grand frère, mais que je considérais comme un petit frère maintenant que le destin en avait fait une ombre sans visage. Ces pensées m'agitaient, me hantaient confusément pendant quelques jours. Après ce malheur, ma mère nous garda auprès d'elle, quels que pussent être ses travaux et ses fatigues, nous entourant d'une continuelle tendresse.

Mes parents habitaient rue des Deux-Écus, la nichée ne cessait de croître et de grandir. Il devenait impossible de garder tant d'enfants enfermés entre quatre murs. Ils décidèrent de louer les deux étages de la maison de mes grands-parents, à la campagne, je veux dire à Saint-Maur. Il y avait l'espace et le bon air. C'est là que je naquis.

Je couchais dans la chambre de mes parents, j'en revois le papier à ramages d'une tonalité bleu clair. Mon petit lit était placé près de la cheminée et dans mon souvenir s'éveillent les inflexions caressantes de la voix de ma mère quand, penchée sur moi, elle me parlait pour m'aider à trouver un paisible sommeil. Cette chambre était spacieuse heureusement, car elle était un peu encombrée de meubles. Outre le lit-bateau de mes parents et le mien, elle contenait une armoire, une commode où chaque nuit la flamme d'une veilleuse à huile répandait sa lueur, discrète et rassurante, enfin un piano dont ma mère jouait quand elle avait un moment de répit ou de détente. Ils étaient rares.

Ma mère était de taille moyenne. Ses maternités l'avaient légèrement alourdie sans lui retirer sa grâce. Sensible à la poésie des choses, son visage s'empreignait d'une douceur mélancolique. Ses yeux d'un marron velouté, qu'une myopie prononcée adoucissait encore, vous caressaient. Elle ne portait pas de lunettes, elle rapprochait très près de ses yeux, l'ouvrage qu'elle cousait ou le livre qu'elle lisait.

Elle était la bonté même. Tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient que l'estimer ou l'aimer. Je ne l'ai jamais entendue médire de quiconque. Elle ne prenait jamais parti dans les différends ou les querelles ; elle ne voulait qu'apaiser. Elle aurait préféré souffrir d'une injustice plutôt que d'en provoquer une.

Elle s'occupait de ses enfants, ne vivait que pour eux et par eux, attentive à tout ce qui les touchait, attristée de leurs peines, heureuse

de leurs joies. Ses nièces, ses neveux, nos amis l'appelaient « Maman Henriette ». C'est sous ce nom que mes enfants et mes petits-enfants qui ne l'ont pas connue, parlent d'elle. Elle est présente dans nos pensées. Elle était l'âme d'une vie familiale faite d'émotions partagées.

J'ai gardé des souvenirs précis du temps où nous habitions chez ma grand-mère. Au deuxième étage, mon père s'était installé une sorte d'atelier dans une petite chambre éclairée par une tabatière, qui donnait la vue sur l'arrière de la maison, à condition de se hisser sur un haut marchepied. Nous aimions nous placer là, en observation. Nous regardions ce qui se passait dans les jardins et au-delà le va-et-vient des tramways. Mais l'avouerai-je, c'était pour appeler nos amis de jeux que nous soulevions la lourde tabatière et en premier lieu un de mes petits copains surnommé Didi, toujours rieur, toujours amusant par ses tics, ses pitreries et ses grimaces, toujours de bonne humeur malgré les fameuses raclées qu'il recevait de son père. Non pas qu'il fût privé chez lui, il avait toujours faim. Nous partagions souvent notre goûter avec lui. Il me souvient d'un jour où il me dit : « Donne-moi un petit morceau de ta tartine de confitures. » Je la lui tendis tout naturellement. Il y mordit avec tant d'avidité et de force qu'il m'entailla un doigt jusqu'à l'os. Je criai de douleur et affolé par la vue du sang, je rentrai précipitamment à la maison. Ma mère me pensa, me consola mais n'ébruita pas cette mésaventure, sinon le pauvre Didi aurait passé un fort mauvais quart d'heure...

Cette banlieue était la campagne, en ce sens qu'il y avait de grands espaces libres, mais aussi parce que les services d'eau et de gaz n'existaient pas encore dans notre quartier. Il fallait chercher l'eau à l'aide de seaux à une pompe dans la cour. On la versait dans une grande fontaine en grès marron où une couche de sable fin la filtrait et lui donnait les qualités d'une eau potable. Mon père faisait rentrer une importante provision de charbon, de la houille pour la cuisinière, du coke pour le grand poêle Choubersky qui chauffait tout un étage, du charbon de bois pour la rôtière où ma mère mettait à cuire et à se dorer les gigots et les pièces de volaille les jours de fête.

Il va sans dire que monter l'eau et le charbon incombait aux aînés. Des contestations s'élevaient parfois entre eux sur le retour trop fréquent de ces services mais ils ne s'y dérobaient pas. Chacun avait une tâche bien déterminée et s'en acquittait tout naturellement. C'était alors dans les habitudes de participer aux servitudes domestiques.

Moi, je descendais à la cave, porteur de la lanterne pour éclairer « le charbonnier ». L'aide des plus jeunes consistait à mettre le couvert, à desservir la table, à chercher chez le boulanger deux pains fendus de quatre livres que nous portions sous le bras et que notre mère barrerait d'une croix avant de les entamer. Nous ne nous faisons

jamais prier, car la boulangère nous donnait une pesée qui était notre récompense.

Dans ce temps-là, on avait la religion du pain. Trop d'hommes en avaient manqué ; on respectait le pain. On n'en jetait jamais. Ma mère mettait le pain rassis dans une grande boîte en fer à gâteaux Lu et une fois par semaine, elle faisait une panade au lait qu'elle rendait onctueuse en ajoutant un œuf et un morceau de beurre. Qui mange de la panade aujourd'hui ?

Chaque soir, le repas commençait par une ou deux assiettées de soupe bien rases où le pain trempait en abondance. D'ailleurs la soupe constituait l'essentiel de ce repas. Il y avait bien encore un légume ou une salade verte, un fruit, le tout du jardin, un peu de confiture, parfois du fromage blanc quand la marchande passait dans notre quartier.

Nous aimions bien la soupe au potiron. Nous récoltions dans notre jardin ces fruits côtelés, ventrus qui s'arrondissaient sous de larges feuilles. À l'automne, nous les cueillions et les mettions sur des étagères dans une cave très sèche. Bien sucrée, cette soupe au potiron, additionnée de lait, ressemblait à un dessert, nous en étions friands ainsi que des amandes contenues dans leurs graines plates.

Le dimanche, c'était le bouillon de pot-au-feu dans lequel ma mère n'omettait jamais de mettre un gros oignon piqué de clous de girofle et un panais. Il s'enrichissait tout un après-midi du suc de la viande et des légumes dans l'étincelante marmite de cuivre, en cuisant, à petit feu, sur le coin de la cuisinière.

Lorsqu'il y avait des petits pois à écosser, des haricots à effiler ou des groseilles à grappes à égrener, des fraises à débarrasser de leurs collerettes, des cerises de leurs noyaux pour faire des confitures, tout le monde s'y mettait.

La préparation des confitures nous réjouissait. C'était un rite immuable. Notre mère se servait d'un grand chaudron en cuivre rouge et d'une écumoire à trous pour clarifier le jus et surveiller sa consistance. Elle mettait au fur et à mesure l'écume dans une assiette et laissait cuire jusqu'à la perle. Quand il s'agissait d'une gelée, de groseille ou de coing, on exprimait le jus dans un linge en tournant. La mise en pots est une opération délicate. Notre mère avait le tour de main. Quand la confiture était refroidie, elle la recouvrait d'une fine rondelle de papier transparent imbibée d'alcool et fermait le pot d'un papier fort parcheminé bien ficelé.

Nous étions attentifs à tout ce travail, nous en tirions de petits profits. Nous partagions et engloutissions, à grand renfort de tartines, l'écume et la confiture collée aux parois et au fond du chaudron. Notre mère, avec sagesse, délimitait la part de chacun, mais bien souvent

l'un de nous mordait le fameux trait de séparation ; alors c'étaient des :

— Maman ! Viens voir, il a mordu la ligne, il prend tout.

— M'man ! Y me nargue.

— Va donc, eh ! Cafard !

— Allons, les enfants, disait-elle, conciliante, soyez raisonnables.

Elle n'avait jamais à intervenir vraiment, le fautif avait déjà reçu une bonne bourrade du protestataire. Ces soirs-là, notre appétit boudait un peu.

Notre grand jardin nous fournissait les fruits et les légumes en abondance. Le moment de la cueillaison ne voyait que des volontaires. C'étaient surtout les cerises que nous aimions à rechercher sous les feuilles. Cette position au faîte de l'échelle nous plaisait. Les choses vues de haut prennent souvent un autre aspect. Pour trois ou quatre fruits mis dans le panier, il fallait en compter un qui disparaissait dans notre bouche gourmande. J'avais une préférence marquée pour les cerises piquées par les oiseaux. Je les trouvais meilleures que les autres. Ils se trompent rarement.

Fin septembre, on débarrassait le jardin des mauvaises herbes. On les faisait sécher puis on les brûlait. Dans le feu qui se consumait lentement, on jetait des pommes de terre. Elles cuisaient sous la cendre. Leur peau charbonnait mais leur chair prenait une saveur délicieuse. Nous les retirions avec de longs bâtons. Nous les mangions encore chaudes, c'était un vrai régal.

Ce jardin était le domaine de ma mère, sa création. C'est elle qui convenait avec le père Gaillard, notre jardinier, des graines à semer, des plants à repiquer, des arbres ou des arbustes à planter.

Le père Gaillard, brave homme s'il en fut, nous amusait fort quand il disait la « bérquette » pour la brouette et je « vais cueiller » ou « j'ai cueilli » des poires. Maintenant, je porte plus de respect à ces vieilles prononciations rustiques depuis que j'en sais l'origine.

Bérquette est une altération de birouette, au temps lointain où ce véhicule était muni de deux roues, et cueiller, la survivance d'une forme ancienne qu'on retrouve au futur dans je cueillerai...

Nous avions de tout, même des asperges que j'avais appris à détacher de leurs griffes sans les casser et des pêches « tétons de Vénus » qui mûrissaient sur des espaliers bien exposés au sud.

Les allées principales étaient bordées d'œilletons nains blancs et de corbeille d'argent. Des fleurs, il en jaillissait partout : des giroflées, des roses, des marguerites blanches et jaunes, des pieds-d'alouette bleus, des pivoines, quelques roses trémières et des dahlias variés, juchés

haut sur leurs tiges. Toutes ces fleurs formaient des taches, des nappes. Dans les bosquets, s'ouvraient les lilas, l'aubépine rose et le seringa, précédés par la précoce floraison jaune de quelques forsythias.

L'arrière-saison voyait s'épanouir les chrysanthèmes, fleurs de la mélancolie et du souvenir. Que de formes ! Que de couleurs ! Que de nuances enchantaient nos yeux.

À côté des chrysanthèmes simples qui poussent au petit bonheur, ma mère était arrivée à obtenir quelques variétés somptueuses qui semblaient avoir été travaillées par quelque main capricieuse et habile : des blanc pur semblables à des houppes de cygne, des rouge brique aux ligules repliées comme des immortelles, des rouge feu qui flambaient au bout de leurs tiges, des mauves, des grenat, des jaunes échevelés, ébouriffés, pleins d'un mol nonchaloir. Nous les gardions jusqu'à l'approche de l'hiver. Puis un matin, nous les trouvions brûlés, grillés par une grosse gelée inattendue.

C'était vraiment un beau jardin, riche de couleurs, égayé par le chant délicieux du rossignol, le sifflet un peu grave du bouvreuil pourpre et les ramages du pinson. Les mésanges, grandes et petites charbonnières, les mésanges bleues, toutes familières et fidèles, nous rendaient visite de l'automne au printemps, gourmandes des graines de tournesol que nous leur jetions. Près de la cuisine, il y avait un petit arbuste dont les branches dénudées par l'hiver, fleurissaient d'oiseaux. Dissimulés derrière les rideaux, nous suivions leurs va-et-vient colorés. Ce jardin avait un langage. C'était un poème écrit avec des fleurs et des ailes d'oiseaux.

L'on comprend que ma mère se plaisait dans ce paradis. Et lorsque son rêve d'avoir sa maison bien à soi se fut réalisé, à force de travail et d'économie, elle atteignit au bonheur complet : sa famille, sa maison, son jardin.

C'est souvent dans son jardin que je la revois, pinçant un gourmand de fraisier, émondant des fleurs fanées ou des rameaux superflus, redressant un tuteur ou cousant dans un fauteuil, bien protégée par une ombre légère. Je lisais à ses côtés. Je me sentais bien, il émanait d'elle tant de rassurante, d'apaisante douceur. Interrompant son travail, renouant ses pensées, elle me disait parfois et sa voix prenait alors des accents d'une grande tendresse :

— Je veux toujours être fière de toi, mon enfant, ne fais jamais rien dont je puisse rougir.

Elle n'était pas prodigue de conseils, sachant qu'en donner trop en restreint les effets. Et quand je me les remémore, je suis frappé de la justesse, de la pertinence de ses remarques qui m'ont tant aidé.

Je regardais ses mains tenir l'ouvrage et tirer le fil. On a tout dit des mains de femme ; les siennes n'étaient qu'habileté, finesse, savoir-faire et douceur.

C'était une femme courageuse, d'un inépuisable dévouement, d'une sincérité qui ne supportait pas l'artifice. Tout, chez elle, venait droit du cœur. Disparue depuis cinquante ans, je mesure plus qu'aux jours de mon enfance tout ce que je lui dois. Bien des hommes ont parlé de leur mère avec ferveur et talent, je ne crois pas qu'ils l'aient aimée plus que moi. Elle a allumé dans notre cœur une flamme qui brillera jusqu'à la fin de nos jours. Je voudrais que ceux que j'aime gardent en eux, aussi longtemps qu'ils le pourront, le souvenir de cette mère admirable qui est morte si tôt de nous avoir trop aimés...

Et le grand platane qui nous abritait, où s'abattaient des nuées de passereaux migrateurs à l'approche de l'automne, existe-t-il encore ?

J'aurais tant aimé qu'elle me vit construire ma vie d'homme, qu'elle connût mes enfants, qu'elle eût la joie de voir une fille entrer dans sa maison.

Après tant d'années, que de fois sa présence s'est manifestée !

Tout au long de ma carrière, je me suis entretenu avec des milliers de mères. Confiantes, elles me faisaient des confidences. Elles me mettaient au courant de leurs difficultés, de leurs soucis, de leurs espoirs. Je les comprenais bien. Des souvenirs m'y aidaient. Certaines ressemblaient à ma mère. Je la retrouvais dans leurs façons de penser, leur attitude discrète et leur pudeur. Et j'étais porté à sublimer le rôle de la Mère, cette Femme qui ne s'appartient pas, qui est tout dévouement, tout sacrifice, tout amour. Cette Mère vers laquelle, à quelque moment de la vie, l'enfant se tourne en un suprême recours, même lorsqu'il ne peut plus lui donner que des pensées.

Mon père était né la même année que le petit prince impérial. À quatorze ans, pendant le Siège, il portait les dépêches aux troupes montant la garde sur les remparts. Pour l'époque, il avait poussé assez loin ses études, puis avait appris un métier d'art comme c'était de tradition dans la famille. Il dessinait d'ailleurs à la perfection. Puis il partit pour le service militaire. Il servit cinq ans dans le génie. Ces cinq années furent, on le pense bien, trop longues et pourtant bénéfiques, car il acquit des connaissances étendues dans le domaine pratique.

À son retour, avait-il perdu la main ou la bijouterie-joaillerie traversait-elle une crise sérieuse ? Je ne sais. Il entra dans l'administration des Finances où, de concours en concours, il devint chef de service.

Quand il était jeune homme, il habitait le quartier du Palais-Royal, à deux pas de l'Opéra, ce qui était agréable pour lui qui raffolait de théâtre. Il assistait aux représentations toutes les fois que l'envie l'en prenait, sans bourse délier. Il se faisait embaucher par le chef de claque, il recevait même une petite rétribution. Il avait fini par connaître toutes les pièces du répertoire et comme il avait la voix juste et une oreille éduquée, il nous chantait des airs qu'il avait retenus. Le chef de claque était une manière de sergent recruteur ou mieux de maître d'armes portant comme une rapière, une longue canne à pommeau d'argent. Il s'installait, au centre de son équipe, au poulailler. Quand il fallait applaudir, il levait légèrement sa canne et les applaudissements se prolongeaient tant qu'elle restait levée. Il fallait avoir l'œil sur lui, pour, si je puis dire, démarrer en temps voulu, ce qui ne permettait pas de suivre attentivement le spectacle.

Mon père qui était un abonné fidèle se plaçait à côté de lui. Quand il recevait un léger coup de coude ou de genou, aussitôt, il applaudissait ; un second coup l'avertissait qu'il fallait s'arrêter. Ainsi, il ne perdait rien du jeu des acteurs. Je trouvais tout cela peu logique. Pourquoi le chef de claque ne frappait-il pas, tout simplement, dans ses mains pour donner le signal des applaudissements ? Il avait sa méthode, il y tenait. D'ailleurs à quoi sa canne lui aurait-elle servi ?

Mon père était un bricoleur-né, un bricoleur impénitent. Il savait refaire les peintures, coller du papier peint aussi bien qu'un professionnel, construire la niche du chien, une cabane pour les lapins, un poulailler, une jolie boîte à ouvrage pour ma mère, avec des assemblages à queue-d'aronde, réparer une serrure, façonner une clef... il savait très bien aussi, quand nous étions petits, nous tailler les cheveux, sans faire d'échelles. La liste serait longue à établir de ce qu'il pouvait faire. Il se plaisait à travailler dans une pièce du sous-sol de notre grande maison où il avait installé un établi. Il était plus à son aise que chez ma grand-mère. Tous ses outils étaient bien rangés, bien entretenus, à portée de sa main. Sa détente du dimanche était le bricolage.

Presque chaque semaine, la voiture du Bazar de l'Hôtel de Ville tirée par deux robustes chevaux, s'arrêtait devant notre porte et le livreur en blouse bleue nous apportait des planches, des outils et de menus objets.

— Tiens, disait ma mère, votre père a encore pris sur son heure de déjeuner pour faire des achats.

Quand il travaillait à la maison, il passait un tablier de menuisier et portait en toute saison un léger chapeau de paille pour se protéger des chocs. Il était chauve et sensible de la tête. Un certain jour, pressé sans doute par le temps, il oublia de changer de chapeau pour se

rendre à son bureau. Ce matin-là, justement, il neigeait à gros flocons. J'étais parti un peu avant lui. Quand il arriva sur le quai de la gare du Parc, sa coiffure insolite attira aussitôt les regards. Connu comme il l'était, depuis tant d'années qu'il prenait le même train, pour être un homme pondéré et sérieux, sa mise singulière ne pouvait que surprendre. Vraiment, il avait fait sensation. Il y eut de discrets sourires, vite réprimés, car dès que je pus l'aborder, je lui signalai sa cocasse erreur. Il repartit à la maison, mit son chapeau fendu et prit le train suivant. On s'amusa longtemps de ce minime événement. Plus tard, il troqua le chapeau de paille pour le bonnet de police...

J'attendais le samedi avec impatience. Notre père achetait le supplément illustré du « Petit Journal » dont la première page en couleur se rapportait à un événement important de la semaine. J'ai connu ainsi, par l'image, quelques épisodes de la guerre russo-japonaise, en Mandchourie, l'affaire Dreyfus, et ses retombées sans que j'en mesurasse bien sûr ni l'étendue ni la gravité. J'ai suivi les exploits tragiques de la bande à Bonnot : l'agression d'un garçon de recettes, rue Ordener, l'assassinat du directeur de la Sûreté, Jouin, l'attaque d'une banque à Chantilly et le siège de la villa de Nogent où les bandits s'étaient retranchés. Nogent, coquette commune dont beaucoup de villas au milieu de leurs grands jardins restaient inhabitées, pendant la semaine ; où les Parisiens, le dimanche, s'attardaient dans les guinguettes, se livraient au plaisir du canotage, où les noces allaient danser chez Couvert, au bord de la Marne !

En voulant me distraire, j'étais mis au courant de l'actualité. Les affaires Ullmo, Steinhel, Soleilland, l'incident de Saverne défrayaient la chronique.

Ullmo, officier de marine à Toulon, avait été arrêté dans les gorges d'Ollioules, au moment où il remettait des documents à un agent d'une puissance étrangère. Dans un angle de la page, si mes souvenirs ne me trompent pas, figuraient, serrant les poings, des gens du peuple : un paysan, un forgeron en tablier de cuir, un employé portant chapeau melon. Cette affaire avait soulevé une indignation immense. Tout le monde pensait au pays trahi, les parents à leurs fils. Notre père aussi serrait les poings. Il nous parla longtemps de la félonie de cet officier.

Puissance de l'image, je revois nettement tout cela, encore aujourd'hui.

J'ai rarement vu mon père en colère. Il nous grondait quelquefois, jamais ne nous frappait. Il savait pourtant se faire écouter. Il le fallait bien. Sept garçons ne sont pas toujours faciles à manier. Il avait acheté un martinet qui restait accroché derrière la porte de la cuisine. C'était plutôt un symbole, un épouvantail qu'un instrument de correction. Si

mon père était poussé à s'en servir, il le faisait siffler au-dessus de sa tête et disait en grossissant sa voix :

— Ah ! Si je ne me retenais pas, je te... Va et ne recommence plus.

Nous en coupions de temps à autre une lanière pour faire tourner nos toupies, si bien qu'à la longue, il n'en resta plus une seule... et un jour, quand, à la suite d'une dispute entre nous, notre père voulut prendre le martinet pour faire régner la paix, il ne trouva plus que le manche. Cet objet mutilé, ce manche inutile et stupide le laissa figé et sans voix. La querelle tomba d'elle-même. Nous étions inquiets cependant de ce qui allait se passer. À cause peut-être de la cocasserie de la situation, la punition fut assez légère. Nous fûmes privés de dessert pendant deux ou trois jours. Le martinet ne fut pas remplacé. Ces simulacres de châtiments corporels nous inspiraient autant de crainte que l'eussent fait les châtiments eux-mêmes, s'ils se fussent exercés.

Notre père était grand, vigoureux, doté d'une poigne de fer mais peu enclin à montrer, à utiliser sa force. Il était d'un naturel doux et sociable, toutefois il ne pouvait souffrir ni l'injustice, ni la provocation, ni l'insulte. Alors là, il réagissait.

Il me souvient d'une aventure que notre mère racontait. Sur les grands boulevards, notre père avait aperçu un rassemblement, près d'un fiacre. Badaud comme tous les Parisiens, il s'était approché. Le cocher, de son siège, était en violente discussion avec une jeune femme. Ce cocher avait peut-être raison et n'était certes pas tenu de parler la langue de Voltaire mais il employait des expressions si malsonnantes et si grossières que mon père jugea que cet homme avait dépassé les bornes. Il le ceintura, le descendit de son siège sur le trottoir et l'obligea à faire des excuses à cette jeune femme. Ce qu'il fit. Selon les émotions qui agitaient mon père, son regard bleu de ciel s'éclairait ou s'assombrissait ; à ce moment-là, il devait être éloquent.

Mon père et ma mère étaient gens courtois et obligeants au possible. Ils accordaient beaucoup d'importance aux contacts, aux relations humaines qu'on peut établir avec ses voisins, sans jamais vouloir forcer leur intimité. Il arrivait même qu'avec le temps et par une meilleure connaissance des uns et des autres, nous devinssions amis.

Nous étions connus, non seulement dans notre quartier mais bien au-delà de ses limites.

Nous possédions un des premiers phonographes Edison, avec un cornet de cuivre ressemblant au pavillon d'un cor de chasse. C'était un système à cylindre d'acier sur lequel on passait un rouleau de cire noire, très dure et très cassante, où les ondes émises par la musique, les chants et la voix s'étaient gravées plus ou moins profond. On

remontait le cylindre avec une large clef à ailettes avant de glisser le rouleau que l'on avait épousseté soigneusement avec un petit balai à poils très fins et très souples. Le cornet, muni de l'aiguille qui suivait les sillons pour reproduire les sons, se déplaçait le long d'une tige horizontale.

Nous avions un choix assez varié de ces rouleaux : des romances chantées par Bérard, de grands airs d'opéra par Noté, des fanfares exécutées par la musique de la Garde républicaine, annoncées en faisant rouler les r comme pour leur donner une allure plus martiale, quelques monologues amusants dont un en particulier où il était question d'un invité élégant qui étant allé à la toilette, y avait laissé son chapeau claquer et était revenu au salon avec le couvercle des cabinets sous le bras, – enfin des airs de polkas, de valse, de mazurkas, de scottish qui vous invitaient à danser. C'étaient justement ces airs de danse qui nous avaient fait connaître hors des limites de notre quartier.

Notre père voulait que nous fêtions dignement le 14 juillet. Il était profondément républicain et patriote, pour lui ces deux convictions étaient inséparables et portaient en elles la garantie de la liberté. C'était un jour de liesse mais on devait montrer que l'on commémorait un événement important. Chaque fenêtre des deux étages que nous occupions chez ma grand-mère était pavoisée de cinq drapeaux dont les hampes étaient tenues par un large écusson. Et ce n'est pas tout. Sur toute la longueur de notre jardin, c'est-à-dire sur une soixantaine de mètres étaient fichés des mâts ornés de drapeaux et réunis par une guirlande de petits godets bleus, blancs et rouges. À la tombée de la nuit, toutes les mèches étaient allumées. C'était un décor merveilleux.

Après dîner les jeunes, en chantant, faisaient le tour du quartier, tenant des bâtons à l'extrémité desquels se balançaient des lampions et des lanternes japonaises. Cette animation apaisée, on installait le phonographe sur une table dans la rue et jusqu'à une heure avancée de la nuit, tout le monde dansait, mes parents, mes frères, des amis, des voisins et bien des personnes venues de loin. Chacun apportait sa chaise pour se reposer entre deux valse.

À cette époque-là, notre maison n'était pas encore construite, la place ne manquait pas.

L'oncle Auguste avec sa famille était des nôtres. Je soupçonne qu'il participait à la dépense. Mon père offrait des rafraîchissements. Il avait acheté deux ou trois bouteilles de sirop, l'eau glacée provenait d'un puits profond, nouvellement creusé dans notre jardin.

Vers les dix heures, une surprise nous était réservée. Mon père tirait un feu d'artifice fort modeste mais apprécié, avec fusées multicolores qui s'épanouissaient comme des fleurs, soleils

tournoyants avec gerbes de lumière, bouquet final, feux de Bengale qui, selon leurs teintes changeantes, tour à tour, embrasaient les arbres du jardin ou les enveloppaient d'une douce vapeur de rêve... Les jeunes faisaient claquer des pétards. Tout cela tenait de la féerie et l'on comprend que chaque année, il y avait un peu plus de monde. Après le feu d'artifice, ma mère me mettait au lit. Avec une petite compagne de mon âge, j'avais sautillé, tourné, je m'étais tellement trémoussé que je n'étais pas long à plonger dans le sommeil, malgré les bruits de la fête qui se poursuivait.

Nous aimions cette ambiance bon enfant et amicale qui, maintenant, me fait penser à celle des kermesses villageoises que les graveurs du temps jadis ont fixée, pour nous, dans de vieilles estampes.

Notre père aimait à faire plaisir. Il témoignait à notre mère beaucoup de prévenances. Et si parfois, il donnait de la rudesse à sa voix, c'est qu'il prenait très au sérieux son rôle de chef de famille. Naturellement nous le craignions un peu.

Il voulait que nous fussions à la maison quand il rentrait. L'hiver, il n'y avait pas de problème, nous ne nous attardions guère, mais l'été, nous aimions à flâner un moment, à bavarder ou à jouer avec les amis, au coin de la rue.

Jacquot grimpait aux arbres comme un chat. Je lui faisais la courte échelle pour qu'il pût s'agripper à la plus basse branche d'un gros acacia qui se dressait au coin de la maison de notre grand-mère. Puis il se hissait presque jusqu'au faîte et là, dissimulé dans le feuillage, il faisait le guet pour nous signaler l'arrivée de notre père. Il dégringolait à toute vitesse dès qu'il l'apercevait. Nous nous précipitions dans l'escalier puis nous prenions des attitudes naturelles.

Maman, narquoise, disait :

— Je crois que votre père arrive, les enfants.

Dès qu'il avait accroché son chapeau à la patère, immanquablement, il demandait :

— Henriette, les enfants se sont-ils bien conduits aujourd'hui ?

— Mais oui, Alexandre, il n'y a trop rien à redire.

Il n'était pas dupe et nous le prouva. Un soir, Jacquot installé dans son nid de verdure ouvrait grand les yeux, s'impatientait et nous lançait des :

— Je ne le vois pas. Il a dû rater son train. Il doit faire des heures supplémentaires.

Quand tout à coup, on me toucha l'épaule. Mon père était à côté de moi, alors que Jacquot affourché sur sa branche, continuait :

Je ne le vois pas et toi, tu le vois ?... Tu entends, tu es sourd ?

Une voix lui répondit :

— Dis donc loi, l'acrobate, moi je te vois, tu vas bientôt descendre.

Notre père, pour nous surprendre, avait fait un assez long détour, par une autre rue.

— Ah ! Mes gaillards, je savais bien que vous désobéissiez ! Que cela ne se reproduise plus.

Ses yeux se voulaient sévères, mais un sourire qu'il avait peine à réprimer, se perdait dans sa moustache qu'il avait fournie.

Notre jardin attirait une multitude d'oiseaux. Beaucoup de moineaux, mais aussi de jolis passereaux aux plumages diversement colorés. Nous suivions leur manège autour des fleurs et des arbustes et nous aurions voulu en attraper quelques-uns pour les mettre en cage et les avoir bien à nous. Notre père nous acheta un trébuchet et une belle cage. Nous n'attrapions que des moineaux ou des fauvettes qui ne nous intéressaient pas. Il nous apporta, un soir, plusieurs oiseaux « des îles » qu'il avait choisis quai de la Mégisserie : des bengalis, des religieuses, un cardinal. Nous étions heureux, nous faisons de notre mieux pour les garder longtemps. Nous étions là autour de la cage, à siffler avec eux. Surpris, ils s'arrêtaient. Nous nous en occupions trop. Aussi, faute de savoir les bien soigner, on les retrouvait un matin sur le dos, roides dans leur robe étincelante, les pattes légèrement repliées, les doigts griffus tout recroquevillés...

Je pensais à cela dernièrement, en visitant une exposition de plusieurs milliers d'oiseaux naturalisés, de tous les continents. Spectacle éblouissant. Disposés sur des feuillages légers, certains rappelaient des décors de tapisseries persanes ou des visions d'un mystérieux Orient.

Je revoyais mes jolis oiseaux d'un jour et je pensais à mon père qui, sous une fermeté apparente, dissimulait un cœur d'une grande tendresse.

VII

NOTRE VIE JUSQU'EN 1914

NOS RÉUNIONS DE FAMILLE

MES FRÈRES

LA GUERRE ET NOUS

Nous réunissions toute la famille une fois par an. C'était alors l'occasion d'un grand festin. Ma mère y pensait longtemps à l'avance et établissait, équilibrait, avec beaucoup de soin, plusieurs projets de menus.

On reste un peu confondu aujourd'hui, par l'abondance des mets qui les composaient. On peut en avoir une idée si l'on a conservé des menus de repas de noces du début du siècle. Jugés des plus simples, ils forcent notre admiration.

Les convives commençaient par déguster un verre de madère ou de malaga. Les enfants avaient droit à du sirop de grenadine additionné d'eau de Seltz. Puis on passait de copieux hors-d'œuvre où la charcuterie dominait : des saucissons de toutes sortes dont le saucisson de Lyon, rouge sombre, piqué de petits pavés de lard gras et enrobé de papier d'argent, le saucisson à la pistache, des galantines de volaille, des pâtés. Il y avait toujours des rapiers de sardines et de thon, on y touchait peu, d'autres d'olives vertes et noires, de coquillettes de beurre. Les crudités étaient ignorées, toutefois avec le printemps apparaissaient sur la table des radis roses taillés en forme de fleurs.

Venaient ensuite : un colin, sauce câpres ou un vol-au-vent financière, puis le traditionnel filet de bœuf sauce madère aux champignons, enfin un rôti : gigot aux flageolets verts et blancs ou volailles avec des haricots verts et des petits pois.

Après tant de riches nourritures, la salade apportait sa fraîcheur. Brillat-Savarin l'a dit, il n'y a pas de bon repas sans fromages, aussi ne le faisons-nous pas mentir : le brie était roi. Le crémier nous en livrait une roue sur un lit de paille pour deux francs. Je n'ai jamais vu de camembert sur notre table.

Mon père veillait personnellement à ne pas laisser les verres vides. À chaque mets correspond un vin. Il versait un sauternes, un saint-émilion, un chambertin, un saumur mousseux et fruité. Dans la

famille, il était de tradition d'avoir en réserve quelques vieilles bouteilles pour honorer les amis.

C'était enfin le dessert : des crèmes, parfois des œufs à la neige, des pâtisseries, chefs-d'œuvre de ma mère et de ma belle-sœur Denise. Quand on faisait appel au pâtissier, ma mère commandait un saint-honoré, gâteau des grandes fêtes et des beaux menus. Une bombe glacée, des fruits du jardin, si c'était la saison, terminaient ces repas qui se prolongeaient jusqu'à près de dix-huit heures.

Nous ne remuons pas, ces jours-là, d'idées politiques ou philosophiques qui auraient pu conduire à des heurts inutiles. Nous n'y avons aucun mérite, car la famille jalouse de son indépendance, ne s'était jamais laissé enfermer dans des systèmes. Nous n'abordions que des questions susceptibles d'intéresser tous les convives. Nous n'échangions que des propos plaisants. Aussi, tout au long du repas, la bonne humeur ne cessait-elle de régner.

C'est au dessert que commençaient les chansons. Les femmes dans les réunions de famille ne chantaient pas, retenues peut-être par la timidité, plutôt par une certaine réserve... mais si ma marraine était des nôtres, elle récitait un long poème, « Le gamin de Paris », dont elle disait être l'auteur. Sa mémoire la trahissait quelquefois. Malgré les taquineries de mon oncle Auguste, elle ne se troublait pas, elle lançait à la cantonade :

— Ah ! Zut..., je vous le devrai, et elle enchaînait.

Mon père avait une voix plaisante et assurée. J'ai encore dans l'oreille les premières paroles de sa chanson :

*Soixante hivers ont blanchi ma tête
Je ne suis plus jeune, mais je t'aime encore...*

Ma mère savait que son mari l'aimait tendrement mais elle était heureuse que cette chanson dite avec émotion et une intention à peine voilée, le lui rappelât. Son cœur sensible devait s'inonder de joie.

Il y avait toujours un des convives pour nous fredonner :

*Frou-Frou, Frou-Frou, par son jupon, la femme
Frou-Frou, Frou-Frou, de l'homme trouble l'âme...*

ou entonner avec emphase :

*J'ai deux grands bœufs dans mon étable
Deux grands bœufs blancs marqués de roux*

*La charrue est en bois d'érable
L'aiguillon en branche de houx...*

Les chansons de Pierre Dupont étaient encore en faveur, mais nous, les enfants, nous les trouvions un peu vieillottes et d'un autre temps.

L'oncle Nicolas, au cours du repas, nous avait raconté, pour la centième fois, sa vie dans Metz assiégé ou la campagne de Tunisie à laquelle il avait participé en tant que hussard. C'est sans doute parce qu'il avait servi dans ce corps qu'il attaquait gaillardement :

*Toi qui connais les hussards de la Garde
Connais-tu pas l'trombone du régiment...*

Il nous chantait « Le Postillon de Longjumeau ». Il arrivait rarement au bout. Il s'essouffait et semblait prendre son élan pour dire : le Pos, le Pos, le Postillon, le Postillon de Longjumeau. Sa femme, Sylvie, le regardait avec extase, en dodelinant de la tête.

Cher oncle Nicolas ! Il portait dans les grandes occasions une longue redingote noire que le temps avait rendu un peu verdâtre. Avec sa grosse moustache effilée au cosmétique, sa canne à pommeau d'argent, son chapeau haut de forme, il rappelait en tout point l'allure d'un demi-solde. C'était un homme loyal, franc, sans détours, nous l'aimions bien.

Mes frères avaient tous de belles voix expressives, d'un timbre agréable. Georges qui avait un don, savait trouver le juste accent et passer sans effort du sentimental, du pathétique même, au réalisme, au comique et plus particulièrement au comique troupier. Son répertoire riche et varié, était emprunté aux succès de Mayol, de Fragson, de Bérard, de Dranem et de Polin. Il chantait : « Les Mains de Femmes » ; « Les Petites ouvrières de Paris »... *et voilà la journée terminée* ; « Le Trottin qui trotte »... *un petit trottin, dam' il faut toujours que ça trotte* ; *Il s'appelait Boudou Badabou, il jouait de la flûte en acajou* ; *En revenant de la fête, de la fête du Bas Meudon, j'avais mon casque à mèche, ma femme et mon pompon*, ou « La Médaille d'argent » :

*Jean-Pierre, le charron, a quitté le village,
V'là plus de trente ans qu'il est à Paris
C'est pas un feignant, il aime son ouvrage
À preuve ses patrons, i's sont ses amis...*

Nous lui réclamions avec insistance, un air entraînant qui faisait

notre joie :

*J'étais à une noce en Normandie
Où il n'y avait que des Normands
On y parlait de pommes et d'eau-de-vie
Et l'on buvait du cidre tout le temps
Les gars de Falaise
Avaient le cœur à l'aise
Les demoiselles de Caen
Avaient le cœur content.
Les demoiselles de Vire
Avaient le délire
Les gars de Bayeux
Avaient le cœur joyeux...*

Il nous touchait, nous troublait quand il interprétait « Ferme tes jolis yeux » de René de Buxeuil, « Fascination » de Maurice de Féraudy... *Je t'ai rencontrée simplement et tu n'as rien fait pour chercher à me plaire*, « Charme d'Amour » de Paul Delmet :

*C'est pour ton charme que je t'aime,
Pour ton charme tendre et discret
Comme un portrait blond de Lancret
Comme un lys au reflet d'or blême...
C'est pour ton charme que je t'aime...*

Marius savait nous émouvoir avec « le Credo du Paysan », « l'Océan », « le Train Fatal », « l'homme aux guenilles » :

*On m'appelle l'homme aux guenilles
Je suis sans loger, sans famille
Tous mes concitoyens
Me traitent comme un chien
Mais ! Bon Dieu ! Vous pouvez me pendre
Un Français ne saurait se vendre
Car j'ai beau n'être qu'un vaurien
Ma patrie : c'est mon bien.*

Jacques donnait dans le genre comique, il lui arrivait de se travestir pour donner plus de vie à ses chansons ou à ses monologues. Il les soutenait par une mimique expressive, bien appropriée. Je le

revois affublé d'un bonnet de coton, d'une blouse bleue, portant un panier à vendange d'où émergeaient quelques fines lanières de poireaux et des fanes de carottes quand il voulait camper un brave campagnard à la recherche d'une rue donnant quai Malaquais...

Quant à moi, je commençais à m'essayer dans les roulades de la tyrolienne... *Minuit sonnait à Saint-Gilles, tout est calme et silencieux, quand tout à coup dans la ville retentit un chant joyeux...* Je chantais « l'Angélus de la mer », « le Temps des cerises ». Je ne cessais de fredonner : *Ninon, qu'il est doux de valser avec vous*. Bien plus tard, je devais étendre mon répertoire : « l'Anneau d'Argent » de Rosemonde Gérard... *Le bel anneau d'argent que vous m'avez donné ;* « Minuit, chrétiens » d'Adam... *C'est l'heure solennelle...* ; « la Romance de Maître Pathelin »... *Je pense à vous quand je m'éveille...* ; « L'Étoile d'Amour » de Paul Delmet... *Un poète m'a dit qu'il était une étoile où l'on aime toujours...* ; « Pensée d'Automne » de Massenet :

*L'An fuit vers son déclin comme un ruisseau qui passe,
Emportant du couchant les fuyantes clartés,
Et pareil à celui des oiseaux attristés,
Le vol des souvenirs s'alanguit dans l'espace...*

Quand je chantais, j'étais traversé par une intense émotion. Je pense que je la communiquais.

Mes connaissances en solfège sont bien minces mais je suis doué d'une oreille assez attentive qui capte rapidement et fidèlement les airs. Et puis j'avais du souffle, beaucoup de souffle. Toutes mes chansons, je les ai apprises à l'aide d'un phonographe ou à force de les avoir entendues chanter.

Autrefois tout le monde chantait : le charpentier en assemblant les chevrons, le couvreur en posant les tuiles ou les ardoises, le maçon en maniant sa truelle, le peintre en promenant son pinceau. Les passants au coin des rues ou sur les places fredonnaient les nouvelles chansons que leur apprenaient des artistes ambulants soutenus par un orchestre ou un accordéon.

Le dimanche, toute la maison chantait. Tous les airs entraînants, toutes les rengaines de cette époque, je les ai encore dans l'oreille comme les romances voluptueuses qui faisaient rêver à des femmes merveilleusement belles, merveilleusement aimantes.

Lorsque j'entends Cora Vaucaire interpréter des chansons de ma jeunesse, sa voix chaude, sensible et nuancée, son style, sa ferveur me troublent. Peu à peu sa silhouette vacille, s'estompe comme le reflet d'une image à la surface d'une eau remuée. Cora Vaucaire s'éloigne,

s'évanouit. Des ombres apparaissent, des visages se précisent et viennent vers moi avec leurs voix perdues. Sentiment étrange, sentiment insolite du temps retrouvé...

C'était une autre époque qui témoignait d'une douceur de vivre, ce qui n'empêchait pas les uns et les autres d'aborder la vie avec sérieux.

Après les chansons, les parties tant attendues de Nain jaune rassemblaient les dames et les tout jeunes. Quand au bout d'une série, j'abattais le roi de cœur, j'aimais lancer d'un air triomphant : « Et je joue ce que je veux. » Isolés dans un coin, deux fervents de jacquet, absorbés, le cornet en suspens, méditaient quelque combinaison qui mènerait rapidement leurs pions au but. Les hommes préféraient le billard. Quand le temps le permettait, tout le monde se retrouvait dans le jardin pour jouer au croquet sur une grande pelouse derrière la maison.

Ces réunions que certains événements – distributions des prix, premières communions, conseils de révision – multipliaient, soudaient la famille, l'animaient comme un grand corps. Les jeunes n'auraient pas pensé, en inventant quelque prétexte, à s'y dérober. L'atmosphère était chaude, affectueuse, réconfortante. Je nous revois, tous heureux, autour de la table agrandie. J'aimais ces réunions de famille. Je les attendais avec impatience et quand les invités nous avaient quittés, j'éprouvais confusément devant la table non encore desservie, une vague désespérance. J'ai gardé le souvenir de toutes ces joies mortes ; j'ai le regret de tous ces jours enfuis. On se réunit pour la dernière fois, en juillet 1912. Un grand deuil – Louis, mon frère cadet avait été empoisonné par des coquillages – la grave maladie de ma mère qui en fut la conséquence, puis la guerre mirent fin à cette période de sérénité.

Mes frères étaient aussi bons danseurs que bons chanteurs. Je peux avancer, sans exagération, que mes trois aînés avaient l'instinct de la danse. Avec quelques amis, ils avaient fondé une société, « La Fauvette », qui avait son siège dans un café de la place du Théâtre, doté d'une grande salle. Pendant l'hiver, le samedi soir ou plutôt le dimanche après-midi, car à l'époque on travaillait le samedi toute la journée, il y avait affluence. Les mères accompagnaient leurs filles comme c'était l'usage, des pères venaient aussi. Les parents en suivant le rythme de la valse se figuraient revivre les beaux jours de leur jeunesse.

À carnaval, il y avait le bal costumé. Nous possédions deux costumes de Pierrot avec des boutons, gros comme des macarons. Ceux de l'un étaient roses, ceux de l'autre bleu clair. Ma mère en avait grand soin. On se les transmettait. J'ai porté ces costumes et je me sentais libre de faire des pitreries.

On jouait aussi la comédie ou l'on présentait des numéros de café-concert. Mon frère Georges qui avait du talent, tenait une place enviée dans ces programmes d'amateurs. Il recueillait les applaudissements les plus flatteurs, les plus chaleureux.

J'accompagnais mes frères assez souvent, mais la cadence rapide de la valse m'étourdisait. Je dansais deux ou trois polkas avec une petite amie de mon âge ; entre-temps, je regardais les couples qui, avec une grâce légère et une aisance surprenante, évoluaient sans jamais se heurter.

Dès la venue de la belle saison, tous les dimanches, des trains entiers amenaient des Parisiens qui venaient danser dans des guinguettes, au bord de l'eau, canoter sur la Marne ou simplement se promener le long des berges ombragées et bordées de magnifiques villas ou qui préféraient se perdre par les sentiers étroits et fantaisistes des coteaux. Les retours, le soir, étaient pleins de conversations joyeuses, mêlées de chants. Les femmes rapportaient des bouquets de jacinthes bleues, d'aubépine ou de lilas. Tout ce monde donnait à ce quartier si paisible de La Varenne, une animation jeune, colorée et charmante.

De nombreux artistes du théâtre et du music-hall y avaient leur résidence d'été. C'était un événement de les croiser dans la rue. Nous rencontrions quelquefois le créateur de la chanson « Je connais une blonde », le séduisant Fragson, roi du café-concert, adoré des foules. Nous fûmes atterrés quand nous apprîmes qu'il avait été tué à coups de revolver, par son père, violemment épris de la compagne de son fils.

J'aimais faire un tour de Marne avec ma mère, quand j'avais douze ou treize ans. J'étais grand, fort. J'éprouvais de la fierté et du plaisir à la sentir s'appuyer à mon bras. Ces promenades ne manquaient ni de charme ni de pittoresque par le décor, la diversité des rencontres, les scènes inattendues et les sollicitations des marchands.

C'étaient les vendeurs de plaisirs portant, sur le dos, leur grand cylindre rouge surmonté d'un tourniquet de loterie qui appelaient les promeneurs avec une crécelle et les invitaient à gagner leurs oublies ; les marchands de ballons qui maintenaient au bout d'une longue canne une grappe mouvante et multicolore, les marchands de glaces et de coco qui poussaient leur petite voiture drôlement peinte pour attirer les regards, l'homme-orchestre avec son accoutrement baroque et ses fantaisies musicales ; et surtout le « Père la Tomate » qui nous offrait une attraction originale d'un goût malgré tout un peu douteux.

C'était un homme, bref de taille, rougeaud, moustachu, coiffé d'un vieux chapeau à large bord, tout déformé, enfoncé jusqu'aux oreilles et chaussé de gros sabots. Il avait passé une ample blouse qui ne

laissait voir qu'un pantalon frangé. Un foulard rouge noué autour du cou achevait de lui donner la silhouette d'un paysan d'opérette. Parfois, il se mettait en frais et arborait un antique gibus qui provenait, à n'en pas douter, d'un décrochez-moi-ça de barrière. Il allait portant au bras un grand panier à vendanges, rempli de tomates bien mûres et criait de sa voix zézayante :

— Qui veut zouer ? Deux sous la tomate, et ze ne bouze pas.

Quel était donc ce jeu ? Le jeu de massacre dont le « Père la Tomate » était la cible vivante et les tomates les projectiles.

Les joueurs comptaient trois grandes enjambées et lançaient les tomates. Elles s'écrasaient sur le visage de l'impassible « Père la Tomate » qui, par intervalles, jetait son inlassable rengaine « et ze ne bouze pas ». Le jus lui dégoulinait de partout. Si au départ, ce spectacle prêtait à rire, on ne pouvait s'empêcher de penser que c'était faire bon marché de la dignité d'un homme. Mais il valait mieux ne pas trop approfondir et prendre cela pour un jeu comme au cirque. Il y avait heureusement des maladroits et des projectiles perdus, soit qu'ils eussent atteint le buste, soit qu'ils fussent passés à côté du but. En attendant un nouveau joueur, il s'épongeait avec un immense mouchoir à carreaux. La pratique était assez nombreuse, les projectiles s'épuisaient rapidement, alors le « Père la Tomate », riche d'au moins deux écus, enlevait sa blouse, la pliait, la mettait dans son panier vide et allait se régaler d'un canon dans la plus proche guinguette.

Un jour, nous passâmes devant une superbe propriété, fermée sur la rue par une grille aux solides barreaux.

Ma mère me dit :

« Tu vois, c'est là que ton frère Louis, quand il avait sept ans, nous causa un cruel souci. C'était bien avant ta naissance. Nous nous promenions avec tes frères et tes oncles. Nous nous étions arrêtés pour admirer ce jardin si bien dessiné et si bien entretenu. Nous allions continuer notre promenade quand tout à coup nous entendîmes des appels déchirants : "M'man ! M'man !" C'était le pauvre Louis ; il avait passé la tête entre deux barreaux et ne pouvait se dégager. Pour la glisser, les oreilles n'avaient pas été un obstacle, mais pour la sortir, elles faisaient frein. »

Et ma mère me raconta ce qui s'ensuivit.

Mon père, mes oncles Auguste et Nicolas et un passant obligeant s'étaient placés à deux par barreau et tiraient, tiraient de toutes leurs forces pour essayer de les écarter un tant soit peu. Peine perdue. Les barreaux étaient solides et le pauvre Louis restait toujours captif et gémissant.

La propriétaire alertée par les cris et l'attroupement qui s'était

formé devant sa porte était venue voir, et, compatissante, poussait en douceur la tête du petit Louis en lui mettant, la paume de la main sur le front tandis que ma mère, de l'autre côté maintenait, le plus possible, les oreilles en arrière. Les quatre hommes étaient toujours agrippés à leurs barreaux. Trop précautionneuse, la tante Sylvie dit :

— Allons, Nicolas, tout de même, fais attention, tu sais bien que tu ne dois pas faire d'efforts trop violents.

— Oui, oui, je sais, Sylvie, tu as raison mais pour une fois laisse-moi faire.

On en était toujours au même point. Chacun avançait une solution ou rapportait une situation semblable à celle qui se vivait. On entrevoyait déjà de scier un barreau, mais le dimanche les scies à métaux ne courent pas les rues. Une voisine suggéra d'enduire de saindoux la tête de l'infortuné imprudent pour faciliter et adoucir le passage. Ce qui fut fait dès qu'elle en eut apporté. Les hommes se remirent à leurs barreaux et redoublèrent d'efforts qu'ils conjuguèrent et rythmaient en criant : « Ho ! hisse, ho ! hisse ! »

Et le miracle se produisit. Le devait-on aux vertus du saindoux ou à la robustesse des muscles ? Mystère ! Le malheureux petit Louis était libéré, mais dans quel état ! Il avait laissé, dans ce combat, un peu de la peau de ses oreilles qui étaient toutes rouges et toutes gonflées. Il pleurait tout ce qu'il savait. On le consola. Il s'était assez puni pour qu'il ne fût pas grondé et qu'on ne parlât de longtemps de cette fâcheuse mésaventure.

Cher Louis, le plus intrépide des intrépides, le plus facétieux des facétieux. Il grimpait aux arbres comme un chat, s'installait sur la fourche la plus haute ou la plus dangereuse, s'amusait à monter et à courir sur le toit du marché d'Adamville, au grand désespoir de Georges, son aîné, plus pondéré et prompt à se tourmenter.

Certaines années, le tilleul de notre jardin, odorant comme un grand bouquet, était tout bourdonnant de hannetons. Il en attrapait quelques-uns, qu'il mettait dans une vieille boîte d'allumettes qu'il emportait à l'école. Il lui arrivait, bien entendu, d'en laisser échapper en classe, non qu'il fût irrévérencieux à l'égard de son maître, il savait bien qu'à la maison on ne l'eût pas toléré, chez lui nulle insolence mais un penchant à faire rire les autres, auquel il lui était difficile de résister. Comment retrouver cet enfant espiègle dans l'homme que j'ai connu, posé dans ses propos, de qui se dégageait tant de sympathie, adroit, expert dans son métier d'orfèvre, élégant de manières, grand, svelte, aux belles moustaches blondes, au regard franc qui commandait l'estime ?

Le printemps et l'été ramenaient les fêtes foraines dans nos quartiers. Nous y allions en bande.

Toutes ces fêtes se ressemblaient. Des tirs, des loteries, des confiseries, des manèges de montagnes russes, de casse-cou, de chevaux de bois, immobiles, bien placides pour les tout jeunes, de chevaux, de vaches qui montaient, descendaient le long d'une grosse tige de cuivre. Certains de ces chevaux aux narines dilatées, aux yeux flamboyants faisaient penser aux chevaux marins qui tiraient le char de Neptune sur la crête des vagues. Les femmes montaient en amazone, tandis que les hommes à la manière de cavaliers expérimentés, s'assuraient sur les étriers comme s'ils avaient enfourché de vrais coursiers.

Le cirque Cordioux revenait fidèlement chaque année. On y allait voir les clowns, les équilibristes et la belle écuyère sur son cheval blanc. Il nous apportait une part de nos rêves et de nos illusions.

Bien souvent au cours de la fête apparaissait le montreur d'ours. Il tenait sa bête muselée au bout d'une longue chaîne et la faisait danser au son d'un tambourin. On criait « Bravo ! Martin » et l'on mettait un sou dans la sébille.

On achetait de petits cochons ou des cœurs en pain d'épice. À votre demande le marchand y inscrivait votre prénom ou celui de votre compagne. Il prenait alors un petit cornet contenant une pâte blanche assez molle, pressait doucement avec le pouce, la pâte sortait en un mince filet par l'extrémité pointue percée d'un trou. Il s'appliquait, ne ménageant par les fioritures et saupoudrait d'un peu de sucre glace. Vous emportiez une amusante friandise, un souvenir bien personnel.

Ces fêtes duraient une quinzaine. Le premier lundi les enfants avaient congé. Ce jour-là, étaient organisés des jeux auxquels nous ne manquions pas de participer. Toutes sortes de courses nous sollicitaient dont celle à cloche-pied et la course en sacs. Des malins, au lieu de procéder par bonds, trottaient au fond de leur sac pour atteindre plus rapidement le but. Malgré leurs protestations un peu hypocrites, ils étaient éliminés. La course à la grenouille dans une brouette provoquait bien des rires. Les grenouilles peu habituées à être ainsi véhiculées sautaient de tous côtés. Les rattraper n'était pas une mince affaire. Le plus souvent, gagnait celui qui subrepticement avait quelque peu assommé sa bestiole.

On nous proposait aussi de prendre avec les dents la pièce collée avec de la graisse au fond d'une poêle à frire, enduite de suie. Ce n'était guère engageant. Les amateurs ne manquaient pas cependant.

Des cruches étaient suspendues à une corde tendue entre deux poteaux. Dans l'une d'elles, était logé un petit lapin vivant, les autres étaient remplies d'eau, de farine, de cendres, de poussier. Les yeux bandés, armé d'un bâton, on essayait de casser la bonne cruche.

L'assistance, qui semblait vous aider par des « Va à droite », « Va à gauche », « Marche droit devant toi », vous trompait effrontément. Et pan ! pan ! On était douché ou transformé en mitron ou en charbonnier. Et le petit lapin méditait dans sa cruche en attendant sa délivrance.

J'aurais bien voulu détacher du mât de cocagne l'un des lots qui se balançaient et me tentaient. Malgré l'eau de rouille que ma mère me faisait boire quotidiennement et qu'elle préparait avec des clous à bateau trempant en permanence dans une bouteille je n'ai jamais pu grimper à ces mâts redoutables.

Plus tard, collégien, j'allais à la Foire aux Pains d'Épice ou Fête du Trône, en compagnie de mon ami Barbitras, farceur s'il en fut.

Un jour il me dit : « Si tu veux, à la sortie des classes, on ira voir la Goulue. » Je savais qui était la Goulue. J'en avais maintes fois entendu parler, comme de Grille d'Égout, de Jane Avril ou de Nini Patte en l'Air, par ma marraine au cours des repas de famille et aussi par mes grands frères.

Et je vis la célèbre danseuse ! Elle faisait la parade. Des gens qui avaient dû la connaître au temps de sa gloire, au Moulin Bouge ou au Moulin de la Galette, lui criaient : « Plus haut, la Goulue, plus haut ! » Mais ce n'était plus la danseuse étourdissante qui menait les quadrilles effrénés en faisant onduler, virevolter ses amples jupons aux dentelles vaporeuses et qui de son pied de satin hardiment lancé, vous décoiffait. C'était une femme énorme et sans grâce qui avait bien du mal à lever la jambe. Autant qu'il m'en souviennne, elle était lutteuse ou dompteuse dans la ménagerie Pezon.

Heureusement, un peu plus loin, des jeunes femmes alertes et jolies, tout en dansant, chantaient la rengaine à la mode :

*C'est la danse nouvelle
Mademoiselle
La danse qui vous aguiche
C'est la matchiche.*

À tout autre, je préférais la fête de mon quartier. J'avais la permission d'y aller un soir, avec mes frères. Sous les lumières, elle prenait un aspect féerique. La foule était nombreuse et animée. Comme on s'y amusait !

Et les couples, les familles, les bandes d'amis, grisés de bruit et de musique, heureux de la soirée gaiement passée, revenaient dans la nuit tiède en chantant : « sur les Bords de la Riviera », « la Valse Brune » ou « sous les Ponts de Paris »... à moins que ce ne fût « la

Petite Tonkinoise ».

Cette vie d'une aimable insouciance cessa subitement au seuil de l'été 1914. L'attentat de Sarajevo venait d'assombrir l'horizon. L'orage se préparait, se rapprochait de nous. Tous pressentaient la tragédie qui se nouait.

1914 a marqué la rupture du rythme d'une vie qui se voulait heureuse ou ne s'en donnait peut-être que l'illusion. Beaucoup l'ont regrettée et n'ont cessé d'en parler avec nostalgie.

Je sais qu'on est enclin à penser et à dire que tout était mieux autrefois, c'est humain. Certaines fleurs n'ont jamais autant de parfum que lorsqu'elles sont fanées. Mais on est bien forcé de reconnaître qu'après 1914, rien ne fut plus pareil. Quelque chose s'était échappé de nos mains que nous ne pourrions jamais ressaisir. Une époque venait de finir, morte avec ceux qui partaient et dont la jeunesse allait être fauchée, broyée, martyrisée.

Nous n'étions plus que six frères. Les trois aînés, Georges, Paul et Sylvain, avaient terminé leur service militaire. Marius achevait le sien dans une garnison de l'Est. Son régiment appartenait à la Division de Fer. Tous étaient fantassins.

On ne s'entretenait que de la guerre. On voulait encore espérer que ce conflit recevrait une solution pacifique comme celle qui avait réglé l'incident d'Agadir, trois ans plus tôt. On avait conscience que si un cataclysme se produisait, ce monde de la douceur de vivre s'effondrerait. L'affaire Caillaux pourtant fertile en incidents et passionnante par le renom des personnalités mises en cause ne détournait pas notre angoisse. Dans les familles, l'entrain était tombé. On vivait au jour le jour, se raccrochant à des nouvelles rassurantes aussitôt démenties. Chez nous, les repas se passaient le plus souvent dans un silence lourd d'inquiétude. Peu de paroles, beaucoup de pensées remuées. Nous savions que notre mère, qui avait tant souffert dans son affection et dans sa chair de la mort de notre frère Louis, ne survivrait pas au départ de ses fils.

Tous les jours, les avions stationnés à Vincennes faisaient des sorties d'entraînement qui ajoutaient à notre anxiété.

Les événements s'aggravèrent, se précipitèrent. Des réservistes furent rappelés. Un matin, au courrier de dix heures, nous reçûmes un ordre d'appel pour mon frère Sylvain. Il devait rejoindre Toni, immédiatement et sans délais. Nous aurions pu attendre son retour, sa journée terminée. Ma mère que cette guerre devait déchirer et anéantir, qui aurait voulu, dans son cœur, retenir ses fils quelques instants de plus, me dit : « Va prévenir ton frère, il ne faut pas qu'il se mette en défaut. » Je partis le chercher à son travail, chez mon oncle Auguste. Nous revînmes en hâte à la maison. Ma mère lui avait

préparé une musette de linge, une autre de victuailles.

Ils restèrent un long moment dans les bras l'un de l'autre, cœur à cœur, joue contre joue, sans parler, leur chaleur étroitement mêlée pour la garder longtemps encore, quand ils se seraient séparés. Ma mère relâchant son étreinte lui dit doucement : « Maintenant, il va falloir nous quitter, mon enfant » ; et elle lui donna quelques conseils, de ceux que, seule, une mère dans sa peine ou sa tendresse peut trouver en pareilles circonstances mais qui sont inefficaces, parce qu'ils ne peuvent être suivis. Elle lui dit, dans un souffle : Un arbre, un petit mur, protège-toi.

J'ai encore, en moi, cette minute, je ne pourrai jamais en traduire l'intense émotion. Dieu sait si j'aimais mes frères... Pas de démonstrations inutiles. Pas de larmes. Ma mère écourta le moment fatal de la séparation pour ne pas amollir le courage de son fils. Elle savait se dominer, mais à quel prix ! Si dures que fussent les épreuves qui l'accablaient, elle pleurait rarement, j'allais dire jamais ; sa souffrance était tout intérieure et d'autant plus profonde.

Minée par la maladie, elle n'était déjà plus que l'ombre d'elle-même. Cette force d'âme alliée à tant de douceur me confond encore aujourd'hui.

L'ordre d'appel était si pressant que mon frère n'eut pas le temps d'aller faire ses adieux à mon père. Je l'accompagnai jusqu'à la gare de l'Est dont les abords étaient noirs d'une foule compacte et mouvante. Je le quittai à la sortie du métro. Je lui faisais de grands signes d'amitié avec ma casquette de collégien. Il se retourna plusieurs fois, agitant la main, mais cette main se perdit au milieu d'autres mains qui, toutes, faisaient le même geste d'adieu.

On a souvent décrit l'atmosphère qui régnait, ces jours-là, à la gare de l'Est. Il faut avoir été le témoin de ces événements pour y croire.

J'ai vu, allant en tous sens, ces cortèges survolés de drapeaux tricolores, précédés de musiques, ces débordements patriotiques, j'ai entendu ces démonstrations bruyantes et enthousiastes où vibrait l'âme d'un peuple. On eût dit qu'une force obscure se libérait tout d'un coup, qu'une grande fraternité rapprochait, unissait tous les Français.

Un soir, les cloches sonnèrent le tocsin. Un pompier, muni de son clairon, allait à bicyclette de quartier en quartier, sonner la générale. J'en garderai toute ma vie, dans ma mémoire, la lugubre résonance. La nuit était tombée. J'ai encore devant les yeux, sa silhouette se détachant, au coin de notre rue sur la lueur pâle du réverbère qu'un employé en blouse bleue venait d'allumer avec sa longue canne à feu. Puis sur les murs apparurent les affiches de la mobilisation générale.

Mes autres frères, Georges et Paul, partirent un ou deux jours plus

tard. Ils regagnaient le même régiment.

Et commença la longue attente, l'attente torturante des nouvelles.

Ma mère lisait, relisait ces lettres précieuses, hâtivement griffonnées dans un bref moment de répit, mais elles ne lui communiquaient pas entièrement le réconfort dont elles étaient chargées. Entre le moment où elles avaient été écrites et leur arrivée jusqu'à nous, il avait pu se passer, pensait-elle, tant d'événements que ces lettres pouvaient être devenues des messages d'outre-tombe.

Les ateliers d'art étaient fermés. Jacques, se trouvant libre, nous allions tous les deux, à la gare de La Varenne, voir passer les trains de troupe et les premiers convois de blessés qui empruntaient la ligne de Grande Ceinture. Nous nous rendions utiles en secondant les équipes de la Croix-Rouge qui distribuaient des boissons et des douceurs aux soldats.

Les écoles ayant été rouvertes, je secondais le directeur d'Adamville. Elles ne tardèrent pas à être fermées car les nouvelles étaient mauvaises. Vers le 25 août, nous apprîmes que notre frère Marius, blessé à Morhange, était hospitalisé à Châteauroux. La main droite mutilée, la guerre était finie pour lui. Georges, près de Meaux, à demi assommé par la déflagration d'un obus qui l'avait projeté en l'air, resta quelque temps en observation et obtint une permission de convalescence de quatre ou cinq jours.

Paul et Sylvain combattaient, pris dans la retraite, puis dans le mouvement en avant de la Bataille de la Marne. Georges rejoignit Paul à Vauquois où pendant tout l'hiver 1914-1915 leur régiment, épaulé par les Garibaldiens et je crois les « Joyeux », livra de rudes et sanglants combats. Qu'on se figure les angoisses de ces deux frères qui, après chaque engagement, se recherchaient de tous côtés. Au début de février 1915, Paul fut porté disparu après l'explosion d'une mine, alors que Georges à demi enterré et blessé était évacué. Jacques avait été appelé en novembre 1914. Je restais seul à la maison. Les heures étaient lourdes et longues à s'écouler pour notre pauvre mère. Notre vie était un drame permanent imposé par des événements inhumains dont la conduite nous échappait.

Nous restâmes plusieurs mois sans nouvelles de Paul. Le bruit courait dans notre quartier, qu'un voisin incorporé dans la même unité, l'avait vu, étendu sans vie, entre les lignes. Ma mère heureusement n'en sut jamais rien et conservait au fond d'elle-même une lueur d'espoir.

Enfin, au cours de l'été 1915, une carte de l'ambassade d'Espagne à laquelle mon père s'était adressé, nous avisa que Paul était prisonnier dans un camp de représailles, qu'il allait être transféré dans un camp normal et nous donnerait bientôt de ses nouvelles.

Pendant tout son séjour dans ce camp, de toutes les brimades qu'il eut à subir, l'interdiction de correspondre avec sa famille fut la plus cruelle.

Sylvain qui avait participé, sans dommages, à tous les combats devant le Grand Couronné de Nancy, dans les Flandres en Artois, à Notre-Dame-de-Lorette et à Neuville-Saint-Vaast, vint en permission de détente, pour dix jours, en août 1915. Jacques qui était sur le front de Lorraine, dans un secteur calme, en obtint une aussi au même moment. Il nous envoyait dans ses lettres, des feuilles dont le limbe partiellement et sagement perforé laissait apparaître la fine dentelle des nervures sur laquelle aurait été posée en surimpression un motif symbolique : une croix de Lorraine, un cœur, un trèfle à quatre, feuilles. C'était un délicat travail.

Le sort de Paul ne nous donnait plus d'inquiétude. Marius était réformé. Georges était en convalescence pour plusieurs mois. Ainsi, ma mère put avoir autour d'elle cinq de ses fils.

Le bonheur qui nous avait fuis sembla ressusciter, mais c'était un bonheur fragile qui s'amenuisait au fil des heures. Ce fut un bonheur déchirant. Je voyais naître dans l'éclat fiévreux des yeux de ma mère une inquiétude qu'elle avait de la peine à dissimuler. Une année de guerre avait brisé son courage et ses forces déjà si compromises. Ce furent cependant des jours heureux. Les derniers qui lui apportèrent des joies.

Quelle épreuve quand nous accompagnâmes Sylvain et Jacques à la gare du Parc et que nous vîmes les lanternes du train s'éloigner, ne plus être dans la nuit que deux petits points rouges incertains, puis disparaître dans une courbe ! Notre cœur était serré à éclater. Vers quel destin allaient-ils ?

Un mois plus tard, au cours de l'offensive de Champagne qui avait pour ambition de percer le front allemand, Sylvain était grièvement blessé à la cuisse. Parti en flèche avec sa section, il avait été pris dans un violent tir de barrage et cloué au sol, tout près des lignes ennemies. Un soldat allemand avait rampé vers lui, l'avait chargé sur ses épaules et conduit au poste de secours le plus proche, il ne cessait de lui parler, sans doute pour le réconforter et dans ses propos revenait le mot : Mutter ! Mutter ! Longtemps, longtemps après la guerre, Sylvain pensait encore avec émotion à cet homme secourable qui lui avait sauvé la vie.

Huit jours après, nous avions de ses nouvelles, il était hospitalisé dans la région d'Aix-la-Chapelle.

Puis, quelques mois plus tard, nous reçûmes à plusieurs reprises des photographies de groupes de prisonniers où figurait mon frère. Il avait laissé pousser sa barbe. Le hasard voulait qu'il fût toujours placé

au troisième ou quatrième rang et ma mère se tourmentait ; elle disait : « On lui a coupé la jambe, le pauvre Sylvain ne veut pas nous le dire, il use de ce stratagème pour dissimuler sa mutilation. » Ce n'était vraiment que le hasard. Une photographie où il était seul et bien d'aplomb vint enfin nous rassurer. Mais pendant des mois et des mois, cette incertitude angoissante avait meurtri notre mère et l'avait diminuée un peu plus.

Les deux prisonniers, toujours par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne, purent être réunis dans le même camp et se soutenir l'un l'autre. Mon père leur envoyait colis sur colis, beaucoup n'arrivaient pas. Avec un soin minutieux, il les confectionnait, les dosait pour qu'ils eussent un peu de tout et qu'ils pussent sentir que nous étions près d'eux dans leur épreuve.

Jacques restait le seul combattant de la famille. Les secteurs calmes de Lorraine n'allaient bientôt plus être, pour lui, que de lointains souvenirs. Un matin de février 1916, à ma grande surprise, je constatai, en arrivant à la gare du Parc Saint-Maur, que le nombre des voyageurs qui attendaient le train de Paris, était particulièrement élevé. Une telle affluence était inhabituelle. Quand on prend le même train depuis des années, on finit par reconnaître les visages. Il y avait, ce matin-là, une foule de personnes que je n'avais jamais vues. Des retards considérables avaient réuni, sur ce quai, l'équivalent de plusieurs trains. Nous apprîmes des employés que la priorité avait été donnée subitement aux convois de troupe et de matériel. Ce devait être sérieux.

Les journaux du soir nous révélèrent que les Allemands avaient lancé de violentes attaques contre Verdun. Cette bataille qui devait être la plus acharnée, la plus meurtrière de toute la guerre, fit rage pendant des mois. Il vint s'y ajouter, au début de l'été, la non moins terrible bataille de la Somme.

L'unité de Jacques se trouva engagée dans ces incessants combats qui dépassaient en violence, tout ce que l'imagination peut concevoir. Il était téléphoniste, mais à Verdun le sol était à chaque instant si bouleversé qu'il était impossible de creuser des tranchées et d'établir des lignes téléphoniques. Il fallait que les ordres fussent transmis coûte que coûte. Le téléphoniste se transformait en coureur et devait porter les messages de trou d'obus en trou d'obus aux malheureux combattants de sa compagnie. Mission difficile, car le front était mouvant, incertain. Bien souvent, hélas ! il n'y avait plus que des morts et des mourants, parfois même, toute trace humaine avait disparu, ces trous d'obus n'étaient plus que des tombes.

C'est bien un miracle qu'il soit sorti vivant de cet enfer. Blessé légèrement au visage, il ne fut pas évacué. Cette blessure, jugée

insignifiante, fut la seule qui l'atteignit de toute la guerre.

Bien longtemps après, quand nos enfants insistaient trop, il lui arrivait de nous raconter dans le détail, sans emphase mais avec gravité, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait vécu, tout ce qu'il avait souffert. C'était terrifiant, ces récits éveillaient en nous des visions de cauchemar qui étaient longues à se dissiper et nous laissaient une sensation de malaise.

Autrement, mes frères étaient peu enclins à parler d'eux-mêmes, de leurs épreuves, des scènes d'épouvante, des corps à corps, des patrouilles dans la nuit, des veilles au créneau, de la boue où ils s'engluaient, s'enlisaient, des bombardements sans fin, des mines dont les gerbes monstrueuses enterraient les vivants et déterraient les morts, des attaques au petit matin pour prendre un bout de tranchée, perdu quelques jours plus tard... Leur devoir, ils l'avaient fait simplement.

Ils avaient marché, ils avaient tout subi, avec une angoisse courageuse et virile. Ils avaient vu souffrir et mourir tant de camarades que maintenant, ils voulaient chasser de leur mémoire l'horreur de ces années maudites.

Ils nous avaient rapporté plus volontiers, quand ils pouvaient prêter à rire, les souvenirs des premiers temps de la guerre des tranchées : de leurs installations de fortune, des vieux uniformes de l'été 14, tombant en loques, des brodequins crevés, de leur accoutrement insolite...

Encore était-ce assez rare ! 1916 fut une année d'angoisse, de souffrance et de grande douleur. Deux de mes frères étaient prisonniers, deux autres grièvement blessés, réformés. Jacques était toujours au front, dans les secteurs les plus dangereux.

J'étais le dernier à être physiquement à l'abri de la guerre, mais pour combien de temps ?

VIII

L'ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTEURS LA MORT DE MON FRÈRE ET DE MA MÈRE MA SOLITUDE LE VIEUX SAINT-MAUR

MON ADOLESCENCE ROMANTIQUE

En juillet 1916, je fus reçu au concours d'entrée de l'École Normale d'instituteurs d'Auteuil. Quarante places pour plusieurs centaines de candidats venus de toute la France. La situation de l'instituteur parisien était privilégiée avant la guerre de 1914.

Je dois dire que j'ignorais totalement le montant de mon premier traitement, je ne m'en étais jamais soucié.

Dernièrement, j'ai demandé à de bonnes amies, Jeanne et Henriette, anciennes normaliennes de la Haute-Loire :

— Saviez-vous quel serait votre traitement à la sortie de l'École Normale ?

— Non, nous n'y avons jamais pensé, nous avions la foi.

Ma réussite combla ma mère, elle avait toujours eu pour mes maîtres de l'admiration ; à la pensée que je pourrais les égaler, elle en éprouva de la fierté et beaucoup de joie.

En octobre, j'étais donc entré comme interne à l'École Normale, mais à Chartres. Ma mère se retrouva seule toute la journée. Mon père partait tôt et rentrait tard. Cette longue solitude qui la livrait à ses pensées lui était extrêmement pénible. Malgré les visites de ma grand-mère, elle restait en commerce secret avec ses fils disparus ou éloignés d'elle.

Je lui écrivais régulièrement. Je la tenais au courant de ma nouvelle vie. Mon adaptation tarda un peu. Un jour que j'avais ironisé sur le fameux riz immangeable qui revenait trop souvent, elle m'envoya un colis de friandises et m'annonça la visite de mon père. Il s'entretint avec le directeur et m'emmena déjeuner au restaurant avec Clément, mon ami. Ma mère ne voulait pas que ses fils fussent malheureux. Je ne l'étais pas. J'avais été seulement un peu désorienté.

Je la vis, pour trois jours, à la Toussaint. Elle me trouva bien dans ma redingote bleu foncé, aux revers ornés de palmes d'argent. J'avais aussi une canne qui affirmait ma personnalité. Tous les élèves maîtres en avaient une. C'était obligatoire.

Ma mère avait encore changé. Elle autrefois si fraîche, si gracieuse, si alerte était devenue une autre femme au pauvre visage vieilli, décharné, encadré de mèches grises qu'elle n'avait plus le goût d'ordonner. Son état de santé s'aggravait, elle se traînait de son lit à son fauteuil. Elle eut la satisfaction de savoir qu'une naissance était attendue dans la famille. Mon frère Marius était marié depuis peu. Elle disait : « Pourvu que j'aie une petite-fille, je serais comblée. » Ce fut un garçon qu'elle ne connut pas, hélas !

Je menais mes études le mieux possible, l'esprit livré à l'inquiétude.

Les vacances de Noël et du Jour de l'An me ramenèrent à la maison. Ma présence sembla lui redonner un regain de vie et d'activité. Elle s'efforçait de me faire plaisir en me préparant quelques gâteries que j'aimais et que son régime lui interdisait. Je repartis presque rassuré.

Puis le drame tant redouté dont chaque jour nous rapprochait se produisit. Un matin, le directeur me fit appeler. Il était pensif. Il me parla de ma mère, de mes frères. Puis il me dit : « Il faut que vous partiez chez vous » et il me remit un télégramme : « Maman, Georges au plus mal. » Je savais ce que voulait cacher cette formule. Je fus atterré. On n'est pas insensible à la peine d'autrui mais on ne peut concevoir que ceux que l'on aime tant vous quitteront un jour, que leur pensée se perdra à jamais.

J'étais un peu préparé au pire pour ma pauvre mère. Depuis des années, je la voyais s'affaiblir ; la vie s'en allait d'elle progressivement, comme une lumière vacillante va s'éteindre. Et la nuit précédente, j'avais été averti par un rêve prémonitoire. Ma mère était inerte sur son lit, la tête maintenue par une mentonnière, le corps, le visage ravagés par l'irréversible douleur qui avait arrêté les battements de son cœur.

Je gardais cependant l'espoir d'arriver assez tôt pour recueillir un dernier regard, et sentir la dernière chaleur d'une main. C'était fini. Elle était là, près de moi, pétrifiée dans l'immobilité de la mort, telle qu'elle m'était apparue dans mon rêve. Les miroirs étaient voilés, la pendule arrêtée. Un brin de buis trempait dans l'eau bénite d'une soucoupe blanche. Un cierge éclairait la chambre de sa faible lueur et animait des ombres... C'était la première fois que je me trouvais face à la mort. Et c'était celle de l'être le plus aimé.

Pour Georges, je ne comprenais pas. Mon père me raconta. Son

état avait subitement empiré. Il avait été blessé à deux reprises à la colonne vertébrale. Il avait trente-trois ans. Il nous quitta le 14 janvier, ma mère deux jours plus tard. Elle n'en sut rien, elle était déjà à demi inconsciente. Il paraît qu'elle se plaignait en posant les mains sur son ventre. « Oh ! Que j'ai mal ! Oh ! Que j'ai mal », comme si l'enfant qu'elle avait porté et qu'elle venait de perdre réveillait en elle les douleurs de l'enfantement, pour à nouveau se séparer d'elle, mais à tout jamais.

Ainsi s'éteignit la flamme qui n'avait brillé que pour nous. Notre mère avait été toute sa vie notre refuge, notre protection contre nos peines, la source intarissable de nos joies.

Comme les mères de tous les pays ont pu souffrir pendant cette guerre ! Combien, hélas ! tombèrent, épuisées, terrassées par l'angoisse avant d'être arrivées au terme de ce long calvaire.

On la porta en terre le 18 janvier 1917, elle allait avoir cinquante-trois ans. C'était le jour de mon anniversaire. J'avais dix-huit ans. Le ciel était tendu de gris. Il n'en tombait qu'une clarté blême, indécise. Le jour semblait s'être levé comme à regret. Il avait neigé. Nos yeux étaient secs d'avoir tant pleuré. Il n'y avait que le bruit étouffé de nos pas dans le grand silence. Tout dans la nature autour de nous était immobile, désolé, paralysé par un froid terrible. Mais ce froid, si dur qu'il fût, était moins intense que celui qui glaçait nos cœurs meurtris.

Le foyer où nous avions grandi avait perdu sa chaleur et la grande maison, son âme.

Je repartis pour l'École, Jacques rejoignit son régiment, au front.

Cet hiver de 1917 fut d'une rigueur extrême. La pénurie de charbon le rendait encore plus pénible. Dans notre dortoir, non chauffé, où nous nous entassions à une bonne soixantaine, nous gelions. Beaucoup d'entre nous se couchaient tout habillés. Le matin, nous trouvions une mince pellicule craquante dans un creux de notre couverture. La vapeur d'eau de notre respiration s'était transformée en glace. Le normalien chargé de la station météorologique notait chaque jour des températures de -15° , -18° . Nous étions autour de lui, espérant une amélioration, si légère fût-elle. Cette situation dura plusieurs semaines. 1917 fut une année terrible, pourtant aucun de nous ne fut malade.

Les robinets des lavabos ne fonctionnaient plus, toutes les canalisations avaient éclaté, nous ne pouvions faire qu'une toilette sommaire. Nous la faisions en commun dans une grande salle garnie de deux longues tables. Nous étions répartis de part et d'autre de chacune des tables. Nous disposions d'une cuvette et d'un pot à eau en fer émaillé blanc. Notre toilette terminée, nous mettions notre serviette sur un fil qui suivait la longueur des tables. Le samedi après-

midi ou le dimanche matin, nous pouvions faire une toilette plus soignée avec de l'eau chaude dans un autre local au rez-de-chaussée.

Le normalien qui s'occupait du chauffage se levait à cinq heures et demie pour allumer le poêle volumineux qui trônait dans la salle d'études et celui de la salle de classe. À six heures et demie, quand nous descendions, nous étions accueillis par une honnête sensation de chaleur. Nous n'utilisions que deux salles, les élèves maîtres de 3^e année étaient au front.

À l'École Normale, il n'y avait pas de personnel de service. Chacun avait sa tâche, quelquefois peu agréable. Tous les balayages des salles, du dortoir, des escaliers, des couloirs, des vestibules nous incombaient. Ceux qui tenaient la bibliothèque ou le laboratoire étaient enviés, inutilement, car vous gardiez pendant toute votre scolarité, la tâche qui vous avait été imposée à votre arrivée.

J'entretenais la Cour d'Honneur. Je la désherbaïs, la ratissais et ramassais les feuilles mortes à l'automne. Parfois, je devinais une présence derrière le rideau d'une fenêtre de l'appartement du directeur. C'était sa fille qui s'assurait si je faisais bien mon travail. Curieuse et rapporteuse, elle avait reçu, quelques années plus tôt, une fameuse leçon de normaliens de 3^e année qui avaient eu à se plaindre d'elle.

Nous nous acquittions de nos corvées, après le petit déjeuner. Les cours commençaient à 8 heures et demie. L'emploi du temps était assez chargé, mais ce qu'il y avait de particulier, c'était le rythme des travaux écrits et le respect rigoureux de la date de leur remise au normalien qui les ramassait pour le professeur. Aucun retard n'était toléré.

Chaque semaine voyait le retour d'une explication de textes très fouillée et chaque quinzaine celui d'une composition française, d'un devoir de pédagogie ou de philosophie, d'un devoir de mathématiques ou de quelques problèmes de physique ou de chimie. Les cahiers devaient être régulièrement mis à jour, bien écrits, avec titres et sous-titres en ronde ou en bâtarde. Nous étions entraînés au travail bien fait, nous ne faisons d'ailleurs en cela que reprendre la tradition de l'école primaire.

La pause du déjeuner était d'une heure et demie. Les cours s'arrêtaient à 16 h 30. Nous recevions une épaisse tartine de pain sec. À chacun de l'améliorer d'une barre de chocolat, de beurre ou de confiture qu'il avait dans sa boîte à provisions.

Puis, jusqu'au dîner, nous rentrions en étude... Chacun à son tour, on en assurait la surveillance. Vers dix-huit heures, arrivait un instituteur qui prenait le relais et qui, la nuit, de sa petite chambre, surveillerait le dortoir. Le silence était de rigueur au dortoir ; il se

tenait bien, malgré tout, quelques conversations à voix basse, mais, levés depuis six heures, nous ne tardions pas à sombrer dans le sommeil.

Les bâtiments de l'école étaient construits sur un angle du jardin.

Ce jardin était immense. Il comprenait un verger, un potager, une pièce d'eau où une barque restait attachée à une sorte de ponton et un grand parc aux arbres imposants.

Après déjeuner, ce parc, notre domaine, était le lieu de nos exploits ; nous en faisons le tour en courant, nous nous entraînions en vue des épreuves du brevet militaire, l'un d'entre nous chronométrait les temps du 400 m et du 800 m ; ou bien, dans la spacieuse allée centrale, nous jouions au ballon jusqu'à ce que le clairon nous eût rappelé l'heure des cours. Ce jeu nous passionnait.

Le jeudi, nous allions au « Grand Pré ». Notre équipe au maillot rayé rouge et noir rencontrait celle du lycée.

Le potager et le verger étaient aussi de bonnes dimensions, de trop bonnes dimensions, à notre gré, puisque nous étions chargés de bêcher la terre et de désherber les allées. Il y avait un jardinier, surnommé « Gartner », qui s'occupait des semis, des plantations et « le la partie florale. Il nous apprenait à tailler les arbres fruitiers. Ces activités agrestes remplaçaient nos ébats sportifs. Elles devaient leur retour aux exigences saisonnières.

L'économe, surnommé « Trip », qui était aussi professeur d'histoire et de géographie, venait de temps à autre contrôler notre ardeur au travail. Il nous était naturellement défendu de toucher aux fruits, mais les cerises et les fraises nous tentaient et tout aussi naturellement, nous nous laissions entraîner à en cueillir, ce qui nous valait une privation de sortie si nous étions surpris. Le fait curieux est que ce brave économe, quand il nous punissait, semblait s'en excuser et n'avait plus qu'un filet de voix.

Notre vie à l'École Normale était parfaitement réglée. Cette règle était stricte. Le lever était à six heures et non à six heures cinq, les jours de sortie, nous devions être rentrés à dix-huit heures et non à dix-huit heures cinq. S'y plier au début avait été dur ; puis l'habitude s'était établie. Cette règle avait fini par n'être pas trop pesante. Malgré sa rigueur, nous arrivions à la tourner.

La semaine, en guise de petit déjeuner, on nous servait une assiettée de soupe et un morceau de pain.

Le dimanche, jour du café noir, nous nous offrions un croissant d'un sou, c'était de tradition fort ancienne. Il eût été normal que pour aller chez le boulanger, nous passions par la porte de la conciergerie. C'était impensable. Alors, l'un de nous faisait le mur ; un mur très

haut que je n'ai jamais pu franchir, et il revenait avec, dans un sac, une soixantaine de croissants qui avaient été commandés le jeudi précédent. Quelquefois, le Gärtner, le brave homme, avait laissé la porte cochère entrebâillée. Ces croissants du dimanche avaient un goût particulièrement agréable.

Nous n'avions pas de personnel de service dans chacun de nos pas. En salle d'études, la plupart du temps, nous assurions nous-mêmes la surveillance. Nous pouvions nous déplacer pour demander un renseignement à un camarade. Devant un travail difficile, à plusieurs nous nous donnions des idées, en en gardant toutefois quelques-unes pour que notre devoir ait une substance personnelle. Ces déplacements ne provoquaient pas le désordre. Sans être trop fréquents, ils nous laissaient la sensation d'être libres.

Nous savions organiser nos moments de détente après le déjeuner et le dîner.

Le soir, dans la demi-heure qui précédait le coucher, immuablement fixé à 8 h 30, nous nous laissions guider par plus de fantaisie.

L'hiver, Noiret, notre major, se mettait au piano. Son jeu alerte et agréable nous entraînait à danser dans la large allée centrale de la salle d'études que nous agrandissions en poussant nos tables. Le quadrille dès lanciers, le pas des patineurs n'avaient pas de secret pour nous.

Nous gardions notre gaieté... et pourtant dans le côté gauche de l'immense tableau noir, sur deux colonnes, s'allongeait la liste des anciens normaliens, morts au champ d'honneur.

Nos jeunes camarades de la promotion qui succéda à la nôtre inscrivaient hélas ! sur la liste douloureuse les noms de plusieurs des danseurs insoucients.

Le jeudi et le dimanche, nous avions sortie libre, après le déjeuner, de 14 à 18 heures. Le jeudi après-midi pouvait être réservé aux sports pour ceux qu'il attirait.

Le dimanche, nous descendions en étude à sept heures au lieu de six et demie les autres jours. L'après-midi, à la belle saison, nous allions quelquefois au Petit-Salé, guinguette distante de deux kilomètres de la ville. Il y avait des jeux, des balançoires, des ombrages au bord de l'eau. Nous faisions les fous pour nous changer de notre vie quelque peu monacale.

Le dimanche était aussi le jour de la lecture. Nous devions emprunter, chaque mois, un certain nombre d'ouvrages, imposés ou de notre choix, à la bibliothèque de l'école, tenue par un normalien. Chaque ouvrage donnait lieu à un résumé porté, avec nos réflexions,

sur un cahier dit de « lectures personnelles » que le professeur relevait de temps à autre, pour les annoter. Cette obligation de prendre des livres, cet entraînement à la lecture était indispensable à notre formation. Mais le résumé rédigé pour le professeur et non pour soi, témoignait bien souvent d'un manque de spontanéité, de sincérité dans l'expression de nos sentiments intimes. L'essentiel, après tout, n'était-il pas de s'enrichir ?

Le dimanche soir, avant le dîner, la salle d'études était silencieuse. Nous étions perdus au sein d'une lecture méditative.

La politique était interdite. Nous n'en faisons pas. Nous pensions à notre travail qui était absorbant. De plus autour de nous, devant nous, il y avait la guerre. Des normaliens avaient leur père au front, d'autres des frères comme moi. Chacun avait ses soucis et ses peines.

Pourtant, une lettre très détaillée et très pressante que m'adressaient les normaliens de Périgueux mit les deux promotions en rumeur. Ils nous demandaient de participer à la création d'un Syndicat des élèves maîtres. Après discussion, nous entrâmes dans ce mouvement avec enthousiasme. Je fus désigné comme responsable. Un échange de lettres s'ensuivit. Les pourparlers allèrent assez loin puisqu'une réunion nationale devait se tenir à Orléans... quand je fus appelé chez le directeur. Deux messieurs à forte moustache et à chapeau melon s'y trouvaient déjà. Mon courrier avait été intercepté, il était là sur le bureau. Anastasie veillait.

Ils m'enjoignirent de mettre fin immédiatement à ce projet. C'est ainsi que le Syndicat des élèves maîtres ne vit jamais le jour.

Quand j'arrivai à Chartres, je ne connaissais personne, mais je ne tardai pas à me convaincre que je me trouvais dans un milieu de bonne camaraderie. Bien sûr, des groupes se formèrent par affinités ou en souvenir de scolarités anciennes.

Comme les mousquetaires, nous étions quatre. Notre petit clan était soudé par une forte amitié. Bientôt, hélas ! Nous ne fûmes plus que trois. Léon Trouillet, le bon, l'impétueux Léon, un peu notre aîné, fut appelé au service militaire en mars 1917, un an avant nous. Il devait être tué en septembre 1918. Jean Clément, de Tarbes, nous quitta en juillet 1917 pour continuer ses études à Auch. Il mourut en 1933 des suites d'un refroidissement. C'était un athlète tout en muscles, un grand sportif qui nous surprenait par ses performances. Dans le gymnase d'une hauteur qui nous paraissait démesurée, il grimpa à la corde lisse et à la perche avec une aisance étonnante. Il partait assis, le corps en équerre, et montait dans cette position jusqu'au sommet par la seule force de ses bras. Il m'avait appris le « Beth Ceü de Paü ». Le soir, la classe finie, nous le chantions ensemble pour qu'il se rappelât le pays natal dont il était

momentanément éloigné. Nous entonnions aussi avec une belle ardeur :

*Toulouse, Toulouse, rouge fleur d'été
Tu rendrais jalouse toutes leurs cités.*

Il ne s'est jamais senti dépaycé parmi nous.

Jean Clément était déjà à son arrivée à l'École Normale un rugbyman de grande classe. Il jouait dans notre équipe de football. Ses pointes de vitesse et son adresse étaient incomparables. J'ai voulu, ici, lui rendre hommage.

Il débuta comme arrière dans l'équipe tricolore le 22 janvier 1921, contre l'Écosse. Le score, de 3 à 0, nous avait été favorable. Pendant toute cette année 1921, il fut sélectionné pour les matches du Tournoi des Cinq Nations. Le 25 février 1922, la France fit match nul 11 à 11 avec l'Angleterre sur son terrain de Twickenham. Exploit remarquable, jamais réalisé. La part de Jean Clément avait été des plus grandes et je dirai déterminante. Tous les journaux de l'époque s'accordèrent pour vanter ses mérites.

Cette équipe prestigieuse comptait dans ses rangs le grand Crabos, Got, Cassayet et Lasserre qui avaient apporté les onze points.

Le quatrième mousquetaire était le petit Esquerre, natif de la région de Libourne, qui nous saluait chaque matin d'un retentissant « Adichas ».

Si j'ai parlé de mes camarades normaliens, c'est que je reçus d'eux, quand les épreuves m'accablèrent, des témoignages d'affection si grands, si forts que je ne peux oublier. Et malgré l'incertitude du destin qui pesait sur nous – car nous avancions en âge et nous entendions par les fenêtres ouvertes de nos salles de cours, pour nous le rappeler, les jeunes recrues de la caserne toute proche, chanter « La Madelon » – l'atmosphère d'entente, de travail, de quiétude qui régnait dans ce groupe se préparant à la même profession, m'a laissé des souvenirs vivaces, je dirais même heureux.

Je n'oublie pas nos professeurs, qu'ils soient unis dans une même pensée de gratitude et d'amitié. Ils appartenaient à notre vie. Ils ont poli, ils ont parfait nos connaissances scolaires.

Bien sûr, comme tous les jeunes, nous étions prompts à une critique amusée. Nous ne manquions pas de relever leurs expressions préférées, leurs petits travers, leurs originales tournures d'esprit.

Le directeur zozotait légèrement, aussi l'appelions-nous « Zo ». Il nous enseignait la psychologie, la morale et la sociologie. Ce sont des

sciences qui réclament une argumentation cohérente et précise. Fâcheusement, il avait, par instants, de graves défaillances de mémoire. Alors, il rapprochait du pouce les quatre doigts de sa main droite comme pour faire jaillir le mot, l'idée rebelle. Nous attendions que cette main s'ouvrit comme une fleur. Il n'en sortait rien que : « C'est une sose qu'est sose. » L'abeille lourde de miel restait obstinément cachée.

« Gade », professeur de sciences, nous disait avec un accent de terroir, intentionnellement appuyé, en nous regardant par-dessus ses lunettes : « Spa, spa, somme toute, mes petits gars, "une" instituteur n'est pas "une" homme comme "une" autre. » Il nous parlait souvent d'une certaine Madame Faucheux qui possédait toute une collection de pompes aux usages fort divers...

« Protos », le mathématicien, comme Zizim, était fort exigeant. Il ne faisait pas bon sauter un mot d'une définition ou faire appel à un synonyme. Vous aviez droit à un zéro, bien poli au papier de verre qui vous valait une privation de sortie et l'obligation de réparer.

« Chel » était un dilettante. Au début de chaque année, il régalaient ses élèves d'une leçon de grammaire brillamment présentée. Nous étions ravis. Il nous donnait l'appétit de cette discipline austère ; ce n'est pas donné à tout le monde. Mais nous devions rester sur notre faim : il n'y en avait pas d'autres... Il fallait attendre l'année suivante pour entendre la même leçon, mais ses explications littéraires étaient de petits chefs-d'œuvre. Corpulent, trop corpulent, il avait été réformé. Nous le vîmes tout d'un coup se mettre à maigrir. Au bout de quelques mois, tout fier, il nous annonça qu'étant revenu à un poids raisonnable, il avait l'espoir d'être mobilisé... et un jour, nous le vîmes arriver casqué et habillé de bleu horizon.

Béjean le remplaça. Mutilé, une manche flottante, la guerre était finie pour lui. Il nous apprit à bien charpenter les sujets, à les développer avec rigueur, à utiliser les citations, à en tirer la quintessence. C'était un professeur remarquable.

Tous ceux qui ont fait des études connaissent les livres d'histoire de la collection Malet, Isaac et Béjean. Béjean aurait voulu préparer quelques-uns d'entre nous à une quatrième année d'études, afin d'affronter le concours d'entrée à l'École Normal Supérieure de Saint-Cloud. J'en étais. Il nous donna des travaux supplémentaires. Le directeur l'apprit et mit fin à ce projet. Il nous dit : « Vous êtes ici, pour devenir des instituteurs. »

Le professeur d'agriculture surnommé « le Colo » était, paraît-il, un savant. J'en suis maintenant convaincu. Il s'installait au « podium » de la salle d'études, prenait quelques feuillets dans sa serviette et imperturbable faisait son cours. Il ne nous interrogeait jamais, ne nous

donnait ni devoirs ni compositions. Il semblait nous ignorer. Aussi ne portions-nous que peu d'intérêt à son enseignement.

Vers 1912 ou 1913, il vit arriver deux messieurs en redingote et chapeau haut de forme, le binocle retenu par une ganse de soie noire. Une belle barbe leur conférait un air de grande dignité. Ils se nommèrent. C'étaient des inspecteurs généraux. Après les présentations d'usage, nos deux personnages regardèrent quelques cahiers, posèrent des questions auxquelles les élèves répondirent avec autant d'aisance que d'exactitude. Un vrai feu d'artifice. Le « Colo » rayonnait. Il n'en revenait pas d'avoir des élèves aussi brillants. Il commença son cours, puis les inspecteurs, prétextant d'autres visites, prirent rapidement congé, après avoir chaudement félicité le brave « Colo ».

Deux élèves maîtres qui n'avaient pas paru au cours, rentrèrent peu après, s'excusèrent et prirent leur place.

Le « Colo » leur dit :

— Quel dommage que vous n'ayez pas été là. Deux inspecteurs généraux sont venus nous voir. Ils étaient très forts. C'est si rare des inspecteurs généraux qui s'intéressent à l'agriculture.

La classe avait du mal à tenir son sérieux.

J'aurai une attention toute particulière pour notre professeur de chant. C'était une dame charmante, blonde, un peu petite, bien proportionnée, toujours élégante, souriante mais ferme. Pour la remercier, sans doute de sa grâce, nous nous efforcions d'honorer son enseignement. Elle nous apprenait de très beaux chœurs et après la leçon, pour nous délasser, elle invitait quelques élèves, connus pour leur belle voix, à exécuter des chansons de leur répertoire. Pour moi, c'était rituel : « l'Anneau d'argent » et « la Tyrolienne » qui me valaient un franc succès. Elle nous rassemblait à l'École Normale d'institutrices et avec les normaliennes, nous unissions nos voix. Notre chorale était réputée. On nous demandait de prêter notre concours à toutes sortes de réunions officielles.

Nous chantions aussi à la distribution des prix aux élèves du lycée. J'étais impressionné d'entendre un discours si hautement littéraire et de voir tous ces professeurs en toge à parements jaunes et je pensais : « Si j'ai un fils, je voudrais qu'il leur ressemblât. »

Ce rêve des instituteurs s'est réalisé, notre fils enseigne dans une faculté.

En dépit de la dureté des temps, dans notre monde un peu fermé, on nous laissait entrevoir l'avenir avec sérénité.

Il y a quelques années, je suis retourné à l'École, à l'occasion du

cinquantenaire de notre promotion. Je n'ai retrouvé ni le jardin, ni la pièce d'eau où flottaient quelques nénuphars, ni le parc où nous nous retrouvions souvent.

En été, avec ses hautes frondaisons, ce parc avait quelque chose de détendu, d'enchanté. Nous nous y promenions le soir, après le dîner, chantant ou récitant des vers.

Des bâtiments ont été édifiés à leur emplacement.

Rien n'eût-il été changé, qu'il eût manqué quelque chose : notre jeunesse et l'écho de nos voix. Dans le vestibule, une plaque fleurie rappelait le sacrifice des anciens. Je me suis recueilli.

Cher Léon, mon ami. Nous avons dix-huit ans, nous étions la vie. Nous nous disions nos secrets. Nous riions, insoucieux des heures graves, de la mort qui rôdait autour de nous.

Deux ans plus tard, tu fus ramené du front dans la petite église de Montrouge. Tu étais allongé dans ton cercueil recouvert d'un drapeau tricolore. Je me tenais debout, près de toi, comme si j'avais encore quelque chose à te dire avant de nous quitter. À côté de moi, endeuillée, pleurait ta jolie fiancée.

Tu es allé trouver l'oubli sur un monument aux morts.

J'ai revu Creuzot, Limoges, David ; des normaliens d'autres promotions s'étaient joints à nous pour nous fêter.

J'étais le normalien « Tyrolien ».

Un peu plus tard, Pigeon est venu me voir. Au cours de la conversation, il m'a dit : « Je me rappelle ton devoir sur les chrysanthèmes, où avais-tu trouvé tout cela ? »... et de m'en réciter quelques phrases.

Je lui répondis : « Ces chrysanthèmes étaient la création de ma mère, j'écris un livre de souvenirs, ce devoir je l'y ai mis en partie. »

Pigeon est un sage, il a enseigné dans le même village. Il avait fondé une coopérative scolaire exemplaire. Il a promené ses élèves à travers toute la France.

Quand je vins en vacances, à Pâques, je trouvai la maison trop grande et bien froide.

Je pensais alors à ce que disait ma mère d'un ton un peu grave, du temps où elle était en bonne santé et que l'un de nous la taquinait affectueusement pour des riens, pour des vétilles.

— Vous verrez, vous verrez, mes enfants, quand je ne serai plus là.

Nous ne prêtions guère attention à ces propos. La jeunesse nous portait à l'insouciance et nous n'arrivions pas à concevoir qu'elle pût nous quitter un jour, aussi nous bornions-nous à lui répondre :

— Allons, maman, tu sais bien que tu es éternelle.

Maintenant, je mesurais amèrement le vide que son départ avait laissé. Et en moi montaient de lancinants regrets à la pensée de joies simples dont elle avait été privée. Elle aurait désiré connaître Fontainebleau où mon père avait terminé son service militaire et dont il parlait quelquefois. Elle disait, confiante : « Nous pourrions y aller quand les enfants seront élevés. » Mon père acquiesçait. Le temps passait.

Ce voyage si proche et si bref était comme une chose merveilleuse qu'elle aurait voulu atteindre.

Il m'est arrivé de lui dire :

— Maman, quand je serai grand, je t'emmènerai à Fontainebleau.

Nous n'y sommes jamais allés...

Je passais mes journées seul dans ma chambre, au deuxième étage. Je lisais. Je possédais déjà beaucoup de livres. Ces heures qui marquèrent si profondément mon adolescence, sont si précisés dans ma mémoire que j'arrive à me rappeler encore aujourd'hui que j'avais emprunté à la bibliothèque de l'École, pour mon travail et aussi pour mon plaisir, « Terres Lorraines », d'Émile Moselly, auteur de terroir bien oublié de nos jours, que notre professeur nous avait recommandé pour son talent descriptif, et « L'évolution de la poésie lyrique » de Brunetière dont la critique élégante, fine et pénétrante, me séduisit. J'en relevais des passages qui m'avaient frappé. J'accolais des adjectifs à certains mots. Pour le mot « style », j'en avais trouvé une cinquantaine. Puis, j'écrivais pour moi, en confidence avec moi-même.

Un froid assez sévère continuait à sévir. Un bon feu pétillait dans la cheminée. C'était une appréciable présence. J'interrompais parfois mes lectures pour regarder à l'horizon, sur les coteaux, la ligne grise des bois qui ondule de Chennevières à Ormesson.

À la tombée de la nuit, j'avais la clarté blonde de ma lampe dont l'intimité passait en moi. Tout dans cette chambre m'enveloppait, me parlait des jours passés. J'avais huit ans quand j'en avais pris possession et ma mère venait encore m'embrasser avant de m'endormir. Je me le rappelais. La maison était vide désormais et le vent qui se lamentait alentour me disait bien ma peine.

Mes frères prisonniers ne savaient toujours pas que notre mère était morte. Ils se faisaient pressants. Nous éludions leurs questions par des mensonges pieux. Il fallait pourtant nous résoudre à leur apprendre la dure vérité. Je sentais que mon père n'en avait pas le courage. Il remettait toujours. C'est moi qui, au cours de ces premières vacances, me chargeai de cette pénible mission. Pendant plusieurs jours, je méditai ce que j'allais écrire. Ils étaient loin de nous ; ils

n'avaient personne pour les reconforter. Je ne voulais pas les déprimer par des épanchements trop émouvants. À chercher des mots apaisants, j'avais ma propre douleur... Je laissai parler simplement mon cœur. Je m'arrêtai plusieurs fois, les yeux aveuglés de larmes. Ce fut, pour moi, une cruelle épreuve... Et pourtant, je plains ceux qui n'ont pas connu de grandes peines ; elles sont à la mesure de nos joies.

Mes amis, tous plus âgés que moi, étaient partis. Je dus m'habituer à cette solitude ; elle me laissait prisonnier de mes souvenirs et développa en moi un certain penchant pour la mélancolie. Mais ce n'était pas cependant de l'accablement, du renoncement. On ne peut savoir tout ce qui peut vibrer, par instants, d'étrange, de fascinant dans la solitude. Ses tentations sont pressantes, inépuisables. Et cette solitude, dois-je le dire, je ne la fuyais pas. Il m'arrivait de l'appeler.

Je n'avais même pas un chien. Myrza venait d'être foudroyée par le froid, dans sa niche pourtant bien garnie de paille et protégée par une couverture. Je la regrettais mais je me rappelais Turc, un beau saint-bernard aux poils longs couleur feu, qui aurait été pour moi un vrai compagnon. C'était au temps de mon enfance. Toute la journée, il restait attaché à sa niche au bout d'une chaîne qu'on laissait la plus longue possible pour qu'il eût ses aises. Le soir, nous allions le promener dans les rues avoisinantes. Nous nous amusions à monter sur son dos. Il se prêtait docilement à nos fantaisies, à nos caprices sans jamais donner de signes de nervosité. Il était d'une force peu commune et nous devions nous mettre à plusieurs pour maintenir sa chaîne tellement il la tirait avec vigueur. Parfois nous lâchions prise et tombions les quatre fers en l'air. Et le bon Turc, après avoir gambadé joyeusement quelques instants, s'en revenait vers nous, frétilant de la queue et nous regardait de ses grands yeux calmes où se devinait cependant un peu de malice : il semblait heureux du bon tour qu'il nous avait joué. Il était intelligent et doué certainement d'une vie intérieure. Il avait sa façon lui de vous poser la patte sur la cuisse ou la poitrine dans l'attente d'une caresse.

C'était un vigilant gardien. Nos voleurs de rosiers en savaient quelque chose. Ils se vengèrent en lui jetant par-dessus le mur des boulettes empoisonnées. Quand il mourut, nous le pleurâmes tous, comme si nous avions perdu un ami très cher. C'était, en effet, à un véritable ami que nous disions adieu. Mon père l'enveloppa dans une épaisse couverture et l'enterra dans un massif de fleurs.

Je m'occupais de l'entretien de la maison et je préparais les repas. Notre mère nous avait donné de bonnes notions de cuisine. En outre, elle nous avait appris à dresser une table, à découper une volaille. Elle prétendait que dans un ménage, le mari doit pouvoir suppléer sa femme si elle est souffrante ou débordée de travail.

Je voyais peu mon père, il n'avait pu changer ses habitudes professionnelles. Les vacances terminées, je retrouvai mes camarades et le rythme du travail : devoirs, leçons, compositions... et la blouse noire qui nous était imposée. Nos rangs s'étaient éclaircis. La moitié de la promotion de deuxième année était mobilisée.

Nous sortions pour acheter un livre, tous nos livres nous les payions. La cathédrale, nous l'avions visitée plusieurs fois, nous avions aussi flâné par les vieilles rues.

Peu avant notre départ en vacances, quelques normaliens suggérèrent qu'on pourrait faire un bon déjeuner pour fêter la fin de l'année scolaire. Projet adopté. Il nous en coûterait à chacun deux francs cinquante, ce qui était un bon prix.

Il n'était pas question de demander la permission. Nous fîmes donc semblant de déjeuner. L'économe se demandait ce qui se passait, d'habitude nous ne laissions rien dans les plats, sauf le riz. On lui répondit : « Il fait trop chaud, on n'a pas faim. » On se leva de table sans trop de hâte. On partit par petits groupes par des chemins différents. Le point de ralliement avait été fixé à un kilomètre de la ville. D'habitude il y avait toujours quelques normaliens qui ne sortaient pas. Ce jour-là, le vide absolu.

Le temps est splendide, nous allons d'un pas allègre et nous arrivons au Petit-Salé où un bon déjeuner nous attend. Il y a un peu de vin, beaucoup d'eau, certains préfèrent la bière. On a retiré les redingotes. Tout se passe bien, on chante, et comme il y a un piano mécanique on danse entre nous. On invite les serveuses qui sont jeunes et avenantes et la patronne, une grande brune, bien cambrée, aux yeux rieurs qui n'est pas mal non plus. Je fais plusieurs danses avec elle. Hésitant, malhabile, elle m'entraîne. Je la serre d'un peu près pour ne pas perdre le rythme, enveloppé d'un frais parfum mêlé de crème Tokalon et de poudre à l'iris... Pour une sortie, c'est une vraie sortie. Il y a de l'ambiance.

Mais il nous faut refaire nos deux kilomètres pour être à l'heure. Nous avons repassé les redingotes et nous voilà partis. L'un de nous se trouve malade. Il a de la peine à marcher. Lui qui, d'habitude, chante comme une casserole attachée à la queue d'un chien, se met à claironner comme un coq.

On lui dit : « Tais-toi, si Zo te voyait et t'entendait. »

— Ah ! Zo, tu parles...

Il a bu de la bière, la chaleur l'a rendu malade. Il faut le prendre sous les bras, on se relaie. On atteint enfin la porte de l'École. Nous rentrons par petits paquets comme nous étions sortis.

Zo est là, il nous dit :

— Vos chaussures sont pleines de poussière !

— Monsieur le Directeur, il faisait si beau, nous nous sommes promenés dans la campagne.

— Très bien, très bien, attendez sous la galerie.

Notre malade arrive enfin, bien encadré, il se raidit, mais la porte est étroite, il doit marcher tout seul et plaff ! Il s'allonge aux pieds du directeur.

Il nous a fait mettre contre le mur et prononce la sentence : « Vous partirez en vacances avec un jour de retard et vous me revaudrez cela à la rentrée. »

Cette escapade est pour nous un souvenir radieux, il est resté dans les annales de l'École, comme celui de la visite des inspecteurs généraux en 1913 et de la baignade infligée à la « Zotine », la fille du directeur, par les élèves maîtres de troisième année qu'elle avait cafardés.

Depuis 1915, je passais le mois d'août chez ma marraine, dans sa propriété du Lude. C'était une expédition. Je descendais à Château-du-Loir et là, j'empruntais une antique patache tirée par un vieux cheval, peu nerveux. Les bons avaient été réquisitionnés par l'armée. Que le parcours paraissait long !

L'accueil de ma marraine était très chaleureux. C'étaient des embrassades sans fin. Elle reportait sur moi l'affection qu'elle avait toujours témoignée à ma mère. Je me plaisais chez elle, bien qu'elle fût, par certains côtés, un peu tyrannique. Elle avait parfois tendance à me considérer plutôt comme un enfant que comme un adolescent dont la personnalité commence à s'affirmer. Toutefois cette attitude ne tempérerait en aucune manière ma réelle impatience de la retrouver chaque été.

Nous nous absorbions dans d'interminables parties de jacquet. Elle me montrait des tours de cartes, faisait des réussites auxquelles elle croyait fermement – les comédiens sont superstitieux –, elle me parlait aussi de ses rôles au théâtre ou nous partions pour la campagne sarthoise qui est fort belle.

Nous allions voir courir les pur-sang du marquis de Talhouët... Je fis même la connaissance d'un jockey anglais dont la fille, d'une quinzaine d'années, venait bavarder avec moi pour perfectionner son français.

Ma marraine employait une femme de journée qui l'aidait aussi bien aux travaux ménagers qu'à ceux du jardinage. Elle lui donnait, en plus des repas, un franc chaque soir. La modicité de ce salaire me frappa, je me gardai bien d'en faire la remarque. Bien m'en prit car je sus que le véritable tarif était cinquante centimes. Il est vrai que le

litre de lait avec toute sa crème, valait quinze centimes à la ferme.

Quand le mois de septembre était beau, je partais à la découverte de ma ville. Je rôdais dans les rues du vieux Saint-Maur, aux noms si évocateurs : du Four, des Tournelles, de la Procession, de l'Abbaye, des Bagaudes, du Château de Condé...

L'ancien bourg de Saint-Maur-des-Fossés était bâti sur une hauteur qui commande l'isthme formé par l'imposant et souple méandre de la Marne avant son confluent avec la Seine à Charenton.

Une tour ronde en ruine, toute proche de la vieille église Saint-Nicolas, est le seul vestige d'une abbaye construite au Moyen-Âge par des moines de la règle de Saint-Benoît. S'étendaient au pied de la colline, des bois, des prés verts qui attiraient les Parisiens, les dimanches d'été et le jour de la fête votive. La plupart, dit la chronique, « ne vont que pour grenouiller et rire avec les filles ».

J'ai connu dans mon enfance, ce qui restait des bois ombreux, des prés verts et des champs et aussi quelques fermes. Quant aux guinguettes, elles ne manquaient pas. Nous allions faire de bonnes parties de balançoires au Moulin-Bateau ou au Bras du chapitre.

Une plaque de rue rappelle l'existence d'un château où Catherine de Médicis accueillait les poètes de la Pléiade, des écrivains et des humanistes, et où le grand Condé se retira. Disparue aussi la manufacture de drap d'or, d'argent et de soie fondée par Colbert. Curieusement, le règlement de cette manufacture m'est tombé récemment sous la main. Il comprend de très nombreux articles. Le 16^e est particulièrement significatif et nous révèle, au moment où la télévision passe des films sur l'espionnage industriel, que l'affaire n'est pas nouvelle et qu'il mérite d'être connu dans sa forme du temps :

« Il est défendu à tous les maîtres et ouvriers d'aller dans d'autres boutiques ny lieux, qu'en ceux où est leur travail, ny y introduire dans ceux où ils travailleront aucuns autres ouvriers, amis ou autres personnes, à peine d'être punis comme espions et gens de mauvaise volonté et de payer six livres d'amende. »

Ma ville a un passé qui rend son histoire attachante. J'en ignorais à peu près tout, car nos maîtres ne nous en parlaient pas. Il est vrai que nous étions plutôt attirés par les bords riant de cette Marne nonchalante et paisible qui coule au bout de notre rue et retenus par les grands espaces libres où nous faisons évoluer nos cerfs-volants ou simplement sortir les grillons de leurs trous en agitant une tige de graminée.

Vers mes quatorze ans, je commençai à m'intéresser à l'histoire locale et un jour que je flânais en des lieux inconnus, apparut sur sa butte, au détour d'une rue déserte, la vieille église Saint-Nicolas avec

sa tour romane, si différente de notre chapelle paroissiale.

Ce fut mon premier contact avec le lointain passé de ma ville.

Plus tard, quand je fus livré à moi-même et que je me laissais guider par ma solitude, quand j'entendais monter en moi la tristesse, comme le vent se lève, s'enfle entre les branches nues, je revins questionner les vieilles pierres pour qu'elles me confient leurs secrets et m'apaisent de leur poésie.

En octobre, je fus heureux de retourner à Chartres, de rompre ma solitude et de retrouver la société de mes camarades.

Nous étions les anciens. Parmi les nouveaux, une figure que tout le corps enseignant connaîtra, après la Libération, Marcel Rivière, futur et admirable premier président de la Mutuelle générale de l'Éducation nationale, à laquelle il donna tout son temps, son intelligence créatrice et sacrifia sa vie.

Nous avions à préparer le brevet supérieur, examen difficile qui demandait une culture générale étendue. Les devoirs écrits et les interrogations orales portaient sur tous les enseignements que nous avions reçus.

Nous le passerions certainement en mars 1918, car la guerre n'était pas finie et rien ne laissait prévoir qu'elle fût proche de son terme.

Je passai le conseil de révision, en février 1918 en la mairie de ce IV^e arrondissement où je fis la plus grande partie de ma carrière, où les satisfactions professionnelles et les joies sentimentales et familiales ne me furent pas comptées.

Avec la plupart des normaliens de ma promotion, je quittai l'École. Nous avions réussi.

La guerre nous épargna de justesse.

Nos jeunes camarades purent faire leurs trois années d'études.

Au début de ce siècle, la poésie était fort en faveur. On en parlait, on en disputait. On lisait, on apprenait, on disait des poèmes pour le plaisir. Le rythme, la résonance des rimes nous enchantaient. Nous trouvions que la poésie est le mode d'expression à la fois noble et intime qui permet l'évasion, les élans du cœur et de l'imagination. Je me rappelle qu'à l'École Normale, nous nous abordions souvent, l'un citant un vers, l'autre enchaînant. Jeu intellectuel qui dénotait un certain acquis littéraire, et que nous continuions souvent en nous promenant dans le parc.

Nos parents, nos grands-parents nous avaient transmis un peu de leur âme romantique et de leur forme de pensée. Nous ne nous

contentions pas de nous laisser émouvoir par « Le Lac » ou « La Tristesse d'Olympio ». Nous connaissions les règles de la prosodie. Avant de manier jusqu'à l'usure le petit Martinon, je disposais d'un vieux dictionnaire dont mon grand-père s'était servi pour façonner de petits poèmes à l'intention de la duchesse de Duras.

Nous étions impatients de forger des rimes, de fixer des images, d'exprimer des états d'âme. Ces vers que nous nous essayions à écrire, nous les limions, nous les ciselions, nous les polissions pour atteindre une certaine perfection qui nous laisserait croire que nous portions, en nous, des promesses de talent.

Il arrivait que nous fassions des trouvailles originales, nous les jugions sublimes et nous ne pouvions résister à la tentation, bien que ce fût un coin secret de nous-mêmes, de les faire connaître à quelques initiés.

Tous les jeunes ont été tourmentés par le démon d'écrire. Il ne faut pas en rire, c'est l'âge des éveils, des premiers émois, des invitations au rêve.

Dès ma plus tendre enfance, je ne laissais à personne le soin de rédiger les compliments que je lisais à mes parents pour leur fête et au jour de l'an. Je les transcrivais, avec soin, sur une grande feuille entourée d'une large dentelle de papier et agrémentée d'une rose dans un ovale. Plus tard, vers ma dixième année, je me surpris à vouloir écrire un poème pour en faire une chanson. Il commençait ainsi : « Oh ! Jolie fille d'Armorique »...

Je n'allai pas plus loin, mon inspiration, comme celle du préfet aux champs, tourna court. Comme lui cependant, je m'étais installé bien à mon aise, sinon en pleine nature, du moins parmi les fleurs du jardin, à l'ombre légère d'un érable panaché. Rien n'y fit, je ne parvins pas à trouver une suite et pourtant...

Ma mère m'encourageait à persévérer. Je lui lisais mes premiers essais. Elle leur trouvait des qualités. Elle ne les considérait pas comme un jeu. Elle était ma meilleure confidente, la plus sensible, mais une confidente trop riche d'une indulgence qui altérait son jugement.

J'ai retrouvé le cahier d'écolier où je recopiai consciencieusement les poèmes que je composais au temps de ma naïve adolescence. L'un des tout premiers est dédié à une Annick que les romans de Loti m'avaient révélée, et qui n'existait que dans mon imagination. Elle annonçait cependant d'une manière un peu troublante une véritable Annick que je rencontrai plus tard et qui devait m'apporter toutes les joies de la vie. N'était-ce pas elle la jolie fille d'Armorique ?

C'est de ma chambre d'enfant d'où j'avais une vue étendue et

reposante et aussi à mes moments de rêverie, à l'École Normale, que j'ai écrit près d'un millier de vers.

Un jour, j'allais avoir seize ans, nous eûmes à traduire, puis à apprendre le poème de Thomas Moore *The last rose of Summer*. Ce poème m'avait remué, je le retournai longtemps dans mes pensées, je voulais en conserver l'émotion, voici ce qu'en fit mon imagination.

LA DERNIÈRE ROSE

*L'année a son printemps
La vie a sa jeunesse,
La fleur tombe en son temps
Au vent qui la caresse.*

*Au faîte d'un vieux mur une rose est restée
Elle est toute fragile et se penche attristée
Vers ses défuntes sœurs aux pétales éteints
Qui donnent au gazon leurs ultimes parfums.
C'est la dernière fleur brillante du jardin
La seule qui soit encore éclore
Les autres n'ont connu que les feux d'un matin,
De l'été, c'est la dernière rose.*

*« Tu ne languiras pas plus longtemps sur ta tige
Puisque dorment tes sœurs près d'elles va dormir. »
Je l'effeuille et bientôt dans l'air calme voltige
Le pétale nacré que l'autan va flétrir.*

*Pourrai-je m'en aller comme la fleur brisée
Lorsque de mes amis la paupière affaissée
Aura fermé les yeux,
Lorsque la lèvre aimée aura cessé de rire
Lorsque les blanches mains ne seront que de cire
Et jointes pour les deux ?*

*L'année a son printemps
La vie a sa jeunesse
La rose ou la tendresse
Tout ne dure qu'un temps.*

Ces couchers de soleil tout bariolés de teintes violentes ou adoucies sur la vénérable église Saint-Christophe de Créteil dont parfois le chant des cloches nous arrivait porté par le vent, m'inspiraient.

CRÉPUSCULE

*L'astre descend tranquille en sa pourpre sanglante
Et jette à toute chose une poussière d'or
C'est l'heure où les troupeaux à la marche indolente
S'en reviennent poudreux avec les chiens du Nord,*

*Où partent les pêcheurs et montent des tartanes
Avec les chants d'amour des hymnes à la nuit,
Où rêve quelque fauve au beau regard qui luit,
Dans les herbages drus des profondes savanes.*

*Le paysan a fait sa tâche coutumière
Et regagne rompu son village isolé
D'une marche alourdie et semble auréolé
De paix sereine et tendre et d'ultime lumière.*

*L'abeille au vol d'azur rêve, grise de miel.
Tout se voile et se tait. Sur la terre un peu lasse
S'agitent des frissons et le souffle qui passe
S'attarde caressant comme un baiser du ciel.*

*En adieu, le soleil à l'heure qui s'ensauve
Fait son rayon plus doux, plus mol, intime encor
Aux horizons bleutés, estompés de vieux mauve
Se fanent des lilas, des roses de Lahor.*

*Il disparaît bientôt et laisse des langueurs
Aux errantes clartés qui passent dans la brune
Et le chanfre des nuits en de molles longueurs
Prélude dans les bois ou s'éborgne la lune.*

*Le vent se lève et pleure et va gonfler des voiles
Et tandis qu'aux lointains se dégrade le bruit
Vont s'embraser, surgir les ferventes étoiles
Comme des yeux flambants, grands ouverts sur la nuit.*

À la maison, j'entendais parler de Robinson comme d'un lieu de délices. Mon père dans sa jeunesse et mes frères avaient dû y aller danser une fois ou deux. On vantait aussi le charme de la vallée de Chevreuse.

Cette banlieue sud m'attira. Je rencontrais beaucoup de jeunes femmes en robes claires, débordantes de gaieté. Je les revois. Je les retrouve, dans « Évocation », où se mêlent tant de souvenirs.

Quelquefois quand le ciel incline sa grande urne

*De parfums fugitifs, de rosée et d'amour
Blanche et Rose ou Manon déchaussent le cothurne
Pour y danser en rond, sans fifre, ni tambour.*

*L'avenante Janine
Vaporeuse ou mutine
Beaux yeux et taille fine
En robe de linon
Amoureuse d'un barde
Sous les voûtes musarde
Et se pique, en cocarde
Quelque fleur à son front.
Zanella l'Espagnole
Capiteuse corolle
Au teint mat de créole
Sans mollesse, ni frein
Rythme une farandole
Qui tournoie et s'affole
Au son d'une mandole
D'un grêle tambourin
À sourire qui n'ose
Et dont la joue est rose
Quand un regard s'y pose
La timide Toinon
Qu'un rien toujours étonne
De sa main qui griffonne
Sous la longue colonne
Au mur laisse son nom.*

*Alertes, sans façon, ces belles en essaim
Dociles au plaisir, sans souci, sans dessein
Bruyantes comme des nichées
Après avoir musé comme de vrais lutins
Rentrent au crépuscule avec de lourds butins
De souvenirs et de jonchées...*

Que sont devenus toutes ces têtes blondes ou brunes, si légères d'insouciance, ces Janine, ces Zanella, ces Toinon ? Si elles n'ont pas été brisées dans la tourmente de la vie, elles ont comme moi des cheveux blancs et ressassent leurs souvenirs.

Comment écrivais-je ces poèmes ? Rarement d'une traite, d'une envolée. En me promenant le long des rues, dans les allées des bois. La marche favorise la rêverie.

Se libéraient un mot, une idée, une tournure, un motif, je les notais. Mon imagination était engagée et le cheminement de la pensée ou des émotions se faisait lentement.

Manier des mots, les rapprocher, les assembler en leur imprimant un certain balancement me procurait un réel plaisir. Certains semblent taillés de mille facettes et renvoient couleurs et lumière, d'autres sont vaporeux comme des rêves. Il en est aussi qui partent comme des traits fulgurants ou au contraire s'approchent avec une lenteur calculée. Les mots recèlent une puissance fabuleuse de création d'images et d'harmonies. Ravi par leur magie, je me laissais parfois entraîner un peu loin des idées. Que dire de languide, d'ineffable, d'indicible quand je les rencontrais pour la première fois. Chaque mot nouveau ouvrait pour moi une aventure.

Et puis il y a le rythme, les résonances évocatrices...

Quand je pense à mes épanchements lyriques ou quand je relis mes vers, je suis pris d'une indulgente tendresse pour l'adolescent que j'ai été.

Ainsi étaient partagés mes jours : l'étude, la promenade, la poésie.

Je suis resté sensible à la poésie des choses. Le romantisme n'est-il pas une constante de l'homme.

Aussi longtemps que je l'ai pu, j'assistais aux soirées de la revue « Poésie ».

J'ai encore en mémoire les poèmes de Sabine Sicaud qui sortait à peine de l'enfance. La fraîcheur de sa spontanéité, la profondeur et la délicatesse de son émotion en ont fait une authentique poétesse.

J'ai vu naître ce grand talent, qu'un soir, à la Comédie-Française, couronna la comtesse de Noailles.

Hélas ! La plume lui échappa si tôt de la main qu'elle n'acheva pas son printemps. Pourtant, n'avait-elle pas écrit :

Nous attendrons l'été...

Attendons seulement le pourpre velouté

De cette rose que je sais, près de la vigne.

Chacun porte en soi sa part de rêve. Les enfants, dès qu'ils le peuvent, font parler les mots, les font chanter, en tirent de naïves images. Bien souvent, ils leur donnent un sens, qui n'est pas toujours le leur, mais on est frappé par l'originalité et le charme de leurs trouvailles.

Puis, ils semblent oublier ce langage qui est celui des poètes.

Mais l'homme, même s'il s'en défend, revient chercher la vraie vie

aux sources de la nature. Le sentiment de la poésie est inné chez l'homme.

Mais que sont devenus nos poètes ? Pour beaucoup, sur leur œuvre, l'oubli s'est refermé.

IX

MARS 1918 - JUILLET 1921

LA GUERRE ET MOI

J'avais reçu mon ordre d'appel et je faisais quelques visites familiales avant mon départ.

Ma tante Noémie m'avait invité à déjeuner et je m'attardais.

Veuve depuis peu, elle me parlait de son mari, le frère de mon père. Quels que fussent les propos échangés, elle ramenait tout à lui. Elle portait à son souvenir une fidélité passionnée.

Je sentais qu'elle était contente que je fusse là pour écouter ses confidences et s'employait à me retenir. La conversation trahissait la crainte du silence.

Je la quittai vers quinze heures et revenais en flânant, par la rue de Rivoli pour aller prendre le train à la Bastille. J'arrivais à la hauteur du magasin Pygmalion, près de la tour Saint-Jacques quand retentit, toute proche, une explosion dantesque, monstrueuse, qui fit tout trembler.

Les passants affolés couraient de tous côtés à la recherche d'un abri : je les suivis.

Depuis quelque temps, Paris, par intermittence, recevait des obus de la Bertha, canon court de 420, installé dans une forêt, à cent kilomètres de là.

Le calme revenu, les gens sortirent. Un nuage montait derrière l'Hôtel de Ville. On sut bientôt que l'église Saint-Gervais avait été touchée. C'était le vendredi 28 mars 1918, pendant l'office de la Passion, l'église était pleine de fidèles.

Comme c'était sur mon chemin je pressai le pas.

Des ambulances, des voitures de pompiers arrivaient de toutes parts. Au milieu des cris, des lamentations, on commençait à sortir des corps inertes et des blessés. Des fidèles apparemment épargnés ou peu touchés, couverts de poussière de plâtre et de pierre, tels des statues vivantes ou des spectres, sortaient titubants ou droits comme des automates. Quelques-uns portaient des stigmates sanglants. C'était une vision d'épouvante. Elle préfigurait ce que je pourrais être amené à voir ou à subir. Je la gardai longtemps en ma mémoire. Sous les décombres de la nef effondrée, les sauveteurs relevèrent une

cinquantaine de morts et plusieurs centaines de blessés.

Je partis quelques jours plus tard.

Une préparation militaire assez poussée, ma situation de famille – cinq frères mobilisés – m’avaient permis de choisir un régiment d’artillerie lourde. Je dus me familiariser avec les chevaux. Cet apprentissage fut marqué par des incidents aussi cocasses qu’inattendus.

En gare du Mans, un brigadier à la poitrine barrée de décorations nous attend. Nous traversons la ville d’un bon pas. Arrivés à la caserne, les formalités d’incorporation rondement menées, on nous installe dans de vastes chambres passées à la chaux.

Transportés dans un monde nouveau, un peu redouté à cause des histoires, des propos, des racontars colportés par des anciens et propres à donner à réfléchir, nous sommes pour la plupart assis sur notre lit, plongés dans nos pensées, quand un maréchal des logis survient en coup de vent et nous crie :

— Allons, tout le monde en bas, au trot, corvée d’abreuvoir et que ça saute.

Nous dégringolons l’escalier et partons pour l’écurie. Nous devons, chacun, détacher deux chevaux et les mener à l’abreuvoir.

Ce sont des chevaux énormes, à la croupe volumineuse, aux paturons peu rassurants. Je n’en ai jamais vu d’aussi grands, d’aussi puissants. Je les considère d’un air inquiet. Comment les approcher et surtout comment les détacher ? Là est tout le problème. Je crains fort de recevoir des coups de sabot.

Le garde d’écurie, un vieux briscard au poil grisonnant, a bien compris, à mes hésitations, que je n’ai jamais eu affaire aux chevaux et que je suis mal à l’aise. Amusé, il m’observe du coin de l’œil, m’aborde enfin et me dit :

— Tu as peur, petit, je vois ça.

— Ma foi, je ne suis pas du tout rassuré.

— C’est pourtant facile.

— Peut-être, quand on en a l’habitude.

— Si tu veux, je vais te montrer, tu paieras un verre à la cantine.

— Tu parles, mon vieux, si je veux.

Et il m’indique la manière de s’y prendre.

— Tu comprends, il ne faut jamais surprendre un cheval par un geste quel qu’il soit, on commence par lui parler. Ce qu’il fait : « Allons, tourne, César, allons tourne », et il lui pose doucement la main sur la croupe. Le cheval bouge, s’écarte et mon ancien, tout en continuant à lui parler, le flatte de la main jusqu’à l’encolure. Il le

détache sans peine, le fait reculer pour qu'il sorte d'entre les bat-flanc.

— À toi maintenant, vas-y. Occupe-toi de Sardanapale.

C'est dit en toute simplicité. J'aurais préféré, quant à moi, m'occuper d'Amélie. Je m'en tire sans dommage. Maintenant je les tiens tous les deux fermement, la main assurée sur le licol. Dieu, qu'ils sont grands ! Ce sont des géants. Ils me traînent vers l'abreuvoir plus que je ne les y conduis. Ils sentent que je suis malhabile et que la fermeté de ma main n'est qu'apparente. Manifestement ils se jouent de moi comme des espiègles. Par instants, ils donnent de violents coups de tête pour me faire lâcher prise. Je crispe un peu plus les mains. Ils me soulèvent et je me demande si, soudain, comme à Pégase, des ailes n'ont pas poussé à mes deux massifs percherons.

À la vue de l'eau, ils se calment. Les naseaux dilatés, ils la flairent et boivent à larges traits. Leur soif satisfaite, pressés comme ils le sont les uns contre les autres, ils cherchent à se dégager, jettent des coups de sabot à droite et à gauche ou veulent mordre leurs voisins et tout cela avec une telle vigueur et une telle rapidité que je perds l'équilibre et que je risque de basculer dans l'abreuvoir. Ma foi, je ne tiens pas à prendre un bain tout habillé. Je les abandonne à leur sort.

Après avoir gambadé, rué tout leur soûl, mes deux illustres farceurs s'apaisent enfin et leur numéro terminé, rentrent tranquillement à l'écurie. J'ai eu chaud. Telle fut la première épreuve de ma vie de cavalier.

Je m'aguerris rapidement. À la caserne, il est bon qu'il en soit ainsi, si l'on veut éviter les désagréments de tous ordres. Les instructeurs ne s'usent pas en conseils.

Au manège, j'enlève assez correctement ma monture pour sauter des obstacles peu difficiles, certes, mais importants tout de même pour des novices.

Ah ! Les séances de manège ! Un de nos instructeurs, le premier jour, voulut nous endormir par des propos doucereusement pervers.

— Allons, les gars, vous n'avez pas peur au moins. Allons, du cran, si vous avez peur, dites-le.

Quelques mains confiantes se levèrent. Aussitôt de grands coups de fouet cinglèrent la croupe des chevaux qui s'emballèrent et les cavaliers, déséquilibrés, basculèrent dans la sciure, ce qui leur valut quatre jours de consigne et le plaisir, le soir, derrière les écuries, de détordre les fils de fer qui tenaient les balles de foin et de paille.

J'étais hors de la vue de ce gradé perfide. Je m'empressai de baisser la main comme l'escargot prudent rentre hâtivement ses cornes en présence du danger.

En réalité, les punis avaient des occupations fort différentes, mais

tout aussi passionnantes !!! Alors que les uns détordaient les fils de fer, les autres les retordaient. L'absurdité de la punition comme son caractère inoffensif nous réjouissaient. Et, à défaut d'autre chose, on prenait de bonnes pintes de fou rire. Ce déroulement et cet enroulement des fils de fer devaient cacher une certaine philosophie. Sa subtilité m'échappe encore aujourd'hui.

Le trésorier employait du personnel féminin et nous faisions souvent des signes d'amitié à une pulpeuse petite brune qui voulait bien nous sourire quand nous nous croisions. Bien occupés à ce jeu charmant, nous n'avions pas vu arriver un maréchal des logis qui nous rappela à l'ordre sans aménité.

— Alors, on ne salue plus les gradés maintenant, vous me ferez quatre crans.

J'eus ainsi l'insigne joie de passer, en bonne compagnie, quatre soirs de suite d'inoubliables instants.

Il me souvient d'un jour où le garde d'écurie me recommanda un alezan brûlé, fin et racé, un vrai pur-sang.

— Prends-le, me dit-il, il est docile, doux comme un agneau. C'est l'ancienne monture du commandant, il ne le trouve pas assez nerveux, il n'en veut plus.

En somme, c'était une affaire, je sautai dessus. Quelle naïveté ! Je le bride, je le selle, et je gagne le lieu du rassemblement. Nous sommes une soixantaine. Après avoir inspecté les hommes et les montures, le lieutenant commande : « À cheval. »

Nous le suivons en file indienne et c'est bien ma chance, je me trouve en tête de colonne, juste derrière lui. Mon cheval commence à chercher noise à celui du lieutenant, il essaie de lui mordre la croupe. C'est de mauvais augure.

Notre itinéraire nous conduit au polygone où nous devons faire quelques exercices de trot, de galop, des voltes, des demi-voltes et différentes évolutions en groupe. Tout se passe bien, je suis rassuré. Puis le lieutenant s'engage dans un bois attendant au terrain de manœuvre. Pour nous apprendre à avoir notre monture bien en main, il nous fait quitter les sentiers et nous oblige à serpenter entre les arbres à la manière des skieurs qui, dans une descente, zigzaguent entre les portes.

Je tire les rênes à droite ou à gauche pour suivre le chemin tortueux et parfois étranglé tracé par le lieutenant, je me heurte à une obstination tenace que je ne peux vaincre. Mon cheval n'obéit pas, il fonce droit sur les arbres et les frôle de si près que je crains à tout instant d'avoir une jambe broyée. Inquiet, je me demande si je ne vais pas être contraint à m'agripper à un tronc d'arbre pour éviter

l'accident et à laisser filer ce cheval vicieux. Heureusement, nous débouchons dans une clairière et atteignons la grand-route. Nous poursuivons notre randonnée dans la campagne, la colonne semble gagnée par une molle quiétude. Tout y invite : la douceur de l'air, le ciel coiffé de bleu bien posé sur de lointaines collines, un paysage paisible. On aurait pu se croire, avec un peu d'imagination, faisant une promenade romantique en compagnie d'une aimable amazone. Mais le lieutenant commande : « Relevez les étriers sur l'encolure » puis lève le bras droit et l'agite pour nous faire prendre le trot. Nous portons des éperons dont la molette est garnie de dents longues et pointues. Nous serrons les genoux. On ne peut, bien sûr, empêcher un certain balancement des jambes, aussi doit-on s'efforcer de garder la pointe des pieds en dedans pour ne pas presser sa monture de l'éperon. Il y a souvent loin de la théorie à la pratique.

Malgré toute mon attention, je pique légèrement les flancs de mon cheval. Tout cheval réagit au contact de l'éperon, c'est dans la logique des choses, mais on arrive toujours à l'apaiser. Le mien part comme une flèche, je dépasse le lieutenant et je laisse la colonne loin, très loin derrière moi. Je ne dois plus être qu'une mouche à l'horizon. Je scie du bridon, peine perdue. Tout mon pauvre petit savoir de cavalier débutant est épuisé. Je saute, je danse sur ma selle comme un bouchon ballotté sur les ondes au passage d'un remorqueur. Comment vais-je me sortir de cette inconfortable situation ? C'est la seule pensée qui me traverse l'esprit. Je pressens un malheur. Je redoute de m'assommer sur la chaussée empierrée comme cela avait failli se produire quand je descendais la côte d'Ormesson, à bicyclette. Je suis en perdition, quand j'aperçois sur ma gauche un beau carré de luzerne. Une idée surgit. Si je dois tomber, là sera mon point de chute. Je donne un bon, un significatif coup de rêne. Miracle, cette fois, mon cheval répond, nous quittons la route et entrons dans le champ. Deux femmes qui fauchent à proximité, ont interrompu leur travail et, appuyées sur le manche de leur outil, suivent cette scène inhabituelle.

Cette luzerne, haute, drue, odorante est particulièrement attirante. Subjugué, grisé peut-être par des effluves agréables, mon cheval s'arrête net ; quant à moi, selon le principe de l'inertie, je suis projeté en avant. J'ai gardé les rênes fermement en main, je ne passe pas par-dessus sa tête, elles font frein et brisent la trajectoire, je tombe lourdement sur le côté. Indifférent à ce qui se passe, mon alezan, apaisé, broute tranquillement.

J'ai de la peine à reprendre mes esprits. Mes lunettes ont volé au loin ; à quatre pattes, je tâtonne pour les retrouver. Le lieutenant m'a rejoint, bien qu'irrité, il m'apporte son aide. Je demeure encore dans le vague quelques instants et marche à pas boitillants. J'exagère quelque peu pour laisser passer l'orage. Tout rentre dans l'ordre et je

remonte en selle, mais cette fois, les pieds bien assurés sur les étriers. Je vais terminer confortablement un exercice qui m'a donné de sérieux soucis.

Les copains s'étonnent d'une telle mansuétude, eux qui vont continuer à faire des prodiges d'équilibre.

L'artilleur doit suivre en même temps l'école du fantassin. Faire de longues marches, j'étais à mon affaire. Les kilomètres, bien que nous eussions le sac au dos, le fusil à la bretelle ou à l'épaule ne m'effrayaient pas. Pour nous entraîner, nous chantions, sans nous lasser, des airs, des refrains qui nous venaient de loin, de très loin : « Les godillots sont lourds dans le sac », « Sur la route de Louviers, il y avait un cantonnier », Ya le drapiau qui fiotte, qui fiotte, ya le drapiau qui fiotte bien hiaut, jamais les Prussiens n'auront les gars de la Mayenne, jamais les Prussiens n'auront les gars de c'canton » ou la fameuse « grosse biroute » qui ranimait les courages les plus défaillants. À ce répertoire varié, s'ajoutait l'entraînante « Madelon » encore dans sa prime adolescence.

Nous vivions pourtant des heures tragiques. Nos vingt ans avaient la vision d'une route longue, longue se perdant à l'infini, d'une route blanche où nous entraîneraient la vie et le rêve. On nous imposait d'autres images. Notre jeunesse nous en cachait, en partie, la réalité, peut-être parce qu'en nous veillait l'espoir.

Sans le manifester, nous abhorrions la guerre, nous en souhaitions ardemment la fin, mais c'était un sentiment confus ; nous savions ce qui nous attendait si la France était vaincue. Je retiens de ces années que le régiment est une école de discipline, contraignante, certes, formatrice aussi par certains côtés. On peut considérer que ce n'est pas si mal d'apprendre à obéir, à se dominer. Mais le régiment, et c'est là un grand bienfait, est aussi une école de camaraderie, voire d'amitié. Évidemment, je parle d'après ce que j'ai senti et éprouvé. Ce sentiment, j'en suis sûr, est largement partagé.

On aime à remuer les souvenirs de ce temps. Ils ne sont pas tous agréables, ceux-là on les oublie volontiers pour ne se remémorer, par une curieuse tournure d'esprit, que les bons, que les plus divertissants. J'ai gardé des amitiés vives et durables que la mort même n'a pu dénouer. Les familles ont été si unies que les enfants à leur tour sont devenus des amis. Lorsque nous nous retrouvions, la conversation par des détours imprévus nous ramenait insensiblement à ces années.

— Tu te rappelles quand tu étais parti à la dérive sur ton pursang ?

— Tu te rappelles quand, le soir, après l'appel, nous dissimulant à travers les vignes, nous allions dans une petite auberge de Senau, déguster une bonne omelette, arrosée d'une fillette de vin de pays ?

— Tu te rappelles le riz aux mouches, le lard rance américain ?

— Tu te rappelles comment on a fêté l'armistice dans le vieux moulin d'Aillant-sur-Tholon ?...

— et notre arrivée en gare de Metz, dans les premiers jours de décembre 1918, nous avions perdu la moitié de notre détachement... ?

— et les « tournées à Clemenceau » quand en occupation, à Zundorf, nous quittions le Gasthaus sans payer ?

— et le louis au millésime de 1667 que « Vercingétorix » avait trouvé en tapant du pied dans une touffe d'herbe au camp du Moulinet...

Vercingétorix était un bon camarade quelque peu vantard qui, selon lui, avait été mêlé à tant d'événements que s'il les avait vraiment vécus, il eût été plus que centenaire. D'où son surnom. Curieux mimétisme, à force d'en raconter, il faisait réellement plus vieux que nous avec ses longues moustaches à la gauloise.

Nous étions intarissables et c'était des rires, des exclamations, de la joie.

À vrai dire, nous étions une bande de bons copains. Nous pouvions compter les uns sur les autres. Nous partagions le peu que nous avions. Ce n'était souvent qu'un mot d'espoir ou une chanson. Nous étions liés par une amitié qui nous tenait chaud au cœur. Et Dieu sait si elle était précieuse en ces temps troublés, devant un imminent péril.

Après trois mois d'instruction poussée au maximum, on nous embarqua, un matin, dans des wagons à bestiaux pour rejoindre à l'arrière du front, un centre d'organisation d'artillerie lourde. Nous avions contourné Paris et c'était un dimanche ou le 14 juillet. Des routes, des sentiers suivaient par endroits la voie ferrée. Des gens endimanchés et surtout des jeunes femmes aux robes claires, se promenant, nous lançaient des baisers, des appels de la main. Nous leur jetions de petits papiers portant notre nom et notre adresse en vue de trouver des marraines.

Quelques jours plus tard, je recevais une lettre. C'est ainsi que je connus Marinette.

Depuis que notre mère nous avait quittés, me parvenait un courrier très irrégulier. Mon père ne nous abandonnait pas, bien sûr. Il nous aimait fortement et savait nous le témoigner mais, pris comme il l'était par les exigences de son service, il rentrait tard le soir dans une maison où personne ne l'attendait plus, où il y avait tant à faire ; aussi ses lettres s'espaçaient-elles malgré lui. Elles étaient affectueuses sans aucun doute ; je les trouvais trop brèves.

Chaque lettre que notre mère nous écrivait, de sa belle écriture personnelle et soignée, était un vrai journal où elle nous entretenait de

sa vie quotidienne, de son jardin, des événements survenus dans le quartier et nous étions naturellement au centre de ses préoccupations. Elle savait donner de l'intérêt à la moindre chose qu'elle s'attardait à nous relater par le menu, sans jamais tomber dans la puérilité. Et il y avait ce liant de tendresse qui unissait tout ce qu'elle disait. Soudain, dans une vision qui semblait tenir du miracle, je retrouvais notre vie familiale et j'en ressentais toute la réconfortante douceur.

Il n'y a que les femmes qui, avec autant de grâce, sachent embellir la réalité. Les hommes ne manquent certes pas de sensibilité mais elle est d'une tout autre nature et, par retenue ou par crainte du ridicule, ils dépouillent par trop leur pensée et la rendent moins chaleureuse.

Je regrettais de n'avoir pas une grande sœur qui aurait été certainement le reflet de notre mère et nous aurait apporté un peu de ce que nous avons perdu. Ma grand-mère, déjà très âgée, dont la vue venait d'être affaiblie par la cataracte, avait de la peine à écrire. Nos tantes se manifestaient peu. Aussi, lorsque le vaguemestre me remit une lettre à l'écriture inconnue, menue et jolie, ma curiosité et mon impatience furent-elles grandes.

Au fil de la lecture, l'agréable surprise fit place à l'enchantement. Le style limpide et coloré, la pensée délicate et nuancée révélaient un esprit cultivé et sensible.

Correctrice dans une grande maison d'édition et de la « Revue Bleue », Marinette était à bonne école ; chacune de ses lettres était, de la manière la plus aisée, un morceau de littérature que n'auraient pas renié les auteurs réputés dont elle corrigeait les épreuves. Je reçus une lettre par semaine, puis deux, d'une plume naturelle et spontanée. Elles portaient la marque d'une aimable souplesse de caractère. Elle m'envoyait des livres : « le Lys dans la vallée », « Ramuntcho », « la Dame aux camélias », « le Lys rouge », « Sapho », dont les héros et surtout les héroïnes étaient dévorés de passion. Je lus tous les Loti, quelques Bourget. Elle me fit découvrir la pensée d'Anatole France, orfèvre et mainteneur de la langue, fort goûté à l'époque, bien délaissé aujourd'hui. J'appris aussi à mieux connaître Lamartine.

Quand, à l'automne, je vins en permission, j'allai l'attendre à son bureau dans le quartier Saint-Sulpice. Elle insista pour me présenter à sa mère qui tenait une petite librairie boulevard Voltaire. Quand elle me vit, elle dit à Marinette : « Ah ! C'est ton soldat » et la conversation ne nous mena pas bien loin.

Nous nous promenions dans les allées du Luxembourg, si beau, si mélancolique à l'arrière-saison et sur les quais. Les arbres se dépouillaient. Les feuilles mortes dansaient dans le vent, puis... entraînées par les eaux grises de la Seine, formaient des nappes, dessinaient des arabesques...

Lorsqu'on s'écrit, les mots finissent par dépasser la pensée, se chargent d'aveux et de rêves, trahissent en les amplifiant, les sentiments qu'ils recouvrent. Ah ! L'étrange pouvoir des lettres ! Pendant un an et demi, nous échangeâmes des lettres débordantes d'une tendre amitié...

Puis un jour, sans que rien le laissât prévoir, une lettre aussi amicale que les autres m'annonça qu'elle venait de se marier. Des obligations familiales pressantes l'avaient forcée, me disait-elle, à épouser un de ses cousins. Elle continua à m'écrire quelque temps. Nos lettres s'espacèrent. Marinette sortit discrètement de ma vie. Ainsi s'éteignit comme un feu qu'on n'entretient plus, la pure, la romanesque amitié de nos vingt ans.

Plus tard, je la revis dans le Luxembourg, elle était accompagnée, nous échangeâmes un regard. Le sien me parut triste.

On ne peut rien retrancher de sa vie. Je n'ai pas oublié. Marinette a laissé dans mon souvenir l'image d'un être charmant qui m'apporta la douceur d'un réconfort à un moment où j'en étais privé.

Si le Destin a préservé ses jours, elle s'est probablement retirée dans son Mâconnais natal, dans un de ces villages, tout cerné de vignes et juché sur un coteau aux courbes adoucies.

Nous étions maintenant dans la zone des armées, installés dans un vieux moulin entouré de quelques prés et de beaucoup de vignes. Un lavoir au bord de la rivière, nous fait connaître des femmes qui viennent faire leur lessive. Elles veulent bien s'occuper de notre linge. Tout est pour le mieux. Le soir, après la soupe, nous jouons au ballon, jusqu'à épuisement.

Nos instructeurs repartent pour le front. Il nous arrive un brigadier, en tenue de fantaisie, képi, leggings. Un impeccable petit brigadier quoi ! Mais voilà, il ambitionne les galons de maréchal des logis. Alors pour du service, il y en a. Il ne nous passe rien, avec cela hautain, déplaisant. On ne peut pas le souffrir.

Nous couchons dans un grand grenier. Le jour vient d'une étroite porte-fenêtre donnant sur une sorte de balcon, qui la nuit, si l'on est pris d'un petit besoin pressant, nous évite de descendre.

Or, un soir, je veux boire un peu d'eau de mon bidon, je m'en verse un quart, elle est chaude, imbuvable. Je vais la jeter dehors. Je vois surgir une ombre d'une écurie distante d'une bonne vingtaine de mètres.

Cette ombre crie : « Dites donc, vous là-haut ! Qu'est-ce que vous faites là ? »

Je rentre et je m'allonge dans mon sac de couchage.

On a reconnu la voix du brigadier. Les copains disent :

— S'il vient, on ronfle, on ne répond pas.

Il arrive en effet et, furieux, lance :

— Qui a voulu me pisser dessus ?

Les ronflements redoublent.

— Bon, vous aurez deux jours de consigne.

Alors, je me dénonce.

— Non, brigadier, j'ai seulement jeté l'eau de mon quart.

— Ce n'est pas vrai, je vous porte le motif.

Les copains me disent : Ce que tu peux être ballot, on aurait joué aux cartes au lieu de taper dans le ballon.

Quelques jours plus tard, j'eus les honneurs de la décision du chef d'escadron.

J'étais brillant comme un sou neuf, dans le dos, les camarades avaient soigné les plis de ma capote.

Le commandant, tout jeune, à peine trente ans, m'observe au garde-à-vous et me dit :

— Vous êtes un bon soldat, vous êtes instituteur je crois. Que signifie cette histoire ?

Je lui donne des détails.

— Je veux bien vous croire, mais le motif est net : « De la fenêtre, a voulu pisser sur son brigadier. »

— Mon commandant, si j'avais voulu je n'aurais pas pu, il était au moins à vingt-cinq mètres.

— Je ne peux donner tort au gradé qui vous a puni. Avec ce motif, je devrais vous infliger huit jours de prison. Vous ferez deux jours de pelote, mais vous rentrerez coucher au moulin.

J'étais amer. Pour savoir ce qu'est la pelote, il faut l'avoir faite. Pendant quatre heures le matin et quatre heures l'après-midi, on fait la manœuvre avec quelques minutes de pause toutes les heures. Casqué, le sac au dos rempli de cailloux, le masque à gaz dans son étui et les cartouchières au ceinturon, le fusil Lebel sur l'épaule, on marche au pas cadencé cinquante mètres à droite, cinquante mètres à gauche du poste de garde. Au commandement, on prend la position du tireur à genoux, ou celle du tireur couché ou, debout, on présente les armes ; on reste dans cette position, sans bouger, un long moment.

Avec moi, des gars qui étaient partis chez eux sans permission ou qui étaient rentrés en retard.

Le maréchal des logis qui commande la pelote est un instituteur, je le connais vaguement. À une pause, il s'approche et me dit :

— Tu es instituteur, je suis de l'École Normale de Beauvais.

— Moi, je suis de l'École Normale de Paris, de Melun et de Chartres.

— C'est drôlement compliqué, ça ne s'est jamais vu !

— C'est facile à comprendre, à Paris, à Melun une partie des locaux est occupée par un hôpital. À Chartres, j'ai pu caser mon lit !

— Ce que je fais ne me plaît pas. Aussi, j'allonge les moments de repos autant que je peux.

Je fis donc deux jours de pelote, mais le brigadier tourmenteur, comme par hasard, fut muté dans une autre batterie, quelques jours plus tard.

Pendant ce bel été 1918, comme il aurait fait bon vivre. Mais qui aurait pu profiter de ce don du ciel ? La Grande Faucheuse continuait à moissonner les hommes. Les offensives alliées se succédaient, ne laissaient aucun répit à l'ennemi. Après tant de jours sombres, on se prenait à espérer...

Le 11 novembre, le chant des cloches, ponctué de quelques salves d'artillerie, nous apprit la fin du cauchemar qui nous étreignait depuis des années et des années. Les vivants étaient libérés d'une angoisse sans mesure. Bientôt, je reverrais mes frères prisonniers, Jacquot et quelques-uns de nos amis.

Cette joie que les cloches se renvoyaient de village en village aurait dû nous combler. Mais elle s'était nourrie de tant de corps déchiquetés ou meurtris, de tant de larmes qu'elle ne pouvait être pure. Trop d'ombres se levaient.

Les maisons étaient pavoisées. Certaines cependant paraissaient privées de vie. Derrière une porte fermée et des volets clos, de pauvres gens accablés qui n'attendaient plus personne, s'abandonnaient, sans témoin, à leur douleur, se repliaient sur leurs souvenirs.

L'après-midi, j'étais avec deux ou trois camarades près d'une petite chapelle dont la cloche vibrait, vibrait sans arrêt. L'air était serein et doux. Une lumière tendre et pâle, un peu voilée, une lumière d'adieu auréolait la campagne. Blessés, comme moi, dans nos affections, nous remuions des pensées amères et pieuses et voulions rester en communion, pendant un temps, avec ceux qui nous avaient quittés. Nous avions de la peine à retenir les larmes qui montaient du fond de notre cœur.

Le soir, repris par notre jeunesse et un exaltant désir de vivre, nous participions aux manifestations qui marquèrent ce jour de grande délivrance.

Le menu était soigné. Clemenceau avait bien fait les choses. Nous avions touché des volailles, du vin fin et une bouteille de champagne pour quatre. Un spectacle avait été aussitôt monté avec le concours de

toutes les bonnes volontés dans la grande salle du foyer de la Y.M.C.A. On débuta par « la Marseillaise ». J'avais été choisi pour la chanter à cause de ma voix qui porte et surtout parce que j'en connaissais honnêtement les paroles. Le malheur voulut que, troublé par l'émotion ou entraîné par un élan fougueux, je la pris trop haut. Comme elle devait être chantée en chœur, il en résulta une délirante cacophonie que quelques basses s'employèrent à rendre supportable. Il fallut s'en convaincre, il n'y avait que Marthe Chenal qui la chantât bien.

Tout le folklore militaire y passa : « la Madelon », « It's a long way to tipperary », et la rengaine italienne :

*Il general Cadorna
Ha scritto alla regina
Se vuoi veder Trieste
Compra dell'cartoline*

Enfin,

*Tu le reverras Panam, Panam, Panam
Les grands boulevards, la place Blanche, Notre-Dame
Les bistrots et les petites Madames
Tu le reverras Panam*

C'avait été pour tous ceux qui entonnaient cette chanson, même s'ils ne connaissaient pas Paris, une espérance, la permission attendue, une famille, une maison, une rue, un clocher, des horizons... tout ce qui tenait au cœur de réalité et de rêve.

Là, maintenant, nous étions libérés d'une angoisse, nous reverrions Panam, aussi chantions-nous avec une conviction profonde, une joyeuse assurance.

Selon leur appartenance à un quartier, l'entraînement d'une fantaisie ou d'une prédilection, quelques-uns apportaient des variantes et remplaçaient la place Blanche par « Ménilmuch », la « Bastoche », « Montparno ».

Puis j'apparus sur la scène, coiffé d'un bonnet pointu, avec sur l'épaule une toile à matelas à rayures bleues, repliée plusieurs fois, et je chantai toutes les tyroliennes de mon répertoire : « Le Pâtre des montagnes », « Le Marchand d'habits », « Minuit sonnait à Saint-Gilles »... et bien d'autres chansons. L'ami Gaisné, imperturbable, nous récita plusieurs monologues dont : « J'ai deux quetschiers dans mon jardin, près de la tonnelle... » Il y eut de beaux airs d'opéra avec quelques fausses notes. Dranem et Mayol furent dignement interprétés.

Ce fut une soirée inoubliable.

L'on se sépara fort tard après avoir chanté une nouvelle fois « la Marseillaise ».

Le cœur agité d'émotions mêlées, nous regagnâmes, sous les étoiles, par le petit sentier longeant la rivière, notre vieux moulin. La Voie lactée profonde comme un secret, indéchiffrable comme un destin, étreignait la Terre de sa courbe scintillante.

Au début de décembre, un détachement partit pour la Lorraine. Je vis Metz et sa gare monumentale, imposante comme une forteresse. Nous séjournâmes quelques semaines à Farébersviller, long village-rue, proche de Forbach, avec ses tas de fumier devant les maisons.

Bien que la langue usuelle des habitants fût un dialecte germanique, la plupart parlaient français. Depuis des siècles, dans ces pays de la mouvance de l'évêché de Metz, on parlait et on écrivait le français ; c'était la langue des actes notariés. Pendant la domination allemande, elle s'était conservée. Un peuple qui garde son langage ne peut pas être asservi. Il conserve l'espérance.

J'avais rendu visite au vieux curé qui remplaçait l'instituteur allemand. Je l'aidais de temps à autre à faire la classe. Parfois, à la sortie du soir, avec les plus grands élèves, nous organisions de furieux combats de boules de neige... Je n'avais pas encore vingt ans.

Après dîner, j'assistais à la veillée. Un poêle de faïence énorme nous donnait sa chaleur. Des vaches, logées sous le même toit, ajoutaient la leur, lourde et odorante. Nous nous racontions des histoires. Des anciens, et ils étaient nombreux, se rappelaient le temps du Second Empire, les combats de 1870, notamment l'affaire de Sarrebruck. Ils m'interrogeaient sur Paris. Je devinais dans leurs voix et leurs yeux une émouvante satisfaction à renouer une conversation interrompue depuis plus de quarante ans.

Puis par étapes, à travers le Palatinat, au rythme de nos chevaux commença l'occupation. Notre batterie comptait quelques Berbères. Il y avait Saïd, Khaled, Larbi, Taïeb, Kada... C'étaient d'excellents conducteurs. Ils prenaient grand soin de leurs montures. Khaled et Saïd étaient les plus jeunes. Celui-là tenait d'un lointain ancêtre, venu d'au-delà les mers, le teint frais, les cheveux blond-roux, les yeux verts. Celui-ci avait les cheveux très noirs, les yeux sombres et une silhouette de grand seigneur.

Saïd conduisait le plus souvent l'araba. Quand on lui confiait une fourragère, j'aimais à m'asseoir à côté de lui. Il disait des histoires de son village haut perché dans l'azur. Tout à coup il s'arrêtait de conter et se mettait à chanter interminablement une complainte très douce, lancinante, entrecoupée par instants de quelques notes gutturales.

Gagné par sa nostalgie, je finissais par entrevoir ses montagnes natales, moi qui n'en avais jamais vu...

Mais nous n'entrions pas dans un monde de rêve.

Le dénuement de la population était extrême. Il n'y avait plus rien dans les boutiques. L'activité était réduite. On ne voyait passer que de rares chariots de choux ou de rutabagas dont nous devons faire connaissance après la défaite de 1940.

Les Allemands étaient vêtus de costumes incroyablement usés, chaussés de souliers indéfiniment rapiécés, aux semelles de bois ou faites de morceaux de pneu, souvent retenues par des ficelles ou des lanières de linge. La corde avait remplacé le cuir des harnais.

La ficelle, les serviettes étaient en papier.

Les vélos retinrent tout de suite notre attention. Ils faisaient un bruit d'enfer. Chaque roue, en réalité en comprenait deux, reliées entre elles par de petits ressorts qui servaient d'amortisseurs. Les cercles extérieurs jouaient le rôle de pneus. Les cyclistes peinaient, se contorsionnaient sur leur machine pour atteindre une vitesse un peu ridicule.

Les gens avaient les joues creuses, le teint blême. Les enfants, patients, se tenaient autour des roulantes. Ils ne demandaient rien. Leurs yeux parlaient pour eux. Les cuisiniers s'arrangeaient pour qu'il y eût du rabiote. D'un signe, ils appelaient un des plus petits. Aussitôt, tous revenaient avec une casserole, une soupière, une marmite pour recevoir un peu de nourriture. Cette ruée des enfants aurait pu prêter à sourire. Le spectacle d'une fierté que la faim fait fléchir me pinçait le cœur.

D'ailleurs, on ne peut pas dire que nous étions bien accueillis. Le pain de l'occupant est toujours amer.

Nous logions chez l'habitant. Lorsque la famille comprenait des enfants d'âge scolaire, pour s'attirer nos bonnes grâces, sans doute, le père ou le grand-père ouvrait le livre d'histoire et d'une main rageuse barrait d'une croix le portrait de Guillaume II. Sur les murs ou sur les meubles, il y avait souvent des photographies de soldats. Si nous les regardions avec insistance, on nous disait : « Tôt an der Marne ! Tôt in Verdun ! Tôt an der Somme !... » Les yeux des femmes se mouillaient, leurs voix tremblaient. Nous avions nous aussi nos chagrins, nous comprenions les leurs. C'étaient les mêmes.

Moi qui dès l'enfance ai attaché tant de prix à l'amitié, sans connaître toujours la profondeur de ce sentiment, moi qui n'ai jamais pu concevoir qu'un homme devienne un ennemi, je me convainquais un peu plus que les guerres ne résolvent rien et ne laissent que des blessures. Il n'y a que de fausses victoires et de grandes misères.

À la belle saison, je découvris une coutume allemande pittoresque et charmante. Des jeunes gens et des jeunes filles, en groupe, portant culottes ou jupes courtes, sac au dos, partaient en excursion par les forêts ou les collines. Ils chantaient, s'accompagnant de guitares au manche enrubanné. Certains se levaient avant l'aube pour assister au réveil des oiseaux et reconnaître leurs chants.

Depuis plusieurs mois, nous étions installés dans la région de Kreuznach. Des éléments de notre batterie occupaient Bad Munster am Stein. C'est un site agréable avec de grands jardins, un majestueux piton rocheux, battu par la quelque peu torrentueuse Nahe où nous canotons le dimanche. Les grands hôtels étaient occupés par la troupe. Quelques familles portaient des noms français. Leur accueil n'en demeurait pas moins distant.

Venir en permission était une expédition. Cela m'amusait beaucoup de voir les chefs de gare, coiffés d'une casquette rouge ou bleue, se tenir au garde à vous, au passage des trains. Les nôtres sont plus décontractés, nous nous permettions même de les chançonner.

À Sarrebruck, nous nous arrêtons pour nous ravitailler dans les coopératives. Puis nous empruntons les trains de permissionnaires jusqu'à Favresse, gare régulatrice immense, dans une immense plaine, sans un arbre à l'horizon. Nouveau changement jusqu'à Achères avant notre arrivée à la gare de l'Est.

J'ai gardé de ces fameux trains un certain souvenir. Il fallait être habitué aux intempéries ou être bâti à chaux et à sable pour résister au froid qui vous pénétrait. La plupart des wagons étaient dépourvus de vitres. Il valait mieux se tenir éloigné des portières : elles fermaient mal et souvent nous devions les retenir avec des ficelles. Les locomotives brûlaient un charbon si gras, qu'en débarquant à la gare de l'Est, nous n'étions pas loin de ressembler à des tirailleurs sénégalais.

Au cours d'une de mes permissions, je fus pris dans les remous d'une manifestation de grévistes sur les grands boulevards. La troupe à cheval les contenait, essayait de les disperser. Bien que curieux de nature, je ne m'attardai pas. J'aurais été arrêté et ramené à mon corps par deux gendarmes. Il eût été difficile de me défendre. La punition la plus légère qu'on m'aurait infligée aurait certainement consisté en quelques jours de « pelote ». Je n'y tenais pas. Je savais ce que c'était.

De ces grands mouvements sociaux qui agitaient le monde du travail, en cette année 1919, devait sortir la loi des quarante-huit heures hebdomadaires. Avant 1914, je me le rappelais, mes frères travaillaient soixante heures par semaine.

En Rhénanie, les nouvelles nous arrivaient amorties et perdaient de leur importance. Nous portions cependant un intérêt attentif aux

travaux de la Conférence de la Paix qui conditionnaient la démobilisation de nombreuses classes. Le traité s'élaborait laborieusement, péniblement. Les heurts entre les alliés étaient fréquents. Le président du Conseil italien, Orlando, avait quitté avec éclat la table de la Conférence. Clemenceau et Foch, Lloyd George et Wilson s'affrontaient au sujet du glacis rhénan. L'Angleterre ne voulait absolument pas que la France prît sur le continent une place prépondérante.

Le traité trouva vers le début de juin 1919, sa forme définitive. Il ne réglait pas toutes les questions, bien des problèmes restaient en suspens.

Quelques jours avant la date fixée pour sa signature, nous prîmes position sur la bordure de la tête de pont de Cologne, pour être prêts à pénétrer profondément en Allemagne au cas où les plénipotentiaires allemands refuseraient de signer. On voyait au loin des troupes allemandes s'affairer. Qu'auraient-elles pu faire ? Elles n'avaient plus de matériel.

La paix signée, la démobilisation s'accéléra. Chaque démobilisé recevait en plus d'une prime de 250 francs un complet Abrahmi et une paire de chaussures neuves. On trouvait à peu près le complet à sa taille. Si quelqu'un le jugeait trop étriqué ou trop vague et en faisait la remarque, le « garde-mites » ne se gênait pas pour dire ce qu'il pensait :

— Dis donc, mon petit vieux, t'as pas la prétention d'être « fringué » comme par High Life Tailor.

Évidemment, on ne pouvait se montrer trop exigeant.

Au rayon chaussures, tout n'allait pas au mieux pour notre vieux Larbi au poil si gris qu'on ne pouvait lui donner d'âge. Il avait beau pousser, il y avait toujours un morceau de ses pieds qui restait dehors. Il fallut s'en convaincre, il n'y avait rien pour lui au magasin.

Mais a-t-on idée de chausser du 46 et d'avoir les pieds aussi larges.

Pour des paturons, c'en était... et de fameux... et de superbes. Cette curiosité de la nature nous mettait dans l'embarras. L'affaire fut portée au chef d'escadron, puis à la division. La hiérarchie saisie, il suffisait d'attendre. Chaque matin, l'un de nous téléphonait :

— Y a-t-il du nouveau pour les godillots de Larbi ?

La réponse était à peu près celle-ci :

— Vous nous cassez les pieds avec vos sacrées godasses.

Néanmoins, le cheminement se faisait.

Un beau matin, on reçut l'ordre de prendre généreusement les mesures des pieds de Larbi. Il s'impatientait, le pauvre, mais voyait

bien qu'on ne le laissait pas tomber.

Quinze jours plus tard, le motard de la division arriva avec un superbe paquet bien ficelé. Content de lui, il sifflotait le célèbre refrain des chasseurs à pied :

Pan, Pan, Larbi
Les chacals sont par ici...

Comme il avait beaucoup d'à-propos, en poussant la porte du bureau, il nous lança :

Pan, Pan, Larbi
Tes godasses, les voici...

Il y a des mots historiques...

C'est tout juste si on ne pavoisa pas pour fêter l'événement.

Larbi, avec ses copains, regagna ses montagnes. J'incline à croire qu'il fut l'unique soldat français à rentrer dans ses foyers avec des chaussures sur mesures.

L'heure de la démobilisation était attendue avec une impatience qu'on ne peut traduire aujourd'hui. Mais la joie du départ s'accompagnait d'un petit pincement au cœur d'avoir à se séparer des copains. Si le mot copain a pris tout son sens et sa vraie profondeur, c'est bien à cette époque.

Les démobilisés s'entassaient dans les camions, pour rejoindre la gare prochaine. On se disait :

— T'as mon adresse, tu m'écriras, n'oublie pas, c'est promis.

— Si tu passes par chez nous, viens à la maison, tu resteras quelques jours...

C'est ainsi que peu de temps après l'arrivée de notre unité, à Marguerittes, dans la campagne nîmoise, nous allâmes, à cinq ou six, voir notre ami Pâris qui habitait le petit village de Soumont dans les Cévennes.

Une diligence tirée par deux mulets aux colliers pleins de sonnailles nous déposa à Nîmes. Ensuite on prit le train jusqu'à Lodève et l'on suivit le lit desséché d'un torrent. Du haut de ses rochers, l'ami Paris nous guettait. Quelle joie de se retrouver ! Quelle chaleur du cœur ! Quelle réception ! Il fallut goûter à tous les vins du terroir, manger de tous les plats et ils étaient nombreux...

Je ne sais pas grand-chose du retour, si ce n'est que nous fûmes

réveillés sous les oliviers par la naissante lumière du jour.

Les unités, les unes après les autres, réintégrèrent les casernes. Quelques mois plus tard, une batterie sur pied de guerre se forma. En Cilicie, les Turcs nous inquiétaient. On demanda des volontaires.

Le chef me dit :

— Je pars, tu devrais venir avec nous. C'est une occasion de voir un pays où tu n'iras certainement jamais. Et quel pays !

Voir les hauts lieux des antiques civilisations : Palmyre, Baalbek..., regarder s'allonger au soleil couchant ou sous la lune, les ombres des colonnes ruinées des temples des anciens dieux, ce devait être merveilleux. Comme beaucoup, j'étais attiré par les mirages de l'Orient. Nous le devions à nos lectures. Qui dans sa vie n'a rêvé d'un quelconque Orient ?

Je me fis inscrire. Nous fûmes équipés de neuf et bénéficiâmes d'une permission spéciale.

Je dis à mes frères que j'allais quitter la France pour un temps assez long.

Ils me tinrent à peu près les mêmes propos :

— Tu ne crois pas que nous avons assez souffert pour qu'à ton tour tu ailles volontairement t'exposer.

— Tu ne crois pas que notre famille a été suffisamment éprouvée.

— Tu y crois, toi, au régiment qu'on envoie si loin, pour faire des promenades et visiter des monuments.

Ils avaient mille fois raison. Ils avaient été partout où il y avait des coups durs ; mais je m'étais porté volontaire.

À mon retour, je passai la visite pour les yeux et fus déclaré inapte. Les copains partirent en nous faisant de chaleureux au revoir.

Engagée au siège d'Aïntab, notre batterie eut à subir un tir violent. Une de nos pièces fut touchée par un obus. Seize des nôtres furent tués sur le coup. Ils sont là-bas, couchés dans les sables. Je les connaissais tous, nous avions le même âge.

Je fus muté, peu après à l'état-major à Paris. De l'École militaire je voyais la tour Eiffel et la Grande Roue dont les wagons suspendus abritaient pas mal de joyeusetés.

Pendant les derniers mois de mon service, je fus témoin des luttes électorales par les affiches qui s'étaient partout. Celle de « l'Homme au couteau entre les dents », qui voulait détourner les électeurs de voter pour les candidats du parti communiste nouvellement créé, est toujours présente dans ma mémoire.

Démobilisé en mars 1921, je réintérai l'École Normale pour acquérir des connaissances pratiques de mon métier.

Je retrouvai des normaliens de plusieurs promotions. Il y avait de grands vides. Nombreux étaient restés là-bas au bord d'un champ.

J'avais abandonné la redingote et la casquette. Nous avions rouvert la psychologie de Boirac et Magendie et celle de Boucher. La « Pédagogie vécue » de Charrier était notre bible. Les devoirs et les interrogations reprirent. Nous étions plus libres. Pourtant, un jour, je fus convoqué chez le directeur. Intrigué, j'entrai dans son bureau. Il tenait une lettre à la main. Elle avait été ouverte. Il me la tendit :

— Qu'est-ce ceci ?

— Une lettre de ma cousine Henriette, monsieur le Directeur.

— Ici, les élèves maîtres n'ont pas de cousine.

— Monsieur le Directeur, je viens de faire trois années de service militaire et frôler le danger, je croyais pouvoir recevoir du courrier sans qu'il fût ouvert. Au régiment, on ne l'a jamais fait.

— Monsieur, vous n'avez pas à croire, ici, il y a une règle, elle est la même pour tous, la prochaine lettre de votre cousine ira au panier.

Ma nouvelle marraine Henriette ne méritait pas cela, elle m'écrivait des lettres agréables et chantait si bien d'une voix ample et chaude « Le temps des cerises ». Elle m'annonçait sa visite. Nous eûmes recours désormais à la poste restante.

Mes études furent à nouveau interrompues quelques semaines plus tard. Ma classe était rappelée pour occuper la Ruhr. Après un bref séjour dans un camp en Champagne, nous fûmes dirigés vers l'Allemagne. Voyage tourmenté. La locomotive fut détachée à plusieurs reprises pour empêcher notre train d'arriver à destination. J'entendis même des coups de feu. Coups de semonce bien sûr.

Je fus rendu à la vie civile dans les derniers jours de juin 1921. Je fis un nouveau séjour de quelques jours à l'École Normale en vue d'affronter les épreuves du Certificat de fin d'Études normales. Je revins à la maison avec ce diplôme, équivalent de l'écrit du Certificat d'aptitude pédagogique. Mes frères s'étaient mariés. Mon père était retraité. Je passai une partie des vacances auprès de lui et j'attendis ma première nomination à un poste d'instituteur.

Tels furent les événements auxquels je me trouvai mêlé. Telle fut notre histoire pendant ces interminables années que l'angoisse avait rendues plus longues encore. Elle se confondait avec l'histoire de presque toutes les familles. Rares étaient celles qui n'avaient pas été meurtries.

Ainsi se ferma le livre de mon adolescence et j'entrouvris les portes de la vie.

X

1921 - 1926

MON MÉTIER D'ENSEIGNANT

MOUROUX - MORTCERF

Les années passées à l'École Normale et en occupation en Allemagne m'avaient tenu à l'écart de la vie.

Lorsque je fus muté à l'état-major à Paris, je travaillai avec des femmes au ministère de la Guerre, puis à celui des Pensions. Elles étaient en très large majorité.

Je fus témoin de l'évolution des mœurs qui se manifestait dans leur coiffure, leur habillement, leur comportement.

Les femmes qui, pendant la guerre, avaient remplacé les hommes dans les ateliers, les usines, les bureaux, avaient même conduit les rames de métro, et continuaient de travailler, s'étaient libérées de vieux usages et de contraintes astreignantes. Ainsi la mode des cheveux courts était née. L'habillement aussi avait subi des changements fort sensibles. Les femmes, si fières de leurs cheveux opulents et soyeux qu'elles arrangeaient en lourds bandeaux de chaque côté du visage, ou relevaient en un volumineux chignon, les avaient fait couper ras sur la nuque. Elles avaient sacrifié ces beaux cheveux qu'au moment du coucher, elles nattaient ou laissaient tomber en cascades sur leurs épaules nues.

Elles avaient adopté la coupe à la garçonne. Certaines la trouvant trop masculine, avaient choisi la coupe à la Jeanne d'Arc qui s'agrémentait d'une frange sur le front.

En 1914, les robes descendaient jusqu'aux chevilles. Dans les années 20, elles s'arrêtaient légèrement au-dessous du genou et laissaient voir des jambes gainées de soie claire. Nous ne pouvions plus chanter la chanson si chère à nos pères : « Les bas noirs, les bas noirs, ce sont ceux que je préfère. » Et les volants, les dentelles et les « gentils froufrous » étaient maintenant du temps passé.

Les chapeaux avaient perdu leurs plumes, leurs aigrettes, leurs oiseaux et leurs fleurs. La mode était aux chapeaux cloches, aux petits marquis fort seyants, aux turbans ornés parfois d'un chou de ruban.

Les femmes, jusqu'alors appréciées pour leur beauté un peu sculpturale, avaient modifié leur silhouette. Elles ne marquaient plus

leur taille, elles étaient devenues filiformes et se gardaient de manger à leur faim pour conserver la ligne, une ligne un peu échassière qui retirait au corps de la femme son harmonie et son charme. Maintenant, elles fumaient. Avec un snobisme faussement désinvolte, elles faisaient des grâces avec de longs fume-cigarette comme leurs mères jouaient de l'éventail.

Une nouvelle femme était née.

Un peu plus tard, Victor Margueritte la peindra dans son roman « La Garçonne ».

Quant aux hommes, leur habillement avait peu varié. Ils avaient cependant abandonné la cape pour le chapeau mou. Il était de bon ton de porter des guêtres et des faux cols à coins cassés ou des cols mous retenus sous le nœud de cravate par une petite épingle à nourrice en or. La canne était de rigueur. Des amis m'avaient offert un jonc dont je n'étais pas peu fier.

Les bottines à boutons avaient disparu. Hommes et femmes étaient chaussés de souliers bas.

Pour le cours des jours, on aurait voulu retrouver la vie d'avant 1914 où l'on mettait chaque matin ses pas dans ceux de la veille. Un ressort était brisé et perdue la sécurité qui, en donnant la tranquillité d'esprit, permet l'insouciance. Mais après tant d'épreuves, on se sentait, par instant, habité par une exaltante propension à rire, à s'amuser, à crier pour se persuader qu'on existait vraiment. Le fox-trot au rythme endiablé avait détrôné la valse.

On essayait de s'étourdir, pour ne pas trop penser aux pressantes difficultés économiques. On se répétait, pour s'en convaincre : l'Allemagne paiera. Oublier les affres de la guerre ! Comme on aurait aimé s'attarder, s'égarer dans « les petits sentiers qui sentent la noisette » avec Mireille et Jean Sablon.

Comme beaucoup, j'allais aux Bouffes-Parisiens voir « Phi-Phi » dont le thème léger apportait, pour un temps, l'oubli des réalités. La jolie Alice Cocéa tenait le rôle d'Aspasie. Dans « Dédé », Maurice Chevalier ne chantait-il pas :

« Dans la vie faut pas s'en faire, moi je n'm'en fais pas... »

Notre grand fantaisiste, avec son canotier, Mistinguett avec ses plumes, régnaient sur le music-hall. Les théâtres et les cinémas qui s'étaient multipliés, ne désemplissaient pas. Le cinéma était muet. Il fallait lire de temps à autre, un texte de quelques lignes pour bien saisir le sens et l'enchaînement des images. Et la salle s'animait alors d'un brouhaha de voix. Un orchestre de musiciens créait un fond sonore. Les films à épisodes comme « l'Enfant-Roi », plaisaient beaucoup.

D'Amérique, nous arrivaient de grands comiques : Charlot avec ses chaussures démesurées, aux bouts relevés, son chapeau melon, sa canne tourbillonnante devenue légendaire, sa petite moustache, ses yeux ronds et son air effaré..., Laurel et Hardy, deux compères, merveilleux faire-valoir l'un de l'autre... Leur jeu, la cocasserie de leurs attitudes, leurs trouvailles déchaînaient le rire, nous ravissaient et nous ravissent encore.

Nous aurions bien voulu nous dégager de l'horrible vérité de la guerre. Ceux qui l'avaient vécue, nous donnaient leur témoignage pour qu'on ne revît plus jamais cela. Mais par les souvenirs remués, « Le Feu » de Barbusse, « Les Croix de Bois » de Dorgelès nous replongeaient dans le cauchemar.

Il était difficile d'oublier, mais j'étais convaincu que les hommes devaient s'unir pour défendre la paix.

La France se passionnait pour le match Carpentier-Dempsey qui devait avoir lieu en Amérique.

Carpentier, champion populaire, avait été mineur de fond. Très jeune, il avait atteint la notoriété en envoyant au tapis des adversaires réputés dont, en 1913, le redoutable « bombardier » Wells. Carpentier était bien plus qu'un grand champion, c'était un héros national. Aviateur pendant la guerre, il avait accompli de périlleuses missions dont chacun gardait le souvenir. Il avait notamment survolé, en pleine bataille de Verdun, le fort de Douaumont à moins de cent mètres d'altitude. Le ruban de sa croix de guerre, surchargé de palmes, s'était allongé.

Depuis moins de trois ans, la guerre était finie ; les Français restaient chauvins.

Tout le monde parlait de ce match dont l'enjeu était un titre mondial prodigieux. On disait : « Si la droite de Georges tient, il vaincra. » On ne se dissimulait pas cependant que Dempsey était un boxeur extraordinaire au palmarès impressionnant, mais personne ne doutait de la victoire de Carpentier.

La France vivait donc dans l'attente du match du siècle. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler que le résultat serait donné par des avions d'où seraient lancées des fusées de couleur : rouges pour Carpentier, blanches pour Dempsey, vertes en cas de match nul.

Dans les théâtres les représentations, dans les cinémas les projections seraient interrompues pour renseigner les spectateurs.

Le 2 juillet 1921, alors date immense, demeure aujourd'hui un moment inoublié de l'histoire de ce temps. Il faisait beau, le ciel d'un bleu tendre, adouci par l'approche du soir, versait une température agréable. Une foule dense, détendue, communiant dans une même

pensée, se pressait sur les grands boulevards, la place de la Concorde, devant « le Petit Parisien » où s'animaient des silhouettes lumineuses. Les femmes portaient des robes aux teintes claires, les hommes des canotiers.

Un avion étincelant sous le soleil déclinant apparut. Les têtes se levèrent attentives. Une fusée blanche laissa une traînée trop longue à disparaître. Un accablement profond frappa soudain cette foule bigarrée jusqu'alors si confiante. Des gens pleuraient comme s'ils avaient perdu un ami.

Le match avait bien commencé pour Carpentier. Un fulgurant direct du droit avait ébranlé Dempsey. On attendait le deuxième, il ne vint pas. Carpentier avait frappé si fort qu'il s'était fracturé le pouce. Il devint une proie facile.

Démobilisé de nouveau, depuis quelques jours, après avoir appartenu aux troupes d'occupation de la Ruhr, j'étais parmi cette foule et j'ai assisté à l'écroulement d'un grand rêve.

J'avais repris intensément mes lectures. J'avais goûté quelques poèmes du recueil « Les joues en feu » de Raymond Radiguet. Je l'avais certainement entrevu. Nous prenions le même train de la Bastille. Il se rendait à Henri IV et moi à Arago.

Je lisais les derniers romans de Marcel Prévost, de Pierre Loti, d'Anatole France, « Fiancée d'avril » de Marcelle Tinayre, « La Symphonie pastorale » de Gide, « l'Atlantide » de Pierre Benoit qui remportait un retentissant succès.

Je découvris Marcel Proust dont les phrases longues et belles, pleines de suc, me déroutaient en me charmant par leurs détours imprévus et subtils ou leur entortillement précieux. L'un des nôtres, l'instituteur poitevin Ernest Pérochon, venait d'obtenir le prix Goncourt – après Marcel Proust – avec « Nène », touchante histoire d'une servante.

Ce qui me surprend encore aujourd'hui, c'est que nous nous passions de main en main « Jean d'Agrève », d'Eugène Melchior de Vogüé. Ce roman déjà ancien nous emmenait dans l'île de Port-Cros, cadre idéal par la splendeur de la nature et le jeu des couleurs. Nous nous attendrissions sur les amours d'Hélène et nous nous affligions sur son triste destin. Peut-être est-ce par une réaction romantique aux nouvelles manières de vivre que ce roman revenait vers nous comme un beau bateau blanc qui sort de la brume et s'éloigne à nouveau pour s'évanouir à l'horizon, avec les rêves d'une époque aimée et maintenant révolue.

Les livres de ma jeunesse sont là, sur un rayon de ma bibliothèque. Ils m'ont dispensé leurs mirages et entraîné vers des pays de légendes,

retenu et charmé par le jeu des sentiments de la vie intime du cœur. Ils sont bien écrits, mais le temps les pousse vers l'oubli où déjà certains se sont effacés. Je les feuillette quelquefois pour retrouver le secret d'un émoi ou répondre à l'appel d'un souvenir.

Les vacances touchaient à leur fin. Je venais de recevoir ma nomination.

Riche de mon complet Abrahmi, d'un raglan, taillé dans un manteau de cavalerie, des deux cent cinquante francs de ma prime de démobilisation que j'avais gardée et d'une nouvelle chanson : « La Sérénade à Toselli », je débutai dans le petit village seine-et-marnais de Mouroux, près de Coulommiers où le rythme de la vie semblait avoir conservé celui des vieilles habitudes.

J'étais arrivé deux jours avant la rentrée. Je rendis visite à mon directeur, il me montra ma classe et me dit : « Maintenant, allons voir votre logement. »

L'escalier qui y conduisait était vétuste et malcommode, mais, quand le directeur eut poussé la porte palière et que j'entrevis l'état de délabrement de ce logement où je devrais vivre, une grande stupeur me saisit. J'avais passé le seuil et fait un pas... je reçus comme un coup sur la tête. Je restai figé, interdit. Le directeur se faisait pressant et me disait :

— Mais entrez donc, monsieur Bled.

Je l'aurais bien voulu, je ne le pouvais, j'étais figé, mieux, j'étais coincé. Sous le choc, mon chapeau qui s'était enfoncé jusqu'aux yeux, avait rompu l'équilibre de mon pince-nez. Ma tête touchait tout simplement le plafond, elle était entrée dans le chapeau comme un piston. Je baissai la tête, je me décoiffai et rajustai mon pince-nez. Mon impression ne fut pas améliorée. Ma taille de 1,77 m coïncidait exactement avec la hauteur des pièces.

Le jour tombait d'une tabatière. Je la soulevai. Pas besoin d'un escabeau pour jeter un coup d'œil à l'extérieur. L'ouverture m'arrivait à mi-corps. Là, j'étais comblé. Je jouissais d'un environnement exceptionnel. Je voyais la cour de l'école, son préau et son bûcher, des jardins bordant le Grand Morin, un rideau d'arbres et de l'autre côté du vallon, un petit bois où la route qui monte à la gare se perd un instant. Tout cela était bien agréable mais ne donnait pas un pouce de plus à la hauteur du logement.

Le directeur, qui m'arrivait à l'épaule, allait, venait, nullement gêné dans ses mouvements. Non, vraiment, il n'était plus possible qu'un instituteur acceptât un tel local. Il fallait que quelqu'un le dît.

Je le dis : « Je n'habiterai pas ce logement », et marquant une légère pause, j'ajoutai : « J'irai à l'auberge. » La première partie de

mon propos ne le surprit pas. C'était un fait, je touchais le plafond et ma chevelure jouant l'office d'une tête de loup, pouvait le débarrasser des somptueuses toiles d'araignée qui s'y accrochaient. Mais le mot auberge le fit sursauter.

— À l'auberge ! Vous n'y pensez pas et la promiscuité.

Mais il ne me proposa rien d'autre.

Je pris donc pension à l'auberge, face à la mairie. Je partageais les repas avec les patrons, M. et M^{me} Foulon et leur fillette. On me témoignait beaucoup de gentillesse. Quant à la promiscuité, elle était plutôt sympathique. De temps à autre, j'aidais la petite Foulon à faire ses devoirs. Les ouvriers de l'usine qui entraient à l'auberge venaient me voir dans la salle à manger. Nous parlions de leurs enfants. Je montrais les cahiers, les compositions. Nous discussions un moment. Ces contacts étaient fructueux.

Le prix de la pension journalière était de dix francs pour les repas, un franc de plus avec la chambre. Pour un franc par jour, j'avais une belle chambre, claire, avec un grand lit campagnard surmonté d'un gros édredon rouge.

Mais ce petit franc journalier pesait assez lourd dans mon budget, amputé du fameux quart pour la retraite, et cela pendant quatre mois d'affilée.

J'allai donc voir le maire. Il habitait une spacieuse et confortable maison dans un hameau éloigné. Je fis le chemin une bonne dizaine de fois. Que d'arguments échangés ! Le bon sens et le droit triomphèrent. J'obtins enfin une indemnité annuelle de deux cents francs. Juste ce qu'il me fallait.

Maintenant, Mouroux a une belle école. Mais je vais vous dire tout bas, en confidence, que je regrette la vieille école rustique, décrépie, et un peu bancal où j'ai fait mes débuts. Il existe entre nous des liens sentimentaux secrets et forts. J'avais vingt-deux ans. Vingt-deux ans ! Malgré quelques ombres, comme la vie était une chose merveilleuse !

J'appris que j'aurais quarante-cinq élèves de six à dix ans répartis en trois divisions. Les livres étaient en nombre suffisant, mais plutôt en mauvais état. Pour tout matériel, deux cartes : la France physique, la France des départements, quelques tableaux de lecture, un compendium et une longue baguette. Je disposais de trois tableaux noirs, un sur chevalet, un derrière mon bureau, et un autre qui tenait toute la longueur de la classe.

Je préparai ma première journée, par la suite j'établirai le travail d'une semaine. Je me conformai aux instructions, je dressai l'emploi du temps, la répartition mensuelle, puis la répartition trimestrielle, le tout affiché en bonne place.

Le jour de la rentrée, les enfants découvrirent le nouveau maître, en blouse blanche, assez souriant, grand, brun, avec un pince-nez. Je passai la visite des mains, je répartis les élèves d'après leur âge. Chacun étant à sa place, je racontai une histoire, celle de la rentrée, inspirée des « Grands Cœurs » d'Amiçis, je résumai : « Nous allons passer une année ensemble, nous allons apprendre à nous connaître, nous deviendrons certainement des amis. » Ils étaient alignés derrière cinq longues tables, comme des oiseaux qui, sur des branches, attendent la becquée. Ils me regardaient avec des yeux ronds et se demandaient peut-être quel était ce maître qui voulait être leur ami. J'avais de bonnes connaissances théoriques en pédagogie, mais je n'avais fait que deux ou trois leçons à l'école annexe. Pratiquement rien. Je commençai donc à enseigner comme enseignaient mes maîtres, mais au fil des jours, j'apportai un peu de ma personnalité.

J'appris à lire aux tout petits selon la vieille méthode syllabique que je m'employai à améliorer. Pour chaque élève, j'avais constitué un jeu de lettres écrites en grand sur des cartons.

Les enfants devaient reconstituer des sons, puis des mots que je leur indiquais et parfois ceux de leur choix. Il m'arrivait de faire appel à la méthode phonomimique où, à chaque son, correspond un geste. Je les intéressais en les amusant. Ils écrivaient sur l'ardoise, leur cahier et le grand tableau, ce qui leur plaisait, ils pouvaient à côté des sons ou des mots faire un petit dessin.

Fin janvier, tout ce petit monde savait lire. Ma méthode ne devait pas être mauvaise puisque l'inspecteur me dit que j'étais en avance de deux mois.

Ces petits apprenaient à compter avec des bûchettes, des bouts d'allumettes, des boutons, des cailloux. Quand ils étudiaient un nombre, ils le décomposaient en ses éléments. J'avais abandonné les vieilles tables d'addition qui ne me paraissaient pas logiques. Tous les élèves, même les plus grands, apprirent à décomposer les dix-huit premiers nombres. Je leur avais copié ces nouvelles tables sur un carton.

Étant bien comprises et bien sues, elles permettaient de sauter les dizaines sans effort :

si $9 + 8 = 17$, $29 + 8 = 37$, $59 + 8 = 67$...

Les opérations inverses devenaient un jeu.

Pour l'orthographe, je m'étais limité d'abord à l'étude des mots simples, puis j'introduisais une difficulté que j'avais fait reconnaître. J'unissais dans un petit texte, les acquisitions de conjugaison, de grammaire, de vocabulaire. C'est à Mouroux que j'ai pris conscience que l'orthographe devait s'enseigner par des exercices appropriés. Je

fi donc de véritables leçons d'orthographe.

J'avais dessiné sur les murs, avec des craies de couleur, de grandes cartes : celle de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique. Elles nous servaient quand nous parlions des Croisades, de la découverte de l'Amérique, ou des voyages des grands navigateurs...

J'avais adopté les principes de la Pédagogie du point rose, qui consiste à dégager dans le travail ce qui est bien pour donner confiance à l'enfant.

Au milieu des nombreuses fautes, je trouvais quelques mots bien écrits, je disais à l'élève : « Tu vois, aujourd'hui, tu as écrit correctement cinq mots, demain, j'en suis certain, on en comptera six ou sept et dans un mois plusieurs lignes. »

Sur un cahier, je relevais mes observations, mes réflexions. Ce n'est pas par plaisir que quinze enfants font la même faute ou s'engagent dans un mauvais raisonnement. J'essayais de trouver l'explication et la parade.

Mes élèves aimaient les leçons de choses. Ils apportaient des feuilles, des rameaux, des légumes, des fruits, des fleurs des champs, des brins de laine, un nid ramassé sous un buisson... que sais-je encore. Ils faisaient leurs observations, elles se rejoignaient, s'opposaient, nous faisions le point. Nous élaborions ensemble un résumé de quelques lignes qu'ils apprendraient.

Mes premiers élèves montraient une sagesse exemplaire. Je revois bien dans un arrière-fond deux ou trois farceurs, mais leur turbulence restait de bon aloi. La gentillesse, la confiance, l'attention spontanée de tout ce petit monde m'aidaient à surmonter mes hésitations, mes défaillances pédagogiques.

C'était un problème de les intéresser tous, de leur proposer du travail sans qu'un groupe gênât les autres. Avec le recul des années, je pense qu'une telle classe est précieuse pour la formation d'un maître.

Chaque soir, revenait la corvée de balayage : la femme de service était un personnage ignoré. Les élèves se disputaient le balai, les balayettes et l'arrosoir avec un tel empressement qu'il m'était impossible de leur dire : « Tu as mal agi, ton travail est négligé, tu es arrivé en retard, tu seras de corvée de balayage. » Le matin, il y en avait toujours un qui avançait les autres pour passer le chiffon sur les tables et le bureau. L'hiver, à la récréation de l'après-midi, les élèves cassaient du petit bois et préparaient le feu pour le lendemain.

Beaucoup de ces enfants habitaient des hameaux éloignés.

Ils venaient à pied quel que fût le temps, et quittaient la maison de grand matin, le jour à peine levé, à la mauvaise saison. Ils manquaient peu. C'était, il y a cinquante ans.

Le chant était à l'honneur dans ma classe. Je suppose que mes élèves appréciaient cet enseignement car, le soir, pendant que je corrigeais les cahiers et préparais des modèles pour les petits, je les entendais entonner avec une belle ardeur, dans leur jardin, les chansons que je leur avais apprises.

J'ai le souvenir de la première cérémonie du 11 novembre à laquelle j'assistai avec mes élèves.

Je les avais entraînés à bien chanter « la Marseillaise », je leur avais appris « le Chant du Départ » et « Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie ». Nous étions réunis au cimetière autour d'une colonne commémorative de la guerre de 1870. Il y avait là presque toute la population, les anciens combattants de la guerre de 1914-1918 avec leur drapeau et trois ou quatre vétérans de celle de 1870.

L'un de ces derniers, la cérémonie terminée, me dit en me serrant la main et en me posant l'autre main sur l'épaule dans un geste d'amitié et de confiance :

« Monsieur le Sous-Maître, nous comptons sur vous pour en faire des hommes. »

Ce titre que cet ancien me donnait me rappela un ouvrage d'Erckmann-Chatrian, les déboires et les malheurs du pauvre Jean-Baptiste, le principal personnage. Ces temps heureusement étaient révolus, et pourtant...

Le directeur utilisait mes talents de chanteur pour la distribution des prix. Des répétitions nombreuses permettaient d'harmoniser leurs jeunes voix avec la mienne de ténor léger. À l'une de ces fêtes de fin d'année, mes chanteurs si scrupuleux d'ordinaire, s'emballèrent. Ils m'avaient devancé d'une mesure, puis de deux, puis de trois... J'essayais de rétablir le rythme. Impossible, ils allaient de plus en plus vite. Je battais la mesure dans le vide. La sueur me coulait dans le dos. Sans reprendre leur souffle, ils enchaînaient les couplets et les refrains gaillardement, comme si, stimulés par la perspective des vacances, ils avaient hâte d'en finir.

Que pouvais-je faire ?

Je me laissai gagner par cette frénésie et j'agitais ma baguette à toute vitesse donnant l'impression de bien enlever le morceau. Personne ne s'aperçut de rien. Les applaudissements ne nous furent pas comptés. J'entendis même ces propos réconfortants : « Ils chantent bien nos gars. » Tout le monde baignait dans une atmosphère euphorique. Il faut dire que tous les élèves avaient un prix, mais le dernier était si petit et si mince qu'on l'avait glissé dans une

enveloppe. Le bénéficiaire, heureusement, ne s'était pas dérangé.

J'aurais aimé créer et animer une chorale dans une école de quelques classes. Malheureusement, je n'avais que ma bonne volonté et ma voix. Mes connaissances musicales étaient trop courtes. J'avais assisté au concert donné au vieux Trocadéro par le grand pédagogue tchèque Bakulé. Sa chorale et son orchestre formés de pauvres enfants des faubourgs de Prague, dont certains infirmes ou mutilés, m'avaient enthousiasmé, bouleversé.

J'étais convaincu plus que jamais de l'importance de la musique dans l'éducation...

À n'en pas douter, les enfants de ce village aimaient le chant. De leur côté, les adultes cultivaient la bonne humeur.

Un ancien n'avait-il pas demandé que son cercueil fût suivi par la fanfare qui jouerait ses airs les plus gais, les plus entraînants. Il voulait associer la joie à son souvenir. Il avait laissé une certaine somme pour bien traiter ses amis. Il avait composé le menu dont les mets devraient être accompagnés de beaujolais, non pas qu'il en eût fait un usage immodéré mais il l'appréciait, le regardait, le respirait, le réchauffait dans ses mains, en un mot, savait lui rendre hommage avant de le déguster. Il avait lui-même établi le programme des chansons que les invités entonneraient au cours de cet insolite banquet.

Tout était prévu.

Au début du repas, les fameux couplets à boire :

*Si je meurs, je veux qu'on m'enterre
Dans la cave où y a du bon vin
Les deux pieds contre la muraille
Et la têt' sous le robinet.*

Et comme c'est souvent l'usage dans les réunions où l'on a fait bonne chère et honoré Bacchus, « le Chant des Montagnards » marquerait la séparation des convives.

Ainsi fut fait.

Pour me rapprocher un peu de Paris, je demandai à être muté à Mortcerf. J'y trouvai des élèves aussi attachants qu'à Mouroux.

À mes heures libres, je m'occupais activement de sport. Je faisais de bonnes parties de ballon avec les grands de l'école et les jeunes gens du bourg. Une fois par semaine, nous nous réunissions, après dîner, dans une salle communale pour préparer le match du dimanche et étudier quelques combinaisons qui nous le feraient gagner. Trop souvent, sur le terrain, le jeu se déroulait différemment si bien que nos

savantes combinaisons étaient reportées à une autre fois.

Mes relations avec le maire étaient bonnes. La population me témoignait de la sympathie, j'en recevais des marques sensibles. Quelques personnes cependant, je devais l'apprendre plus tard, n'admettaient pas que je m'occupe ainsi des jeunes, le dimanche. Les unes, semble-t-il, y perdaient un profit, les autres une influence. Pour elles, j'étais un gêneur. Je ne le soupçonnais pas.

Entreprendre, c'est quelquefois difficile, cette vérité me fut révélée, un jour, assez brutalement.

Dès le retour du printemps, j'allais me promener au long des routes qui sillonnent la forêt toute proche, surtout au moment où elle se pare des fleurs que j'avais tant de plaisir à cueillir dans mon enfance. Je rapportais des bottes de muguet que j'offrais autour de moi. Je restais toujours sur les bas-côtés de la route qui étaient très fleuris.

Un jour, je croisai un garde-chasse qui, à bicyclette, le fusil en bandoulière, rentrait chez lui. Il avait dû s'arrêter pour m'observer. Dissimulé par des arbres qui ombrageaient la route, j'étais hors de sa vue, il crut, sans doute, que j'avais pénétré dans les sous-bois.

Soudain, je sentis une présence derrière moi, je me relevai et vis le garde-chasse. Il vint tout près de moi, comme pour me maintenir sous la menace et me dit :

— Que je ne vous surprenne pas dans la forêt ou je vous foutrai un coup de fusil.

— Vous voyez bien que je ne suis pas en défaut, les bas-côtés de la route appartiennent à tout le monde.

— Oui, mais rappelez-vous ce que je vous ai dit, je ne vous raterai pas.

— Vous savez qui je suis ?

— Bien sûr, vous êtes l'instituteur de Mortcerf et je vous ai à l'œil depuis le temps que je vous vois passer avec vos bouquets. Je devrais les confisquer.

— Vous auriez tort, je ne me laisserais pas faire.

Je me renseignai, c'était le garde-chasse du château. Son fils fréquentait une petite école privée patronnée par le châtelain. Je demandai audience à celui-ci. Il me fit répondre, par un de ses jardiniers, qu'il me recevrait un soir, après la classe. J'allai donc le voir. Bien calé dans son fauteuil, derrière son bureau, il me laissa debout tout le temps que je lui relatai la scène et que j'insistai pour qu'il dise à son garde-chasse de modérer ses propos et ses intentions. Il m'avait écouté et ne prononça que ces mots : « Je ne lui ferai aucune observation. »

J'oubliai les menaces du garde-chasse et continuai à me promener dans la forêt, en suivant la grand-route.

Mais cette affaire eut des prolongements que je ne prévoyais pas. À la rentrée suivante, les braves gens chez qui j'étais en pension et qui dépendaient quelque peu du château, prétextèrent qu'ils avaient besoin de leur chambre, je fus vraiment déçu. Je n'avais pas le choix, j'irais à l'auberge. Il y en avait deux. À celle, près de la gare, on me servit à déjeuner mais je ne pus obtenir une chambre. À l'autre, on m'accepta. J'y étais plutôt bien, mais je rencontrais journellement le garde-chasse qui venait boire un verre. Une huitaine de jours avant la fin du premier mois, on me fit comprendre que je ne dépensais pas assez et que je devrais céder la place.

Je me voyais déjà à la rue. La maison d'école ne comportait pas de logement pour les adjoints. J'en venais à envier un grenier exigu, poussiéreux comme celui que j'avais refusé à Mouroux. Mes soucis s'alourdissaient ; ils se dissipèrent tout d'un coup. Le charpentier du village m'offrit le gîte et le couvert. Je trouvai auprès d'un couple charmant et de leur fils une vie de famille, riche d'amitié... et d'esprit libéré, je retrouvais mes équipes de football, plus ardentes que jamais.

Après avoir quitté Mortcerf depuis plus de cinquante ans, je viens d'y passer une journée. J'ai revu Philippe, un ancien élève, éveillé et adroit en diable. Plombier-couvreur, excellent artisan, le travail ne lui manque pas. Après nous être entretenus des uns et des autres, il m'a dit :

— Vous vous rappelez ? Vous jouiez arrière-droit dans la grande équipe ; vous devriez aller voir Cailliot, votre gardien de but.

Comment aurais-je pu oublier ?

J'ai rencontré Cailliot dans la rue. Après avoir échangé des politesses, il m'a parlé de l'équipe.

— Quel fameux coup de botte vous aviez, vous traversiez tout le terrain.

J'ai répliqué, sincère :

— Vous faisiez des plongeurs magnifiques.

Cailliot est menuisier-ébéniste. J'ai visité son atelier. Il y flottait l'arôme salubre du bois. J'aime la belle matière d'œuvre bien veinée, douce au toucher à laquelle la main habile donnera un corps, en la façonnant. Cailliot est fier de son métier. Il est aussi un maire adjoint éclairé. Tout l'après-midi, nous nous sommes promenés. Il m'a montré les archives. Il les feuilleta avec respect. Il les entoura de soins. Il sait que là reposent ceux qui ont fait la cité. Il a pu retrouver ses ancêtres et établir sa filiation. Un registre était réservé aux protestants. Il a été clos au moment de la révocation de l'Edit de Nantes. Il arrive qu'un

descendant vienne d'Allemagne rechercher les traces d'un ancien.

Les classes de mon temps n'existent plus. La cloison qui les limitait a été abattue pour faire place à une spacieuse salle de réunion. La nouvelle école est nette, moderne et fait honneur à des conseillers attentifs.

Cailliot et moi avons soixante-dix ans sonnés. Pendant quelques heures, c'est un peu de notre jeunesse que nous avons réveillé pour notre grand plaisir. Je l'ai senti dans la poignée de main, franche et chaude d'amitié, que nous nous sommes donnée.

Me remémorant mes expériences campagnardes, j'ai ravivé les échos étouffés des histoires que nous contait tante Anna au début de ce siècle et j'ai voulu mettre mes pas dans ceux de jeunes instituteurs et le plus souvent de jeunes institutrices qui, après avoir disserté pendant trois années sur Racine, Corneille ou Molière et récité les poètes romantiques qu'ils aimaient, allaient enseigner dans des villages perdus, cernés, l'hiver, de neige profonde et de solitude.

Je viens de faire ce pèlerinage en Haute-Loire et j'ai vu, avec émotion, des écoles exigües, délabrées dont certaines recevaient encore des enfants, il y a quelque vingt ans. Sur le tableau mural de l'une d'elles subsistaient ces chiffres à demi effacés : 1954. Des poutres, des débris de lauzes, des gravats s'amoncelaient sur de longues tables meurtries.

Je suis resté rêveur et j'ai imaginé la foi, le courage qui animaient ces jeunes pour accepter de vivre et d'enseigner dans des conditions aussi pénibles.

Depuis, des écoles modernes ont surgi un peu partout. Hélas, beaucoup sont fermées faute d'effectif suffisant. Une école fermée, c'est un village qui meurt.

Je souhaite que l'on reconstitue quelques vieilles écoles avec leur mobilier archaïque et leur matériel d'enseignement désuet qui fut pourtant efficace, comme on recrée les intérieurs campagnards des anciens. Ce serait un témoignage de plus de la peine des hommes.

Et je réintégrai enfin mon département d'origine et, comme chantera Édith Piaf : « Non, rien de rien, je ne regrette rien. » Non, vraiment, je ne regrettais rien. Pendant trois années, j'avais tenu une classe à trois divisions. J'avais beaucoup appris. Mes élèves campagnards à l'esprit vif et curieux m'avaient donné encore plus de goût pour mon métier.

Je fis deux ans en banlieue, temps obligatoire pour pouvoir prétendre à une nomination à Paris, à la condition toutefois d'avoir la note requise. Ce barrage datait de bien avant 1914, quand la ville de Paris offrait à son personnel enseignant des avantages substantiels. Ces

avantages s'étaient effilochés, le barrage était resté.

XI

1926 - 1939

MON MÉTIER D'ENSEIGNANT

ÎLE SAINT-LOUIS

Quand j'arrivai à Paris pour enseigner, c'était le temps où Mistinguett chantait « Valencia », où Saint-Granier lançait « Ramona ».

J'avais été muté à l'école de l'île Saint-Louis, alors charmant village au cœur du tumultueux Paris. Tout le monde se connaissait, prenait le temps de musarder, de bavarder sur le pas des portes. Beaucoup étaient liés par une origine commune : les pays du rebord ouest du Massif Central.

Enseigner dans l'île Saint-Louis ne donnait que des satisfactions. Assidus, animés d'un grand désir d'apprendre, les élèves s'intéressaient à leur travail. Les parents nous apportaient leur aide et nous faisaient confiance. Beaucoup devenaient nos amis. Les gens du Centre, façonnés par un sol souvent ingrat, sont habitués à l'effort. Ils l'exigeaient de leurs enfants.

L'île Saint-Louis, petit pays pittoresque, bien protégé, harmonieusement cerné par les deux branches du fleuve, avec sa ceinture d'hôtels fastueux et de vieux immeubles chargés d'histoire, avec sa rue marchande aux boutiques de commerçants et d'artisans, accolées les unes aux autres, est un site unique dans Paris.

Dans le premier quart de ce siècle, on y vivait une vie toute différente de partout ailleurs : vie presque villageoise, une vie plaisante et ralentie, une vie humaine qui vous laissait du temps pour penser. Les rues étaient familières et amicales. On y croisait des mères de famille qui, chargées de ballots de linge, allaient faire leur lessive au bateau-lavoir amarré près du pont Marie quai de Bourbon.

Je traversais la Seine par la passerelle qui remplaçait provisoirement le vieux pont de la Tournelle qu'on venait de démolir. Le chevet de Notre-Dame, dominé par la flèche, et comme soutenu par les tours, la tour Saint-Jacques, la Boucherie, à peine entrevue et le quai d'Orléans bordé d'immenses peupliers, offrent un spectacle d'une grande beauté, renouvelé par les saisons.

Je ne m'en lassais pas. L'habitude n'en altérait pas la splendeur... Et Arvers semblait vous attendre pour vous dire le sonnet qu'il soupira

pour Marie Nodier.

La rue des Deux-Ponts était très étroite. Pour la mettre à l'alignement du nouveau pont et en prévision d'une circulation accrue, il fallut l'élargir. Tous les immeubles du côté pair furent abattus. Il y avait là la pâtisserie-confiserie de M. Célerier dont la renommée s'étendait bien au-delà des limites de notre île, l'épicerie-fruiterie de M^{me} Castel dont le fils était l'un de nos plus brillants élèves. À l'encoignure du quai d'Anjou se tenait encore le magasin de nouveautés à l'enseigne « Au Petit Matelot », tel que l'avait connu César Birotteau quand il vint y acheter six chemises de toile pour s'attirer les bonnes grâces de M^{lle} Constance.

À mon arrivée, le cours élémentaire m'avait été attribué. Je restai trois mois avec les petits ; puis le directeur me confia le cours supérieur B où les élèves préparaient le certificat d'études primaires, premier et modeste diplôme, indispensable à ceux qui voulaient poursuivre leurs études dans un établissement autre que le lycée.

Notre inspecteur, M. Forsant, lorsque je lui rendis visite, me posa cette question :

— Vous intéressez-vous au sport, à l'éducation physique ?

Ce n'était pas pour me déplaire, j'aimais le sport et je le pratiquais. Mais M. Forsant avait une conception très précise de cet enseignement, il le marquait d'ailleurs en n'employant pas le mot gymnastique. C'était un adepte passionné de la « méthode naturelle » créée avant la guerre de 1914 par l'athlète complet Géo André du collège des athlètes de Reims. Quand il venait vous inspecter, M. Forsant vous jugeait non seulement sur le travail dans votre classe, mais aussi sur une leçon d'éducation physique. Il y avait dans l'arrondissement trois ou quatre maîtres qui donnaient cet enseignement de façon remarquable. Les nouveaux arrivants devaient assister à leurs leçons pour s'imprégner de l'esprit de la méthode et être à même de l'appliquer à leur tour. M. Forsant faisait figure de précurseur. Il convient d'ajouter que, jusqu'en 1914, les instituteurs dans la dernière année de leur service militaire, devaient faire un stage à l'école de Joinville. Du train, on les voyait passer au pas de gymnastique. On disait : « Tiens, v'là les instituteurs ! »

Ce qui me frappa quand je commençai à enseigner à Paris, c'est l'abondance et la variété du matériel et des fournitures mis à la disposition des élèves et des maîtres.

Les manuels de mon enfance avaient disparu. Les Mironneau et les Bouillot avaient détrôné tous les livres de lecture. L'émouvant « Tour de France » n'était plus en usage. L'Alsace-Lorraine n'était-elle pas rentrée dans le giron de la patrie ? La grammaire Maquet, Flot et Roy, entre toutes les mains, entamait une belle carrière. Les arithmétiques

avaient pour auteurs Royer Court, Lemoine ou Delfaud et Millet.

L'histoire de Lavisse, pourtant rajeunie, cédait bientôt le pas à celle de Gauthier et de Deschamps. La géographie de Baudrillard et Khun, puis celle de Gallouédec et Maurette avaient remplacé la vénérable géographie de Foncin.

Nos cartes murales reproduisirent bientôt les bouleversements qui, à la suite des traités, étaient intervenus en Europe, notamment en son milieu.

Des États naquirent ou réapparurent du fond de l'Histoire. Des peuples acquéraient leur indépendance. L'avenir dirait si la disparition du vieil empire des Habsbourg qui pendant des siècles les avait couverts de sa protection, était un bienfait pour la Paix et ces nouveaux États.

L'enseignement de la géographie prenait un tour nouveau. Finies les questions : quels sont les départements arrosés par la Seine ?... ou ceux baignés par l'Atlantique ? On ne se bornait plus à des connaissances fort utiles certes, mais sommaires : Orléans : vinaigre – Calais : dentelles – Besançon : horlogerie – Dijon : moutarde, pain d'épice, qui marquaient la relation étroite entre la géographie de Foncin et le « Tour de France ». On étudiait la France par régions. Nos frontières nous ayant été rendues, de nouvelles cartes étaient apparues. Mes élèves se mettaient à plusieurs pour dessiner de grandes cartes régionales où ils indiquaient les productions d'une manière concrète. Ils fixaient sur ces cartes, ici un morceau d'étoffe, de charbon ou de minerai de fer, là un épi de blé ou des gravures représentant des animaux, des fleurs, des arbres, des usines... Plus tard, ils se servirent de terre à modeler pour façonner certains éléments de relief.

La présentation des manuels était plus aérée ; l'illustration plus abondante, plus soignée ; la couleur commençait à l'animer.

Mes nouveaux élèves, corréziens, limousins ou creusois avaient bien des qualités, malheureusement pour eux et pour moi, la classe qu'ils avaient quittée fin juillet et le cours supérieur où ils étaient entrés en octobre, n'avaient pas de titulaires depuis deux ans. Les suppléants s'y étaient succédé à un rythme si rapide que le manque d'unité de l'enseignement y avait laissé de graves lacunes.

La guerre avait frappé durement le corps des instituteurs ; la faiblesse des traitements dont ils eurent à souffrir, à cette époque, plus que les autres agents de l'État, ne permettait pas un bon recrutement. Les hommes commencèrent à se détourner de l'enseignement primaire. La stabilité du corps enseignant masculin ne se retrouvera jamais.

Mes quarante-cinq élèves ne boudaient pas le travail, aussi à la fin de l'année, les résultats ne furent-ils pas compromis.

Il me fut donné de constater qu'ils étaient souvent déroutés par certains raisonnements, lorsqu'il entraînait en jeu des nombres inférieurs à l'unité. Je leur indiquai un procédé très simple : mener leur raisonnement avec le nombre 3. Les nombres employés ne changent ni le sens des opérations ni la conduite du raisonnement. Je leur appris à analyser les problèmes. La dernière ligne de l'analyse devenait la première ligne de la solution.

La pédagogie évoluait. Les rapports maîtres-enfants se faisaient moins distants, s'imprégnaient de plus de confiance.

Chaque époque a ses événements prodigieux. Les grandes liaisons aériennes d'après-guerre étaient autant de victoires qui soulevaient l'enthousiasme. Nous suivions les itinéraires sur les cartes.

Pelletier-Doisy, dit Pivolo, avait réalisé Paris-Tokyo.

Nungesser et Coli s'étaient envolés pour franchir l'Atlantique. La radio nous apportait des nouvelles exaltantes. L'avion avait atterri à New York. Une maman était même venue nous l'annoncer pendant la classe. À Paris, c'était le délire. Puis plus rien, un grand silence tomba. Personne ne savait ce qu'était devenu l'*Oiseau-Blanc*. On espéra longtemps...

Lindbergh réussit quelque temps après, le 20 mai 1927, l'exploit fabuleux qui avait coûté la vie à nos deux valeureux compatriotes.

Je me rappelle l'atmosphère de la classe pendant des jours et des jours... Je me retrouvais enfant, passionné par les prouesses des premiers aviateurs.

Les aventures extraordinaires d'Alain Gerbault, le navigateur solitaire qui, sur son petit voilier, le *Firecrest*, allait à la « poursuite du soleil », nous captivaient. Nous marquions les étapes de son périple sur un vieux planisphère. Quand nous étions jeunes, Nice était notre horizon suprême ; il se situait maintenant de l'autre côté de la Terre. Les enfants parlaient des Indes, des îles Sous-le-Vent, de Tahiti. Leur imagination s'évadait. Ils rêvaient de fleurs et d'oiseaux aux riches coloris, d'étranges et merveilleux coquillages...

André Citroën lançait les autochenilles de la Croisière noire à travers les déserts, à la recherche de mondes mal connus ou ignorés. C'était encore pour nous de la géographie vivante et exemplaire.

Un matin, un élève apporta une coupure de journal relatant l'héroïsme de deux jeunes enfants, le frère et la sœur, qui avaient assuré le fonctionnement du phare dont leur père, agonisant, était le gardien. Toute la nuit, ils avaient actionné de leurs mains, le mécanisme qui commandait les feux. Ainsi le phare avait continué à

protéger les bateaux dans cette partie de la côte bretonne particulièrement dangereuse. Ce fait divers avait ému mes élèves qui décidèrent d'aider cette famille éprouvée. Pour nous témoigner sa reconnaissance, la maman nous avait envoyé une photographie où elle était entourée de ses enfants.

Il n'y avait pas de semaine sans que l'un de mes élèves apportât un article servant d'appui à une leçon de morale, d'histoire, de géographie...

L'intérêt pour l'actualité était né.

J'allais préparer, avec mes élèves, ma première distribution solennelle des prix, en l'île Saint-Louis. Une affaire qui tardait à se régler faillit la compromettre.

Les indemnités du personnel parisien n'avaient pas été revalorisées depuis 1914 où, à cette époque, elles égalaient le traitement d'État, et le franc était tombé à deux sous. Le Conseil syndical, dont je faisais partie depuis peu, avait établi un projet auquel j'avais travaillé, projet adopté par la direction de l'Enseignement de la Seine et présenté par le directeur, lui-même, à une séance du Conseil municipal de Paris. Projet adopté, crédits votés. Depuis des mois nous attendions la signature des autorités de tutelle. À nos questions, réponse invariable : « Le projet est sur le bureau du ministre. » Ce ministre avait la main paresseuse !

Au début de juillet, à l'assemblée générale de notre section syndicale, l'affaire fut débattue, le mécontentement était vif. Il fallait aboutir. Je fis la proposition suivante : les prix seraient distribués aux enfants en présence de leur famille, mais sans le concours des autorités. Motion adoptée, entrefilet dans la presse. Démarche auprès d'Édouard Herriot, ministre de l'Instruction publique. Il leva les bras au ciel. Il était impensable de ne pas célébrer solennellement les distributions de prix, rite de la République. Il envoya immédiatement son cycliste personnel auprès des ministres de l'Intérieur et des Finances. En vingt-quatre heures l'affaire était réglée.

Le cycliste d'Édouard Herriot pédalant à toute vitesse pour faire signer le décret est resté longtemps pour nous une image réjouissante.

Notre distribution solennelle des prix en Île Saint-Louis fut cette année-là parfaitement réussie.

Elle se déroula dans le préau de l'école de filles, rue Poullétier, les deux écoles réunies.

Georges Lemarchand, conseiller municipal du quartier, que Poincaré avait surnommé le Bénédictin de l'Hôtel de Ville, présidait, entouré de quelques personnalités et des parents dont les enfants remportaient les prix d'Honneur et d'Excellence.

« La Marseillaise » marqua le début de la cérémonie. M. Lemarchand prononça son discours, énuméra les succès des écoles et adressa ses félicitations aux élèves et aux maîtres. Des chœurs maintenaient une ambiance joyeuse. Les prix étaient enrubannés de tricolore. Les premiers cités montaient sur l'estrade et recevaient les félicitations du président de la fête.

Tous les élèves qui avaient été reçus au certificat d'études recevaient en plus de leur prix un dictionnaire Larousse ou un memento « Tout en Un » offerts par la Caisse des Écoles.

Quelques livrets de Caisse d'épargne s'ajoutaient aux récompenses.

Plus d'hommes en habit et en haut-de-forme comme mon père, c'était du temps passé. Mais des parents et des écoliers endimanchés pour honorer cette fête du travail de l'enfance.

La cérémonie terminée, tout le monde se pressait pour admirer l'exposition des travaux des élèves.

La santé de mon directeur donnait des inquiétudes. Il me demandait parfois de le suppléer. J'allais donc voir M. Lemarchand pour régler des questions intéressant notre école. Au syndicat, quand nous nous trouvions en face d'une difficulté délicate, on me disait aussi : « Va donc voir Lemarchand », très attentif aux problèmes de l'enseignement et empressé à leur trouver une solution. Je fis la connaissance d'un autre conseiller municipal du IV^e arrondissement, Léon Riotor, poète et romancier qui habitait l'île Saint-Louis. À cette époque, chez des amis, je rencontrai le député socialiste Goniau, représentant les mineurs de la région de Douai. Il me donnait des cartes d'entrée à la Chambre. J'ai assisté à de grands débats, passionnés, tumultueux, entendu de grands parlementaires : Briand, Herriot, Barthou, Poincaré, Paul-Boncour, de Kérillis, Léon Blum, Renaudel, Cachin...

Je voyais le cadre, le cérémonial, le jeu des institutions. Tout cela était très important et pas éloigné de l'école, quoiqu'il en parût. Je pourrais donner à mes leçons d'instruction civique, sans m'écarter de la neutralité, plus de sincérité, plus de vie.

Je retrouvais certains de ces députés au moment des élections législatives.

J'habitais le Quartier latin.

Parmi les candidats, figurait le savant Paul Painlevé, dit Pain-Pain, au visage rond, à la grosse moustache lui couvrant la lèvre supérieure. Il était invariablement coiffé d'un chapeau melon. Son colistier, Ferdinand Buisson, petit et sec, à la barbe grise, avait déjà dépassé les quatre-vingts ans. Son grand âge ne lui avait rien retiré de sa vigueur d'esprit.

On nous distribuait une brochure de Paul Painlevé : « Comment j'ai nommé Foch et Pétain. »

Je ne manquais pas une réunion. Les préaux d'école étaient pleins d'électeurs attentifs, conquis ou passionnément contestataires. Ce tumulte, cet affrontement des idées, des opinions me jetaient dans une sorte de griserie. Et puis cette approche inattendue de Ferdinand Buisson n'avait pas de prix, pour moi instituteur débutant. J'écoutais avec un intérêt mêlé de respect cet homme, principal collaborateur de Jules Ferry, dans l'élaboration des lois sur l'enseignement qu'il avait contribué à marquer de son empreinte.

Aujourd'hui et depuis longtemps, l'école fait partie de notre vie. On arrive à penser qu'elle a toujours existé. Bientôt, on en fêtera le centenaire. Dans mon enfance, elle n'en était qu'à ses débuts, et nos parents étaient là pour nous rappeler les avantages inappréciables dont nous bénéficions.

Mon père et ma mère, nés sous le Second Empire, auraient pu être illettrés car l'école de leur temps n'était ni obligatoire ni gratuite. Aussi portaient-ils le plus grand respect à tout ce qui touchait à l'enseignement, à ses maîtres et au savoir. Et voilà que le hasard des circonstances me mettait en contact avec l'un des créateurs de cette école accueillante à tous, souhaitée, rêvée par tant de générations...

Je pourrais le dire à mes élèves et leur rapporter aussi les paroles de mon père : « Voter est un droit et un devoir d'homme libre, certes, mais c'est aussi un honneur. Votre grand-père est de ceux qui luttèrent pour que chacun puisse exprimer son opinion, ait sa part de souveraineté. Sachez vous en souvenir. »

Le jour des élections, mon père soignait particulièrement sa toilette et mettait son complet du dimanche. On sentait qu'il allait accomplir, avec dignité, un acte d'une grande importance...

Les leçons d'instruction civique rejoignaient l'histoire pour laquelle j'avais tant de goût. Nous travaillions quelquefois sur des documents, des gravures que les élèves ou moi-même avions apportés.

Les manuels d'histoire retraçaient maintenant ce que nous venions de vivre et dont nous ne voulions plus le retour. Dans nos classes, beaucoup d'enfants n'avaient pas connu leur père. La plupart des Français étaient habités par un rêve de paix universelle. Ils se reconnaissaient en Briand... Ils étaient confiants. La Société des Nations ne devait-elle pas leur apporter la sécurité par l'arbitrage ? Les écoliers l'apprenaient dans les livres ou nous le leur disions.

Tout le monde se sentait concerné par cette œuvre de paix.

En 1926, des enseignants auxquels s'étaient joints des anciens combattants, entreprirent une campagne contre les manuels bellicistes.

Il convenait d'écarter les livres scolaires où s'exprimait la haine pour les autres peuples. Une trentaine d'ouvrages qui pouvaient porter atteinte à la conscience des enfants et entraver l'organisation de la paix, furent rayés des listes départementales.

Le sénateur américain Fulbright avait ouvert un concours. Il fallait envoyer à Genève, à une section de la Société des Nations, un mémoire où l'on exposerait les meilleurs moyens d'assurer la paix dans le monde.

Avec des amis, j'en disputai. Le sujet et la cause à servir valaient la peine qu'on fît un effort de réflexion, de réalisme, même d'imagination. Chacun se mit au travail. Nos suggestions se résumaient à peu près à ceci :

- Création d'une monnaie internationale.
- Création d'une force armée internationale qui s'opposerait aux desseins de l'agresseur.
- Adoption d'une langue internationale, naturellement le français déjà utilisé comme langue diplomatique.
- Développement de l'instruction dans le monde.
- Désarmement progressif et désarmement moral.

Aucun de nos mémoires ne fut retenu.

La France donna un gage de cet attachement à la paix, en évacuant la rive gauche du Rhin, plusieurs années avant la date prévue. Le temps était à l'euphorie. Il était impensable qu'une guerre pût éclater à nouveau. Évidemment, on parlait bien, depuis quelque temps, d'un certain Hitler... Mais n'avions-nous pas la meilleure armée du monde ? Ne serions-nous pas à l'abri derrière la formidable ligne fortifiée qui se construisait à notre frontière de l'Est ?

La Côte d'Azur commençait à s'animer l'été. Au mois d'août, à La Napoule, chez la mère Terrats, il était impossible de trouver une place. Que les femmes étaient séduisantes ! Elles portaient d'amples pyjamas de plage blancs ou bleu marine. Aux Variétés, on se bousculait pour voir « Topaze » de Marcel Pagnol. La quiétude allait-elle se réinstaller et nous ramener les sourires d'autrefois ?

Dans les écoles, comme partout, on voyait loin devant soi...

Fin septembre 1930, le directeur, le bon M. Normand, me pria de venir le voir. Très souffrant, il ne pouvait assurer la rentrée et me demandait de le remplacer. Je m'empressai d'accéder à son désir.

Il me reçut dans la salle à manger et me présenta à une jeune fille

assise à droite de la haute cheminée de céramique. C'était une institutrice qui, par déférente courtoisie, lui rendait visite avant de prendre son poste. C'était Odette Berny, normalienne de Quimper. Elle était grande, distinguée et charmante. Un léger accent chantant la rendait plus sympathique encore. Elle portait un tailleur bleu roi mais en vérité, je ne vis que ses yeux lumineux, ses grands yeux marron clair dans son beau visage ovale. Nos regards se rencontrèrent, se retinrent un moment comme pour se transmettre un message.

C'est à cette époque que je perdis mon père. Je l'aimais profondément mais pas de la même manière que ma mère. Le père détient l'autorité, il est celui que l'on voit peu, celui que l'on craint et pourtant il est aussi le refuge dans les heures graves. La mère apporte sa continuelle présence, ses soins constants, elle est celle qui apaise, elle est la confidente. Ce sont là, au fond, deux formes d'un même amour.

Les dernières années de mon père furent tristes et troublées de soucis. Son état de santé laissait peu d'espoir d'amélioration. Il passait ses journées dans son fauteuil et s'il faisait beau, il profitait un peu du jardin devenu désordonné depuis qu'il était délaissé. Une infirmière le soignait, le gardait le jour et nous venions le veiller la nuit.

C'était un homme d'une exigeante droiture. Il lui arrivait de se montrer sévère pour réprimer nos incartades ; plus tard, j'ai compris qu'il forçait sa vraie nature. C'est pendant les derniers mois de sa vie que je le connus mieux et que je lui découvris une sensibilité dont je ne soupçonnais pas la profondeur. Il avait gardé toute sa fraîcheur d'esprit et, comme s'il avait voulu répondre à un appel secret l'invitant à revoir son passé, il me parla longuement, avec émotion, de sa jeunesse, de ma mère, de sa famille, de son parrain, de ses amis et je recueillis maints souvenirs et anecdotes.

Il nous quitta un jour du bel été. La grande maison, orgueil de mes parents, fut vendue, et dispersé tout ce qui avait été le cadre, la joie de leur vie et de mon enfance.

Je ne suis repassé qu'une seule fois devant la grande maison. Elle sembla me regarder et me dire : « Quand tu es venu à moi, tu étais un petit garçon. Tu donnais la main à ta mère qui m'avait tant souhaitée. Maintenant je te revois avec des cheveux blancs. Je n'ai rien oublié. Personne ne m'a jamais aimée et ne m'aimera comme vous m'avez aimée. Nos souvenirs ne seront pas profanés. »

Peu après la mort de mon père, je me mariai. Le bonheur, un bonheur qui devait illuminer toute ma vie, vint au-devant de moi. Peut-on peser le bonheur ? Il est là près de vous, s'insinue dans votre cœur, s'empare de vous et vous tient chaud comme un feu qui ne mourrait jamais.

Attiré par la lumière, j'avais pris l'habitude de passer mes vacances en Corse et à La Napoule. Je m'attachai désormais à la mystérieuse Bretagne aux teintes adoucies, aux ciels d'une beauté si pleine de finesse. Avec ma « fleur de blé noir » qui, dans les fêtes folkloriques portait si joliment la coiffe de dentelle et le tablier brodé sur sa robe de velours, je chantais : « Sur les bords de la Rance où j'ai vu le jour » et « Qu'elle est belle ma Bretagne, sous son ciel gris, il faut la voir »...

Je me rappelle toujours, chère Odette, nos premières courses dans les hautes fougères et les bruyères roses de la lande. Tu portais une robe légère imprimée d'épis de blé et de fleurs des champs. La tempête nous avait surpris. La pluie tombait en rafales. Nous nous étions réfugiés dans une maison paysanne si hospitalière que nous nous étions retrouvés, attablés, le dos au feu, devant un bol de café au lait.

J'avais déchiffré le message que les yeux marron clair m'avaient transmis. Des affinités de goûts, de sentiments, une identité de conception de la vie du couple seulement révélées, s'affirmèrent au fil des années et firent de nous un ménage heureux. Les mêmes choix, les mêmes travaux, le même métier dont nous avions une égale passion, avaient orienté nos esprits le long des mêmes chemins. Nous ne pouvions voir venir les jours qu'avec sérénité.

J'avais pris depuis peu la classe de préapprentissage dont les élèves venaient de mon école, d'autres établissements de l'arrondissement, d'ailleurs et souvent de très loin. Cette classe comptait rarement moins de cinquante élèves. J'en préparais au certificat d'études, au concours d'entrée aux écoles primaires supérieures, aux écoles professionnelles, aux écoles d'entreprises, d'apprentis...

Notre inspecteur avait constitué une petite équipe d'instituteurs et d'institutrices qui réfléchissaient sur les problèmes d'orientation professionnelle et les approfondissaient. En fin d'année, j'orientais mes élèves.

Notre classe de préapprentissage tenait à la fois du cours supérieur A et d'un cours de rattrapage. Chacun trouvait ce qui lui convenait.

Une parfaite coopération avec les professeurs d'atelier et de dessin permettait d'harmoniser nos enseignements aux exigences d'une telle organisation et d'en tirer des résultats heureux aussi bien pour la formation de l'esprit que pour l'acquisition des connaissances.

L'enseignement que nous donnions était concret et vivant. Les élèves étaient actifs et spontanés. Il régnait dans la classe une atmosphère de bonne humeur. Les exposés étaient rares. Les sujets étaient abordés par l'observation et l'interrogation afin de tirer parti des connaissances acquises.

La collaboration maître-élèves s'était établie. À la fin de chaque

leçon, les enfants étaient invités à rédiger en quelques lignes un résumé qui serait mis au point collectivement.

J'ai conservé quelques compositions françaises. Elles sont illustrées. Une frise annonce le sujet. Une jolie lettrine embellit le premier mot. Quelques dessins fixent les idées maîtresses, un cul-de-lampe marque la fin du développement. Nous avions un album où étaient recopiés les meilleurs devoirs, modifiés par les suggestions des uns et des autres. Une équipe d'illustrateurs donnait au texte toute sa valeur, toute son originalité. Baumgartner, talentueux dessinateur, qu'un accident récent avait privé de l'usage de la main droite, se distinguait particulièrement.

Périodiquement, les élèves connaissant dans ses grandes lignes le sujet qui leur serait proposé, recueillaient toutes les informations possibles, relevaient des notations ou faisaient une enquête. De temps à autre, leur imagination et leur esprit d'observation étaient sollicités par le texte libre.

Parfois, je proposais une courte phrase : le sentier s'enfonce dans le bois ou un seul mot : l'âne. Et chacun d'apporter sa pierre pour construire un texte coloré. Et, ensemble, nous partions en promenade sous les hautes futaies ou bien apparaissait un petit âne malicieux, pittoresque, sympathique comme celui du poème de Francis Jammes ou des contes de Paul Aréné.

Les cahiers de récitation étaient des chefs-d'œuvre.

Le cahier de brouillon était devenu le cahier d'essai où étaient consignés de petits exercices préparatoires simples et rapides qui aidaient à défricher les connaissances et allégeaient d'autant les travaux écrits sur le cahier...

Je n'ai jamais cru aux vertus de la dictée préparée. Elle fait appel à la mémoire visuelle immédiate et laisse peu de place à la réflexion, ce qui rend le bénéfice de cet exercice des plus aléatoires. J'avais choisi une autre voie. Je présentais les difficultés orthographiques une à une afin que les élèves puissent expliquer le pourquoi d'un accord ou d'une graphie. Je les habituais à penser l'orthographe qu'ils employaient. L'enseignement de l'orthographe tel que je le conçois peut être comparé à une promenade parmi les mots, les formes grammaticales et verbales. Promenade d'abord aisée, puis progressivement semée d'obstacles. L'important au départ est de bien savoir écrire les « mots faciles », c'est-à-dire ceux dont la graphie est conforme à la prononciation. Puis commençait l'étude méthodique de quelques difficultés qu'ensuite les enfants retrouveraient réunies dans un texte fait pour eux avant que ne leur fût proposé un texte littéraire, bien choisi où l'unité des idées et le jeu des nuances les obligeaient à une plus grande réflexion. Nous allions graduellement.

L'orthographe s'acquiert par l'effort comme le reste. Chaque jour, comme au jeu, on pousse un pion, un peu plus avant, quitte à le faire revenir en arrière, si c'est utile.

On apprend à marcher pas à pas à l'enfant, puis, enfin assuré, il apprend lui-même à courir. Bien mettre l'orthographe, c'est se préparer à bien penser.

Notre classe possédait un appareil à projections fixes que j'avais trouvé à mon arrivée. Telle quelle, cette vénérable antiquité avec une centaine de films, nous rendait service.

J'apportais de temps à autre un phonographe. J'entends encore Georges Berr de la Comédie-Française récitant d'une voix un peu grave, « le Coche et la Mouche » ou « le Chat, la Belette et le Petit Lapin ».

Les activités dirigées existaient déjà. Que de travaux dans nos classes, révélaient l'ingéniosité, la fantaisie, l'intelligence spontanée des enfants : vitraux aux vives couleurs, gravures sur lino, poteries peintes...

Je connaissais et appréciais les travaux de Freinet, innovateur pédagogique qui avait introduit l'imprimerie à l'école, mais faute de place, nous n'utilisions pas l'imprimerie. Mes cinquante élèves n'en sortaient pas moins, à peu près chaque semaine, une sorte de magazine d'une vingtaine de pages : « Paris-École », photocopié ou écrit à la main, où l'histoire, le sport, l'aventure, l'humour, « les grands reportages », la caricature se mêlaient et apportaient l'intérêt ou la gaieté.

Nos enfants manifestaient leur besoin d'horizons plus larges en correspondant avec des écoliers de province. Nous leur envoyions des devoirs illustrés et des cartes postales de monuments réputés qui leur donnaient une idée du passé de Paris. Nous recevions de beaux coquillages ramassés sur les grèves.

Notre préférence allait à des écoles déshéritées. Au fil des années, nous nous étions organisés. Nous avions senti le besoin de nous procurer des fonds pour monter une bibliothèque et pour acheter ou louer du matériel de science.

C'est ce qui nous décida à fonder une coopérative qui, par la suite, s'étendit à toute l'école. Les élèves apportaient des capsules de bouteilles, en étain, des débris de vieux métaux, des robinets cassés, des piles de journaux... À ce fatras précieux, ils ajoutaient les cahiers finis, des livres inutilisables et leurs encriers de plomb qu'ils aidaient, je le soupçonne, à se percer.

En juillet, ils exposaient de menus objets qu'ils avaient fabriqués, ils en tiraient quelque argent.

Notre coopérative était bien modeste, certes, mais elle avait le mérite d'exister et d'éveiller l'esprit de solidarité. Assembler, confronter, harmoniser les initiatives, tel est son but.

Il nous fallait d'appréciables ressources car l'appétit de lecture était grand. Que lisaient les élèves en dehors des livres que je leur prêtais ? « Bibi Fricotin » et « Bicot » dont les aventures les passionnaient. Ils avaient même fondé leur propre club des « Rantanplans ».

Pendant les vacances, certains avaient constitué des collections d'insectes, de papillons ou des herbiers. L'un d'eux, en suivant les sillons d'un champ récemment retourné, avait recueilli une lance, des haches, des grattoirs, des coups de poing en silex, ces outils seraient un bon support à nos premières leçons d'histoire. Notre musée s'enrichissait.

La bibliothèque et l'armoire de science étaient tenues par les élèves. Je revois encore Huber, posant sur mon bureau un long plateau confectionné à l'atelier et qui servait de table d'expériences. Il préparait les flacons, coudait les tubes à la flamme de la petite lampe à alcool, ou rassemblait les produits, les objets qu'on utilisait.

Chaque élève avait une tâche et se montrait sensible à la confiance qui lui était accordée. Tous ces enfants travaillaient dans le calme et pourtant le chômage ou des salaires diminués avaient apporté la gêne dans les familles de certains de mes élèves, et des scandales financiers, dont la crapuleuse affaire Stavisky, ajoutaient à ce malaise et provoquaient dans l'opinion des remous profonds.

En janvier 1934, les manifestations prennent possession de la rue. Elles sont conduites, le plus souvent, par les Camelots du Roi. Dans certains cafés on peut lire : « Ici, on ne sert pas les députés. » Dans les cinémas, dès qu'apparaissent, sur l'écran, des personnalités politiques, elles sont accueillies par des sarcasmes, des sifflets, des cris d'animaux. La France, en 1933, a eu quatre ministères.

Le 6 février, les journaux annoncent une grande manifestation, place de la Concorde. Ce jour-là, dans l'après-midi, je suis inspecté. Ce sera d'ailleurs une de mes dernières inspections d'instituteur. J'aurai maintenant trois fois la note exigée pour passer le concours de la direction d'école à Paris. Ainsi le veut la règle.

En compagnie de mes élèves, je sors avec un peu de retard, vers 18 h 30. Je trouve à la porte deux ou trois mères de famille dont les maris servent dans la garde à cheval. Elles me disent que plusieurs escadrons sont partis dans l'après-midi. Elles sont soucieuses.

Lorsque nous arrivons sur le pont Sully, puis sur les quais, enfin boulevard Henri-IV, nous sommes surpris. Pas une voiture, pas un autobus. La circulation est bloquée au centre de Paris. À peine

aperçoit-on de loin en loin, un passant qui presse le pas.

Ce quartier d'habitude si animé par ses voies qui convergent vers la Bastille est déserté de toute vie. Un silence pesant nous inquiète. Les hauts lampadaires semblent verser une lumière funèbre sur une ville dont les habitants, à l'approche d'un cataclysme, auraient fui. Ce calme angoissant laisse présager qu'ailleurs se passent des événements d'une extrême gravité.

Ce sont là mes impressions et mes pensées quand je rentre chez moi, en ce soir du 6 février.

Le lendemain, nous connaissons le drame qui a endeuillé Paris, par les journaux et des témoignages directs. Des combats acharnés, féroces, qui avaient duré plusieurs heures, s'étaient livrés à l'entrée du pont qui relie la place de la Concorde au Palais-Bourbon. Des fils de garde nous parlent des lames de rasoir fichées au bout des cannes pour porter des coups aux hommes et aux chevaux, des billes d'acier lancées sous les sabots des chevaux pour déséquilibrer montures et cavaliers. Ces manifestants n'étaient pas venus seulement pour crier : « À bas les voleurs », mais avec un dessein secret et précis.

Arrière petit-neveu de Jean-Bernard Albert, député montagnard à la Convention, petit-fils d'un homme chassé de l'École des Arts et Métiers de Châlons, par un ministre de Charles X, parce qu'il avait laissé paraître qu'il était républicain ; fils d'un homme si respectueux du suffrage universel, syndicaliste, je ne pouvais rester indifférent. Le 12 février, j'étais place de la République parmi la foule innombrable qui clamait son attachement aux libertés républicaines.

Après cette sanglante journée du 6 février, les Français s'épiaient les uns les autres. Ils restèrent divisés en deux camps comme au temps de l'affaire Dreyfus. Dans les réunions de famille, il valait mieux ne pas aborder la politique. Souvent d'accord sur le fond, on divergeait aussitôt sur les moyens.

Bien avant ces événements et après m'en avoir entretenu, les élèves confectionnèrent à l'atelier deux sortes de boîtes aux lettres fermant à clef : la boîte aux bonnes actions et la boîte aux idées. Sur celle-ci, un élève avait peint une tête dont le dessus du crâne, se soulevant à la manière d'un couvercle, laissait échapper des spirales de vapeur : les idées.

Quiconque désirait en suggérer une, glissait un message anonyme dans une des boîtes appropriées. Ces boîtes étaient relevées le samedi après-midi. L'examen des messages entraînait des discussions vivantes et profitables.

La politique était exclue de nos entretiens naturellement. L'école

est neutre et doit rester un milieu protégé. L'admirable lettre de Jules Ferry aux instituteurs n'était-elle pas là pour nous le rappeler. « Avant de proposer à vos élèves un précepte, une maxime quelconque, demandez-vous s'il se trouve à votre connaissance, un seul honnête homme qui puisse être froissé par ce que vous allez dire. Demandez-vous si un père de famille, je dis un seul, présent à votre classe et vous écoutant, pourrait de bonne foi refuser son assentiment... »

Et Charles Péguy n'avait-il pas écrit :

« ... Le plus beau métier du monde, après le métier de parent, c'est le métier de maître d'école. Mais alors que les instituteurs se contentent donc de ce qu'il y a de plus beau. Et qu'ils ne cherchent point à exercer un gouvernement spirituel et un gouvernement temporel des esprits...

« Vous êtes faits pour apprendre à lire, à écrire et à compter. Ce n'est pas seulement très utile. Ce n'est pas seulement très honorable. C'est la hase de tout. Être sûr que tout ce que l'on dit est vrai, que tout ce qu'on dit porte, que c'est bien entendu, que ça reste. Quel heureux sort, et il n'y a rien au-dessus. »

De toute manière, je ne me sentais pas vocation de parler politique avec des enfants. C'est l'affaire des adultes. Pourtant nous vivions des heures agitées. Les événements du 6 février 1934 et ceux qui suivirent ne manquaient pas d'intéresser les élèves, d'accaparer leurs esprits, d'autant plus que certains d'entre eux, fils de gardes républicains des casernes Schomberg et Henri IV, se trouvaient concernés.

Je les entendais discuter dans la cour.

Un jour, cependant, on me plaça dans l'obligation de les prévenir de ce qui pourrait se passer dans notre classe.

Depuis quelque temps, j'avais remarqué qu'un agent de police faisait les cent pas devant la grille de l'école et mettait sa pèlerine entre les barreaux. Je n'accordais pas d'importance à ce fait inhabituel, jusqu'à ce que je reçoive une convocation pressante de mon inspecteur. Ce qu'il m'apprit me surprit et me suffoqua.

Il avait entre les mains une liste de vingt noms d'enseignants de la région parisienne, dignitaires de la franc-maçonnerie. Au cours d'une réunion des adhérents d'une ligue factieuse, lecture avait été donnée de cette liste sur laquelle je figurais et des commandos avaient été organisés pour corriger dans leur classe, déshabiller et badigeonner au minium ces maîtres qui se permettaient d'être francs-maçons. Voilà pourquoi l'école était gardée et aussi pourquoi deux agents en civil m'emboîtaient le pas pour me protéger sur le parcours de l'école à

mon domicile.

Je donnai à mes élèves des consignes précises pour qu'ils se tinssent en dehors de l'affaire. Quant à moi, j'avais pris mes précautions. Tout était prêt pour les recevoir. Je pouvais aussi compter sur l'aide de mes collègues. Mes agresseurs m'auraient sans aucun doute maltraité, mais ils auraient conservé longtemps des traces cuisantes qui leur auraient enlevé toute envie de recommencer.

J'avais en permanence un coup de poing américain dans ma poche et en classe, à portée de la main, une matraque à tête de plomb.

Le plus curieux de cette histoire est que je n'ai jamais été franc-maçon de ma vie.

On ne peut que constater, une fois de plus, combien sont fragiles les témoignages humains. En d'autre temps, l'affaire m'eût fait sourire. Là, on ne pouvait pas prendre ces menaces à la légère, elles vous inclinaient à la vigilance. Je restai sur mes gardes pendant quelques semaines. Ce ne fut en fin de compte qu'une fausse alerte.

Peu après, un élève me dit en confidence : « Monsieur, on vous aurait défendu. »

Nous inscrivions depuis quelque temps des enfants qui avaient fui l'Allemagne, avec leurs parents. Nous entendions monter, de tous côtés, des bruits de bottes.

Tous ces événements me donnèrent l'occasion de rappeler combien est belle et noble notre devise nationale et de montrer que les deux derniers termes reposent tout entiers sur le premier. C'est une éclatante évidence d'avancer que la liberté est pour l'homme le plus précieux des biens. Mais une certaine liberté. Celle qui respecte sa conscience, ses convictions, ses initiatives, sa personnalité, sa pensée. Cette liberté-là est le fondement de la dignité humaine. Elle est celle que les efforts, les douleurs, les sacrifices, le sang, les larmes de dix générations d'hommes nous ont donnée.

Il n'était pas inutile d'ajouter qu'il faudrait savoir la défendre si elle était menacée car elle n'est jamais définitivement acquise. Hélas ! La cendre des bûchers n'est pas définitivement éteinte.

Nous entrions dans une période troublée. Hélas ! Comment en sortirions-nous ? Nous étions loin du temps où apparurent au Quartier latin des candidatures fantaisistes.

Comme beaucoup venus de loin, j'assistais aux réunions de l'original Ferdinand Lop et du fameux père Duconneau. Ce dernier, un brave homme, sans malice, était le jouet d'une bande d'étudiants plus farceurs les uns que les autres. Le bureau était constitué de quelques étudiants, grimés et travestis, alors que deux ou trois autres, dissimulés sous la table, exposaient un programme des plus farfelus et

daubaient sur les candidats de la circonscription.

Le brave père Duconneau, bouche cousue, tel un pantin dont on aurait tiré les ficelles, se contentait d'agiter les bras en tous sens. La synchronisation n'était pas toujours parfaite, ce qui avait pour effet de déchaîner ou d'accentuer les rires. De l'ambiance, de la bonne humeur il n'en manquait pas. Après la réunion, le père Duconneau était hissé sur les épaules de ses supporters. Rapidement se formait un important monôme qui allait et venait boulevard Saint-Michel. Et tout le monde criait : Vive Duconneau ! Vive not' député ! C'est Duconneau qu'il nous faut. Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Il y avait de nombreux arrêts pour des libations. Cette mascarade se terminait au Soufflot. C'était en 1928.

Ces candidatures ne se proposaient pas de caricaturer le suffrage universel. Il fallait y voir un témoignage de l'esprit français qui souvent aborde les problèmes sérieux avec le sourire.

Quand on se reporte à cette époque, on garde le souvenir de ses mœurs encore accommodantes.

Le mois de juin ramenait l'examen du certificat d'études et les concours d'entrée aux différentes écoles. La classe était une ruche. Le certificat d'études, diplôme apprécié, mettait les enfants et les familles en rumeur.

Je me rappelle qu'à la campagne, toute la population du village attendait, sur le pas des portes, le retour des candidats. Les plus jeunes élèves avaient cueilli des fleurs dans les champs pour les offrir à leurs camarades qui revenaient le plus souvent en carriole. Dès qu'on les apercevait, on agitait les bras, on leur faisait fête et si l'école avait le premier du canton, c'était du délire. Quand il y avait un échec, on consolait le malheureux.

C'était aussi pour les maîtres une occasion de se retrouver en un banquet fraternel. À Paris, rien de tel, mais j'ai assisté dans des communes de banlieue à de tels banquets, chauds d'amitié.

La distribution des prix était attendue. Chacun y mettait du sien pour que la fête fût réussie. Chaque élève recevait un prix. De nouvelles collections comme celle des « Grands romanciers » permettaient d'offrir des ouvrages intéressants, bien faits pour développer le goût pour la lecture.

Les élèves étaient liés à leurs maîtres par le respect et l'affection. Le jour de leur fête, instituteurs et institutrices recevaient un cadeau et une fleur. Ce jour-là, m'attendaient sur mon bureau : un hortensia bleu, des vœux collectifs, deux ou trois volumes de poèmes de la collection Alphonse Lemerre, et des « Vive la Saint-Édouard » plein le tableau. Pour m'honorer, mes élèves avaient pour la plupart laissé le sarrau noir et mis un costume plus frais. Comment ne pas être sensible

à tous ces témoignages qui nous rapprochaient.

En fin de cet après-midi, je leur parlais de l'école de ma jeunesse, de mes maîtres, de mes lectures et bien entendu de mes illustrés. Il arrivait qu'ils les connussent par quelques exemplaires conservés par leur père ou leur grand-père.

Je me suis attardé à parler de mes écoles. À l'émotion ressentie, se mêle l'hommage dû à des amis, à des maîtres connus ou inconnus qui pratiquaient déjà une pédagogie aérée, souriante mais sérieuse, où l'effort créateur et porteur d'espérance avait une place de choix. La vie n'est pas une promenade dans un jardin parmi les roses, encore moins dans une nature à l'état d'innocence comme aux temps bibliques. C'est pourquoi, nous gardions à l'effort toute sa majesté. Il porte en lui la moisson.

Les méthodes actives depuis longtemps étaient à l'honneur. Les maîtres tiraient parti de l'examen d'un document, de quelques archives, d'une affiche fanée. La classe-promenade permettait aux élèves de rencontrer un vieux porche, de passer par une rue tortueuse au nom évocateur dont on rechercherait l'origine, de surprendre les secrets de la germination ou de la feuillaison, de ramasser au creux d'un sillon quelque outil millénaire. Que d'entretiens fructueux en perspective qui solliciteraient autant l'imagination que le raisonnement. On retrouvait toujours l'effort sans lequel on ne peut rien construire.

Je m'attachais à faire sentir la valeur de la difficulté. C'est ce que commande la vie. On ne peut oublier que l'enfant est un futur adulte.

Tout le monde reconnaît l'importance de l'expression orale. Je ne la négligeais pas. Depuis toujours, les exercices d'élocution ont figuré aux programmes. La méthode interrogative, en les prolongeant, les enrichissait. Je cherchais à ce que l'enfant s'exprimât en une langue correcte, colorée, inventive. Mais c'était, à mon sens, une erreur de donner à l'expression orale la primauté. Elle resterait du vain bavardage. Pour qu'elle soit bénéfique, elle doit se fixer dans l'écriture, véhicule durable de la pensée. Tout me porte à croire que c'est en l'écrivant qu'on apprend à bien, à mieux parler sa langue.

C'est par le contrôle et les corrections individuelles de ses travaux écrits que l'enfant tire profit de l'expression orale et fait le véritable apprentissage de sa langue... Expression orale, expression écrite, bien équilibrées, associées dans un tout harmonieux, n'est-ce pas la voie ?

Je pense à vous, mes compagnons de route qui, dans vos lointains villages, étiez des porteurs de lumières et étiez parvenus à faire de vos écoles, souvent dépourvues de tout, des foyers de culture.

Vous tous, amis des villes et des campagnes, avec une dignité

discrète, montriez la voie et donniez à l'école publique un visage franc et loyal.

La pédagogie est une science vivante, elle évolue. Il est logique qu'elle s'accorde à son temps, qu'elle utilise des techniques nouvelles, sans pour cela tout renier. Pas de rupture profonde en pédagogie. Elle se veut réfléchie, mesurée en ses jugements. Elle s'élabore lentement et, avec amour, mûrit son fruit.

D'enfants accablés, repliés sur eux-mêmes, je n'ai pas gardé le souvenir. J'ai connu l'école de l'échange.

La meilleure pédagogie est celle du cœur et du bon sens, d'un bon sens qui peut s'allier sans déchoir à la fantaisie et au sourire. Et si le maître se rappelle qu'il a été lui-même un enfant qui a laissé courir ses rêves et son imagination, alors que ne peut-il obtenir ? J'ai toujours voulu m'en souvenir.

Telle était la physionomie de l'École, au moment où j'allais devenir directeur. Nous nous étions engagés dans la voie de l'École de la découverte.

Hitler venait de prendre le pouvoir en Allemagne. Si après les événements de février, la fièvre semblait tombée, l'atmosphère restait oppressante. On avait l'impression de vivre sous une chape de plomb.

Des républicains étaient menacés comme je l'avais été moi-même, bien que je n'appartienne à aucun parti politique. J'avais seulement de modestes responsabilités syndicales.

Devant cette situation, des regroupements s'opèrent pour défendre la démocratie.

Paul Rivet, Paul Langevin, Jean Perrin, Alain animent le bureau du Comité de Vigilance des intellectuels. Les élections municipales de mai 1935 furent passionnées. La campagne était particulièrement ardente dans le quartier Saint-Victor, du V^e arrondissement. Elle opposait Paul Rivet, éminent ethnologue, directeur du musée de l'Homme, à Lebecq, président de la section de la Seine de l'Union nationale des Combattants, conseiller sortant. Cette élection test, prélude au Front populaire, attirait des milliers de Parisiens. Comme eux, je suivais les réunions. J'y étais d'autant plus engagé qu'il s'agissait de mon ancien quartier.

Les préaux d'école étaient pleins à craquer. Une foule compacte débordait dans la cour et dans la rue. Par les fenêtres ouvertes, les haut-parleurs nous apportaient la déclaration des candidats, les discussions souvent abruptes qui s'ensuivaient. Ces réunions finies, les commentaires allaient bon train. On s'attardait sur les trottoirs. On continuait de discuter ferme. Certains parlaient de changer les

couleurs du drapeau. En ces temps d'exaltation, j'entendis assez souvent ces propos. J'étais d'un avis passionnément opposé. Les Français tiennent à leur drapeau. Je ne crois pas qu'ils laisseraient y toucher. Paul Rivet l'emporta.

Pierre Laval avait remplacé Doumergue, fin 1934. Il pensait résoudre les problèmes financiers et économiques par la déflation. Il prit des mesures draconiennes. Quelques-unes, particulièrement sévères, touchaient les ménages de fonctionnaires. Les institutrices mariées à des instituteurs étaient lourdement frappées. Elles se voyaient privées de toutes leurs indemnités. Leur traitement se trouvait amputé d'environ 40 %. Les retraités partirent fin juillet, sans avoir droit au paiement des vacances.

En riposte, des manifestations violentes eurent lieu en février 1935, place du Châtelet, fin juillet place de l'Opéra et sur les grands boulevards.

Le matin du 14 juillet 1935, se tinrent au vélodrome Buffalo, à Montrouge, les assises de la Paix et de la Liberté. J'y étais comme militant syndicaliste. Je revois encore Léon Blum, Édouard Daladier, Maurice Thorez se donnant la main et j'ai encore nettement en mémoire la déclaration lue par le savant Jean Perrin, sa belle tirade sur le drapeau tricolore et « la Marseillaise » et son exclamation : « Ils nous ont tout pris, même Jeanne d'Arc. » L'après-midi, un grand défilé des partis de gauche, pour la défense de la République, s'étira de la Bastille à la Nation, par le vieux faubourg Saint-Antoine, dans une atmosphère de liesse.

Au milieu de tous ces événements, un grand bonheur nous combla tous. Annie était née. La première petite fille de la famille, la tant souhaitée. Comme ma mère aurait été heureuse... Et pourtant, notre enfant arrivait à une heure chargée de périls. Notre joie était voilée d'ombres.

Pendant que les républicains foulaient les pavés du faubourg, les Croix-de-Feu, coiffés d'un béret basque et munis d'une canne, au pas cadencé, remontaient les Champs-Élysées.

Ces défilés se renouvelèrent souvent dans les années qui précédèrent la guerre de 1939. Je me rappelais ceux que j'avais vus dans mon enfance.

Chaque année, en décembre, les associations patriotiques conduites par Paul Déroulède se réunissaient pour commémorer la bataille de Champigny. Des dizaines et des dizaines de drapeaux tricolores, peut-être des centaines, claquaient au vent. Paul Déroulède, nous le connaissions bien, nous autres écoliers, par ses poèmes : « Bonne vieille, que fais-tu là »... « J'ai un fils, soldat comme toi », et par la chanson « le Clairon » :

*L'air est pur, la route est large
Le clairon sonne la charge,
Les zouaves vont chantant,
Et, là-haut, sur la colline...*

Quelques semaines plus tard, au même endroit, il y avait le cortège, conduit par le député socialiste Albert Thomas. On ne voyait que des drapeaux rouges. J'ai connu tout cela vers mes dix ou douze ans. Saint-Maur, Champigny, il suffit de passer le pont qui enjambe, la Marne.

Tous ces Français, profondément divisés, partirent et s'unirent, en 1914, dans un même élan. Albert Thomas devint ministre, un grand ministre de l'Armement.

Bien des hommes qui, de 1934 à 1939, séparés par leurs idées, s'étaient déchirés, se retrouvèrent, plus tard, groupés dans les réseaux de la Résistance.

On se dit qu'elle est parfois subtile, la ligne qui départage les hommes d'opinions divergentes... En cas de péril, au-delà des positions politiques âprement affirmées, il peut exister un fond commun d'adhésions et de réactions.

En mai 1936, ce fut la victoire du Front populaire. Elle apportera aux travailleurs des satisfactions qui auraient dû leur être accordées depuis longtemps. Chacun put prendre des vacances. Ceux qui avaient toujours eu la chance d'en bénéficier regardaient avec une certaine hauteur « les congés payés ». Sur les routes, les couples, en tandems allaient au-devant de la joie et les jeunes, sacs au dos, rêvaient ou chantaient, tout en marchant vers de prochaines auberges de la jeunesse, créées quelques années plus tôt par Marc Sangnier et que Léo Lagrange venait de multiplier.

Le 14 juillet, grand rassemblement place de la Nation. Les instituteurs se groupaient rue des Pyrénées. La section avait un beau drapeau tout neuf, sur lequel étincelait en lettres d'or : « Section de la Seine du Syndicat national des instituteurs. » Je suis grand, j'étais jeune, j'étais fort, je portai un moment ce drapeau. Les gens sur les trottoirs, en nous voyant passer, disaient : « Tiens, voilà les instituteurs, bravo les instituteurs » et ils nous applaudissaient.

Une nouvelle ère semblait se lever. Elle s'ouvrait sur une grande espérance où se trouvaient mêlées des aspirations de justice, de liberté, de fraternité. Mais l'allégresse tombée, il faudrait se mesurer aux pressantes réalités concrètes. Le Front populaire allait subir la rude épreuve du pouvoir.

La tâche qui s'offrait à Léon Blum était immensément difficile et chargée de périls. Elle commençait dans un monde menacé, déjà blessé. Nous étions pour la paix, mais en face de nous, une nation fanatisée par le verbe d'un être démoniaque s'armait, s'armait. Après avoir dénoncé le traité de Versailles, les accords de Locarno, rétabli le service militaire obligatoire, Hitler venait de faire réoccuper militairement la Rhénanie.

Ce sera une douloureuse contradiction, un grand déchirement pour des hommes attachés indéfectiblement à la paix, que de se résoudre à renforcer nos armements. Mais cette obligation imposée par les événements n'aura que des manifestations lentes, molles et incomplètes.

Époque sombre, époque d'angoisse où malgré tout subsistaient quelques lueurs d'espoir. On s'attachait à la pensée que la raison et la pondération reviendraient aux hommes et que dans un merveilleux sursaut, ils pourraient passer à travers tant d'écueils...

La pesante incertitude des jours ne retirait rien aux instituteurs syndicalistes de leur ardeur créatrice. Attachés à une certaine permanence des êtres et des choses, ils gardaient la volonté lucide de construire. À quelques dizaines, nous nous réunirons dans un amphithéâtre de l'École Normale d'institutrices des Batignolles pour jeter les bases d'une mutuelle où viendraient se fondre tous nos organismes d'entraide. Elle deviendra après la Libération, la Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, grande œuvre de fraternité et d'amitié. J'ai travaillé avec enthousiasme et application à sa réalisation. Rivière, son premier président, était mon jeune condisciple à l'École Normale. Ceux qui la dirigent actuellement sont mes anciens compagnons et toujours mes amis.

Une autre satisfaction fut donnée aux instituteurs.

Peu de semaines avant sa mort, survenue en février 1936, Émile Glay put lire le premier numéro de la revue hebdomadaire « l'École Libératrice », qu'il avait appelée de ses vœux sous cette forme depuis une quinzaine d'années et dont Georges Lapierre, secrétaire de rédaction, assurait en réalité la direction. Des personnalités de grand renom apportaient leur collaboration : le gendre de l'historien Aulard, Albert Bayet que nous allions entendre au club du Faubourg, Jean Guéhenno, André Chamson que nous retrouvions chaque semaine dans « Vendredi », Georges Pioch, Madeleine Paz... Le philosophe Alain nous délectait de ses « Propos ».

Je voudrais avoir gardé tous les numéros d'avant-guerre de cette prestigieuse revue pour recréer l'atmosphère de ce temps.

Depuis 1926, j'étais conseiller syndical de la section de la Seine du Syndicat national des instituteurs. Je me suis formé au contact de Glay

et de Roussel, tous deux directeurs, à Paris. Glay, au large front dégarni, à la courte moustache, Roussel à la vénérable barbe grise, bien taillée, appartenaient au bureau national, mais ils assistaient assez souvent aux travaux de notre section départementale.

Ils avaient lutté pendant des années et des années déjà bien avant la guerre de 1914 pour faire admettre la transformation des amicales d'instituteurs en syndicat. Ils s'étaient heurtés violemment à Clemenceau et à Briand. L'un de leurs compagnons, Nègre, avait été révoqué. On parlait encore de cette affaire quand je débute.

Ce sont de grandes figures. Ils n'avaient en vue que la pureté du syndicalisme. Ils ont peut-être été égalés, mais jamais surpassés. Leur action savait concilier leurs idées de progrès avec un sens très aigu et toujours en éveil de l'intérêt général.

J'ai connu aussi Pierrette Rouquet, Marie-Louise Cavalier, Boulanger et Marthe Pichorel si distinguée, dont la chaleur et l'élévation de la pensée étaient servies par une parole sobre et persuasive. Les institutrices lui doivent beaucoup. Elle était toujours au premier rang pour défendre les droits de la femme.

Que de regards et de voix retrouvés !

Je les évoque avec émotion, ces militants d'autrefois, ces grands anciens auxquels nous devons tant, dont on parle si peu et dont il faut se souvenir. Tout chez eux n'était que loyauté, élans vers des valeurs d'amitié et de solidarité.

Bien des faits économiques ou politiques importants venaient battre les portes de l'École et même y entraient, avec leur aspect agréable ou leurs graves conséquences.

Au cours d'une représentation organisée un jeudi après-midi par le quotidien « Paris-Soir », fut tiré au sort le nom de l'écolier parisien qui participerait à la première traversée du paquebot *Normandie* et apporterait le salut amical des enfants de Paris aux enfants d'Amérique. C'est ainsi que le jeune Echégut, élève de notre école, quitta Le Havre pour le voyage inaugural le 29 mai 1935. Il fut fêté, choyé. Il en a certainement gardé des souvenirs éblouis.

Au retour, il revint avec un jeune Américain, Peter Dudan, désigné lui aussi par la chance. Il nous rendit visite et mit le quartier en émoi. Nous lui fîmes une belle ovation et il s'en fut les bras chargés de cadeaux. Une coupe en argent, conservée dans le bureau du directeur de l'école 21, rue Saint-Louis-en-l'Île, marque et rappelle ces deux événements exceptionnels et réconfortants.

Ils ne revêtaient pas tous, hélas ! ce caractère aimable. À nos frontières, il s'en passait d'une extrême gravité. Si nous avions voulu nous en désintéresser ou les minimiser, nous ne l'aurions pu. Des

inscriptions que nous faisons de jeunes étrangers rendaient ces événements plus présents, les maintenaient dans nos consciences.

Pour se soustraire aux persécutions hitlériennes, des Juifs allemands avaient fui leur pays, comme ils avaient pu. Quelques-uns avaient trouvé refuge dans notre quartier. Ils nous envoyaient leurs enfants. De petits Espagnols recueillis par des familles françaises qui voulaient leur épargner les horreurs de la guerre civile, prenaient aussi le chemin de notre école. Tous ces enfants, quelle que fût leur origine, recevaient l'accueil d'une école souriante et fraternelle, bien faite pour panser des blessures.

L'Europe se voilait d'une grande ombre qui s'étendait, s'avancait menaçante vers nous.

L'Exposition de 1937 qui aurait dû nous apporter une diversion heureuse, n'était pas une réussite. Léon Blum était allé haranguer les ouvriers pour que tout fût prêt, le jour de l'ouverture. Hélas ! Lorsqu'elle ferma ses portes, bien des pavillons n'étaient pas terminés.

Ceux de l'Allemagne nazie et de la Russie soviétique se faisaient face. Était-ce coïncidence ?

Au faîte du pavillon russe, un paysan et un ouvrier brandissaient, l'un une faucille, l'autre un puissant marteau. Sur le pavillon allemand, un aigle immense, aux ailes éployées tenait dans ses serres une couronne de laurier entourant une croix gammée. Que sortirait-il de ce face à face ? Entente ou affrontement ?

Le Front populaire se disloqua comme s'étaient désunis le bloc et le cartel des Gauches. Léon Blum se démit. On revit Chautemps, puis Daladier.

1938, année douloureuse, année cruciale au cours de laquelle se succéderont les mauvais coups d'Hitler. Ses agents provoquaient des troubles dans les pays qu'il convoitait. Quand la situation devenait inextricable, il imposait brutalement ses exigences et ses troupes intervenaient. C'est ainsi qu'en mars 1938, il annexa l'Autriche. À chaque fois, il assurait très haut que cette revendication satisfaite était la dernière et clamait qu'il n'y avait pas d'homme plus attaché à la paix que lui et que si un jour un conflit éclatait, ce serait le fait des ploutocrates anglo-saxons et des Juifs. Il fallait l'entendre vociférer à la radio pour être édifié sur sa prétendue sincérité.

Puis il s'en prit à la Tchécoslovaquie qu'il accusait de persécuter les Sudètes, minorité de langue allemande. Ses agents multipliaient les incidents. La situation devint extrêmement tendue. Les nouvelles internationales se faisaient alarmantes. On fut au bord de la guerre. En France, des milliers et des milliers de réservistes furent rappelés. J'attendais à chaque courrier mon ordre de mobilisation. Une

conférence se réunit à Munich pour régler le conflit.

Nous terminions nos vacances, à Chamboulive, chez la mère Deshors. Nous écoutions chaque jour la radio chez le coiffeur. Le soir, assis sur un banc devant l'hôtel, on s'entretenait des événements. Un pensionnaire paraissant très au fait des questions politiques et militaires me dit : « Si nous cédon's au chantage d'Hitler, au printemps, les Allemands entreront à Prague, s'empareront de la Tchécoslovaquie, de ses armements. Ils connaîtront les secrets de la ligne Maginot car les fortifications tchèques ont été construites par des ingénieurs français, et ce sera inévitablement la guerre. Il vaudrait mieux leur résister tout de suite, notre position serait moins mauvaise que dans un an. Qui tient le quadrilatère de Bohême, tient l'Europe. »

L'avenir devait vite révéler que sa vision des choses était juste.

La Conférence de Munich accorda à Hitler à peu près tout ce qu'il exigeait, alors la Tchécoslovaquie fut amputée de vastes territoires peuplés de Sudètes.

Contre toute attente, Daladier et Georges Bonnet furent acclamés à leur retour. Mais Léon Blum dira « qu'il fut saisi d'un lâche soulagement ».

Rien ne put empêcher, à nouveau, la détérioration de la situation. L'accord de Munich n'avait fait qu'encourager l'Allemagne dans sa politique d'expansion. À la mi-mars 1939, les Allemands entraient à Prague. La Slovaquie devenait un État indépendant. La Bohême et la Moravie furent transformées en protectorat allemand. La Tchécoslovaquie cessait d'exister.

Je me remémorais l'avertissement du grand éveilleur de la nation tchèque, Frantisek Palacky qui, en 1848, avait prévu que livré à lui-même le peuple tchèque ne pourrait manquer de tomber sous une domination étrangère, allemande ou russe, et en avait déduit que si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer pour assurer la sécurité de l'Europe et de l'humanité. N'était-ce pas prophétique !

La Tchécoslovaquie, nation amie, n'avait pas reçu les concours qu'elle était en droit d'attendre. Non seulement on ne l'avait pas soutenue mais on l'avait accablée. Quand on se rappelle cette époque, on ne peut pas être très fier. Comme on voudrait remodeler l'histoire pour la dégager des voies où, faute de sagesse ou de fermeté, elle s'est fourvoyée !

L'année 1939 avait mal débuté. L'armée républicaine espagnole était défaite. Par milliers, des soldats harassés et un flot de réfugiés étaient passés en France. Douloureux présage ! Pour eux, dans les écoles, on collectait des vêtements et des vivres.

Dans les syndicats, les accords de Munich avaient d'après

retombées.

Certains partisans de la paix quel qu'en fût le prix disaient : « Plutôt la servitude que la guerre. » Bien sûr, après l'effroyable saignée de 1914-1918, comment les Français n'auraient-ils pas été pacifistes ?

Quelques jours après son entrée à Prague, Hitler annexait le territoire de Memel et déjà agitait la question de Dantzig. Aussi entendait-on : « Nous refusons de mourir pour Dantzig. »

Mais beaucoup de vrais pacifistes commencèrent à penser qu'il allait falloir résister.

Paul Raynaud nous agaçait avec son slogan un peu aigre : « Finie, la semaine des deux dimanches. » Depuis le début du printemps, des retraites militaires, avec éclats de cuivre et roulements de tambours, parcouraient les rues de Paris.

L'Italie rappelait ses ressortissants travaillant en France.

Nous avions deux élèves italiens. Le père de l'un d'eux vint me voir et me dit :

— Je vous rends les livres de mon fils. Nous rentrons demain dans mon pays.

— Très bien, je vous souhaite bon voyage.

— Mais je reviendrai bientôt pour vous casser la gueule.

Calmement, je lui répondis :

— Monsieur, je ne suis pas de ceux qui se laissent facilement casser la gueule. Sachez aussi qu'à la chasse, il m'arrive de démolir un merle à cent mètres.

C'était un énorme Tartarin et je l'imaginais habillé en légionnaire romain, allant avec César à la conquête des Gaules.

Au début de ma carrière, un garde-chasse avait voulu me transformer en passoire, en 1934 des fascistes de la Solidarité française avaient décidé de me purger et de me badigeonner les fesses au minium et voilà qu'un père d'élève subitement belliqueux reviendrait me casser la gueule.

Je n'avais jamais pensé que le métier d'enseignant fût aussi dangereux !

Le père de l'autre écolier tenait une épicerie fine au coin de la rue des Deux-Ponts et de la rue Saint-Louis-en-l'Île. Il me tendit la main lorsqu'il me rendit visite et me dit :

— Je ne veux pas rentrer en Italie.

Pour marquer sa volonté de rester avec nous, il sortit une bouteille d'asti de dessous son tablier blanc et me l'offrit.

Chacun sentait que le danger se rapprochait. On distribuait des masques à gaz à la population. Chaque immeuble était pourvu de sacs de sable pour lutter contre les incendies. On faisait des exercices d'évacuation des locaux scolaires. Je sifflais. Immédiatement, les élèves, abandonnant leur travail, descendaient dans la cour, en hâte mais sans précipitation, pour être conduits dans les abris qui leur étaient réservés.

Malgré l'incertitude des jours, on vit à l'Athénée « Ondine », la pièce de Jean Giraudoux, récemment créée et interprétée par Louis Jouyet et Madeleine Ozeray.

Au début de juillet, les chefs d'établissement furent réunis et reçurent des instructions précises pour assurer l'évacuation des enfants en province. Les esprits étaient inquiets.

Le 14 juillet 1939, fut commémoré avec faste, le cent cinquantième anniversaire de la prise de la Bastille.

À cette occasion, des milliers d'enfants des écoles de Paris furent réunis sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Chaque école avait envoyé une délégation et chaque enfant avait reçu, selon l'emplacement qu'il devait occuper, un mouchoir bleu, blanc ou rouge et l'agitait au-dessus de sa tête. Ainsi se trouvait formé un immense drapeau tricolore, vivant. Je revois Daladier, Herriot, le président Lebrun. Il y eut sans doute une allocution. Tout le monde entonna une vibrante « Marseillaise », bien émouvante en ces heures troublées.

À l'école, nous étions anti-munichois. Les graves événements récents nous avaient rapprochés un peu plus et comme les années précédentes, nous ne manquerions pas de nous réunir avant notre départ en vacances.

Une habitude avait été prise au temps où j'assurais l'intérim de la direction de l'école en 1931. Après la distribution des prix, je proposai à mes collègues de nous réunir dans le bureau pour boire une ou deux coupes de champagne en mangeant quelques gâteaux.

Dans une armoire, un maître avise du matériel de cotillon et nous voilà nous coiffant de chapeaux, de casquettes, de bonnets de carnaval de toutes les couleurs et soufflant dans des mirlitons. Au beau milieu de nos réjouissances, quelqu'un frappe à la porte... C'est une maman. Elle s'arrête interdite et dans un souffle, trouve à nous dire :

— Ah ! Oui, ce sont les vacances.

Elle vient chercher le prix de son fils légèrement souffrant. Nous ne pouvons mieux faire que de lui offrir une coupe de champagne et de l'inviter à trinquer avec nous. Elle nous quitte enchantée, avec le sentiment que si nous sommes des pédagogues, dignes dans nos classes, nous sommes aussi des êtres comme les autres et c'est bien

ainsi.

En juillet 1939, c'est chez Luce, place Clichy, qu'un soir, se termina l'année scolaire. Chacun était accompagné de son épouse. Une table bien servie, des vins de qualité mettaient la gaieté dans les esprits. De bons mots, des chansons, reprises parfois en chœur, nous cachaient, pour un temps, le drame qui se préparait. Nous nous quittâmes fort tard après avoir prolongé une promenade sur les boulevards comme si nous étions retenus par un regret de nous séparer. L'air était doux. La soirée était belle et nous laissait la saveur d'un indicible plaisir. La vie semblait s'offrir à nous.

Nous nous dîmes comme les autres fois : « Bonnes vacances, au 1^{er} octobre. »

Pour certains d'entre nous, ce fut le dernier au revoir, la dernière poignée de main.

Le mois d'août finissait quand on apprit la signature d'un pacte germano-soviétique. Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel déjà chargé. Chacun pensa que la guerre était imminente.

Nous étions aux Sables-d'Olonne. Des réservistes étaient à nouveau rappelés. Un après-midi que nous nous promenions, sur la jetée, avec notre petite fille Annie, la radio annonça la mobilisation des titulaires du fascicule n° 6.

Du café-concert Le Pierrot, un phono inlassable nous envoyait des chansons langoureuses : *Marinella* de Tino Rossi, *Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres*, l'inoubliable succès de Lucienne Boyer, et *J'attendrai, le jour et la nuit*.

J'attendrai toujours

Ton retour

J'attendrai, car l'oiseau qui s'enfuit

Vient chercher l'oubli...

Comment Rina Ketty, la créatrice, pouvait-elle imaginer que les paroles d'attente amoureuse de sa chanson étaient prémonitoires pour des millions d'êtres qui resteraient séparés pendant cinq ans ?

Il est curieux qu'à des moments précis et importants de la vie, s'accrochent des chansons. Et comme il eût été souhaitable que les hommes ne parlent que d'amour. Sans se connaître, sans haine les uns pour les autres, alors qu'ils auraient pu être amis, ils allaient s'entre-tuer. Leurs cités seraient broyées ou mutilées. Ce que des générations avaient créé, embelli, protégé, ne serait plus que débris et poussière. Les hommes mourraient deux fois.

Le soir, je partis. Notre petite Annie était restée à la maison. À la gare, pas de manifestations bruyantes comme en 1914. Nombreux étaient les départs. Nous nous tenions ma femme et moi tout près l'un de l'autre, sans échanger trop de paroles. Les silences n'arrêtaient pas la communication des cœurs.

Et le train, avec son contingent de mobilisés amers et soucieux, s'enfonça, se perdit dans la nuit.

XII

1939 - 1948

L'OCCUPATION, LA LIBÉRATION

VUES DE L'ÎLE SAINT-LOUIS

J'arrivai au fort d'Ivry de bon matin. Les mobilisés de la deuxième réserve s'entassaient dans les chambrées. J'aperçus quelques pères de mes élèves et les abordai. Nous qui d'habitude nous donnions du Monsieur ou du Monsieur le Directeur, prîmes tout de suite le chemin du tutoiement. On discutait ferme. On supputait les chances de sauver la paix. Elles étaient minces. Puis on parlait de la famille, des vacances passées ou interrompues. On se donnait des adresses de bonnes auberges pour de meilleurs lendemains.

On retrouva la gamelle et le bœuf bouilli, la boule de pain et le vin épais.

Le troisième jour, des fourragères déversèrent au milieu de la cour des chaussures, des pantalons, des vareuses, des capotes, des ceinturons, des bidons, des bandes molletières... Et chacun de chercher ce qui lui convenait comme les humbles aux éventaires des petits marchands du Marché aux Puces.

Je revins avec un équipement incomplet. Je n'avais pas trouvé de pantalon et il m'était échu deux brodequins dépareillés. Je ne pus m'empêcher de penser aux fameux godillots de Larbi. Seulement les circonstances étaient toutes différentes. Et voilà qu'en montant l'escalier, j'avise à la porte du bureau de la compagnie une superbe paire de souliers tout neufs, apparemment de ma pointure. Sans hésitation ni murmure, je fais un échange rapide et me voilà bien équipé par les pieds.

Il me revint en mémoire une anecdote récente, assez curieuse. Un jour, un père de famille arrive à mon bureau et m'offre un pantalon. Surpris par la nature du cadeau, je reste un moment interdit. Il prévient les réserves qu'il suppose que je m'apprête à formuler. Il me dit :

— Mais si, mais si, il vous ira bien. Je vous vois passer tous les jours devant chez moi. À l'œil, j'ai pris vos mesures. Essayez-le, vous verrez.

En effet, il m'allait comme un gant. Pour mes brodequins, j'avais

eu aussi un bon coup d'œil. J'étais à l'aise.

Ma vareuse me serrait un peu et si la capote avait le tour de taille, les manches étaient trop courtes d'au moins dix centimètres. Les autres n'étaient pas mieux partagés. Ainsi accoutrés, après avoir reçu un casque, un vieux fusil Gras et quelques cartouches, nous montons dans un autobus et débarquons peu après devant une guinguette du bord de l'eau, à La Varenne, juste en face du pont du chemin de fer que nous allons garder. C'est à cet emplacement même qu'avec mon père et mes frères, trente ans plus tôt, nous faisons de si mémorables parties de pêche.

M^{me} Bled s'occupa de l'évacuation des enfants de l'école et partit avec un groupe pour Caumont-l'Eventé dans le Calvados, là où précisément devait se produire le débarquement en juin 1944. Annie fut emmenée en Bretagne par sa grand-mère.

Au bout de quelques mois, je reçus une autre affectation et je cessai de regarder passer les trains. Survinrent les douloureux événements de mai 1940 et la débâcle. Je me retrouvai au Mont-Dore, après bien des péripéties. Celles que presque tout le monde avait connues.

Des querelles s'élevèrent. On voulait que les instituteurs fussent les responsables de la défaite. En 1918, bien que des milliers et des milliers des leurs eussent laissé leur vie et que la plupart eussent été de valeureux officiers de complément, on ne trouva pas à dire qu'ils avaient été les artisans de la victoire. De 1914 à 1918, les pertes subies par le corps des instituteurs furent supérieures à la terrible moyenne nationale.

Autant en emporte le vent !

En août, toute la famille était réunie. Des amis étaient morts sur les routes, d'anciens élèves avaient été tués au combat. Le père d'un de nos écoliers s'était suicidé pour ne pas voir entrer les Allemands dans Paris. Le Dr Martel, fils de l'écrivain Gyp, Joseph Meister, gardien de l'Institut Pasteur avaient fait le même geste. Joseph Meister, mordu par un chien enragé lorsqu'il était enfant, avait été le premier être humain à être inoculé du vaccin antirabique.

Des détachements allemands martelaient de leurs bottes le pavé de nos rues et rythmaient leurs pas en chantant « Lily Marlène ». Des avions noirs à croix blanches rasaient nos toits dans un tournoiement incessant. Puis, il y avait les affiches de vénéneuse propagande. Nous étions crispés, ulcérés, humiliés.

Cette première rentrée sous l'occupation fut triste, pesante. Nous avions reçu l'ordre de lire un message du maréchal Pétain, toutes les classes réunies sous le préau, en présence des parents. Un membre de

la municipalité avait été contraint d'assister à cette pénible cérémonie pour en rendre compte. J'ajoutai quelques mots au sujet de M. Dupuy, dont nous étions sans nouvelles. Je revois encore les enfants monter en classe, accablés, silencieux comme s'ils portaient le poids d'une quelconque culpabilité. C'était poignant d'injustice.

La casquette était interdite, sans doute parce que les fabricants en étaient des juifs. Les élèves venaient tête nue ou portaient des bérets basques.

L'État français se mettait à l'heure allemande. Il fallut remplir questionnaire sur questionnaire. On voulait savoir si votre filiation comportait des Juifs. Et de donner des renseignements détaillés non seulement sur soi-même mais sur ses parents, ses grands-parents. Ce ne fut pas toujours aisé. Puis on dut déclarer sur l'honneur si on avait appartenu ou non à une loge maçonnique.

Enfin, ceux qui comme moi avaient eu une certaine activité syndicale furent interrogés longuement pour connaître notre tendance et notre action en telle ou telle circonstance. Si les ordres étaient impératifs, la transmission des dossiers se faisait souvent avec une lenteur calculée et bien des documents s'égarèrent.

Les premières sanctions : suspensions, mises à la retraite d'office, révocations apparurent à la rentrée de 1941.

Nous subissions l'occupation avec ses angoisses, ses épreuves, ses deuils. Le temps était comme suspendu, la liberté nous avait fui. Placés devant un grand mur noir, il nous semblait impossible de le franchir ou de l'abattre. Nous enviions ces longs triangles d'oiseaux migrateurs qui parfois traversaient le ciel. Comme eux, nous aurions aimé nous évader. Nous écoutions la B.B.C. dont les émissions étaient rapidement brouillées, nous en recueillions cependant quelques bribes. Elles s'annonçaient par la phrase rituelle : « Radio-Paris ment, Radio-Paris est allemand. »

C'était une réplique à l'invective hargneuse : « L'Angleterre comme Carthage sera détruite » que lançait à la fin de chaque émission, Hérold Paquis, speaker à Radio-Paris.

Bien sûr, nous savions que Radio-Paris mentait, mais nous ne pouvions nier les réalités brutales devant lesquelles nous étions placés.

Quand nous mesurions les forces à opposer à Hitler, quand chaque soir les avions allemands par vagues profondes passaient au-dessus de nos têtes pour aller bombarder Londres et qu'un bourdonnement moins sourd, deux heures plus tard, annonçait leur retour, nous ne pouvions qu'être angoissés devant l'avenir.

En ce premier automne de l'occupation, le 21 octobre, à 20 heures, on entendit :

« C'est moi Churchill qui vous parle. » De cette allocution fameuse adressée aux Français, j'ai retenu : « Ici, nous attendons l'invasion promise de longue date, les poissons aussi... Je ne vous promets que du sang et des larmes... » Puis il nous souhaita : Bonne nuit !

La route de notre délivrance serait longue et rude. Charles Trenet, poète comme Charles d'Orléans, de Londres, nous chantait : « Douce France, ô pays de mon enfance. » Ce message nostalgique nous remuait jusqu'au plus profond de nous-mêmes, nous qui étions prisonniers dans notre propre patrie.

Jean Marin, Maurice Schumann, Jean Oberlé, Pierre Bourdan nous réconfortaient. Nous attendions avec impatience la Grande Voix qui nous rendait l'espoir. Pendant le premier hiver, un certain M. Barbichou, sur un ton ironique, nous donna de Londres, d'utiles renseignements. Dans les couloirs du métro fleurirent des inscriptions : M. Barbichou a dit. Écoutez M. Barbichou^[1] Radio-Sottens, très audible, nous apportait la voix amie de René Payot dont les chroniques restituaient la vérité.

Jean-Paul naquit en 1942. Les sourires d'Annie et les joies que cet heureux événement nous prodigua nous cachaient la dureté des temps.

On vivait au jour le jour, à la merci d'un mot qui aurait pu nous échapper et qui serait tombé dans une oreille malveillante.

J'avais un poste d'observation incomparable pour connaître les nouvelles, vraies ou fausses, détenues par les uns ou par les autres. Responsable de la bibliothèque municipale de mon quartier, je recevais chaque semaine plusieurs centaines de lecteurs. Notre clientèle habituelle s'était grossie d'un certain nombre de personnes pour qui, les journaux n'offrant plus d'intérêt, ou qui, boudant les spectacles, avaient retrouvé le goût de la lecture. Beaucoup de nouveaux visages. Il fallait savoir écouter et retenir ses jugements. L'occupation aura été le temps de la prudence. Avec les amis de toujours, c'était différent.

Un nouveau lecteur se fait inscrire. Il me tend sa carte d'identité. Je ne peux retenir ma surprise et lui dis :

- Monsieur, je vous connais depuis longtemps.
- C'est curieux, je vous vois pour la première fois.
- Moi aussi, mais n'avez-vous pas écrit un livre ?
- Si, Monsieur.
- Ne serait-ce pas « Les dessous du Kremlin » ?
- Si, bien sûr.

Je venais d'inscrire Baranov, nommé adjoint du camarade Staline,

secrétaire du Comité central, à la séance du 9 août 1923 du Bureau d'organisation du Comité central du parti communiste. C'était assez exceptionnel d'avoir devant moi avec sa carte d'identité à la main un homme qui avait côtoyé les chefs de la Révolution russe.

J'avais acheté son livre d'occasion à un bouquiniste des quais et l'avais lu avec un grand intérêt.

Baranov n'était pas communiste. Voici d'ailleurs ce qu'il écrit : « Soldat de l'armée antibolchevique, je m'étais imposé la tâche difficile de pénétrer au sein de l'état-major ennemi. »

En janvier 1928, il devait s'enfuir et passait en Perse. Il s'était fixé en France où on lui avait accordé le droit d'asile. Il ne fréquenta la bibliothèque que quelques mois.

En 1941, lorsque les troupes allemandes envahirent son pays, il ne laissa rien paraître des sentiments qui pouvaient l'agiter.

Une de nos lectrices assidues, une vieille dame russe, originaire de Moscou, ne cachait pas les siens. Elle avait tout perdu et menait une vie misérable. Elle ne se plaignait pas. Elle me dit un jour : « Pourvu que le peuple tienne. Vous savez, Monsieur, il est bon et brave, le peuple russe. »

Notre quartier fut le théâtre à la mi-juillet 1942 d'événements graves. C'était à la veille des vacances. Dans la chaude nuit d'un bel été, on entendait des gens courir, traqués, affolés. C'étaient des Juifs que l'on venait arrêter pour les déporter. Cette sorte de va-et-vient tragique nous arrachait le cœur. Le lendemain, au petit matin, nous en vîmes qui attendaient au coin de la rue des Deux-Ponts près du magasin Bosselut. Ils étaient gardés. Ils avaient à la main des sacs contenant quelques victuailles et de dérisoires objets précieux.

Parmi eux, quelques-uns de mes élèves. Désarmés, nous ne pouvions rien pour eux et nous savions qu'ils allaient mourir. Ils partirent pour un voyage sans retour, nous ne pouvions même pas leur adresser le geste de la main qui donne l'espoir de se revoir.

C'étaient des enfants. Ils avaient des yeux purs qui regardaient l'avenir.

Dernièrement, j'ai rencontré un ancien élève, israélite, qui avait pu se cacher en province avec sa famille. Il m'a dit :

— Vous me reconnaissez ?

— Bien sûr. Tu as passé le certificat d'études en 1936 ou 1937. En classe, tu étais avec un tel et un tel.

— Oui, m'a-t-il répondu, vous vous souvenez.

Et il est devenu pensif. Il a continué :

— Nous ne les reverrons plus.

— Hélas, je sais. Ils ne sont plus que cendre et poussière.

Puis, il a ajouté :

— Vous vous rappelez le petit Joseph à qui l'on faisait danser le charleston dans la cour de l'école. Lui non plus, n'est pas revenu. Sa famille a disparu avec lui, comme tant d'autres.

Oui, je le revoyais, le petit Joseph, avec ses cheveux bouclés et ses yeux rieurs...

Nous étions tristes à l'évocation de ces heures inhumaines...

Et je ne pouvais m'empêcher de penser à une grand-mère tenant une toute petite fille par la main. On venait, chaque jour, chercher le grand frère à la porte de l'école. J'échangeais souvent de menus propos avec elle.

Cette famille demeurait dans une maison portant un des premiers numéros de la rue Saint-Louis-en-l'Île.

Les enfants avaient la scarlatine et la grand-mère, souffrante, elle aussi, était alitée depuis quelques jours quand se produisit la Grande Rafle. Des voisins nous le rapportèrent. Les supplications des parents, leurs larmes, leurs lamentations, rien n'y fit. On contraignit les malades à se lever, à s'habiller...

En allant à la mairie, vers les 11 heures, je les aperçus dans un petit groupe, près du poste de police. Les enfants et la grand-mère étaient emmitouflés dans de lourds manteaux.

Cette protection n'était-elle pas illusoire ? Et quelles pensées pouvaient agiter ceux qui, armés de mitraillettes, les encadraient ? Mais avaient-ils des pensées ?

Tous les israélites de notre quartier furent réunis, parqués au Vélodrome d'Hiver, avec d'autres, amenés de tous les coins de Paris. Notre assistante scolaire y alla et put entrer dans cet enfer. Elle nous décrivit les scènes déchirantes, les scènes d'horreur dont elle avait été le témoin bouleversé.

Une plaque apposée 10, rue des Deux-Ponts, sur l'immeuble que, vers 1930, M^{me} Halphen avait fait construire pour ses coreligionnaires, rappelle aux passants ces événements tragiques.

Je connaissais tous les habitants de cette maison douloureuse. On ne peut oublier.

Bien des vieilles gens, disposant de maigres ressources, moururent de faim et de froid.

On distribuait dans les écoles des vitamines et des biscuits vitaminés. Quelques familles interdirent à leurs enfants d'en accepter. Elles prétendaient que ces vitamines les rendraient stériles.

On manquait de tout. Les moindres choses auxquelles d'habitude

on ne prête guère attention, devenaient tout à coup indispensables ou prenaient une importance démesurée. On ne jetait rien qui pût encore servir. Les tickets ne donnaient pas suffisamment de nourriture. Chacun s'ingéniait à en trouver, mais à quel prix ! Et les revenus modestes ne pouvaient s'offrir que de temps à autre de légers suppléments.

Nous élevions un lapin, qu'Annie avait nommé Azor. Il était logé dans une grande caisse poussée dans un coin de la cuisine. Nous lui donnions toutes les épluchures que nous pouvions trouver. Des élèves dont les parents ne se livraient pas à l'élevage, m'en apportaient.

Azor était familier, sortait de sa caisse, se promenait dans la maison. C'était un ami. Personne n'avait plus l'idée de le tuer. Il fallut pourtant s'y résoudre car il devenait énorme et causait des dégâts. Pas question d'en faire un civet. Le charcutier en fit un pâté.

L'expérience ne fut pas renouvelée.

Par instants, notre quartier devenait un coin de campagne. On entendait glousser des poules, bêler un mouton. À l'aube, un coq chantait. Il y avait des essais de potager, dans des caisses, sur le rebord des fenêtres. Mais... l'heure était sombre. Il y manquait le sourire des champs.

Toute notre famille habitant Paris, le ravitaillement nous causait de grands soucis.

Pourtant, de leur lointaine Bretagne, nos amis Jean-Marie et Marie-Anne ne nous oubliaient pas. Chaque mois, ils nous envoyaient un gros colis et à l'automne un ou deux sacs de pommes de terre.

Depuis nous les retrouvons chaque année, à la fin de l'été, dans leur belle maison qu'ils ont, en partie, bâtie de leurs mains. Juchée sur le coteau de Locmenven en Guiclan, elle domine le bourg pittoresque de Saint-Thégonnec au vieux calvaire moussu et laisse découvrir, au loin, le mont Saint-Michel de Brasparts.

Une maman, un jour, nous communiqua une adresse précieuse. C'est ainsi, qu'en août 1942, nous partîmes pour passer de réconfortantes vacances à Saint-Georges-sur-Erve, petit village de la Mayenne, isolé, verdoyant, cerné de bois. Une voiture campagnarde, toute cahotante, nous attendait à la gare.

Les trois ou quatre chambres de l'hôtel étant occupées, on nous logea dans une très inconfortable bâtisse, inhabitée depuis des années. Mais la chère était abondante, excellente, voire raffinée : de la viande, des légumes, du fromage, des fruits, de la pâtisserie. Toutes choses dont on avait perdu le souvenir. Et les mets tant attendus étaient rehaussés joliment d'une décoration florale.

Nous fîmes profiter notre frère Paul des avantages gastronomiques

de cette auberge. Une petite chambre, très exiguë, lui fut réservée à côté de la nôtre. Le mobilier se réduisait à un lit étroit, une chaise, un bougeoir. Pas de place pour installer du matériel de toilette, il devrait aller la faire à un ruisseau qui passait derrière la maison. En ces temps troublés, le confort importait peu, seule la table comptait.

La première nuit, à peine assoupis, nous entendîmes des coups répétés contre les murs. Intrigués, nous fûmes bien obligés de nous convaincre que quelque chose d'insolite se passait de l'autre côté de la cloison.

Je m'en assurai.

— Alors, mon petit Paulo, ça ne va pas ?

— Il y a une araignée énorme, grande comme une soucoupe. J'essaie de l'écraser avec ma chaussure, je n'y arrive pas.

Puis, plus rien. Mon frère avait dû se coucher.

Quand tout à coup, nouveau vacarme, un grand fracas comme un écroulement.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'ai plus de lit, me répondit une voix lointaine.

J'allai me rendre compte. C'était un véritable champ de bataille.

Vermoulus, les traverses et les tenons des bateaux avaient cédé. La tête et le pied du lit s'étaient rabattus sur lui comme un château de cartes. Il aurait pu se reposer sur la couette mais dans la crainte d'être importuné par d'autres répugnantes bestioles, il passa la nuit accoudé à la petite fenêtre à regarder les étoiles, à fumer des cigarettes, à attendre les premières lueurs de l'aube. Le lendemain, une inspection attentive le débarrassa de deux ou trois autres araignées de bonne taille et on lui monta un lit où il put enfin dormir en toute quiétude.

Quelques jours avant notre départ, nous allions dans les fermes pour collecter quelques provisions. L'instituteur dont nous avions fait la connaissance nous accompagnait et nous était d'un grand secours. C'était toujours le même refrain :

— Auriez-vous à nous céder un peu de beurre, quelques œufs, du lard pour graisser les pommes de terre, peut-être une volaille ou un lapin ? C'est surtout pour mon pauvre frère qui a perdu au moins vingt-cinq kilos.

À ces mots, mon cher Paulo qui s'était taillé une canne, s'appuyait dessus, tout chancelant, pour attendrir nos interlocuteurs.

Et nous revenions généralement avec plus que des promesses.

Dans les trains qui regagnaient Paris, c'était la cohue. Les couloirs étaient encombrés de volumineux paquets et même d'animaux vivants, – jusqu'à des moutons et des chèvres – dont les cris discordants, pour

si désagréables qu'ils fussent, nous rappelaient pour un temps trop bref les joies de la campagne.

Nous avions la chance d'être chauffés suffisamment. L'école fonctionnait régulièrement. Des vides sur lesquels nous pouvions mettre des noms s'étaient creusés dans les classes. Pourtant, deux ou trois familles semblaient avoir été oubliées lors de la Grande Rafle ; leurs enfants portaient l'étoile jaune. L'entrée des jardins publics leur était interdite. Quand les maîtres partaient en promenade avec leurs élèves pour le Jardin des Plantes ou le Luxembourg, on prenait soin de dissimuler ces étoiles maudites.

La résistance s'organisait dans notre entourage.

M. Vacheron, directeur de l'école de garçons, place des Vosges, M^{me} Hervé, directrice de l'école de filles, rue des Archives, établissaient de faux papiers pour les israélites. M^{me} Hervé était la plus active de nous tous. Elle fut arrêtée et déportée ainsi que son mari, son fils et sa fille pendant les vacances de 1942. M. Hervé et leur fils ne revinrent pas.

Je revois M^{me} Hervé avec ses beaux cheveux blancs et son franc regard clair dans un visage empreint de noblesse, courtoise mais ferme dans ses convictions. Elle fut décorée de la Légion d'honneur.

J'avais gardé des contacts discrets avec quelques camarades du syndicat. De temps à autre, Bonissel, qui avait été révoqué, passait me voir. Je rendais visite à Lapierre, secrétaire général du Syndicat national des Instituteurs, fondateur de « l'École libératrice » et directeur de l'école, place Lucien Herr. Nous descendions jusqu'au café Le Cluny qui n'existe plus. Un peu dur d'oreille, il parlait fort et ne cachait pas ses sentiments. Révoqué, il se retira en province dans un petit village où il fut arrêté pour fait de résistance. Déporté, il mourut d'épuisement à Dachau. Toute sa vie aura été un combat et un exemple. Paty, attaché au cabinet de Jean Zay ne revint pas non plus. Deux de nos meilleurs amis s'étaient anéantis dans la nuit.

Des centaines et des centaines de maîtres périrent dans les camps de concentration ou à l'aube, tombèrent sous les balles allemandes.

Avec M^{me} Saint-Paul, directrice de l'école des filles rue Poullétier, nous collections des fonds et diffusions la presse clandestine en la glissant sous les portes. Dans un immeuble de la place des Vosges, nous rencontrions « Lucie ». D'autres fois, nous allions chez M^{me} Castellani, rue Gay-Lussac, et nous revenions avec des journaux que j'enroulais dans une partition de musique. Très décontractés, nous croisions des soldats allemands boulevard Saint-Michel.

Le 6 juin, se colporta la grande nouvelle du débarquement en Normandie.

C'est vers cette époque que le maréchal Pétain vint à Paris. Un agent m'apporta pendant le déjeuner un télégramme ainsi libellé : « J'ordonne que tous les enfants soient conduits, place de l'Hôtel-de-Ville à 13 h 30. » Pourquoi n'aurions-nous pas obtempéré ? C'était une promenade comme une autre. À l'heure dite, nous étions au rendez-vous. Il y avait là tous les amis du IV^e avec leurs élèves, peut-être aussi d'autres écoles des arrondissements limitrophes. La foule était assez dense sans être compacte. Le maréchal Pétain parut sur une estrade et commença à parler. Les enfants qui se trouvaient près des représentants du service d'ordre criaient, sans enthousiasme : « Vive Pétain ! » mais les autres, soutenus par leurs maîtres, scandaient : « Du pain ! Du pain ! » Si mes souvenirs sont exacts, je crois me rappeler que le micro tomba en panne et que la manifestation tourna court.

Il faisait beau, ce fut une occasion de flâner le long des quais... et nous avions l'espoir au cœur, nous attendions notre délivrance.

J'ouvre le cahier vert où j'ai consigné, jour après jour, quelques faits dont j'ai été le témoin, les on-dit, les nouvelles vraies qui nous remplissaient de joie ou d'inquiétude.

Samedi 12 août :

Le métro s'est arrêté à 13 heures.

- Revenant à pied de chez nos amis Poirson à Neuilly, nous avons vu les Allemands déménager les hôtels particuliers du Bois de Boulogne et les garages de l'avenue de la Grande-Armée.

- Place de la Concorde 18 h 30, défilé de troupes allemandes : infanterie portée, tanks, canons.

Dimanche 13 août :

- La police parisienne est en grève.

- Des affiches du Comité de résistance de la police sont apposées à la porte des commissariats.

Lundi 14 août :

- Hérold Paquis parle pour la dernière fois.

Mardi 15 août :

- On dit que l'eau va manquer, chacun s'affaire et remplit tous les récipients dont il dispose.

- Le métro ne circule toujours pas.

- Radio-Paris ne donne plus d'émissions.

Mercredi 16 août :

- La radio permanente annonce de violents combats vers Dreux et Chartres.

Jeudi 17 août :

- Les queues devant les boulangeries se font plus denses et plus longues : plusieurs centaines de personnes. Certaines boutiques sont fermées faute de farine.

- Dans les couloirs des immeubles des gens vendent des légumes et des fruits qu'ils sont allés chercher, fort loin, en banlieue.

- Vu, ce matin, à 11 heures, rue de Rivoli, un bataillon de fantassins, harassés, se dirigeant vers Vincennes.

- Beaucoup d'ambulances, pont d'Austerlitz.

- La radio permanente cesse ses émissions, un poste anglais diffuse les nouvelles sur la longueur d'onde de Radio-Paris.

- Des combats se déroulent vers Dourdan, par instants on distingue le bruit du canon.

- Les services publics sont en grève.

- Vers 18 h 30, des miliciens venus en camionnettes jettent du pont Sainte-Geneviève des dossiers dans la Seine.

Vendredi 18 août :

- Peu de voitures allemandes se dirigent vers l'ouest, beaucoup vers l'est, dont de nombreuses ambulances.

- Beaucoup de soldats allemands ont le type mongol. Ai dit quelques mots à deux d'entre eux assis sur un banc, boulevard de la Bastille, près du pont Morland. Ils avaient de longs coutelas dans leurs bottes. Ils se rendaient gare du Nord.

- Couvre-feu de 21 heures à 6 heures du matin.

- La Garde Mobile s'est installée dans l'Hôtel de Ville.

Samedi 19 août :

- À 10 h 30, j'ai hissé le drapeau de l'école. Cérémonie simple et émouvante. Les enfants avaient été placés sur deux rangs devant l'école, face au drapeau. Ils ont chanté « la Marseillaise ». Les gens du quartier, dans la rue, ou de leurs fenêtres les ont soutenus de leurs voix et ont crié avec eux : « Vive la France ! »

Aussitôt, la rue a été pavoisée.

À midi, on est venu me dire que les Allemands tiraient sur les fenêtres pavoisées. Pour éviter tout incident, j'ai enlevé le drapeau.

• Le commissariat de police, place Baudoyer, est ouvert, les agents sont en civil, mais armés de mitraillettes. Ils invitent la population à ne pas rester dans la rue. Des accrochages vont inévitablement se produire.

Une garderie, avec cantine, fonctionne dans notre groupe scolaire, je vais une ou deux fois par jour à la mairie pour indiquer les effectifs et faire préparer le ravitaillement. Celui-ci est relativement copieux.

Nos amis suisses nous envoient du lait en poudre, du sucre, du riz, de la semoule de blé qui permettent de préparer des laitages nourrissants.

Ces allées et venues quotidiennes m'offrent l'occasion de suivre les événements d'assez près.

Vers 14 heures, passe quai de l'Hôtel-de-Ville une petite colonne composée de quatre carrioles paysannes aux capotes camouflées de branchages, où quatre ou cinq soldats exténués dorment affalés, et d'une vingtaine de fantassins à pied ou à bicyclette, très fatigués. Ils restent groupés, j'en déduis qu'ils doivent prendre place dans les voitures à tour de rôle. Les chevaux sont fourbus, les hommes se traînent. Ce groupe pitoyable se dirige vers le pont Sully. Il provoque en moi des sentiments mêlés. Il m'émeut. Ce sont des hommes malheureux, sans doute innocents du grand drame que nous vivons. Il me réjouit car il marque la fin prochaine d'un cauchemar.

Stupidité tragique des guerres.

Peu après, onze chars Tigre, suivis de leurs camions de munitions et d'essence remontent vers la Concorde.

Des soldats aux uniformes noirs, assis sur les chars, ou sortis à mi-corps des tourelles, insouciant, jouent de l'harmonica.

La Résistance vient de prendre la préfecture de police. Vers 15 heures, fusillade nourrie et crépitements de mitrailleuses.

Les résistants qui y sont retranchés tirent sur les camions allemands qui empruntent le quai de la Tournelle. Une automitrailleuse et un char ouvrent le feu.

Imprudents, nous allons voir. J'ajoute cet adjectif aujourd'hui car à ce moment-là nous n'avions pas peur. Des mitrailleurs, des fantassins allemands rampent le long des parapets et placés entre les boîtes des bouquinistes comme à des créneaux tirent sans arrêt.

Des cyclistes, des piétons qui passent le pont de l'Archevêché vont à toutes pédales ou à toutes jambes. Il y a des blessés.

La fusillade se poursuivra jusqu'à la tombée de la nuit. Vers

18 heures, un char évolue à l'extrémité de l'île Saint-Louis, près de la passerelle Notre-Dame. Un autobus parisien bondé de soldats allemands fait son apparition rue Jean-du-Bellay.

Les gens qui badaudent depuis midi, rentrent précipitamment dans les couloirs des immeubles.

Une âcre et épaisse fumée passe au-dessus de l'île, des passants nous apprennent qu'un tank brûle, près du square Henri-Gailli : ce tank est tombé en panne. L'équipage ne parvenant pas à le remettre en marche, l'a incendié et s'est sauvé dans une auto d'accompagnement. On entend les explosions des munitions qui commencent à sauter. Le vacarme durera plusieurs heures.

Un gros orage se prépare vers l'est.

Paris enfiévré attend.

Dimanche 20 août :

L'orage a éclaté à trois heures du matin. Une pluie diluvienne tombe pendant plus d'une heure. La fusillade s'est tue. Elle reprend tôt dans la matinée. Tous les véhicules qui empruntent le quai de la Tournelle et le quai de l'Hôtel-de-Ville sont mitraillés par la Résistance.

Au début de l'après-midi, une accalmie se produit. Il paraît qu'une trêve a été signée entre la Résistance et les autorités allemandes. Je fais le tour de l'île, je m'attarde à la pointe du quai Bourbon. La fusillade reprend, intense. Des infirmiers de l'Hôtel-Dieu, reconnaissables à leurs blouses blanches, courent sur le pont d'Arcole au secours des blessés.

Une affichette a été apposée au coin de la rue des Deux-Ponts et de la rue Saint-Louis-en-l'Île, dans le courant de l'après-midi :

Paris, 20 Août 1944

En raison des promesses faites par le commandant allemand de ne pas attaquer les édifices publics occupés par les troupes françaises et de traiter tous les Français prisonniers conformément aux lois de la guerre, le gouvernement provisoire de la République française et le Conseil national de la Résistance, vous demandent de suspendre le feu contre l'occupant jusqu'à l'évacuation promise de Paris.

C.P.L.

(cachet du commissariat de
police du IV^e arrondissement)

La rue est pavoisée à nouveau. Quelqu'un a mis un drapeau au

sommet du clocher de l'église. En travers de la rue Saint-Louis-en-l'Île, à la hauteur du n° 6 ou 8, un immense drapeau tricolore, portant une croix de Lorraine, joint les maisons qui se font face.

- Radio-Paris a donné une émission à 23 heures.

Lundi 21 Août :

- Par intervalles, on entend quelques coups de feu.
- Dans l'après-midi, je fais un tour dans le quartier. Des gens s'affairent autour du tank incendié, square Henri-Gailli. Certains tapent avec de lourds marteaux dans l'espoir d'emporter un débris. Informe souvenir, peu évocateur. Face à l'église Saint-Paul, un tank Renault aux couleurs allemandes a été abandonné. L'Hôtel de Ville porte des traces de balles. Ses fenêtres sont garnies de sacs de sable derrière lesquels veillent des civils, des policiers, des gardes mobiles. Leurs armes : fusils, mitraillettes et mitrailleuses, pointent entre deux sacs de sable formant un étroit créneau.

Au coin de la rue Beaubourg, un amas de ferraille : une auto allemande démolie. Des hommes de la Résistance, armés de revolvers, se servent de sifflets pour avertir les passants du danger qu'ils peuvent courir et les obliger à se mettre à l'abri dans les couloirs.

Un résistant casqué de blanc, a revêtu une longue blouse blanche. Il est là, planté au beau milieu de la rue de Rivoli et à l'aide d'un bâton blanc, imperturbable, règle la circulation.

Des tanks, des camions bondés de soldats allemands en armes, des ambulances, quelques voitures françaises isolées vont et viennent. Il a le geste sobre qui témoigne de son calme. Il est superbe d'aisance. Si l'heure n'était grave, on se croirait au théâtre.

Pour l'instant, les armes se taisent. De ce côté, la trêve semble respectée. Mais aux créneaux et dans les rues avoisinantes, tout est prêt pour parer à toute attaque.

En réalité, elle durera peu. Le lendemain quand, au début de l'après-midi, nous irons en consultation chez le Dr Mathieu, rue de la Verrerie, derrière le Bazar de l'Hôtel de Ville, nous devrons raser les murs et faire un long détour. Les coups de feu crépiteront de tous les côtés.

Je rentre dans l'île et flâne sur le quai d'Orléans. Quelques tanks allemands suivent le quai de la Tournelle en direction du Jardin des Plantes. L'un d'eux semble en difficulté. Passe près de nous, un motocycliste qui a pris en croupe, un résistant armé d'une grenade défensive. On entend une forte explosion. La riposte ne se fait pas attendre. Tous les tanks ouvrent le feu. Une rafale de mitrailleuse enfile la rue des Deux-Ponts. Derrière moi, un homme est blessé à la

main et aux jambes. On le conduit au poste de secours, tenu par les Sœurs, rue Poullétier. Il y a d'autres blessés sur le pont de la Tournelle. Ils sont emmenés vers le boulevard Saint-Germain.

La canonnade de la bataille se rapproche vers le sud-est.

Mardi 22 août :

Dès six heures, quelques ménagères stationnent devant la porte de la boulangerie Gautheron. Une queue se forme, elle atteindra bientôt le coin de la rue des Deux-Ponts.

On entend soudain des coups de revolver. Ce sont deux Allemands qui viennent de tirer sur la foule, l'un d'eux est blessé peu après quai d'Anjou.

Vers dix heures, nous voulons passer le pont de la Tournelle pour aller aux provisions rue Saint-Séverin où se tient un marché clandestin. Quelques explosions que nous prenons pour des ratés de moteur ne nous arrêtent pas. Nous allons arriver au milieu du pont quand un homme qui vient en sens inverse en courant, nous crie : « N'avancez plus. » Tout à coup des rafales de mitrailleuses sifflent au-dessus de nos têtes. Nous n'avons que le temps de nous plaquer au sol. Ce sont les chars qui viennent d'attaquer la mairie du V^e arrondissement, place du Panthéon ; ils descendent la rue du Cardinal-Lemoine et la balaient.

Quelqu'un ayant crié que les chars s'engageaient sur le pont, nous rampons jusqu'à la rue Budé pour remonter la rue Saint-Louis. Nous nous apprêtons à traverser la rue des Deux-Ponts quand des coups de feu claquent. Nous nous mettons précipitamment à l'abri. Un passant est tué, il a une partie du visage emportée. On le transporte chez les Sœurs, rue Pouilletier.

La fusillade continue, moins intense. On soupçonne que des miliciens, des collaborateurs, des Allemands en civil, sont installés dans les immeubles inhabités de la rue des Nonnains-d'Hyères et sur les toits dans l'île.

À 16 heures, deux Allemands sont amenés rue Poullétier, l'un est mourant, l'autre blessé aux jambes. Des voitures de la Croix-Rouge sillonnent nos rues. Mes anciens élèves, parmi lesquels je reconnais Chalus, Maximovitch, Angelini, se dépensent sans compter.

Des instructions viennent d'être données pour que soient élevées des barricades qui interdiront l'accès de l'île aux Allemands. Les habitants déposent sur les trottoirs des sacs de sable de la Défense Passive, de vieux sommiers, des cuisinières hors d'usage, des lessiveuses rouillées qu'ils ont sortis de leurs caves. Des corvées s'organisent pour transporter ce matériel hétéroclite sur les

emplacements où se construisent les barricades.

Les frères Latronche, les frères Ravoisier, Dupas, Weber véhiculent les sacs de sable dans une voiturette de cantonnier. D'autres volontaires tirent, poussent des voitures à bras.

Toutes les issues de l'île doivent être bloquées. Depuis la veille, la passerelle Notre-Dame est interdite à la circulation.

Avec un de mes maîtres, nous aidons à monter la barricade à l'extrémité de la rue Saint-Louis qui débouche sur le pont Sully. Nous coupons des planches très épaisses à l'atelier de l'école, pour faire des créneaux. M. Latronche et d'autres personnes de bonne volonté nous prêtent la main.

Je rencontre mon ami Ballerat, responsable et grand animateur de la résistance pour le quartier Notre-Dame. Il me parle de la situation alimentaire. Il ne reste plus que quatre-vingt-cinq quintaux de farine et vingt stères de bois, chez les boulangers.

Les ménagères toucheront, ce soir, un peu de pâtes et de confitures.

Le gardien de l'hôtel Lambert, M. Marocq, me dit qu'il attend pour le loger un personnage important.

Le bruit du canon se rapproche de plus en plus. On perçoit de violentes explosions qui laissent supposer que les Allemands font sauter des dépôts de munitions.

Toute la nuit, le ciel est embrasé. Les portes et les fenêtres sont fortement secouées. Tout le monde veille, la rue reste animée. Sur le matin, le calme se fait.

Mercredi 23 août :

Journée calme dans l'ensemble, pour le quartier.

L'après-midi, nous sortons de l'île et allons voir les importantes barricades de la rue Castex et de la rue Saint-Antoine, à la hauteur du temple protestant. Deux immenses platanes viennent d'être abattus boulevard Henri-IV, il est impossible de passer.

Près de la caserne des Célestins, je rencontre Barne, instituteur parisien que je connais bien. Jusqu'en 1939, nous avons été tous deux membres du Conseil syndical de la Seine.

Des enseignants qui se croisent dans la rue et s'arrêtent un moment pour échanger quelques mots, il n'y a là rien de remarquable ni d'original. Cependant l'évolution politique de Barne et sa position pendant l'occupation offrent de l'intérêt.

Il a appartenu à la C.G.T.U. et a même été candidat du parti communiste aux élections législatives. Il s'est éloigné de ce parti pour

aller vers les socialistes, puis les néo-socialistes. Pendant l'occupation, il a milité dans les rangs du Rassemblement national populaire de Marcel Déat.

Quelle place occupe-t-il dans la hiérarchie de ce Rassemblement ? Je l'ignore. Mais il a créé une Union de l'Enseignement qui dénonçait la politique cléricale de Vichy et prétendait regrouper les instituteurs. Toutefois, comme les activités de cette sorte de syndicat s'effectuaient au grand jour, on était tout naturellement amené à penser que les Allemands avaient donné leur assentiment à une telle entreprise. Au surplus nous savions que le R.N.P. était favorable à un renforcement de la collaboration. Aussi cette Union nous apparut-elle immédiatement suspecte et n'éveilla-t-elle que méfiance.

La tentative de Barne n'eut guère de succès. Comme beaucoup j'avais reçu des tracts. Un émissaire était même venu me voir pour me vanter les avantages de la reconstitution d'un syndicat. Dans mon secteur personne ne bougea.

Je rencontre donc Barne. Il porte une chemise bleue sous sa veste. J'avais eu autrefois pour lui de l'estime et je regrettais qu'il se fût engagé dans une voie condamnable que ses positions passées ne laissaient pas prévoir. Avec lui comme avec quelques autres, je me suis heurté à l'incompréhensible.

Je le lui dis et lui demande ce qu'il compte faire. Il me répond évasivement :

— Tu vois, je pars, et toi que fais-tu ?

— J'allais prendre des nouvelles d'un de mes frères qui habite rue de Montreuil.

— N'y va pas. Il paraît que dans les alentours de la gare de Lyon, la police allemande arrête les passants.

Il me quitte et je le regarde s'éloigner un peu comme on perd un ami, prisonnier de ses erreurs.

Bien m'en prit de l'avoir écouté. Ce fut un véritable massacre, gare de Lyon. La plupart des passants arrêtés furent passés par les armes avec un raffinement de cruauté.

Barne m'a probablement sauvé la vie, ce jour-là. Qu'est-il devenu ? La Libération nous donna tant de tâches pressantes que nous ne pensions à rien d'autre. J'ai tout ignoré de son destin.

Ce même mercredi 23 :

Le Grand Palais brûle.

Dans la soirée, un peu avant vingt heures, de très fortes détonations ébranlent le quartier. Les gens affolés courent, s'abritent

dans les couloirs. Une fumée épaisse et noire qui vient de la direction de l'Hôtel de Ville se rabat sur nous. Elle laisse penser que l'Hôtel de Ville attaqué est en flammes. On apprend que ce sont des camions de munitions qui sautent sur le quai de Gesvres. Les gens rassurés se pressent sur le pont Marie pour regarder le feu d'artifice. On entend toujours le canon. Il se rapproche. Paris, impatient, attend les Américains.

Jeudi 24 août :

- Matinée calme. Il pleut. Quelques rares coups de feu tirés par des collaborateurs, cachés sur les toits.

- Vers 14 h 30, un tambour, coiffé d'un bonnet de police, passe rue Saint-Louis-en-l'Île. Qu'il joue bien ! Les roulements fermes et précipités mettent les riverains aux fenêtres ou dans la rue. Il s'arrête de temps à autre et proclame d'une voix qui trouve en nous des résonances : « Les Alliés sont aux portes de Paris, tout le monde au pont Marie pour construire des barricades. On exterminera le dernier boche. »

Salué d'acclamations enthousiastes, il est bientôt accompagné d'une escorte nombreuse.

Avec un maître, les frères Latronche, Dupas et Janicot, je me rends pont Marie. Pendant que les uns descendent les pavés avec une barre de fer, les autres montent une barricade antichar qui coupera le quai des Célestins. Deux barricades seront construites en chicane.

Il devait être 18 heures, un avion de reconnaissance américain volant très bas, suit le cours de la Seine et pique vers la préfecture de police. Nous lui faisons une belle ovation. Des collaborateurs tirent dessus.

Tout l'après-midi, le téléphone a sonné chez notre inspecteur. Des directeurs d'école de la banlieue sud l'ont tenu au courant de la marche des événements. Ils lui ont appris que Sceaux, Châtenay-Malabry, Robinson... venaient d'être libérés par les chars de la division Leclerc.

Nous les attendons.

Après dîner, nous flânon quai d'Anjou. Quelqu'un nous dit : « Les premiers détachements français passent à Sully-Morland et se rendent à l'Hôtel de Ville. »

Nous nous précipitons vers le pont Marie. Il doit être 21 h 30. Dans la nuit, tout à coup, une grande clameur s'élève : « Les voilà. » Et nous voyons disparaître le dernier char.

Heureusement, nos barricades n'auront pas été un obstacle pour

nos libérateurs.

Des fusées rouges, vertes, blanches partent de l'Hôtel de Ville. Les cloches de Notre-Dame sonnent, puis à 22 heures celles de Saint-Gervais, suivies de celles de l'église Saint-Louis-en-l'Île vers 22 h 20.

Les bravos éclatent. Des « Marseillaise » vibrantes, enthousiastes, des « Marseillaise » sans fin, sont entonnées par les habitants du quartier. Comme ce spectacle est réconfortant. M. Latronche qui tient un café en face de l'école nous offre le champagne. Nous parlons du présent et surtout de l'avenir. Paroles sensées, paroles d'espoir. Un grand élan de fraternité nous unit comme en août 1914. Nous sommes tous des patriotes. Si nous voulions ne jamais l'oublier !

Vers l'ouest, d'immenses incendies embrasent l'horizon et envoient dans le ciel de lourds panaches de fumée.

Des collaborateurs tirent toujours.

Vendredi 25 août :

- Matinée assez calme. La rue est abondamment pavoisée aux couleurs alliées. Des tireurs cachés sur les toits envoient des rafales de mitraillettes. Des autos françaises, plus nombreuses, sillonnent l'île. Quelques soldats américains passent rue Saint-Louis. La foule applaudit.

- Au tout début de l'après-midi, on livre de la farine chez Gautheron, dans des sacs portant la croix gammée.

- Les hommes vont à la corvée de bois. Je prête cinq scies pour débiter ce bois. Travail fait en plein air.

À 14 heures, une femme arrêtée quai de Béthune et à qui on a rasé les cheveux est emmenée sous bonne escorte au commissariat central du IV^e arrondissement.

Vers 15 heures, les gens se portent vers l'Hôtel de Ville où le général Leclerc doit être reçu. Des délégations de F.F.I., avec leurs drapeaux, se succèdent. La foule est innombrable. La chaleur est lourde et accablante. Le bruit circule qu'il a été retardé et n'arrivera qu'à 16 h 30. On attend. L'heure est largement dépassée. Le temps nous dure. À 18 heures, on annonce qu'il ne viendra pas. La foule se disperse. Des chars français et américains passent et repassent sur la place et rue de Rivoli.

Des isolés tirent toujours.

À 22 heures, forte mitraille.

Samedi 26 août :

- Les tirs de harcèlement continuent.

• Dans la matinée, le coiffeur de la rue des Deux-Ponts vient dans un immeuble situé en face de l'école raser les cheveux de deux femmes, accusées de collaboration ; puis on les promène dans l'île, en chemise de nuit. Ce spectacle affligeant se renouvellera, hélas !

Vers 14 heures, défilent, rue Saint-Louis-en-l'Île, les F.F.I. du IV^e arrondissement, l'ami Ballerat, en tête, puis ceux du V^e arrondissement. Je reconnais M. Planche, l'opticien du boulevard Saint-Germain. Il me fait un signe de la main. Tous se rendent place de l'Hôtel-de-Ville.

Nous leur emboîtons le pas.

Notre fille Annie nous accompagne. Nous attendons le général de Gaulle qui, après avoir descendu les Champs-Élysées et la rue de Rivoli, doit être reçu à l'Hôtel de Ville et assister à un office à Notre-Dame.

Des chars de la division Leclerc sont rangés tout au long du trottoir qui borde la façade de l'Hôtel de Ville.

Une foule nombreuse se presse sur le terre-plein, des délégations, je suppose. Nous trouvons place entre les chars ; la vue est un peu réduite. Un agent du service d'ordre me reconnaît et me fait signe de nous mettre en avant des chars. Nous sommes très bien.

Le général de Gaulle arrive avec une escorte. Nous sommes à peine à vingt mètres de lui. C'est une sensation étrange et exaltante que de voir si près de soi cet homme prestigieux dont on ne connaissait que la voix et qui semblait être déjà, pour nous, un héros de légende.

Une clameur l'a précédé ; une ovation immense, interminable, l'accueille.

Subitement une fusillade intense se déclenche et se propage. On ne sait d'où elle vient. Les chars se mettent à tirer. De grands éclairs bleuissent les immeubles d'en face.

Des gens se sont couchés. D'autres affolés courent en tout sens. Je me suis blotti sous un char, protégeant ma petite fille. Dans la bousculade, ma femme est séparée de nous. La confusion est indescriptible.

La fusillade s'apaise sur la place mais fait rage maintenant vers l'Hôtel-Dieu et la rue d'Arcole. Le général de Gaulle a dû continuer sa route pour se rendre à Notre-Dame où, dans le sifflement des balles, il entonnera le Magnificat.

Nous reprenons nos esprits. Les trottoirs sont jonchés d'objets les plus divers : chapeaux, chaussures de femme, cannes, lunettes... Il y a des blessés.

La nuit sera aussi troublée que l'après-midi.

Nous sommes couchés mais ne trouvons pas le sommeil, quand tout à coup l'alerte est donnée. Des fusées montent dans la direction de Notre-Dame. Des lueurs dansantes courent le long des façades. Le tocsin de Saint-Gervais sonne. Un ronronnement lointain annonce la présence des avions.

Nous passons nos vêtements en toute hâte, enveloppons le petit Jean-Paul dans ses couvertures et descendons à l'abri du 23.

Beaucoup de personnes sont restées debout. Nous allons chercher quelques bancs pour que l'attente soit moins pénible. Des explosions assez rapprochées se succèdent et augmentent notre angoisse. De temps à autre, l'un de nous va aux nouvelles. Les maisons sont éclairées comme en plein jour.

Les avions sont passés. Nous nous risquons dehors. Un membre de la défense passive nous apprend que l'île a reçu de nombreuses bombes incendiaires, que la Halle aux Vins brûle et que la caserne Schomberg a été durement touchée. L'alerte est terminée. La curiosité m'entraîne jusqu'au pont Sainte-Geneviève. Sur les trottoirs de la rue des Deux-Ponts, du quai d'Orléans, du quai de Béthune, sur le pont Sully, vacillent encore des flammes assez hautes. Plus loin, c'est le brasier de la Halle aux Vins.

Devant le 24 quai de Béthune, un groupe s'affaire. Le gardien, M. Van der Haeghen, avec un extincteur, vient de maîtriser une quinzaine de bombes incendiaires tombées dans sa cour et sur le trottoir devant son immeuble. Deux élèves, Poite et Caroubi l'aident à les jeter dans la Seine.

Le lendemain, nous connaissons l'étendue des dégâts et de la catastrophe.

De dessous les décombres de la caserne Schomberg, on avait retiré quatorze morts, treize gardes et la petite fille de l'un d'eux. Cinq pères de nos élèves figuraient parmi les victimes. Notre désolation fut grande.

Des familles entières exterminées, un instituteur, des anciens élèves tués au combat, des pères écrasés sous les bombes, notre petite école au cœur de Paris aura payé un lourd tribut à l'hitlérisme.

Mais que cherchaient les avions allemands ? Peut-être les sept péniches d'essence amarrées quai des Célestins et les chars de la division Leclerc, stationnés dans le Jardin des Plantes.

Dimanche 27 août :

Nous faisons la corvée des sacs de sable, c'est-à-dire que nous reprenons ceux qui ont servi à faire des barricades. Janicot et Dupas sont infatigables. C'est l'occupation des habitants de l'île en ce premier

dimanche de liberté recouvrée.

Des batteries de D.C.A. s'installent sur tous les ponts. L'ami Ballerat a fait partir les sept péniches.

Nous sommes fatigués par une nuit d'insomnie, nous espérons pouvoir dormir. Au loin, on entend le grondement de l'orage, ce seul bruit nous rassure, bien que la fusillade des toits continue.

Lundi 28 août :

Le travail reprend partout. Les boutiques rouvrent. Beaucoup de badauds à l'Hôtel de Ville, à Notre-Dame. La pharmacie du pont d'Arcole est démolie, la fenêtre au-dessus de la porte d'entrée est criblée de balles.

Dans la joie retrouvée, les grands élèves confectionnent en papier crépon des bonnets de police qui ressemblent plutôt à des bonnets phrygiens : des bleus, des blancs, des rouges.

Ils s'en coiffent et, placés les uns à côté des autres, ils forment en marchant un long drapeau mouvant.

J'ai en réserve quelques drapeaux. Je dois en donner deux ou trois, car c'est à qui veut les porter. Et les élèves tournent autour de la cour, en chantant « la Marseillaise », « le Chant du Départ », « la Marche Lorraine ».

La grille de l'école est restée ouverte. Les passants attirés par ce concert patriotique entrent un instant et applaudissent avant de s'éloigner.

Mardi 29 août :

Long défilé de troupes américaines pont Sully.

Au coin d'une rue, rêveur, je lis cette affiche :

— Aimons-nous les uns les autres.

Hélène Rubinstein, mondialement connue pour ses produits de beauté, était propriétaire de l'immeuble, quai de Béthune portant le n° 24.

De Brinon, ambassadeur de France, nommé par le maréchal Pétain auprès des autorités occupantes habitait cet immeuble où par ailleurs s'était établi – hasard ou téméraire habileté – un relais important d'un réseau de résistance.

Les gardiens, M. et M^{me} Van der Haeghen, en étaient la boîte aux lettres. Situation périlleuse dont ils se tirèrent avec courage, ingéniosité et honneur. Une Suédoise que je connaissais bien pour lui

avoir prêté des livres de la bibliothèque municipale, mais dont j'ignorais les activités, habitait à la même adresse. Elle travaillait dans un service allemand, ce qui lui valut d'être arrêtée par les F.F.I. Ils durent rapidement la relâcher. Placée là par la Résistance, elle transmettait toutes les informations qu'elle pouvait recueillir à Knikerbooker, journaliste américain, attaché de presse du général Eisenhower.

Et c'est ainsi que quelques jours après la libération de Paris, le commandant en chef des armées alliées, vint au 24 quai de Béthune, en l'île Saint-Louis, où il fut l'hôte pendant quelques instants des journalistes américains et qu'il choqua en toute simplicité, sa coupe de champagne contre celles de M. et M^{me} Van der Haeghen.

La vie reprend son cours, le ravitaillement s'améliore quelque peu. La pression du gaz augmente progressivement, si bien que l'on peut mettre au rancart ces petits fourneaux de tôle où l'on brûlait des boulettes de papier et des débris de bois. Le marché noir fleurit de plus belle.

L'hiver est bientôt là. Il est rude. Paris manque de charbon. Des camions se rassemblent par dizaines sur la place de l'Hôtel-de-Ville et partent pour la région du Nord. Mais les mines ont été dévastées, la production est faible. Ils rapporteront peu de combustible.

La bataille des Ardennes réveille nos angoisses. Notre élève, Lorgues, parti avec les F.F.I., est tué en Alsace, Louis Morice est grièvement blessé.

Nous revoyons le doux Géraudie, élève exemplaire, à l'intelligence claire et nuancée. Il nous apporte des nouvelles toutes fraîches de cette Corrèze que nous aimons tant pour ses paysages vallonnés, ses bois de châtaigniers et les qualités d'accueil de ses habitants. Ses parents sont retirés à Chaumeil au pied des Monédières. La conversation remue des souvenirs du temps où nous passions des vacances à Madranges et à Chamboulive chez la « mère Deshors » à la table inégalee.

Élève maître à Tulle, arrêté pendant les terribles journées de repréailles, il nous raconte comment il a pu sauter du train qui l'emmenait en déportation.

Nous n'oublions pas l'Alsace délivrée. Nous envoyons des livres de classe et le drapeau qui flottait sur notre école, le jour de la Libération, aux écoliers de Kaysersberg. Nous irons trois ou quatre ans plus tard voir le directeur, M. Mœglin, qui, comme un sage, cultivait sa vigne et tout heureux faisait goûter son vin à ses amis.

Pendant ces quatre longues années, les maîtres et moi, formions

une équipe soudée par tant d'amitié que tout nous semblait possible. Et si je parle seulement des maîtres, j'ajouterai que cette équipe était remarquable.

Nous organisions toujours la distribution des prix, cérémonie toute familiale : il n'était pas question d'inviter des personnalités. Une autre occasion était donnée aux familles de se mêler à leurs enfants et aux maîtres : la fête de l'arbre de Noël. Chaque enfant des petites classes recevait un jouet, les plus grands des livres pour leur bibliothèque et une grosse orange, don d'un ancien de l'école, mandataire aux Halles. Un sapin, étincelant d'étoiles, trônait dans un angle du préau, décoré de guirlandes que les enfants avaient voulues tricolores et de drapeaux. Chaque classe présentait un numéro et il y avait toujours une voix pure et aérienne pour chanter : « Petit Papa Noël, quand tu descendras du ciel ». Tous, nous attendions un petit papa Noël qui nous rendrait la vie d'autrefois, aussi le chant final était-il une « Marseillaise » que tout le monde chantait avec une conviction profonde.

Cette vie reprit, mais difficile, l'École pansa ses blessures, le syndicat se reforma avec devant lui une tâche immense. Nous nous y attelâmes avec ardeur sans compter notre temps. L'esprit d'entreprise et de solidarité des instituteurs syndicalistes est grand, il ne connut pas de bornes. La moisson sera riche.

En 1947, le gouvernement établit de nouvelles échelles de traitement. Bien avant la guerre, des parités avaient été fixées entre différentes catégories de fonctionnaires. Ces parités furent rompues à notre détriment. Toutes nos démarches se heurtèrent à un mur.

Quelques mois plus tôt, une loi interdit aux collectivités locales de verser des retraites complémentaires à certains personnels. Or, les instituteurs de Paris, depuis plus d'un demi-siècle, bénéficiaient d'une telle retraite qu'ils constituaient par un prélèvement mensuel sur leurs indemnités municipales. Cette retraite équivalait à environ un mois et demi de traitement de 1^{ère} classe.

Les instituteurs de la Seine, devant tant d'injustice, se mirent en grève. Elle dura quinze jours. Les parités furent rétablies, mais la retraite complémentaire avait cessé d'exister. Les grévistes, bien sûr, ne furent pas payés, mais ils reçurent chacun un litre d'huile offert par des ouvriers yougoslaves. Ce fut la première grève de l'enseignement.

Peu de temps après trois de mes adjoints démissionnèrent. Progressivement, les instituteurs allaient disparaître des écoles de garçons.

En 1948, je quittai l'école de la rue Saint-Louis-en-l'Île où j'avais enseigné douze années, et que j'avais dirigée ensuite pendant dix ans. Vingt-deux ans, le temps de voir passer et grandir une génération.

Expérience heureuse et profitable.

XIII

1948 - 1960

RUE GRENIER - SUR - L'EAU

ANECDOTES

Je terminai ma carrière, rue Grenier-sur-l'Eau. Quitter l'île Saint-Louis n'avait pas été chose aisée. On ne s'éloigne jamais, sans un serrement de cœur, d'un lieu où l'on a été heureux. C'est là que j'ai rencontré ma compagne, que notre fille a passé sa petite enfance, que Jean-Paul est né. Vingt-deux années nous ont liés à cette école par des sentiments intimes et profonds. Le temps de l'occupation et les journées de la libération nous ont attachés un peu plus à notre quartier et à sa population déjà si proche de nous.

J'enseignais jusque-là dans un grand village. Les problèmes qui vont maintenant se présenter à moi, seront tout autres. Mais en définitive, je ne fais que passer le pont. Des fenêtres de notre nouvel appartement, nous voyons la flèche de l'église Saint-Louis-en-l'Île, le quai de Bourbon, le quai d'Anjou et le haut des tours de Notre-Dame.

Nous continuerons à rencontrer le brave M. Dassonville qui se promène avec son canard apprivoisé ou lui fait faire trempette dans la Seine à l'ancienne baignade aux chevaux et qui offre de si pittoresques clichés aux photographes en quête d'images quand il va voter, précédé de son dandinant volatile au chatoyant plumage. Nous croiserons encore sur les ponts l'« Incroyable » pour qui le temps s'est arrêté, il y a cent quatre-vingts ans et qui s'éclaire chez lui à la chandelle. Toujours habillé, à la mode du Directoire, d'une longue redingote, coiffé d'un chapeau à boucle, chaussé de bottes à revers, il porte sous le bras une solide canne noueuse dont il se servirait pour vous corriger si votre sourire était un peu trop narquois et vos remarques déplaisantes. Attirerait-il aujourd'hui les regards, la fantaisie vestimentaire s'étant installée dans nos mœurs ?

Je connais certains maîtres de longue date. Je trouverai de l'amitié. Cette école a ceci de particulier que les élèves sont de toutes les religions, sinon de toutes les races, du moins de nationalités fort différentes. Les heurts qui se produisent comme partout ailleurs, ne sont pas plus nombreux et ne tiennent pas à cette diversité. L'éventail des âges de mes élèves s'étend de six à seize ans, voire dix-sept.

Il me fut donné le plaisir d'accueillir dans une grande classe Keita Kéléfa, frère de l'écrivain guinéen Camara Laye, auteur du pittoresque roman « l'Enfant noir », et de connaître leur père, le talentueux orfèvre et sculpteur de Kankan, par une antilope en acajou qu'il façonna, un jour, pour moi.

Pour qu'une maison importante fonctionne sans à-coups, elle exige le respect de certaines habitudes. L'exactitude en est une.

Un peu avant l'heure de la rentrée de l'après-midi, je fais une courte promenade dans le quartier. À l'occasion, je stimule les traînarads.

Je passe près du jeune Zarbib qui attend sans doute quelque chose de son père et lui dit : « Papa, dépêche-toi, je vais être en retard, le directeur ne sera pas content. »

Il n'y a que quelques jours que j'ai pris ce nouveau poste et ce père de famille ne me connaît pas encore.

Il répond à son fils :

« Tu diras à ton directeur que je l'emmerde, et s'il n'est pas content, il viendra m'le dire. »

Je ne fais aucune remarque, je continue tranquillement mon chemin.

Dans mon dos, j'entends une voix inquiète :

« Papa, t'as pas le pot, c'est le direlo qui vient de passer, qu'est-ce que je vais prendre. »

Il n'avait rien à craindre, on ne peut faire payer aux enfants, les écarts de langage de leurs parents. Les élèves sont montés en classe. Je m'installe dans mon bureau quand je vois arriver le brave père Zarbib avec un superbe chou-fleur, du plus beau blanc et bien serré qu'il me prie d'accepter, en ces termes : « M. le Directeur, je voulais absolument faire votre connaissance. » Il faut préciser qu'il est marchand des quatre-saisons, rue Saint-Antoine.

Autrefois, les notables faisaient amende honorable en offrant les clefs de leur ville sur un coussin de velours grenat. Pouvais-je décemment refuser ce magnifique chou-fleur qui témoignait d'un certain regret, voire d'une certaine amitié. Il fut, par la suite, remarquable de déférence.

Des histoires de ce genre, on en fait une ample moisson au cours d'une carrière. On se les raconte entre collègues, entre amis, autour d'une bonne table. On en recueille au moment des examens. C'est à qui trouvera la plus curieuse. Il en est de banales et de quotidiennes. Il en est d'amusantes, de piquantes, de touchantes, d'imprévues.

Dans beaucoup se retrouvent la naïveté et la spontanéité

charmantes de l'enfance.

En voici quelques-unes en vrac, arrivées dans mes deux écoles parisiennes ou relevées dans des copies que je corrigeai.

- Il y avait l'élève qui mangeait son ardoise en carton et la couverture de ses livres, cet autre qui se délectait en vidant son encrier avec une paille...

- Une maîtresse avait acheté un poisson rouge. C'était un ami qu'on retrouvait chaque jour, sa présence semblait calmer certains élèves.

Un matin, plus de poisson. On pensa qu'il avait sauté et qu'il était mort, mais personne ne l'avait retrouvé. Roulé, poudré de poussière par le balai de la femme de service, peut-être ?

Les enfants tenaient à leur poisson rouge ; la maîtresse en apporta un nouveau. Au bout de trois ou quatre jours, nouvelle disparition et encore aucune trace. La maîtresse apporta un troisième poisson et mit sur le bocal une plaque de métal percée de petits trous. Nouvelle surprise, un matin, plus de poisson. Le mystère s'épaississait, mais la maîtresse commençait à avoir des soupçons, elle apporta un quatrième poisson rouge.

Un certain petit Louis avait toujours quelque prétexte pour remonter en classe après la sortie. Elle le surveilla de près et le surprit tenant le poisson par la queue au-dessus de sa bouche grande ouverte. C'est ainsi que le petit Louis, pris sur le fait, avoua qu'il avait mangé les trois poissons rouges... et que le quatrième eut la vie sauve. La maîtresse n'en souffla mot en classe.

Pourquoi le petit Louis préférait-il les poissons rouges crus à la friture ou aux poissons en chocolat ? On ne le sut jamais.

- Nous avions un prestidigitateur. C'était un élève intelligent, farceur au possible. Autour de lui, gommes, taille-crayons, tubes de peinture, tous objets de petite taille disparaissaient. C'était sans cesse des « M'dame on m'a pris ceci ou cela ». Quand la maîtresse le regardait droit dans les yeux, il disait d'un air innocent : « C'est pas moi M'dame, fouillez-moi M'dame. »

Elle était cependant persuadée qu'il était le coupable. Après une nouvelle disparition, elle lui dit :

« Retire ta veste », et dans les manches retroussées de sa chemise, elle trouva une gomme et un taille-crayon.

Comme il les amusait, dans la cour, par ses tours de passe-passe, ses camarades l'aimaient bien tout de même.

Il faisait, un jour, le simulacre d'avaler une pièce d'un franc, en aluminium et la retrouvait dans sa manche. Il allait si vite que les autres n'y voyaient que du bleu et restaient émerveillés.

Fort de sa prouesse, il dit à l'un d'eux : « Vas-y, fais comme moi, c'est facile. »

L'interpellé hésita, puis prenant la pièce, l'avalala tout simplement et attendit qu'elle ressorte par sa manche...

La séance de prestidigitation se termina à l'Hôtel-Dieu. Nous fûmes rassurés, la pièce suivait son cours normal.

Au certificat d'études, ces questions ont été posées :

- Pourquoi ne doit-on pas laisser trop longtemps une bicyclette au soleil ? Parlez du thermomètre.

— La selle serait tellement chaude, qu'on se brûlerait les fesses. Les roues deviendraient carrées.

— La bicyclette serait tellement grande qu'on ne pourrait plus monter dessus.

— Le thermomètre sert à mesurer la température, mais si l'on veut prendre celle du corps humain, il ne faut pas oublier de retirer la planchette.

- Nommez l'homme d'État qui a fondé l'école primaire obligatoire.

Une petite fille donne la bonne réponse : Jules Ferry.

Un doute lui vient cependant. Elle barre Ferry, puis écrit Grévy. Quelque chose l'intrigue. Elle se rappelle que le nom de cet homme de bien commence par un F. Elle barre Grévy, puis écrit Favre.

Sa mémoire s'éclaire, elle raie Favre et récrit Ferry, en petites lettres, car elle ne dispose plus de beaucoup de place.

C'est une petite fille consciencieuse. Pour excuser son gribouillage, dans la marge, elle porte la mention : « Pardon, je m'ai trompé de Jules. »

Mais pourquoi faut-il qu'il y ait eu, en cette période de notre histoire tant d'hommes célèbres prénommés Jules ? Pour faire hésiter les petites filles !

- Dites ce que vous savez de Jeanne d'Arc.

— Jeanne d'Arc était pucelle. Quand je serai grande, j'essaierai de le devenir.

J'ai entendu maman dire à papa que c'était difficile de le rester.

Mais je serai brave. Je n'ai pas peur des coups, moi non plus.

- Dites qui a arrêté les Arabes à Poitiers ?

— Les Bretons, ils ont fait des galettes des Sarrasins.

- L'inspecteur nous rend visite. Les petits le considèrent comme un ami, c'est d'ailleurs un homme souriant que son parler chantant rend fort sympathique. Son inspection finie, alors qu'il quitte la classe, les élèves se lèvent et à l'unisson lui disent :

« Au revoir M'sieur, vous reviendrez bientôt ? »

• Nous veillons à la propreté des classes. On pourra ensuite les décorer, les fleurir.

Je dis un mot :

« Quand vous voyez un papier qui traîne, ramassez-le et jetez-le dans la corbeille. »

Les enfants sont de bonne volonté.

Un matin, Patrick arrive à l'école, son sac bourré de vieux papiers.

— Qu'est-ce que tu as là ?

Sans malice, il me répond :

— M'sieur, j'ai ramassé tous les papiers que j'ai trouvés dans la rue pour que vous soyez content.

Sans l'engager dans cette voie, je ne pouvais que le féliciter de cette rare conscience.

• Ses parents ont appris à François qu'il aurait bientôt une petite sœur.

Il est fier et débordant de joie. Mais à quelque temps de là, sa maman lui annonce :

— Tu n'auras pas de petite sœur.

— Pourquoi ?

— Je ne l'avais pas bien faite. Je mérite un mauvais point.

— Oh ! réplique François, quand le travail est mal fait, la maîtresse donne un mauvais point et dit : à refaire, à refaire.

• Entendu dans la cour.

Stéphane, six ans, dit à ses grands frères, Manuel et Pascal, qui ne veulent pas jouer avec lui :

— C'est pas bien, c'est pas juste de pas vouloir jouer avec moi. Quand j'étais petit, j'étais tout seul, dans le ventre de maman, je m'ennuyais et vous déjà vous vous amusiez bien tous les deux.

• Édouard est un petit élève charmant, appliqué, docile, affectueux. Ses yeux vifs annoncent un esprit éveillé. Je connais sa mère. Elle l'attend à chaque sortie. Elle est jolie, une grâce nullement irritante. Sa mise soignée, d'un goût discret, son langage et ses manières révèlent une bonne éducation.

C'est la leçon d'écriture. La maîtresse passe dans les rangées, fait un modèle à celui-ci, rectifie une lettre par trop fantaisiste à celui-là. Elle arrive à la table d'Édouard. Il est content et lui dit à voix basse :

— Merci, petite putain.

L'institutrice suffoquée, n'en croit pas ses oreilles. Édouard est bien

calme. Ses yeux purs s'éclairent d'un sourire candide. À cause des autres enfants, elle fait effort pour ne pas souligner l'événement.

À la récréation, elle m'en informe. Je partage sa surprise indignée. Je lui dis que je verrai le père d'Édouard qui vient chercher son fils le samedi.

Je le prie donc de monter à mon bureau. Après lui avoir fait des compliments du travail de son fils, de son intelligence précoce, j'en arrive à lui relater l'événement.

— Monsieur le Directeur, je suis navré, combien je regrette cet incident fâcheux. Jugez-moi, je suis le coupable.

— Je ne vois pas très bien, Monsieur, vous êtes un homme bien élevé, vous n'avez pas pu dire à Édouard, d'appeler Mademoiselle, petite putain.

— Écoutez-moi, Monsieur le Directeur. Vous le savez sans doute, nous sommes petitement logés. Édouard couche dans notre chambre... Et vous comprenez, dans les moments d'euphorie... je me laisse aller quelquefois à dire à ma femme... des douceurs... des propos inhabituels... Édouard ne devait pas dormir.

Cette confidence me désarme. Mais pouvais-je décemment rapporter telle quelle cette conversation à l'institutrice si digne, si admirable de dévouement pour ses petits élèves ? Il fallait bien trouver une solution. Il fut convenu que chacun de notre côté, lui, à son fils, moi, dans la classe, nous dirions d'une manière discrète, qu'il ne faut jamais employer des mots qu'on entend comme ça, sans en bien connaître le sens.

La leçon sembla porter. Édouard offrit un petit bouquet d'anémones à Mademoiselle. Elle l'embrassa sur les deux joues.

Un peu plus tard, l'institutrice se penchant sur le cahier d'Édouard, entendit une petite voix susurrer :

— Merci, ma petite maîtresse.

• Dans une classe de cours élémentaire 1^{ère} année, nous dirions aujourd'hui de 10^h, c'est l'heure de la lecture. Les enfants, silencieusement, déchiffrent un petit texte. Ils poseront des questions. La maîtresse y répondra, puis lira le premier paragraphe.

Le personnage principal est une maman prénommée Armande.

Un élève dit : « C'est un joli prénom. » « On ne le rencontre pas souvent », poursuit un autre. Et chacun de donner le prénom de sa mère : Isabelle, Henriette, Katia, Odette, Geneviève, Nicole, Annie...

« Ce sont là de beaux prénoms, dit la maîtresse, Henriette, ajoute-t-elle pensive, je l'aime beaucoup, il est très doux, c'était celui de ma mère. »

Tout le monde semble avoir dit son mot et la leçon va reprendre, quand un petit blondin, au fond de la classe, lève la main, et d'une voix étouffée, murmure : « Ma maman s'appelle Chérie. »

• Je me souviens de petit Paul. Il aimait l'école et s'y plaisait. Chaque matin, il était toujours le premier à huit heures moins le quart, à attendre que la concierge ouvre la porte.

Il déjeunait à la cantine, restait à l'étude du soir et fréquentait la garderie du jeudi. Toujours très propre, il portait des vêtements soignés. Très poli, appliqué, il participait honnêtement au travail de la classe. Il aimait la maîtresse qui lui rendait cette affection pour ses qualités d'enfant et aussi parce qu'il n'avait pas de père. C'était un élève attachant. Pourtant, un point noir, il ne savait jamais ses leçons. Aux questions de sa maîtresse, il répondait invariablement :

— Je n'ai pas le temps de les apprendre.

Je l'avais rencontré plusieurs fois, désœuvré dans la rue à une heure assez tardive. Je lui avais dit :

— Pourquoi, petit Paul, n'es-tu pas chez toi ?

— J'attends Maman, elle n'est pas encore rentrée.

Je mis un mot à sa mère. Se présente à mon bureau une femme au maquillage un peu provocant, mais de mise sobre. Je lui fais des compliments de son fils, mais je lui dis :

— Pourquoi petit Paul ne sait-il jamais ses leçons, ne pourriez-vous pas l'aider ?

— Je voudrais bien, Monsieur le Directeur, je ne peux pas, je n'ai pas le temps, je fais le tapin à la Bastille, vous voyez rue des Tournelles et rue Jean-Beausire.

— Oui, je vois très bien.

— Et vous savez, dès six heures jusqu'à huit heures, c'est le coup de feu, c'est l'heure de pointe, je ne peux pas manquer cela.

Je comprenais.

— Et quand je rentre, je suis vannée, on mange et on se couche... Vous savez, Monsieur le Directeur, petit Paul ignore tout cela, je n'amène jamais personne chez moi.

Elle tenait à préserver son fils. Dans sa pauvre vie, elle gardait une certaine dignité.

Je lui suggérai de trouver une bonne grand-mère qui serait heureuse de s'occuper de petit Paul, le soir. Il serait à l'abri, il saurait ses leçons et elle serait tranquille.

— Je n'y avais pas pensé.

— Vous allez vous en occuper et je suis sûr que vous réussirez.

Le temps passa. Un jour, la maîtresse souriante m'apprit que petit Paul savait enfin ses leçons, elle ajouta sans malice :

— Monsieur le Directeur, qu'est-ce que vous avez fait à sa mère ?

— Oh ! Rien de particulier, je lui ai dit ce que l'on dit à toutes les mères pour le bien de leur enfant.

• Albert dit Bébert ne manque jamais la classe. Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, il est toujours ponctuel et assidu.

Un matin, pas de Bébert. Chacun s'étonne, quand la maîtresse le voit arriver avec sa mère. Il a la tête enveloppée d'un volumineux pansement qui lui fait comme un turban et lui mange une partie du visage.

La maîtresse inquiète et attendrie demande :

— Mais qu'est-ce qu'il a le pauvre mignon ?

— Je l'mène à l'hôpital, le pauvre mignon. C'est un imbécile, un idiot, un crétin.

— Est-ce grave ? dites-moi ce qu'il a, au moins.

— Ah ! Vous voulez le savoir.

Et d'une main preste, elle déroule le pansement.

Bébert apparaît, le visage bouffi, coiffé jusqu'aux yeux du pot de chambre de son petit frère.

• Gustave est un bon petit gars, mais jouer aux billes dans le ruisseau l'attire plus que soigner ses devoirs et apprendre ses leçons. Naturellement les résultats s'en ressentent. Son maître et moi lui en faisons souvent la remarque. Il a rapporté un mauvais livret. Sa mère vient nous voir. Nous nous connaissons. C'est une brave femme, aux mains usées par les lessives, aux yeux fatigués par les veilles. Elle est veuve depuis si longtemps que Gustave a perdu le souvenir de son père. Elle travaille dur pour élever une nichée d'une dizaine d'enfants. Elle les tient bien. Ils sont propres, polis. Elle voudrait que par l'instruction, ses enfants connaissent une vie meilleure que la sienne. Nous l'aidons de notre mieux.

Gustave n'aime pas être ainsi traîné au bureau, par sa mère. Elle enfle la voix, elle gronde, elle l'accable de reproches... et dit en pointant fermement un index vers moi :

— Gustave, t'as compris, je veux que tu fasses plaisir à cet homme-là, c'est ton père.

Perplexe, Gustave regarde avec des yeux éteints. Sa mère le secoue.

— T'as compris, réponds.

— Oui, M'man.

Je sais bien que le colonel est le père du régiment. Mais tout de même, cette révélation inattendue me suffoque un peu sans me combler. La mère de Gustave est ronde et massive comme une tour de château fort et légèrement moustachue.

La fin justifie les moyens. Le choc psychologique a été efficace. Gustave s'est mis à travailler honorablement pour faire plaisir à son père et me fait de beaux sourires quand je le rencontre.

• Émile est aussi hargneux et agressif qu'il est petit et maigrichon. Il aimerait jouer au caïd mais avec ses copains, ça ne prend pas. Il essaie de se rattraper à la maison. Il est parfois odieux.

Voilà qu'un jour, il arrive avec sa mère et je vois bien qu'il s'est passé quelque chose d'anormal.

— M'sieur le Directeur, Émile ne m'écoute pas, il est très méchant.

— Pas possible ! Voyons Émile, tu aimes bien ta mère pourtant.

Émile reste muet.

— Non, M'sieur le Directeur. Y m'bat.

— Comment tu bats ta mère, je ne peux croire une chose pareille. Si jamais tu recommences, je sais ce que je ferai. Allons, embrasse ta mère et demande-lui pardon.

Émile, penaud, s'exécute.

— M'sieur le Directeur, me dit dans un souffle cette mère attendrie, tant que mon mari sera prisonnier, voulez-vous être son père.

Je n'en sortais pas. Dans l'enseignement, sans le vouloir, on s'enrichit parfois de paternités passagères.

• La porte de mon bureau est toujours ouverte pour que les élèves puissent venir me parler, m'exposer les problèmes qui mettent en eux une inquiétude. Je veux qu'ils me sentent près d'eux. Ces relations cœur à cœur ne peuvent être que profitables à tous.

J'ai connu ainsi bien des situations délicates, parfois dramatiques, qui éclairaient le comportement des enfants et qui nous permettaient de trouver des solutions humaines. Il s'établissait entre nous une confiance mutuelle. Ils me rendaient l'affection que je leur portais.

Une année, je fus gravement malade. On craignit que je ne perde la vue. C'était quelques semaines avant Noël. Pour me reconforter, les élèves d'une classe moyenne m'envoyèrent un poème, qu'ensemble, ils avaient composé, à mon intention :

*Pour le dernier jour de l'année
Nous trouvant tous réunis
Pour vous souhaiter*

*Une bonne année
Ainsi qu'une longue vie
Chacun de nous, vous promettant
Que l'an prochain nous reverra
Après repos, bien mieux portant
Et le travail s'en ressentira
Acceptez Cher Directeur
Tout ceci bien gentiment,
Fait par vos élèves
Pour votre dernier
de l'an.*

Dans quelques semaines, je vais prendre ma retraite.

C'est l'heure de la sortie du soir. Dans le couloir, les petits s'apprêtent, pépient comme des moineaux. L'un d'eux se détache du rang et se dirige vers mon bureau.

La maîtresse lui demande : « Où vas-tu ? »

— Je vais dire au revoir à mon copain.

C'était un petit trapu, à tête ronde, aux cheveux noirs, plantés dru, aux yeux sombres. Je ne sais plus son nom. Il représente l'Enfance au service de laquelle j'ai été pendant plus de quarante ans.

C'est l'hommage le plus touchant qu'il m'ait été donné de recevoir.

Je suis resté douze ans, rue Grenier-sur-l'Eau. Lourde charge administrative. De la pédagogie. Des enfants attachants. Un travail d'équipe. Des amitiés fortifiées qui se prolongent et se retrouvent. Île Saint-Louis, Grenier-sur-l'Eau, trente-quatre années dans ce IV^e, cœur de Paris : Notre-Dame, l'Hôtel de Ville, la place des Vosges, la rue Saint-Antoine, la Bastille, le Marais, la Seine et ses quais.

Une aventure riche et heureuse.

XIV

RÉFLEXIONS

Nous pensons à ces enfants qui étaient un peu les nôtres et nous donnaient tant de marques d'attachement. Leur affection, ils la témoignaient non seulement à leurs parents, mais à leurs maîtres qu'ils considéraient comme le prolongement de leur famille. Ils n'oubliaient pas non plus ceux qu'un sort trop rude avait frappés.

Nous nous souvenons de leurs élans quand nous préparions avec eux la journée des Anciens. Ils adoptaient pour un temps un grand-père et une grand-mère. Ils leur portaient des colis qu'ils avaient confectionnés eux-mêmes et restaient un long moment auprès d'eux. N'était-ce pas émouvant que de jeunes mains fussent venues se blottir dans d'autres mains flétries par l'âge et les travaux pour leur communiquer un peu de chaleur et d'amour.

Tous ces traits de tendresse nous faisaient mieux connaître les vraies dimensions du cœur de l'enfance et nous révélaient que ce n'était pas seulement dans leur esprit que nous avions jeté les premières graines.

En ces temps de pesantes contraintes où l'homme s'appartient de moins en moins, efforçons-nous de faire fleurir, de sauvegarder l'amitié, sentiment précieux qui donne à la vie un sens profond et voile de confiance, de douceur, les choses les plus âpres. Aussi divergentes que puissent être leurs idées, leurs opinions, les hommes conservent assez de sensibilité pour ne pas se détourner des chemins de l'amitié.

Ma génération a connu, a vécu deux grands affrontements. Notre vie a été amputée de dix années de notre jeunesse et de notre plénitude. Ces années auraient dû être les plus belles, les plus fécondes. Elles se sont passées dans l'angoisse et les larmes.

On se prend à rêver à ce que serait le monde si les hommes ne pensaient qu'à se tendre les mains, à se laisser entraîner par l'aventure de la vie.

Il est temps aussi que l'homme dépersonnalisé, écrasé par les machines qu'il a inventées, perdu dans des ensembles démentiels, s'efforce de ranimer des joies assoupies en se réconciliant avec la nature.

Mon ami Paul m'a emmené voir ses ruches installées à l'orée d'un

petit bois cerné de champs. Il a appliqué une oreille attentive sur les ruches pour écouter chanter ses abeilles. Il avait plu et les acacias laissaient pendre leurs grappes alourdies et inutiles : les abeilles ne les visiteraient pas.

Paul m'a dit : Beaucoup de ces ruches sont vides. Avec la mécanisation de l'agriculture, on ne fait plus de sainfoin et les abeilles doivent aller de plus en plus loin pour chercher une rare nourriture. Tu vois ce bois et cet autre encore là-bas, vont bientôt disparaître. Dans cet espace, surgiront des bâtiments sans grâce, abstraits, impersonnels, où habiteront des hommes. Bientôt il n'y aura plus d'abeilles.

Ces amères réflexions suscitaient en moi bien des méditations. J'imaginai cette ville émergeant d'une nature dévastée. L'homme ne peut continuer à meurtrir la nature, à désoler sa vie.

Il se laissera gagner par un romantisme sensible, régénérateur et retrouvera dans une nature paisible, austère ou triomphante et toujours généreuse, l'amitié qu'elle porte en elle. Il se ressouviendra de la perfection d'une rose comme de celle de la plus humble fleur des champs. Il réapprendra à sourire et à chanter.

Lorsque j'étais enfant, nous aimions à faire des vocalises qui pour les autres ne voulaient rien dire, mais pour nous, elles avaient leur secret, celui de notre joie. Nos voix montaient, descendaient ; nous nous laissions émouvoir, griser par leurs envolées. Nous sentions la vie vibrer, courir en nous-mêmes. Comme nous étions heureux. Chansons de notre enfance, compagnes de notre vie ! Oui, nous chantions, j'allais dire presque autant que nous parlions. Nous ne brûlions pas la vie. Elle s'écoulait au rythme des heures et des jours. Les événements nous arrivaient, amortis, nous paraissaient lointains, nous étions encore attachés à la terre, liés à un paysage. N'était-ce pas là le secret de notre bonheur ?

L'homme réapprendra aussi à rêver, à mener une vie plus lente et plus sereine, à profiter de la moindre parcelle de bonheur, à écouter s'égrener les heures, à son clocher, dans l'air inerte du soir.

L'amitié, cherchons-la partout. Il y a longtemps que je suis en commerce avec elle.

Je sais que là-bas dans une grande maison blanche entourée d'un jardin fleuri, sur une crête, face aux monts du Gévaudan et dans cette autre, tout égayée d'enfants sur son coteau tourangeau, dans un appartement haut perché au bord de la Seine, en cette île Saint-Louis que nous aimons tant, quelque part en Berry ou en Poitou, en Beauce ou en Ardennes, en Alsace en Bretagne ou sur les bords ensoleillés de la côte niçoise, ou tout près, à Paris, on pense à nous. Nous sommes dans les souvenirs qui visitent nos amis, et même loin, nous nous

sentons avec eux...

Des paysans besogneux, des artisans fiers de leur métier, des nobles laboureurs sans rudesse pour les humbles, des hommes de loi, des soldats, tels sont les miens dont j'ai trouvé les traces et qui, depuis deux cents ans, se sont donné la main pour arriver jusqu'à moi. Ils ont tissé un lien de tendresse. Je me sens bien, près de leurs souvenirs et de leurs rêves...

Des parents exemplaires qu'il suffisait de regarder vivre pour savoir ce qu'il fallait faire, ce qu'il fallait dire, m'ont formé, m'ont donné leur sensibilité.

De Normandie, d'Île-de-France, d'Alsace, de Lorraine, de Franche-Comté, ils sont issus. Ces origines si diverses, intimement mêlées en moi, font que dans tous ces terroirs, sans y avoir jamais vécu, je m'y sens chez moi, en bonne amitié quand je m'y arrête quelques jours. J'aime tous leurs paysages, tous leurs horizons. Leurs forêts m'accueillent, familières, comme jadis celle où je me perdais avec mes amis. Et je retrouve quelquefois parmi les géants, l'arbre qui depuis l'enfance m'a toujours fasciné : le bouleau tout paré d'innocence, avec son feuillage léger. Il est bien celui qui convenait pour cuire le pain des hommes...

Et voilà que par le hasard d'une rencontre dans une salle à manger aux meubles bien cirés, nos enfants Annie et Jean-Paul s'imprégnaient un peu de l'âme et de la poésie de la mystérieuse Bretagne et de la rieuse Aquitaine.

Annie et Jean-Paul, beaucoup de bonheur pour un couple heureux. Ils ont grandi, nous enrichissant de leur jeunesse, de leur affection, de leur savoir.

La famille s'est agrandie. Annie et Robert se sont unis. Robert, hélas disparu. Homme au cœur droit, aux idées généreuses que nous appellerons toujours « Papa Robert ». Ils nous ont donné deux petits-fils : Laurent, adolescent réfléchi aux yeux noirs de jais, passionné de musique, et le joyeux Philippe aux joues roses, notre petit poète.

Jean-Paul a rencontré Nicole et nous avons un troisième petit-fils, Marc aux cheveux d'or bouclés, aux yeux clairs, espiègle et si tendre à la fois, et une petite-fille, Carine, toute blonde, un gracieux petit bout de femme, qui me raconte des histoires.

Les yeux de nos petits-enfants portent en eux notre joie et recèlent la présence merveilleuse d'un sentiment.

Tout le monde appelle ma femme Mamina, petite maman, je suis Papino, petit papa. Il y a dans ces deux vocables beaucoup de tendresse.

Pendant près d'une année Philippe a eu son petit lit dans la

chambre à côté de la nôtre et chaque matin, il m'appelait. Il nous disait parfois : « J'ai deux mamans, maman Annie et maman Mamina, j'ai deux papas, papa Robert et papa Papino. » Cher Enfant !

Il s'exprime avec aisance. Ses propos sont empreints de poésie et de fantaisie malicieuse. J'ai noté quelques-unes de ses réflexions quand il avait trois ou quatre ans.

- Maman Annie est ma petite douceur.

- Quand Laurent sera grand, il votera pour Mickey.

- Nous nous promenons, nous croisons une dame qui tient un basset en laisse : « Regarde, Mamina, le pauvre petit chien a les pattes cassées. »

- L'orage a couché l'herbe qui d'un vert dru semble passée à un vert pâle : « L'herbe a perdu son autre couleur. »

- Philippe s'initie à la conjugaison. Il demande à sa grand-mère : « Tu m'aimes, Mamina ? »

- Bien sûr que je t'aime.

- Alors on s'aime, si je comprends bien.

- Philippe a maintenant quatre ans et demi. Il voit Laurent travailler, il veut l'imiter. Il est impatient de savoir lire.

Je lui donne à faire quelques O dont je dessine la boucle avec soin.

- Ah ! oui, je vais faire des ronds avec une petite fleur.

Une autre fois, je lui demande de me rechercher des lettres que je lui ai apprises.

- Allons, Philippe, montre-moi des i, des a, des t, des d.

- Je ne peux pas, Papino, c'est écrit trop petit, je n'ai pas de lunettes, moi.

Je n'ai que peu de réflexions de Laurent. Quand il était petit, il habitait Londres avec ses parents. Nous allions les voir.

Mamina lui dit, un jour :

- Tu vois, Laurent, je tricote un pull gris, pour l'hiver.

- Non, ce n'est pas pour l'hiver, c'est pour moi.

Un peu plus tard, ayant passé son pull et contemplant le ciel maussade, il trouve cette jolie image :

- Tiens, le ciel a mis son pull gris.

Marc s'intéresse à la nature et aux animaux. Il aime les oiseaux et les fleurs. Quant à Carine, elle babille, chantonne, s'essaie à des griffonnages colorés.

Quoi de plus attachant que l'enfance ? Qu'y a-t-il de plus réconfortant, de plus beau que de voir, sous un soleil d'automne,

s'ébattre des enfants qui sont le printemps que nous avons été ?

Si le passé exerce sur nous son prestige et sa magie, c'est qu'il est l'instant merveilleux de notre vie qu'est la jeunesse que nous voudrions ressaisir pour la revoir et en garder un peu la chaleur. Nous voudrions aussi retrouver ceux qui nous ont accompagnés un moment et dont beaucoup ne sont plus que des ombres bienveillantes, réunies par le miracle des souvenirs.

J'ai grandi dans une maison encombrée de souvenirs, accrochés aux murs, posés sur les meubles, rangés dans des tiroirs. Chaque génération apportait les siens. On n'en vendait jamais. Un moment dispersés, ils revenaient vers nous avec la chaleur de l'émotion dont ils étaient chargés.

Les souvenirs réveillés ne sont pas que peines ou regrets ; ils recèlent des effusions de douceur et d'amitié. S'ils s'entourent de silence et de méditations, ils portent souvent en eux des messages d'espérance.

Le passé est en nous. Il nous conduit à une recherche approfondie et sincère de nous-mêmes. Mais le passé est-ce vraiment hier ou avant-hier ? N'est-ce pas aussi aujourd'hui et demain ? Vieilles et jeunes racines s'entrecroisent, s'enchevêtrent, dressent l'arbre et le font s'épanouir. Tout se mêle, se confond. Le passé nous fait souvenir des gens d'autrefois à qui nous devons ce que nous sommes, à qui nous devons tant d'estime. Gens simples, peut-être, mais d'une si grande richesse humaine, bien souvent. Toute vie, même la plus humble, a son originalité et sa valeur par l'apport qu'elle fait à tous. Et c'est bien de ne pas oublier.

Le temps n'ensevelit pas tout. Dans ce qu'il emporte s'insinue un peu de lumière. Elle y reste assoupie. La tendresse la ranime. Jamais la pensée ni l'effort de l'homme ne disparaissent tout à fait. Les heures nous entraînent mais un rien nous ramène vers un monde évanoui.

Mes yeux se sont embués souvent et pourtant les mirages du passé ont redonné la vie à des êtres chers. Je les ai retrouvés avec les intonations de leurs voix, dans leurs attitudes familières. Quelle joie émouvante !

Je suis arrivé presque au terme de la route. Je tourne le dos au couchant, pour contempler au loin, dans la lumière déclinante, l'horizon profond. Je me dis : « La journée a été belle, la journée a été bonne... » La vie m'a donné, me donne ce que j'en attendais, éclairée par la présence de mon incomparable compagne. Cette vie, nous ne l'avons pas seulement effleurée ; nous y sommes entrés avec nos devoirs et nos espérances. Nous ne l'avons pas suppliée de nous apporter le bonheur. Nous l'avons construit nous-mêmes avec une tendresse qui ne finit pas, une tendresse que les cheveux blancs

rendent plus attentive.

Mes anciens ont écrit un long poème avec leurs joies et leurs peines. Nous y avons ajouté quelques pages, nos enfants et nos petits-enfants le continueront. Il n'aura pas de fin. Le livre des souvenirs ne se referme jamais.

Laurent, Philippe, Marc et Carine diront à leurs enfants en leur montrant des photographies jaunies où ils sont dans nos bras parmi les fleurs du jardin : « C'est Mamina, c'est Papino, comme ils nous aimaient. »

Nous vivrons en eux longtemps, longtemps... C'est par là que nous sommes immortels.

À chacun sa mémoire et son cœur ! À chacun sa chaîne de souvenirs !

Et voilà que de cette étreinte du passé et de l'avenir, naissent et se construisent en moi des projets et encore des projets ! Puissance attirante et merveilleuse de la vie... Et j'entends Marc et Philippe. Que se disent-ils ? Rien. Ils chantent.

À mes chanteurs malicieux, j'ai appris à lire, à écrire et à compter. Je me suis trouvé reporté à mes débuts dans mes écoles villageoises de Mouroux et de Mortcerf.

Je n'ai pas rompu avec l'enseignement ; délégué de l'Éducation nationale, je visite, chaque année, quelques écoles de la ville où je réside. Je constate avec plaisir de belles réalisations, et je me dis que les initiatives et les efforts des anciens, n'ont pas été vains et c'est bien ainsi. Je m'attarde à l'école maternelle, les petits sont ma joie. Les travaux qui me sont présentés sont un enchantement. Ces fleurs et ces oiseaux aux couleurs de rêve me rappellent le jardin de mon enfance et « mes oiseaux des îles ».

J'ai fait un beau métier. J'en suis fier. Je l'ai choisi parce que je l'aimais.

Oui, c'est un beau métier que celui d'enseignant. Les bâtisseurs de cathédrales étaient soutenus par la foi. Ils ont créé des œuvres impérissables. Pour enseigner les enfants, pour les enseigner bien, il faut aussi avoir l'amour de son métier. Engager les enfants dans l'aventure de la connaissance, éveiller leurs sentiments, leur conscience critique, aider à l'éclosion de leur personnalité, c'est aussi grand, c'est aussi noble, il faut être visité, entraîné par autant d'enthousiasme que les bâtisseurs de cathédrales.

L'artisan doit connaître sa matière d'œuvre pour la bien façonner et l'animer. L'éducateur doit pénétrer la vie intérieure des enfants, sentir comme eux pour les faire s'épanouir. Ma mémoire les appelle du fond de mon souvenir avec leurs visages aux yeux rieurs, sérieux ou

déjà pensifs. Je les retrouve quand je regarde des photographies. Je voudrais les nommer tous. Pour la plupart, je sais ce qu'ils sont devenus. Quelle que soit leur place dans la société, ils sont réunis dans la même pensée.

On prétend que les images les plus anciennes restent les plus vives. Je revois avec netteté mes moineaux de Mouroux et de Mortcerf qui, alignés derrière leurs longues tables, regardent de leurs yeux ronds et curieux, leur jeune maître en blouse blanche. Ils m'ont rejoint, ils sont maintenant des grands-pères.

Péguy l'a dit, le métier de maître d'école est après le métier de parent, le plus beau métier du monde.

Après tant et tant d'années, j'en reste convaincu. Si dure ou si douce que soit la vie adulte, les plis sont déjà pris dès le jeune âge, comme ceux d'un parchemin depuis longtemps serré dans l'armoire. Et cela, sous l'influence du père, de la mère et du maître.

Un de mes élèves du début de ma carrière qui me donne la joie de m'embrasser quand il vient me voir, doyen de faculté, chercheur éminent, élu dernièrement à l'Académie des Sciences, a écrit dans la conclusion d'un travail destiné à cette Compagnie :

« Je suis entré dans l'enseignement... et je m'aperçois qu'involontairement, je me suis trouvé visité par la même passion, à l'exemple de mon père : le service de l'État.

« Je l'ai fait comme mes instituteurs de l'école communale de la rue Saint-Louis-en-l'Île à Paris. Que ce soit à l'amphithéâtre, au laboratoire ou dans les instances où mon avis a été demandé, j'ai cherché à être comme eux, un Maître d'école. Si j'en ai ressenti parfois quelque fatigue, j'en ai eu beaucoup de joie. »

Et dans une lettre qu'il m'a écrite après son élection, il me disait :

« Je vous adresse mon profond remerciement, non seulement pour ce que vous avez fait pour moi, mais pour des milliers d'enfants comme celui que j'ai été.

« J'adresse la reconnaissance d'un scientifique parmi d'autres à un maître d'école renommé, mais semblable sur le fond aux autres. Car sans de bons maîtres d'école, il n'y a ni scientifiques, ni citoyens. Et c'est pour cela que nous vous aimons. »

La Baule-Neuilly
1973-1976

ÉPILOGUE

Pour solliciter et recueillir leurs avis et leurs critiques, j'avais donné à lire le manuscrit de « Mes Écoles » à de nombreux amis. Lorsqu'ils ont appris que l'ouvrage allait être édité, ils m'ont dit : « Pourquoi n'avez-vous pas parlé de l'aventure des « bled » qui sont dans les mains de tant et tant d'enfants de France comme de l'étranger ? »

Mes maîtres de la communale d'Adamville m'ont donné le goût pour l'histoire et la grammaire qui est aussi de l'histoire, celle de notre langue. Et je me suis mis à aimer les dictionnaires.

Lorsque j'ai débuté dans mes écoles briardes, j'ai aussitôt éprouvé la difficulté d'enseigner l'orthographe. Les textes que je trouvais dans les journaux pédagogiques ou que j'aurais pu choisir dans les livres n'étaient adaptés ni à l'âge ni au niveau des enfants. Ici des mots qui n'étaient pas de leur langage, là des formes verbales ou grammaticales qu'ils n'avaient pas encore apprises.

J'ai donc commencé à composer les textes moi-même en y incorporant des difficultés que j'avais fait reconnaître et étudier. Le coup d'envoi était donné.

Au contact des élèves dans les difficultés minutieuses qui se présentent chaque jour, à chaque maître, s'est échafaudée, a mûri une méthode d'enseignement progressif de l'orthographe.

Des difficultés bien graduées, confrontées à d'autres difficultés. Un texte approprié fait pour les élèves, à leur niveau et parfois avec eux, avant que ne leur fût proposé un texte littéraire bien choisi où l'unité des idées et le jeu des nuances les obligerait à une plus grande réflexion.

Et voilà que moi qui suis plutôt des marches de l'Est, j'ai rencontré une jeune fille de Bretagne où les femmes portaient de si jolies coiffes. Sa voix chantait un peu car son père était d'Aquitaine. Elle aussi notait ses observations. Notre collaboration a été si étroite, si parfaite, qu'il est impossible de dire qui de nous deux a écrit ceci ou cela.

Les enveloppes, les dossiers où nous avons engrangé : notes, exemples, leçons affinées au fil des jours, ont été ouverts sur la grande table de la bibliothèque de l'école de l'île Saint-Louis. Et nous avons commencé d'écrire le premier livre. Il nous a demandé sept ans. D'autres ont suivi. La collection en compte sept, chacun doublé d'un

livre pour les maîtres.

Le dernier, le « Guide pratique d'orthographe », à l'usage des étudiants et du grand public, en général, est sorti des presses en 1975. Près de quarante ans de travail !

Accueillies avec faveur, les éditions se sont succédé et se succèdent.

Pour une page imprimée, il a fallu en écrire parfois plus de dix pour lui donner la forme qui nous a paru la meilleure. Trente mille pages écrites avec une plume sergent-major plantée au bout d'un gros porte-plume. J'y ai usé mes yeux.

Quand je passe devant une librairie et que je vois nos ouvrages exposés dans la vitrine et si, poussant la porte, j'entends prononcer notre nom, quand j'apprends qu'en Suisse, en Belgique, au Canada, en Côte d'Ivoire, au Brésil, au Costa Rica, aux îles Seychelles et dans bien d'autres pays des enfants ouvrent un « bled », j'ai chaud au cœur.

Un livre est un enfant. Les nôtres ont été faits avec des enfants, pour des enfants, dans l'intention de les aider et avec l'espoir qu'ils deviennent un ami.

Nos livres nous ont donné, avouons-le, cette sorte de joie créatrice qu'éprouvaient mon arrière-grand-père, mes grands-pères, mes oncles et mes frères quand ils façonnaient le « chef-d'œuvre » qui les rendrait dignes de leurs pairs.

Nos livres sont l'œuvre d'une institutrice et d'un instituteur ayant une passion égale de leur métier comme les artisans, d'une femme et d'un homme unis dans le travail comme dans la vie.

Telle est l'aventure des « bled ».

ILLUSTRATIONS



Ma robe de baptême, l'aumônière bodeaux de ma mère, des photographies de mariage où tous les gens ligés se reprennent pour moi à ccnverser, une chanson, un rameau de lilas au-dessus d'un vieux mur... me ramènent à mon enfance.



Mes grands-parents maternels entourés ce leurs quatre filles dont ma mère. Ce grand-père Fizelier était l'un des artisans-troubadours.



Mon père, ma mère et mes cinq aînés. A vingt-trois ans, ma mère avait cinq enfants, cinq garçons. A l'éroit rue des Deux-Écus à Paris, ils vinrent s'installer chez ma grand-mère à Saint-Maur.



Mon grand-père Bled, né à Falaise en 1807, élève de l'École des Arts et Métiers de Châlons où il apprit le métier de ciseleur. Pendulier, animalier, il fut l'un des maîtres ciseleurs-modèleurs parmi les plus réputés des règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III. Artisan-troubadour comme mon grand-père Fizelier, son compagnon et son ami.

Ma marraine, Marie-Albert, actrice puis directrice du théâtre de Belleville, était fort belle. Grande, de formes généreuses, elle répondait aux canons de la beauté d'alors. J'allais souvent sur la scène avant le lever du rideau. Je me trouvais bien près des femmes au visage peint.



Mon frère Jacques et moi.
Photographie prise à la communale d'Adamville en 1905.
Mon frère Jacques,
mon meilleur ami,
si habile à construire
des cerfs-volants...





La famille sur la terrasse de cette grande maison que ma mère avait tant souhaitée mais dont elle profita si peu, broyée par la guerre comme certains de ses fils. Sur les marches : mon frère Jacques, mon père, ma mère, derrière eux ma grand-mère, un oncle, une tante ; sur la terrasse : mes frères, deux belles-sœurs et moi-même.



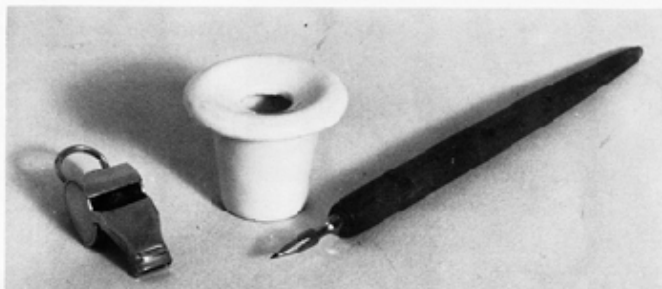
Le parrain de mon père, Alexandre Clair, était ingénieur-mécanicien. L'importance et la qualité de ses travaux, de ses inventions, lui avaient acquis une grande notoriété tant en France qu'à l'étranger, particulièrement en Russie. Son père, petit berger autodidacte, créa la première machine à coudre en 1828 — déposée au musée du Puy-en-Velay. Tous deux, originaires de la Haute-Loire, peuvent être tenus comme des précurseurs de l'enseignement technique.

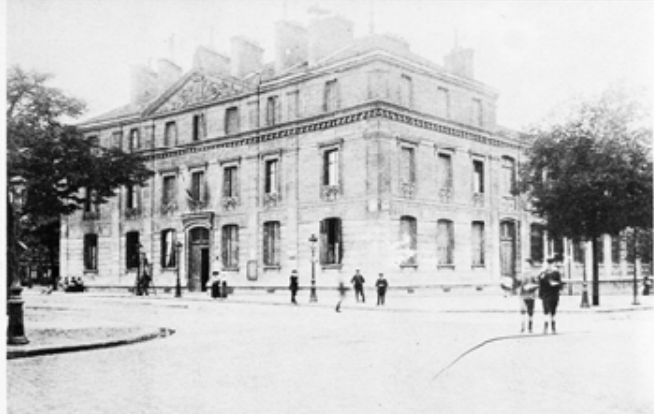
J'entrais à l'école d'Adarville en octobre 1904 et je la quittais en 1912. Déjà une étape terminée ! Je penserais longtemps avec nostalgie aux rentrées d'autrefois.
(Photo Carlos Freire).



Deux de nos livres de classe : la grammaire de Claude Augé où figuraient beaucoup de textes intéressants ou amusants qui avaient le support d'une discrète illustration. Les exercices longs et difficiles demandaient beaucoup de réflexion... Le merveilleux « Tour de France par deux enfants » de Bruno, livre de lecture instructif et passionnant, véritable bible scolaire. Dans mes souvenirs apparaissent deux petits Lorrains de Phalsbourg.

La dictée terminée, nous rangions les porte-plume dans les plumiers en carton boijili, aux décors chinois. Chaque lundi, le maître nous donnait une plume sergent-major, un élève remplissait d'encre violette les encrers de porcelaine. Une relique : mon sifflet.





L'École Primaire supérieure Lycée Arago où j'ai poursuivi mes études de 1912 à 1916. Pour les 250 places mises chaque année au concours, il y avait plus de 1 200 candidats. 25 places seulement étaient réservées aux candidats de banlieue.



L'E.P.S. Arago - 1^{re} année D - 1912-1913. Je suis au deuxième rang à partir du haut, je porte un nœud papillon.



L'École normale d'Instituteurs de Chartres
avec sa pièce d'eau fleurie de nénuphars en bordure du parc
où nous récitons des vers en nous promenant. Cadre romantique...



Ma promotion de normaliens 1916-1919 : les hussards noirs de la République, comme disait Charles Péguy. J'ai été un des derniers normaliens à porter la redingote. Je suis à l'extrémité du troisième rang, à droite, j'ai la main sur l'épaule de Léon Trouillet tué à vingt ans. A la gauche de Trouillet, Jean Clément, futur international de rugby.



Dans le parc de l'École quelques normaliens pendant le rigoureux hiver de 1917 par — 18°.
Je tiens un journal à la main.



A l'École normale, chacun avait une corvée,
nous assurons tous les services. Je tiens le balai.

Le Charmeur d'oiseaux au Jardin des Tuileries

— Sur mes genoux —

*Quand je vais un instant me reposer, m'asseoir,
Les moineaux aussitôt s'approchent pleins d'audace
Et me prennent d'assaut. C'est plaisir de les voir
Grimper sur mes genoux se disputant la place!*

H. Pol.



Chaque année, je passais huit jours de vacances chez ma tante Sidonie. Nous allions aux Tuileries voir Henri Pol, le charmeur d'oiseaux. Il en avait partout. Des moineaux, quelques pigeons se posaient sur son chapeau, ses bras, ses épaules. Ils venaient prendre les miettes de pain ou les graines au bout de ses doigts et même au bord de ses lèvres.



Pour nous déplacer, nous empruntions des omnibus tirés par deux chevaux. Nous montions à l'impériale. C'était un enchantement. (Photo Harlingue-Viollet.)



Groupe des maîtres de l'école de la rue Saint-Louis-en-l'Île à Paris. J'y rencontrai Odette Berny, normalienne de Quimper. Nous nous mariâmes. Les mêmes choix, les mêmes travaux, le même métier dont nous avions une égale passion avaient orienté nos esprits le long des mêmes chemins. Nous ne pouvions voir venir les jours qu'avec sérénité.



Sortie de messe à Piougas-el. Je m'attachai désormais à la mystérieuse Bretagne aux émouvantes traditions. Je pouvais chanter : « Ah! qu'elle est belle ma Bretagne, Sous son ciel gris il faut la voir... »



Mairie-école de Mortcerf. J'y enseignai en 1923-1924. Le rez-de-chaussée était réservé à l'école comprenant deux classes. Mes élèves campagnards à l'esprit vif et curieux m'avaient beaucoup appris et donné encore plus le goût de mon métier. A mes heures libres, je m'occupais activement de sport, je faisais des parties de ballon avec les grands de l'école et les jeunes gens du boug.
(Photo Ed. André Leconte.)

En 1926, je fus nommé à l'école en l'île Saint-Louis, alors charmant village au cœur du tumultueux Paris. Tout le monde se connaissait, prenait le temps de musarder, de bavarder sur le pas des portes. (Photo Reger-Viollet.)



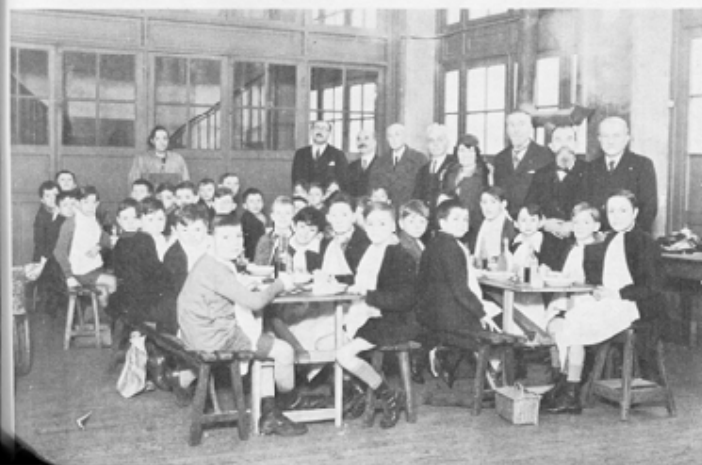
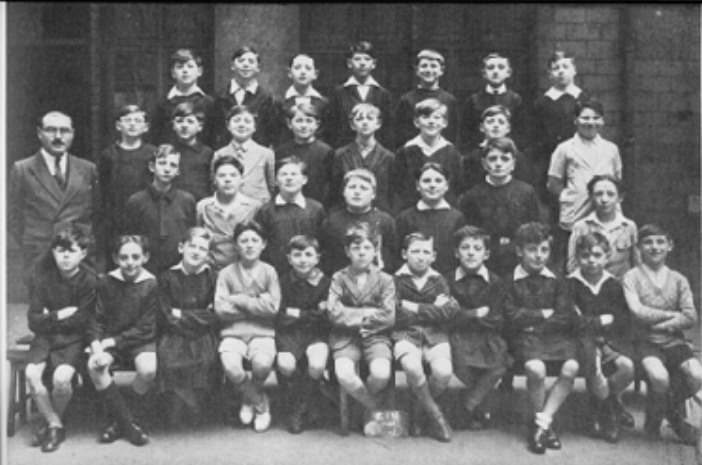
J'enseignai dans cette école jusqu'en 1938, date à laquelle j'en fus nommé directeur. Je la quittai avec regret en 1948. (Photo Carlos Freire.)



A droite, en haut : Année scolaire 1931-1932. Groupe des élèves de la classe de préapprentissage. Cette classe tenait à la fois du cours supérieur A et d'un cours de rattrapage. Chacun y trouvait ce qui lui convenait; une parfaite coopération avec les professeurs d'atelier et de dessin permettait d'harmoniser nos enseignements et d'en tirer des résultats heureux.

Au centre : La moitié de la classe de préapprentissage à l'atelier du fer, l'autre moitié était à l'atelier du bois.

En bas : Les élèves à la cantine en présence d'une délégation de la Caisse des écoles. Ce jour-là il ne manquait pas une serviette !





Les jours sont plus courts. Le
temps est gris. Il pleut souvent.

Le directeur, les maîtres et les élèves travaillaient
dans un esprit d'équipe : petit texte illustré par un élève
du Cours moyen 1^{er} A (classe de Mme Bled) - année 1946.

Le chat, la belle et le petit lapin

Du palais d'un jeune lapin
Dame belle et beau matin
S'engageait un jour
Le chat était celui qui chose avec
Elle porte chez les autres, un jour
Qu'il était au tour d'élancer, au dur
Tous le jour et le jour

Après qu'il ait vu, tout fait, tout en lui
Lait Lapin tel que, au printemps, depuis
La belle, pour lui, une d'la belle
O Deux lapins, qui est-ce qui se peut
Dit l'ami, chose, du printemps, le jour
O la belle, la belle
Que l'on dit, une belle

On a vu, après les autres, depuis
La belle, une belle, une belle, une belle
Et la belle, une belle, une belle
Qu'il a vu, une belle, une belle, une belle
Et la belle, une belle, une belle, une belle
Je m'en vais, une belle, une belle, une belle
Et la belle, une belle, une belle, une belle

A Jean, une belle, une belle, une belle
Tout, une belle, une belle, une belle

Jean, une belle, une belle, une belle
Le chat, une belle, une belle, une belle
L'ami, une belle, une belle, une belle
Le premier, une belle, une belle, une belle
C'est, une belle, une belle, une belle
S'appelle, une belle, une belle, une belle
C'est, une belle, une belle, une belle
Le chat, une belle, une belle, une belle
Il a vu, une belle, une belle, une belle
L'ami, une belle, une belle, une belle
Jean, une belle, une belle, une belle
L'ami, une belle, une belle, une belle
D'une, une belle, une belle, une belle

C'est, une belle, une belle, une belle
Après, une belle, une belle, une belle
L'ami, une belle, une belle, une belle
D'une, une belle, une belle, une belle
Jean, une belle, une belle, une belle
L'ami, une belle, une belle, une belle
C'est, une belle, une belle, une belle
Après, une belle, une belle, une belle
L'ami, une belle, une belle, une belle
D'une, une belle, une belle, une belle
Jean, une belle, une belle, une belle
L'ami, une belle, une belle, une belle
C'est, une belle, une belle, une belle

La Fontaine



Les cahiers de récitation étaient de petits chefs-d'œuvre.
Page tirée du cahier d'un élève de la classe de préapprentissage - année 1937.

Sigwalt

18

J'avais mis aux Desobéissances
Monsieur Bramebois

Mardi 23 Décembre 1937

Composition Française.

Faites le portrait d'un ouvrier que vous con-
naîtrez, bien. Montrez-le en action, dans ses
attitudes caractéristiques et familières.

L'Éloignement.



Monsieur Bramebois menuisier et
sculpteur, aime son métier. Prompt à la besogne,
il faut voir avec quelle sûreté de main il
modèle, dompte, façonne la belle matière
d'où sortira le chef-d'œuvre. Il lutte avec
elle de sa main, comme par l'effet d'un



baguette magique
il transforme
des planches
qui sont à l'
heure seraient
perçues en des

Première page d'une
composition française
illustrée, faite en
classe par un élève
de la classe de
présapprentissage dans
temps de cinquante minutes,
année 1936.

Les hirondelles

J'aime beau-
coup les hiron-
delles ! Elles
portent des beaux
nœuds,
la gorge blanche

Sont nos
jeunes en col-
le des bleus,

les ailes longues et fines, elles filent dans
l'air comme des flèches, montent, piquent,
sont le sol.
Tout l'air est rempli de leurs cris aigus
C'est une joie de les entendre !

Texte et illustration
d'un élève de
Cours moyen 1^{er} A,
année 1946.



Photo de Mme Broudic et de ses enfants. Un matin, un élève apporta une coupure de journal relatant l'héroïsme de deux jeunes enfants, le frère et la sœur qui avaient assuré le fonctionnement du phare dont le père agonisant était le gardien. Spontanément, les élèves décidèrent d'aider cette famille éprouvée. L'intérêt pour l'actualité était né.



Mes cinquante élèves sortaient à peu près chaque semaine une sorte de magazine, « PARIS-ÉCOLE », polycopié ou écrit à la main, où l'histoire, le sport, l'aventure, l'humour se mêlaient.



La nuit tombe, les bruits de la ville paraissent de plus en plus lointains. Ils Saint Louis s'endorment dans le silence.



Au centre Notre Dame. Elève verra le ciel. Sa flèche qui s'élève. A l'assaut du soleil.

Gravures sur lino exécutées par la classe de préapprentissage.

12^e leçon
L'adjectif qualificatif - le participe passé
épithète ou attribut

Il faut s'arrêter à chaque adjectif qualificatif pour rechercher le nom ou le pronom auquel il se rapporte.

Il faut trouver ce nom ou ce pronom avant l'adjectif qualificatif ou le participe passé, la question :
qui est-ce qui est, était, a été, ... ?
qui est-ce qui sont, étaient, ont été, ... ?

Je m'arrête à chaque adjectif qualificatif.

la poutre est gâtée. Les blés mûrs ont été moissonnés.

Règle

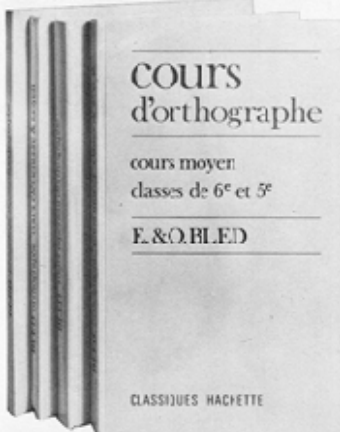
Ex. qui est-ce qui est gâtée ? la poutre fem. sing. gâtée (C.E.)
qui est-ce qui sont mûrs ? les blés masc. plur. mûrs (M.S.)
qui est-ce qui ont été moissonnés ? les blés masc. plur. moissonnés (M.S.)

Exercices

82. Conjuguez au présent, à l'imparfait de l'ind. et au passé composé :
être gâté, être affaibli, s'être assis, être fatigué, être fondus, être instant, être harassé de fatigue.

83. Écrivez correctement les adjectifs qual. entre parenthèses :
Les blés (opulents) ondulent sous la brise. - Les poutres (affaiblies) ~~se cassent~~ craquent dans l'écuelle du chien. - Le petit moule (aile) s'envole. - Le ~~buffe~~ buffe (buffe) de sommeil. - Les employés (gâtés) et (prometteurs) reçoivent une gratification. - La locomotive (sans des coups de sifflet) s'écroule et (prolonge) tout (sans crier) content.

84. Les fleurs (jaunes) sont vives. Les fleurs (d'orange) et roses ~~est~~ sont (petit) mais (trépan). Les roses sont (gâtées) et (parfument). - Les pèches étaient (veloutés), (charnus), (savourants). Les écoliers sont (pleins) de bonne volonté. - Tous les (dissidents) finissent alors que vous dormez, être (réfléchis) (bravalleux). Elles sont (gâtées). Elles avaient été (dévotées) pendant la maladie de leur mère.



Une page du manuscrit du premier « bled ». Ce premier ouvrage nous demanda sept années de travail. Toutes les leçons avaient été expérimentées, mises au point dans les classes avant de trouver leur forme définitive pour l'impression. Tous nos « Cours d'orthographe » conçus et réalisés de la même manière sortent de la même expérience vécue.



Je terminai ma carrière rue Grenier-sur-l'Eau, près du « Vieux port au bled ». Ile Saint-Louis, Grenier-sur-l'Eau, trente-quatre années dans ce IV^e, cœur de Paris : Notre-Dame, l'Hôtel de Ville, la place des Vosges, la rue Saint-Antoine, la Bastille, le Marais, la Seine et ses quais... une aventure riche et heureuse.
(Photo Carlos Freire.)

Édouard et Odette Bled, unis dans le travail comme dans la vie. Des enfants, des petits-enfants. Un couple heureux.
(Photo H. Elwing.)



Les documents non signés relèvent de la collection de l'auteur.

[1] Ce personnage burlesque était la création d'un officier supérieur, Louis de Villefosse.